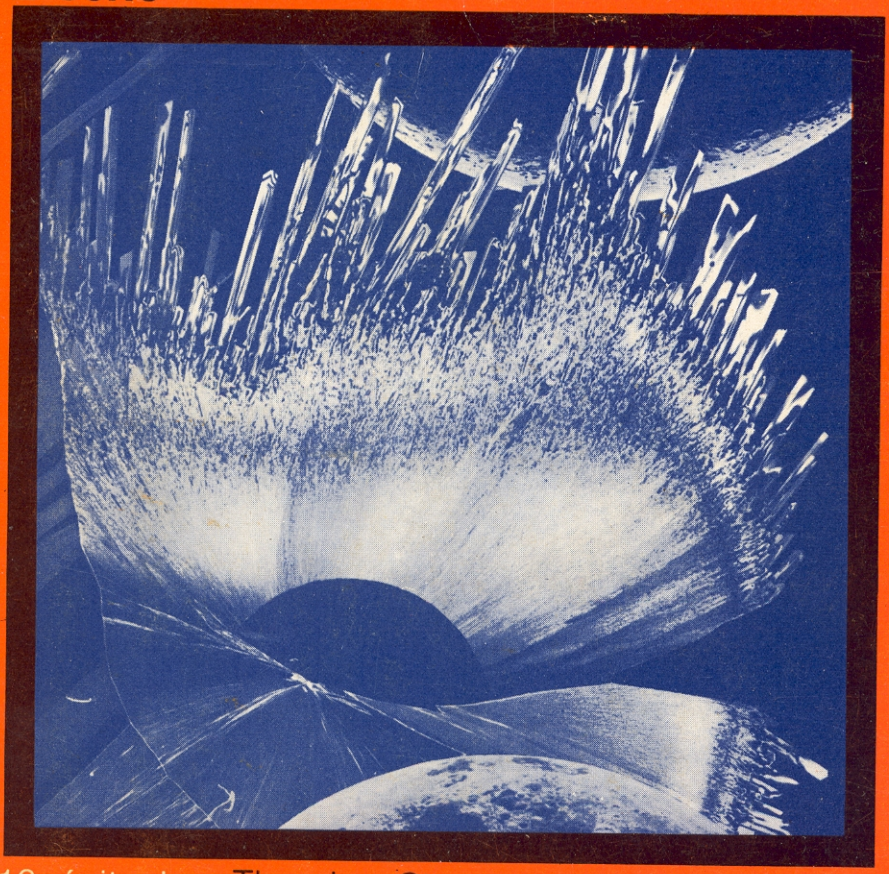
chefs-d'œuvre de la

SCIENCE-FICTION

2e série



10 récits de ■ Theodore Sturgeon ■ Arthur C. Clarke ■ A.E. van Vogt ■ Clifford D. Simak ■ Leigh Brackett ■ Poul Anderson ■ John W. Campbell ■ Isaac Asimov ■ Ray Bradbury ■ Robert Bloch.

Fiction spécial 13 (176 bis) **6 F**

CHEFS-D'ŒUVRE

DE LA

SCIENCE-FICTION

2e série

CHEFS-D'ŒUVRE DE LA SCIENCE-FICTION

2e série

Numéro spécial 13 de la revue « FICTION »
EDITIONS OPTA
96, rue de la Victoire, Paris-9e

Les textes de ce recueil sont issus des anthologies THE AWARD SCIENCE FICTION READER (Award Books, 1966) et TIME UNTAMED (Belmont Books, 1967)

© 1968, Agence Le Bayon et Editions Opta, Paris.

Introduction

L'an dernier, nous avions présenté, sous forme de numéro spécial de la revue **Fiction,** une première anthologie intitulée **Chefs-d'œuvre de la science-fiction.** Son objet était de rassembler un certain nombre de textes marquants, dus à des auteurs reconnus comme des maîtres du genre et écrits, pour la plupart, à l'époque que l'on a appelée l'Age d'Or.

Après le succès de cette anthologie, en voici aujourdhui une seconde composée selon la même formule. On y trouvera un nouveau choix de récits d'auteurs prestigieux, dont un seul — John W. Campbell — est resté, malgré son importance historique, peu connu en France.

Importance historique car Campbell est l'un des fondateurs de la science-fiction moderne, l'un de ceux qui en ont jeté les bases aux U.S.A. dans la période de transition des années trente. C'est à titre d'hommage que nous avons inséré ici l'une de ses nouvelles. Celle-ci date de 1932. Elle ne correspond évidemment pas à ce que l'amateur est habitué à lire de nos jours. Son côté didactique pourra paraître démodé mais sa présence dans ce recueil, aux côtés d'œuvres de facture plus moderne, permet de mieux mesurer l'évolution accomplie par la science-fiction.

Les autres nouvelles de l'anthologie ont, à une exception près, entre quinze et vingt ans d'âge — un bon délai pour mesurer si une œuvre littéraire mérite de passer à la postérité. Voici en détail leurs années de parution. Van Vogt et Bradbury : 1947 ; Leigh Brackett : 1949 ; Clarke et Anderson : 1950 ; Simak et Sturgeon : 1951 ; Asimov : 1953 ; Bloch : 1959

On trouve dans la nouvelle de van Vogt le sens de la dimension cosmique et le goût du sujet « énorme » propres à cet écrivain. Celle de Bradbury, qui n'a jamais figuré dans aucun de ses recueils, est une variation sentimentale et lyrique sur la base d'un paradoxe temporel. Celle de Leigh Brackett, grande reine du **space opera,** enchantera les nostalgiques de ce genre aujourd'hui un peu révolu. Dans celle de Clarke, on aborde une vision grandiose et philosophique, bien dans la manière de cet auteur chez qui le rêveur l'emporte souvent sur l'homme de science. Celle d'Anderson remonte aux tout débuts de sa carrière et démontre déjà une remarquable maturité. Dans la sienne, Simak sacrifie au sujet traditionnel de la « planète inconnue qui réserve à l'homme un danger », danger qui est ici aussi original qu'imprévisible. La nouvelle de Sturgeon, elle, exprime les deux grands thèmes qui lui sont chers : celui de la communication entre les êtres et celui de l'accession à un échelon moral supérieur. Celle d'Asimov pourrait s'inscrire en marge de son fameux cycle des robots, dont elle constitue un contrepoint sur le mode mineur. Enfin celle de Bloch nous rappelle une fois de plus, et fort opportunément, que cet auteur reste — même quand il traite un sujet S.F. — un maître de l'histoire d'horreur.

Au total, ce sont dix récits qui sont ici réunis, dix récits qui, chacun selon son style et avec son éclairage particulier, composent un portrait de cette littérature à la richesse inépuisable qu'est la science-fiction. Nous souhaitons que le lecteur, quels que soient ses goûts, y trouve son compte et nous espérons, si ce recueil lui a plu, lui donner rendez-vous l'année prochaine pour la 3e série des **Chefs-d'œuvre de la science-fiction.**

Sommaire

THEODORE STURGEON
La montagne en marche 9

ARTHUR C. CLARKE
L'exilé temporel 43

A.E. VAN VOGT
La nef des ténèbres 59

CLIFFORD D. SIMAK
Jamais vous ne repartirez 79

LEIGH BRACKETT
La danseuse de Ganymède 99

POUL ANDERSON
Dans le corps d'un fauve 131

JOHN W. CAMPBELL
La révolte des voitures 161

ISAAC ASIMOV
La révolte des voiture 179

ROBERT BLOCH
L'œil avide 199

RAY BRADBURY
J'appelle le passé 219

THEODORE STURGEON

La montagne en marche

« Je connais des agents littéraires capables d'obliger leurs clients à produire, » dit la voix acide dans l'écouteur.

— « Oui, Nick, mais... »

— « En fait, j'en connais qui ne demanderaient pas mieux que de tout laisser tomber pour se précipiter chez leur génie à tant la ligne... »

— « C'est ce que j'ai fait ! »

— « Je le savais bien. Et qu'est-il sorti de vos efforts ? »

— « J'ai un nouveau récit. Il est arrivé ce matin... »

— « Voulez-vous que je vous dise ? Vous ne savez pas comment manier un auteur digne de ce nom. Vous avez... quoi ? »

— « Un nouveau récit. Il est sur mon bureau. »

Il y eut un silence. Puis : « Un nouveau récit signé Sig Weiss ? Ce n'est pas une blague ? »

— « Absolument pas. »

Nouvelle pause à l'autre bout du fil. Comme si, là-bas, on s'humectait les lèvres.

— « Je disais justement à Joe pas plus tard qu'hier que, s'il existe dans cette ville un agent littéraire capable d'arracher du texte à un super-crack comme Sig Weiss, c'est bien ce vieux Crisley Post. Parole ! Joe pense le plus grand bien de vous. Il n'arrête pas de répéter que vous comprenez mieux la plaisanterie que... Ça représente quelle longueur, son ours ? »

— « Neuf mille mots. »

— « Neuf mille mots ? Exactement ce qu'il me faut ! A propos, est-ce que je vous ai dit que je peux payer un cent de plus le mot, maintenant ? Pour Weiss, j'irai peut-être jusqu'à un cent et demi. »

— « Non, vous ne m'avez pas parlé de ça. La dernière fois que nous avons discuté des tarifs, vous aviez de la copie à ne savoir qu'en faire. Vous m'avez expliqué que vous étiez dans l'incapacité d'aller au-delà de... »

— « Allons, allons, Cris... C'était seulement... »

— « Au revoir, Nick. »

— « Attendez ! Quand allez-vous m'envoyer... »

— « Au revoir, Nick. »

Le silence régnait dans le bureau de Crisley Post (Articles de presse, Romans, Photographies). Naome se mit à glousser.

— « Qu'est-ce que cela a de drôle ? »

— « Rien, » répondit-elle. « Vous êtes merveilleux. Il y a quatre ans que j'attends de vous voir expédier un rédacteur en chef sur les roses. Celui-là en particulier. Lui donnerez-vous cette nouvelle ? »

— « Non. »

— « Bravo ! A qui allez-vous la vendre ? Aux revues de luxe ? Que comptez-vous faire ? La céder au plus offrant ? »

— « L'avez-vous lue, Naome ? »

— « Non. Je vous l'ai transmise dès qu'on l'a reçue. Je savais que vous voudriez... »

— « Lisez-la. »

— « Hein ? Tout de suite ? »

— « Tout de suite. »

Elle prit le manuscrit et alla s'asseoir à sa table devant la fenêtre.

— « Le titre est banal, » dit-elle.

— « Il l'est, » reconnut Crisley Post.

Il l'observait, l'air morose. Elle était trop petite pour être aussi parfaitement proportionnée et ses cheveux étaient aussi soyeux qu'ils en donnaient l'impression — ce qui était étonnant. Elle était loyale, tyrannique, sous-payée et, bien que ni l'un ni l'autre ne l'eussent admis à haute et intelligible voix, c'était elle qui menait l'agence.

Post songeait à Sig Weiss.

Tout agent littéraire caresse le rêve bleu d'avoir un Sig Weiss dans la manche. A longueur de semaine, on patauge dans des océans de boue en espérant tomber un jour sur un manuscrit de valeur — quelque chose où il y ait de la sincérité, de l'honnêteté, du style... des machins comme ça. On s'efforce de deviner ce que les éditeurs réclament sans tenir compte de ce qu'ils vous disent et on essaye de l'expliquer à des auteurs qui n'écoutent jamais sauf quand ce sont eux qui parlent. On leur avance de l'argent, on les psychanalyse et on opine du bonnet quand ils mentent. Lorsqu'ils écrivent quelque chose qui ne marche pas, c'est de votre faute. Mais lorsque ça marche, c'est à eux qu'en revient tout le mérite. Et lorsqu'ils connaissent la célébrité, ils prennent un autre agent. Entre-temps, tout le monde vous bat froid.

— « Le début démarre sec, » dit Naome.

— « Il démarre sec. »

Et puis cela se produit : arrive un manuscrit accompagné

d'un petit mot débordant d'humilité : « C'est la première histoire que j'ai écrite. Aussi est-elle probablement bourrée de fautes dont je n'ai pas conscience. Si vous estimez possible d'en tirer quelque chose, ce sera avec joie que je la corrigerai dans le sens que vous m'indiquerez. » Alors, on se met à lire et ça vous prend aux tripes, on a les os qui se ramollissent, les vaisseaux lymphatiques qui palpitent et, au bout du compte, vous êtes assommé, vous haletez, vous avez les jambes en coton. Et vous êtes heureux. Oh ! tellement heureux !

Du coup, vous proposez le manuscrit, cela s'enlève comme des petits pains, l'éditeur vous appelle pour vous remercier d'une voix empreinte de respect, il passe le mot à un anthologiste qui achète l'histoire avant même qu'elle soit publiée, le bruit s'en répand, on vend les droits d'adaptation à la radio, à la télévision, les droits de traduction aux Portugais. Et l'auteur vous adresse une nouvelle lettre où il affirme avec véhémence que, si vous n'aviez pas été là, il ne serait jamais arrivé à rien.

C'est là le rêve de l'agent littéraire. Et Cris Post avait son merle blanc en la personne de Sig Weiss, auteur de *La montagne en marche*. Mais, comme tous les rêves, celui-ci avait sa faille. En l'occurrence, le réveil brutal qui l'avait suivi.

Il y eut des offres pour d'autres récits. Cris fit des promesses. Et il attendit. Il écrivit des lettres. Il envoya des télégrammes. Il téléphona (chez un voisin : Weiss n'avait pas le téléphone).

Il n'y eut plus d'autres manuscrits.

Il se rendit donc chez Weiss, entreprise qui lui fit perdre six jours. C'était une idée de Naome. « Il a des ennuis, » lui annonça-t-elle comme si elle le savait de source sûre. « Un homme capable d'écrire de cette façon est une âme sensible. Il est humble, généreux, c'est sans doute un grand timide et il doit être beau garçon. On lui fait des misères, croyez-moi. Quelqu'un abuse de lui. Cris, il faut que vous alliez là-bas pour savoir ce qui se passe. »

— « A Turnville ? Bon Dieu ! Mais est-ce que vous savez où ça perche, mon petit ? Et si je ne suis pas là, qui s'occupera de la boutique ? » Comme s'il ne le savait pas...

— « Je ferai de mon mieux, Cris. Il faut absolument que vous lui rendiez visite pour en avoir le cœur net. Sa nouvelle est... c'est le plus grand événement que l'agence ait jamais connu. »

— « Je suis jaloux, » dit-il. Parce qu'il était jaloux.

— « Ne soyez pas idiot, » répondit-elle. Parce qu'il n'était pas idiot.

Il alla donc à Turnville. Il rata ses correspondances, passa une nuit dans une salle d'attente, se fit voler sa machine à écrire portative et constata qu'il avait oublié de mettre dans sa valise les chaussures marron qui allaient avec son costume brun. Un matin, il se brossa les dents avec sa crème à raser. Il prit un car d'intérêt local ferraillant, s'aperçut que ce n'était pas le bon, dut rejoindre à bord de ce véhicule cahotant une bourgade dégageant un tel parfum d'authenticité que c'en était incroyable et monter dans un autre car tout aussi ferraillant. Turnville, c'était un bazar devant lequel s'alignaient des pompes à essence et un dépôt de lait abandonné de l'autre côté de la route. Cris, qui faisait plutôt grise mine en débarquant, entra dans le bazar.

L'accent du propriétaire de l'établissement était un défi victorieux lancé à la corporation des typographes.

— « Qu'est-ce que j'peux faire pour vous, jeune homme ? Dites vouère... C'est-y pas qu'vous v'nez d'la ville, des fois ? Hein ? »

Le voyageur tâta vaguement les revers de sa veste, se demandant si quelqu'un n'y avait pas épinglé un badge et répondit : « Je suis à la recherche d'un certain Sig Weiss. Le connaissez-vous ? »

— « Dame oui, ma foué. Un plus sale oiseau, jamais qu'ça a existé. Moué, si j'étais à vot' place, j'aurais point affaire à lui. »

— « Vous n'êtes pas à ma place. Où demeure-t-il ? »

— « Qu'est-ce que vous lui voulez ? »

— « Je suis chargé d'une enquête d'envergure nationale sur les sales oiseaux. Où demeure-t-il ? »

— « Ben, v's'avez visé juste en venant ici ! Montrez-moué les amis d'un homme et j'vous dirai qui qu'c'est, c't homme. »

Cris jeta un regard étonné à son interlocuteur. « Qu'ont-ils de particulier, ses amis ? »

— « L'en a point. »

Post ferma les yeux et prit une profonde aspiration. « Où demeure-t-il ? » répéta-t-il pour la troisième fois.

— « V's'avez qu'à suivre la route. C'est à trois kilomètres et des miettes. »

— « Merci. »

— « Y va vous tirer d'sus, » ajouta complaisamment le vieux. « Mais vous faites point d'souci pour ça. C'est qu'du gros sel qu'y met dans ses cartouches. »

Cris parcourut les trois kilomètres et des miettes sans en sauter un centimètre. Il était fatigué ; ses chaussures étaient exclusivement conçues pour servir de faire-valoir au cirage et laisser des traces sales sur le dessus des bureaux. Il était en nage quand

il arriva en haut de la côte et, lorsqu'il commença de descendre l'autre versant de la colline, il fut soudain giflé par un vent si froid qu'il eut l'impression d'avoir des sacs de glace sous les aisselles. Enfin, il aperçut une minuscule boîte à lettres en ferblanc fixée à un poteau en bordure de la route. Elle portait un nom : S. WEISS, et son état de délabrement avancé disait sa vétusté. Il y avait un talus où l'on discernait des sortes de marches étroites. Cris soupira et les gravit.

Un semblant de chemin serpentait au milieu des broussailles envahissantes. A travers les arbres, Cris distinguait un toit de bardeaux de guingois. Il avait parcouru une douzaine de mètres quand une assourdissante explosion retentit. En même temps, des feuilles et des branches déchiquetées se mirent à lui pleuvoir sur la tête et les épaules. Ses dents s'enfoncèrent dans sa langue, il fit volte-face, donna du front en plein dans un tronc et les ténèbres l'enveloppèrent.

Avant même de reprendre ses esprits, il eut conscience d'un fabuleux mal de crâne. Le lancinement de la douleur flottait derrière ses yeux. Il gisait de tout son long à l'endroit même où il était tombé. Un garçon dégingandé était assis sur ses talons à quelques mètres de lui, les paupières plissées, un fusil de chasse sous le bras. De sa main libre, il fouillait avec dextérité le portefeuille de l'agent.

— « Eh ! » s'exclama celui-ci.

L'autre referma le portefeuille et le lança en direction de Cris.

— « Vous êtes donc Cris Post, » maugréa l'homme au fusil avec dégoût.

Cris se dressa sur son séant et marmonna :

— « Vous... vous n'êtes pas Sig Weiss ? »

— « Vraiment ? » fit son interlocuteur sur un ton agressif.

— « Bon... bon... » murmura Post avec lassitude. Il récupéra son portefeuille, le rangea dans sa poche et se mit sur ses pieds en s'agrippant au tronc d'arbre. Weiss ne fit pas mine de lui prêter assistance mais, l'œil attentif, il se leva à son tour.

— « Pourquoi cette artillerie ? » demanda Post.

— « J'ai un permis. Et je suis chez moi. Alors ? Ce n'est pas de ma faute si vous êtes rentré dans un arbre. Qu'est-ce que vous voulez ? »

— « Vous parler, tout simplement. J'ai fait un long voyage pour vous voir. Si j'avais su que vous m'accueilleriez de cette façon, je me serais abstenu. »

— « Je ne vous ai pas demandé de venir. »

— « Je serai incapable de discuter d'une manière raisonnable si je me mets en colère, » répliqua calmement Cris. « Si nous allions à l'intérieur ? J'ai mal à la tête. »

Weiss médita un moment sur cette suggestion, puis fit demi-tour, gronda : « Venez, » et se mit en marche en direction de la maison. Cris le suivit tant bien que mal.

Un chat gris traversa le chemin et s'assit au milieu des hautes herbes. Weiss n'eut pas l'air de le remarquer mais quand il arriva à sa hauteur, sa jambe se détendit, projetant l'animal hurlant dans les airs. Le chat télescopa un arbre et retomba, assommé. Cris poussa un cri d'indignation et se précipita sur l'animal qui lui échappa, se dressa sur ses pattes et, terrifié, se rua dans les broussailles.

— « Il est à vous, ce chat ? » demanda sèchement Weiss.

— « Non, mais... »

— « S'il n'est pas à vous, qu'est-ce que ça peut vous faire ? » conclut l'autre sans interrompre sa marche.

Cris resta quelques secondes immobile, scandalisé et bouillant d'une fureur qui accentuait encore sa migraine. Enfin, il emboîta le pas à Sig Weiss. Cela ne servirait à rien de le planter là et de repartir.

C'était une vieille maison, petite mais massive, construite en moellons. Les plafonds bas étaient soutenus par de lourdes poutres. Une immense baie s'ouvrait sur l'étagement des pics qui se succédaient à perte de vue; c'était un spectacle qui vous coupait le souffle. Le mobilier rustique était conçu pour l'usage. Il y avait une cheminée à crémaillère. Ni voilage ni couvre-lit ni tapisserie somptueuse. L'installation était placée sous le signe du confort mais l'austérité en était la note dominante.

— « Puis-je m'asseoir ? » demanda Cris d'un ton acide.

— « Allez-y. Vous pouvez aussi respirer si vous le désirez. »

Post s'installa dans un large fauteuil d'osier où l'on était infiniment plus à l'aise que son aspect permettait de le penser.

— « Qu'est-ce qui vous arrive, Weiss ? »

— « Moi ? Rien du tout. »

— « Pourquoi vous conduisez-vous de cette manière ? Pourquoi cette agressivité ? Pourquoi cette attitude style « tirer d'abord, poser des questions ensuite » ? Où cela vous conduit-il ? »

— « A mener une existence tranquille. Personne n'a envie de venir m'embêter deux fois. Les importuns ne reviennent pas. Vous ne reviendrez pas. »

— « Ça, vous pouvez en être sûr ! » fit Cris avec chaleur. « Mais j'aimerais savoir ce qui vous ronge. Un être humain normalement constitué n'agit pas de cette façon. »

— « Cela suffit, » répondit Weiss d'une voix très douce — et son visiteur comprit que ce n'étaient pas des paroles en l'air.

« Le comment et le pourquoi de mon comportement ne vous regardent pas. Ce n'est pas votre affaire. D'ailleurs, pour quelle raison êtes-vous venu ici ? »

— « Afin de savoir pourquoi vous avez cessé d'écrire. Ce qui est mon affaire, figurez-vous. Rappelez-vous que vous êtes mon client. »

— « Vous êtes mon agent, » rétorqua Weiss. « Je préfère cette manière de présenter les choses. »

Cris fit des efforts héroïques pour feindre de n'avoir pas entendu. « *La montagne en marche* a été un événement littéraire retentissant. Cela vous a rapporté gros. Remettez-vous à écrire et vous gagnerez encore plus. N'aimez-vous pas l'argent ? »

— « Qui ne l'aime pas ? Je ne vous ai pas fait de reproches. »

— « Très bien. Alors, si vous me fournissiez d'autres textes ? »

— « Vous en aurez lorsque je serai prêt. »

— « C'est-à-dire... quand ? »

— « Qu'est-ce que vous voulez que j'en sache ? » dit Sig Weiss d'une voix sèche. « Quand je me sentirai inspiré, si vous voulez. »

Sur quoi, Cris se lança dans un assez long discours. Il parla à Weiss de la cuisine intérieure de l'édition. Il lui expliqua qu'il était phénoménal qu'une histoire destinée aux magazines populaires ait fait tant de bruit, souligna les perspectives qu'ouvraient à l'auteur les revues cotées — et Hollywood. « Je ne sais pas comment vous avez fait votre compte : toujours est-il que vous avez trouvé le chemin le plus court menant à la grosse galette. Mais la seule manière de vous remplir les poches, c'est de continuer à écrire. »

— « D'accord... d'accord, » dit enfin Weiss. « Vous m'avez convaincu. Vous l'aurez, votre histoire. C'est bien ce que vous vouliez ? »

— « Pas tout à fait. » Cris se leva. Il avait recouvré son aplomb et, maintenant que l'affaire était dans le sac, il pouvait se permettre de taper du poing sur la table. « Je ne sais toujours pas comment un type de votre acabit a pu écrire une nouvelle comme *La montagne en marche* dans un endroit pareil... et je voudrais bien le savoir. »

— « Je ne comprends pas ce que vous voulez dire. »

Cris se perdit dans la contemplation des cimes bleutées qui se succédaient à perte de vue. « Je n'ai jamais rien lu de plus profondément humain. Cette histoire éclate de sensibilité et... oui, bon Dieu de bon Dieu !... de bienveillance. En général, je suis capable de me représenter le type qui a écrit un truc. Je passe

mon temps avec des manuscrits et des auteurs. *La montagne en marche* n'a pas été conçue dans un endroit comme celui-ci. Et elle n'a pas été écrite par un homme comme vous. »

— « Où donc a-t-elle été conçue ? » demanda paisiblement Weiss. « Et qui l'a écrite ? »

— « Cessez de jouer au plus fin, » répliqua Cris avec lassitude. Il y avait un tel mépris dans sa voix que Weiss parut déconcerté. « Si vous montez sur vos grands chevaux pour un oui ou pour un non, que ferez-vous lorsque cela sera sérieux et que vous aurez déjà tiré toutes vos flèches ? » Comme l'autre gardait le silence, Post poursuivit : « Je ne dis pas que vous n'êtes pas l'auteur de ce texte. Je dis seulement qu'on a l'impression à sa lecture qu'il a été imaginé dans un lieu tranquille qui sentait le parfum des fleurs et la bonne et saine odeur de la sueur. Un lieu où tout était harmonieux, parfait, équilibré. Et celui qui l'a écrit était en accord avec ce lieu. C'était probablement vous mais vous avez bien changé depuis. »

— « C'est que vous en savez des choses, pas vrai ? » Le grondement feutré de Weiss était, cette fois, ouvertement insultant et Cris devinait obscurément qu'il avait fait mouche. « Maintenant, foutez-moi le camp ! »

— « Avec le plus grand plaisir. » Arrivé devant la porte, l'agent littéraire laissa tomber : « Merci pour votre hospitalité. »

Quand il atteignit le talus, il se retourna. Weiss, debout à l'angle de la maison, le regardait partir.

Cris rejoignit péniblement le croisement de routes baptisé Turnville et entra dans le bazar.

— « Eh bé ! » murmura le propriétaire. « C't'à croire qu'y a un arbre qui v's'a flanqué une raclée. Non ? »

— « Si. Je l'avais traité de fils de garce. »

— « Celle-là, elle est bien bonne, » s'exclama le commerçant en se tapant sur les cuisses et émettant un rire sifflant d'asthmatique. « V'nez au fond, jeune homme. J'm'en vas vous mettre d'l'huile de serpent sur la tête. Qu'est-ce que vous diriez d'une bière ben fraîche ? »

Cris se confondit en remerciements. L'huile de serpent se révéla être un onguent à base de benzocaïne qui effaça instantanément la douleur et la bière lui fit l'effet d'une transfusion sanguine. Il considéra le bonhomme avec un respect nouveau.

— « V's'avez passé un sale quart d'heure, là-haut ? »

— « Ça n'a pas été plus terrible que de partager son gilet de corps avec une veuve noire. Qu'est-ce qu'il a dans la peau, ce type ? »

— « Personne le sait au juste. Ça fait quelque chose comme

huit ans qu'y s'est installé cheu nous. L'a toujours été pareil. Y en a qui racontent qu'c'est à cause d'la guerre, mais j'l'ai connu avant qu'il y aille et l'était déjà comme ça. L'aime pas les gens, v'là tout. L'vieux Tom Sackett, qui fait le facteur, y dit qu'il a tété du fiel et, quand on l'a sevré, qu'on y a donné une bouteille d'vinaigre. Ha ! ha ! »

— « Ha ! ha ! Comment gagne-t-il sa vie ? »

— « Y reçoit un chèque tous les mois. D'un établissement financier. J'le sais : c'est moi qui les négocie. Pas beaucoup mais c'est suffisant. Y fait rien. Y chasse un brin et y rôde tout le temps dans les collines. Et y lit. Y cherche pas d'histoires. Y sort pas d'son domaine. C'qu'y a, c'est qu'il aime pas avoir les gens su'l'dos. Tiens ! V'là vot' car qu'arrive. »

— « Seigneur ! » fit Naome.

— « C'est à moi que vous parlez ? »

Elle fit mine d'ignorer la remarque de Cris. « Ecoutez-moi ça : *Ses réacteurs crachant le feu, Bat Durston traversa l'atmosphère entourant Bbllzznaj, minuscule planète située à sept milliards d'années-lumière de Sol. Il coupa le générateur d'hyperpropulsion pour atterrir. A ce moment, un cosmonaute grand et maigre émergea du compartiment de poupe, un désintégrateur protonique serré dans sa main tannée par l'espace.*

— Eloigne-toi des commandes, Bat Durston, laissa tomber l'inconnu du bout des lèvres. Tu ne le sais pas mais c'est le dernier voyage spatial que tu fais. »

Naome leva vers Post un regard hagard. « C'est de Sig Weiss ? »

— « C'est de Sig Weiss. »

— « Le même Sig Weiss ? »

— « Le même de la tête aux pieds. Parcourez donc ce manuscrit, Naome. Neuf mille mots et, du début à la fin, c'est le même tabac. Allez-y ! Lisez... »

— « Non ! » Ce n'était pas un refus mais une exclamation. « Allez-vous l'envoyer ? »

— « Oui. A Sig Weiss. En lui recommandant de le rouler en boule et de le fourrer dans le canon de son fusil. C'est l'homme d'une seule histoire, mon petit. Voilà ! »

— « C'est... c'est impossible ! » s'insurgea-t-elle. « Vous ne pouvez pas le lâcher comme ça, Cris. Peut-être que son prochain récit... peut-être que vous parviendrez... peut-être que vous avez raison, » acheva-t-elle en jetant un dernier coup d'œil sur le manuscrit.

— « Allons manger, » fit Cris d'une voix lasse.

— « Non. Vous avez un déjeuner. »

— « Un déjeuner ? »

— « Vous régalez une certaine Miss Tillie Moroney. Aucune crainte à avoir. C'est Miss Américaine Moyenne. Je parle sérieusement. Elle a été sélectionnée l'année dernière par je ne sais quel institut d'opinion et de sondages. 1 m 62, 2,3 années de collège, 24 ans, cheveux châtains, yeux bleus, etc. Et elle présente un front uni comme une contemporaine de la reine Victoria. »

Cris s'esclaffa. « Et que dois-je faire de cette Miss Tillie Moroney ? »

— « Elle a de l'argent. Je vous ai parlé d'elle, vous ne vous en souvenez pas? La petite annonce du *Saturday Review* : La personnalité profonde est-elle immuable ? 1 000 dollars de récompense pour un cas authentique de diable changé en saint. »

— « Ah ! oui, ça me revient... Vous avez eu la brillante idée de l'appeler après que je vous eus raconté comment Weiss m'a accueilli. » Il agita la main en direction du manuscrit. « Cela ne modifie-t-il pas quelque peu vos plans ? Quel bel exemple ! Etablir un parallèle entre *La montagne en marche* et l'habitude qu'a Mr. Weiss de flanquer des coups de pieds aux chats ! D'après mon expérience personnelle, » ajouta-t-il en effleurant son front dont la plaie était presque cicatrisée, « je dirai plutôt que nous avons affaire à un saint transformé en démon. »

— « L'annonce ne précise pas s'il s'agit de changements temporaires ou de changements définitifs. Il y a peut-être des sous à gagner. Vous êtes capable de manier Miss Moroney. »

— « Merci quand même mais je préfère voir à quoi elle ressemble avant de m'y employer. A mon avis, c'est une cinglée. Une mystique, peut-être bien. Vous la connaissez ? »

— « Je l'ai eue au téléphone et j'ai vu sa photo l'an passé. Miss Américaine Moyenne a le droit d'avoir un grain. C'est pour cela que l'Amérique est un grand pays. »

— « Vous et votre syndrome de Machiavel ! Y a-t-il moyen de couper à la corvée ? »

— « Non. Pourquoi faites-vous tant d'histoires ? Vous avez nourri et abreuvé des filles plus moches que ça. »

— « Je ne dis pas le contraire. Croyez-vous donc que j'aurais une chance de la mettre dans ma poche si je jouais les empressés ? »

— « Vous êtes un individu méprisable, Cris Post. Ajustez votre cravate et allez vous passer un coup de peigne. Oh ! je sais que cela a l'air absurde mais qu'est-ce qui n'est pas absurde dans ce métier ? Et qu'avez-vous à perdre sinon le prix d'un déjeuner ? »

— « Mon honneur, » répondit Cris.

— « Les agents littéraires n'ont pas d'honneur. »

Ses cheveux châtains avaient autant de chic que son tailleur rouille parfaitement assorti à leur teinte. Ses yeux étaient d'un bleu extrêmement sombre. Le reste de sa personne convenait on ne peut mieux à son titre de Miss Américaine Moyenne à l'exception de sa voix qui, pour être aussi limpide que les hauts-fonds des mers du Sud, avait des sonorités rauques. Son maintien révélait une timidité contrôlée. Cris lui avança une chaise. C'était un hommage : il ne se sentait obligé à accomplir ce geste qu'une fois sur sept.

— « Vous pensez que je suis une folle, » dit-elle quand on leur eut servi l'apéritif.

— « Moi ? »

— « Oui, vous le pensez. » Elle était catégorique. Et, en effet, Cris le pensait.

— « C'est qu'il est un peu difficile de suspendre son jugement quand on lit une annonce pareille. »

Tous deux sourirent. Elle avait de belles dents. « Je ne peux vous en blâmer ni blâmer les quelque huit cents autres personnes qui ont répondu. Comment se fait-il que mille dollars soient tellement plus fascinants que l'idée incroyable d'un changement de la personnalité fondamentale ? »

— « Sans doute parce que la plupart des gens préfèrent le changement qu'un millier de dollars est susceptible d'apporter. »

Cris constata avec satisfaction qu'elle était capable de s'exprimer de façon cohérente tout en riant. « Vous avez raison. Il y en a un qui voulait m'épouser pour que je puisse transformer sa personnalité. Il m'a assuré qu'il était un fieffé démon. Mais expliquez-moi votre cas à vous. »

Il le lui expliqua sans omettre aucun détail : il lui parla de la nouvelle inouïe de Sig Weiss, de l'extraordinaire sensation qu'elle avait causée, de la délicatesse de sentiment et de la générosité profondes qu'elle exprimait et qui frappaient tous les lecteurs. Puis il décrivit l'homme qui avait écrit cette histoire sublime.

— « Dans ce métier, on tombe sur toutes sortes de gens invraisemblables. Un type à l'esprit matérialiste, profondément enfoncé dans la masse, s'installe devant sa machine et compose quelque chose qui chante véritablement. Vous lisez le manuscrit, et, connaissant le bonhomme, vous vous dites qu'il est impossible qu'il ait écrit une chose pareille. Pourtant, vous savez qu'il l'a écrit. Cela m'est arrivé je ne sais combien de fois. Ça prouve tout sim-

plement que l'homme a plus d'une facette : cela ne veut pas dire qu'il s'est produit un changement fondamental en lui. Mais pour ce qui est de Weiss... en l'occurrence, je reconnais volontiers que cette théorie est loin du compte et qu'on reste sur sa faim. Je jurerais qu'un type de cet acabit serait incapable d'éprouver les émotions, d'avoir les convictions qui font de *La montagne en marche* un chef-d'œuvre. »

— « Je l'ai lu, » dit Tillie. Cris n'avait pas remarqué que sa lèvre inférieure était si charnue. Peut-être n'était-elle pas aussi pleine quelques instants plus tôt. « C'est un texte admirable. »

— « Maintenant, parlez-moi un peu de votre annonce. Avez-vous été témoin d'un changement de personnalité aussi essentiel ? De la transformation d'un diable en saint ? Ou s'agit-il simplement d'un espoir que vous caressez ? »

— « Je n'ai jamais vu une telle métamorphose de mes yeux, » avoua-t-elle. « Mais je suis sûre que cela peut exister. »

— « Comment cela ? »

Elle ne répondit pas tout de suite. Elle avait l'air d'écouter. Enfin, elle parla : « Je ne peux pas vous l'expliquer. Je... je sais que quelque chose a pu provoquer cette transmutation, c'est tout. Et j'essaye de localiser ce quelque chose. »

— « Je ne comprends pas. Vous ne pensez quand même pas que Sig Weiss a subi cette... influence, c'est ça ? »

— « J'aimerais lui poser la question. J'aimerais savoir si l'effet était durable. »

— « Apparemment pas, » fit Cris d'une voix morose. « C'est après avoir écrit *La montagne en marche* qu'il m'a réservé ce bel accueil, pas avant. Il y a d'ailleurs encore autre chose... » Et Cris parla à Tillie de la dernière histoire que lui avait envoyée Sig Weiss.

— « Pensez-vous qu'il a écrit cette nouvelle dans les mêmes conditions que la première ? »

— « Je ne vois pas pourquoi il l'aurait fait dans d'autres conditions. C'est un garçon qui a des habitudes extrêmement régulières. Il a probablement... Une minute ! Juste avant de partir, je lui ai dit quelque chose... Quelque chose comme... » Cris se tapota les tempes. « Je lui ai dit que *La montagne* donnait l'impression d'avoir été écrite dans un endroit différent par une personne différente. Il ne s'est pas mis en colère. Il m'a regardé comme si j'étais un sorcier. Apparemment, j'avais tapé sur le bon clou. »

A nouveau, Tillie eut l'air de tendre l'oreille. Elle leva la tête, étonnée. « Est-ce qu'il a... » Elle ferma les yeux, luttant pour trouver... quoi ? « Est-ce qu'il a une radio ? Je veux dire... un poste à ondes courtes... un émetteur... un appareil de diathermie ? Un quelconque générateur à fréquences rapides ? »

— « Pourquoi cette question ? »

Elle ouvrit les yeux et lui adressa un sourire timide. « C'est simplement une idée qui vient de me frapper. »

— « Je ne voudrais pas vous offenser, Miss Moroney, mais il y a des moments où vous me faites froid dans le dos. Pardonnez-moi. Je ne devrais pas vous dire cela... »

— « Je ne vous en veux pas, » fit-elle avec chaleur.

— « Est-ce que vous entendez des voix ? »

Elle sourit à nouveau. « Alors, possède-t-il un générateur à fréquences rapides ? »

— « Je n'en sais rien. » Cris se concentra. « Il a l'électricité. Je suppose qu'il a une radio. Pour le reste, je suis dans l'incapacité de vous répondre. Il ne m'a pas fait faire le tour du propriétaire, vous savez. Vous ne voulez pas me dire pourquoi vous me posez cette question ? »

— « Non. »

Post ouvrit la bouche pour protester mais la referma aussitôt en voyant l'expression de Tillie Moroney.

— « Que comptez-vous faire en ce qui concerne Weiss ? » lui demanda-t-elle.

— « Le laisser tomber. Que voulez-vous que je fasse d'autre ? »

— « Oh ! non, je vous en supplie ! » Elle posa sa main sur le bras de Cris. « S'il vous plaît ! »

— « Mais que voulez-vous que je fasse d'autre ? » répéta-t-il avec embarras. « Un auteur qui vous envoie une cochonnerie pareille après avoir écrit *La montagne* est plus que dingo. C'est le dernier des abrutis. Des clients pareils, ça ne m'intéresse pas. J'ai autre chose à faire. Et j'ai des difficultés. »

— « De plus, il vous en a fait voir de rudes. »

— « Cela n'a aucun rapport avec... C'est vrai, vous avez raison. S'il se conduisait comme un être humain, je prendrais peut-être la peine de m'occuper de lui, d'étudier son ours, de le talonner, de lui moucher le nez ! Mais un type de cette farine... non ! »

— « Il est capable de produire quelque chose de la même veine que *La montagne.* »

— « Vous croyez ? »

— « Je le sais. »

— « Vous êtes bien catégorique ! Ce sont vos voix qui vous l'ont dit ? »

Elle hocha la tête avec un petit sourire énigmatique.

« J'ai le sentiment que vous vous moquez de moi, Miss Moroney. Vous connaissez Weiss ? »

— « Absolument pas. Et je ne me moque pas de vous. C'est la vérité. Il faut que vous me croyiez. » Elle semblait sincèrement désolée.

— « Je ne vois pas pourquoi je vous croirais. Tout cela commence à avoir l'air un tantinet entortillé, chère amie. Je crois qu'il serait bon d'aller au fond des choses. »

Tillie parut soudain si embarrassée que Cris comprit qu'il avait marqué un point. Il ne savait pas très bien ce qu'elle voulait de lui mais une chose était sûre : elle voulait quelque chose. Et il était prêt à pousser son avantage jusqu'au bout. « Il faut que vous m'expliquiez la raison de l'intérêt que vous portez à Weiss. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de changement de personnalité ? Que cherchez-vous exactement ? Et qu'attendez-vous au juste de moi ? Je traduis cette dernière question : qu'est-ce que cela peut me rapporter ? »

— « Vous... vous n'êtes pas toujours d'une parfaite aménité, dirait-on. »

Cris répondit avec plus de douceur : « Il ne s'agit pas de mesquinerie de ma part mais d'un appel à votre bon sens et d'une preuve de sincérité. On peut juger de la sincérité des gens — de votre propre sincérité comme de celle d'autrui — en déterminant ce qui est conforme à l'intérêt de la partie adverse. L'altruisme et la sincérité réelle s'excluent mutuellement. Maintenant, à vous de parler. Pardon... A vous de parler, s'il vous plaît. »

A nouveau, la même curieuse expression attentive passa sur les traits de Tillie. Elle poussa un profond soupir. « Cela a été épouvantable, » fit-elle. « Terrible. Vous ne pouvez pas savoir ! J'ai répondu à des lettres et à des coups de téléphone. J'ai rencontré des loufoques, des satyres, des fanatiques religieux qui avaient chacun leur petite recette dialectique toute prête pour transformer les diables en saints. Preuves à l'appui — tantôt il s'agissait d'eux-mêmes, tantôt il s'agissait de gens de leur connaissance. Et quelles preuves ! Un alcoolique désintoxiqué ou un monsieur qui s'était converti au culte de Krishna et ne battait plus sa femme. Enfin... il ne la battait plus depuis mardi dernier ! » Elle s'interrompit pour reprendre son souffle et esquissa un sourire. Soudain, il la trouva follement sympathique, et s'en voulut aussitôt. « Et ce que vous me racontez, » poursuivit-elle, « est le premier indice qui me permette de penser que la chose que je cherche existe réellement. » Elle se pencha en avant. « J'ai besoin de vous. Vous avez déjà eu un contact concret avec Sig Weiss. Vous savez comment il travaille. Où il travaille. Si je devais enquêter moi-même, je... je ne saurais par quel bout commencer. Or, c'est urgent, comprenez-vous ? Urgent ! »

Cris plongea son regard dans les yeux bleus de la jeune femme. « Je comprends parfaitement, vous pensez bien ! »

— « Si je vous raconte une... histoire, me promettrez-vous de ne pas me poser de questions ? »

Post joua distraitement avec sa fourchette. « Une fois, » fit-il, « on m'a parlé d'un unijambiste que tous les gosses du voisinage harcelaient pour qu'il leur dise comment il avait perdu sa jambe. Ils le suivaient partout, poussaient de grands cris, se pendaient à ses basques... bref, ils lui rendaient la vie insupportable. Un beau jour, l'unijambiste les réunit tous et leur demanda s'ils voulaient vraiment savoir comment il l'avait perdue, cette jambe. Oui ! hurlèrent les gosses en chœur. Si je vous le dis, continua-t-il, cesserez-vous de m'ennuyer ? Tous lui promirent que ce serait fini. Très bien. C'est à cause d'un coup de dent mal placé, leur expliqua-t-il. Et il s'en fut. Alors, pour ce qui est de la promesse que vous me demandez... la réponse est non. »

Tillie éclata d'un rire forcé. « Très bien. Je vous raconterai quand même mon histoire. Mais ne vous méprenez pas : je ne vous en dirai qu'une partie : je ne suis pas libre de vous la raconter dans son intégralité. Aussi, s'il vous plaît, ne soyez pas trop indiscret. »

Cris sourit. Il remarqua la lueur joyeuse qui pétillait dans les prunelles de sa compagne. « Entendu. Je ne vous ferai pas de misères. »

— « Fort bien. Vous avez beaucoup de clients qui écrivent de la science-fiction, n'est-ce pas ? »

— « Beaucoup n'est pas le mot : rien que les meilleurs, » répondit-il modestement.

Elle sourit à nouveau, un sourire que deux ravissantes fossettes mettaient entre parenthèses. C'était un spectacle ravissant.

— « Admettons qu'il s'agisse d'un thème de science-fiction. Comment commencer ? »

— « Il était une fois... » suggéra Cris Post.

Elle eut un rire d'enfant et acquiesça : « Il était une fois dans une autre galaxie une race humanoïde extrêmement avancée. Elle avait connu des guerres — une multitude de guerres. Elle avait fini par maîtriser cette situation, mais il arrivait toujours un moment où le contrôle lui échappait et un nouveau conflit éclatait, encore pire que le précédent. La race en question avait inventé une foule d'armes — des armes à côté desquelles la bombe H ressemblerait à un feu de camp. Il y avait les broyeurs de planètes. Ces gens-là étaient capables de faire exploser un soleil. Ils pouvaient créer des courts-circuits dans le flux du temps lui-même ou unifier la polarité du champ gravito-magnétique de tout un système solaire. »

— « Ce genre de galimatias vous vient-il facilement ? »

— « Très facilement pour le moment, » répondit timidement

Tillie. « Toujours est-il qu'ils mirent au point l'arme ultime, celle qui rendait toutes les autres périmées. Elle était affreusement difficile à réaliser et on en fabriqua seulement quelques exemplaires. Le secret fut oublié et on utilisa petit à petit les stocks existants. Or le moment est à nouveau venu de l'employer. Pas pour conquérir la Terre. Nos petits pétards ne font que des sauts de puce. Non... Il s'agit de choses importantes.

» Un jour, un transport mû par un générateur hyperspatial naviguait entre les galaxies. Il se produisit un accident invraisemblable qui n'avait qu'une chance sur un milliard d'arriver : en émergeant dans l'espace normal, le vaisseau heurta un planétoïde. Celui-ci n'était pas bien gros et l'astronef ne fut pas atomisé. Il fut simplement désemparé. Il avait dans ses soutes une de ces super-armes. Il fallut des milliers d'années pour retrouver sa trace mais on finit par la retrouver. Selon toute probabilité, il était tombé sur une planète. Et il importe de le récupérer.

» L'engin ne dégage pas de radiations décelables. Il est protégé par un blindage mais, dans ces conditions, il a un effet particulier sur les tissus vivants qui passent à sa portée. »

— « Il transforme les diables en saints ? »

— « C'est un effet... spécial. » Tillie leva la main. « Si la nature de cet objet était connue et s'il tombait dans certaines mains, cela risquerait d'avoir des conséquences catastrophiques sur la Terre. Il y a des mégalomanes tellement aberrants qu'ils seraient prêts à accepter leur propre destruction si l'on ne donnait pas satisfaction à leurs exigences. Second point : si cette arme était utilisée sur Terre, non seulement ce monde cesserait d'être ce qu'il est mais, en outre, l'arme en question échapperait à ceux pour qui elle revêt une importance capitale. »

Cris considéra quelques instants Tillie sans mot dire. Elle s'était tue. Enfin, il passa sa langue sur ses lèvres et murmura : « Si je vous comprends bien, Sig Weiss est tombé par hasard sur... cette chose. »

— « Je vous ai dit qu'il s'agit d'une histoire de science-fiction. »

— « D'où tenez-vous cette... information ? »

— « C'est une histoire de science-fiction, je vous le répète. »

Brusquement, Cris eut un large sourire : « Je serai gentil. Que voulez-vous que je fasse ? »

Les yeux de Tillie brillèrent. « Vous ne ressemblez pas à la plupart des agents littéraires. »

— « A l'époque où je résidais dans une colonie britannique, les Anglais me disaient de temps à autre : vous ne ressemblez pas à la plupart des Américains. J'ai toujours trouvé que cette remarque avait quelque chose d'un peu injurieux. Bon... Que voulez-vous que je fasse ? »

Elle lui tapota la main. « Tâchez de vous arranger pour que Weiss écrive une nouvelle *Montagne en marche*. S'il y parvient, efforcez-vous de découvrir comment et où il aura travaillé. Et faites-le moi savoir. »

Ils se levèrent. Cris aida Tillie à mettre son manteau. « Vous voulez savoir ce que je pense ? » lui demanda-t-il. Elle le regarda en souriant. « Vous ne me faites pas du tout l'impression d'être Miss Américaine Moyenne. »

— « Oh ! mais je l'ai été ! » fit-elle d'une voix douce. « Je l'ai été. »

TÉLÉGRAMME

15 JUILLET

SIG WEISS
TURNVILLE

QU'IL SOIT BIEN ENTENDU QUE CE QUI SUIT N'A STRICTEMENT RIEN A VOIR AVEC VOTRE ATTITUDE HONTEUSEMENT INHOSPITALIÈRE. J'ADMETS QUE VOTRE FAÇON DE VIVRE DANS L'ENCEINTE DE VOTRE PROPRIÉTÉ SOIT LÉGITIME ET QUE VOUS PUISSIEZ A BON DROIT ME CONSIDÉRER COMME UN INTRUS. JE FAIS ABSTRACTION DE CET ÉPISODE. JE SUPPOSE QUE VOUS L'AVEZ DÉJA OUBLIÉ. CELA DIT, PASSONS AUX AFFAIRES SÉRIEUSES : VOTRE DERNIER MANUSCRIT EST LE TEXTE LE PLUS INFAME QU'IL M'AIT ÉTÉ DONNÉ DE LIRE DEPUIS QUATORZE ANS QUE JE SUIS DANS LA PROFESSION. C'EST UNE INSULTE. INSULTER SON AGENT EST UN PROCÉDÉ CLASSIQUE : S'INSULTER SOI-MÊME EST INEXCUSABLE ET C'EST CE QUE VOUS AVEZ FAIT, MON VIEUX. LISEZ VOTRE HISTOIRE D'UN BOUT A L'AUTRE SI VOUS EN ÊTES CAPABLE ET ENSUITE RELISEZ LA MONTAGNE EN MARCHE. VOUS N'AUREZ NUL BESOIN DE MES CRITIQUES. JE VOUS SUGGÉRERAI SIMPLEMENT DE RECONSTITUER AVEC EXACTITUDE LES CONDITIONS DANS LESQUELLES VOUS AVEZ RÉDIGÉ VOTRE RÉCIT. D'ICI LA, INUTILE DE POURSUIVRE NOTRE CORRESPONDANCE. J'ACCEPTE LES REMERCIEMENTS SINCÈRES QUE VOUS M'ADRESSEREZ POUR NE SOUMETTRE VOTRE SECONDE NOUVELLE A AUCUNE MAISON D'ÉDITION.

CRISLEY POST.

Naome émit un sifflement. « Eh bien, pour un télégramme, c'est un télégramme. Vous ne préféreriez pas une lettre exprès ? »

Cris sourit, les yeux fixés sur le point de jonction entre le mur et le plafond. « Expédiez ce télégramme. »

— « A vos ordres, maître. » Elle prit un crayon. « Cela fera treize dollars soixante-quinze, » annonça-t-elle après avoir fait ses calculs. « Plus les taxes. Soit en tout dix-sept dollars quarante-six. Cris, vous êtes complètement fou. »

— « Je vous dis de passer ce télégramme. »

Elle le fusilla du regard et décrocha le téléphone.

Au cours des deux semaines suivantes, Cris déjeuna trois fois et dîna une fois avec Tillie Moroney. Naome lui demanda une augmentation et l'obtint, ce qui ne laissa pas de l'effrayer.

Il revint de son troisième déjeuner (le lendemain du dîner) en sifflotant. Et trouva la secrétaire en larmes.

— « Eh bien, que vous arrive-t-il ? » s'exclama-t-il. « Vous ne m'avez pas habitué à cela. »

Il se pencha au-dessus d'elle. Le visage dans les mains, Naome sanglotait bruyamment. Cris s'agenouilla et la prit par les épaules. « Allons... Allons... » fit-il en lui tapotant la nuque. « Respirez un bon coup et racontez-moi tout. »

Elle aspira profondément, essaya de dire quelque chose et s'effondra à nouveau en larmes. « Le F-f-f... » chevrota-t-elle.

— « Quoi ? »

Elle déglutit péniblement et lâcha enfin : « *Le feu du ciel !* » Et, derechef, ce fut la cataracte.

— « Hein ? J'ai cru vous entendre dire *Le feu du ciel.* »

Naome se moucha et hocha la tête. « C'est ce que j'ai dit, » murmura-t-elle. « Tenez... » Elle poussa devant lui un épais manuscrit et se cacha la figure dans le creux de son bras. « Maintenant, laissez-moi tranquille. »

Cris, complètement médusé, prit le paquet de feuilles dactylographiées et alla s'asseoir devant sa table. Il y avait une lettre d'accompagnement :

Cher Mr. Post,

Je ne pourrai jamais vous remercier comme il convient ni m'excuser de la façon dont je vous ai traité lors de votre dernière visite. Mon plus vif désir est de faire l'impossible pour me racheter.

Vous connaissant comme je vous connais, je pense que vous serez très heureux de recevoir une histoire de la même veine que La montagne. *La voici. J'espère qu'elle soutiendra la comparaison. Et c'est avec le plus vif plaisir que j'accueillerai vos suggestions si vous estimez que des corrections soient nécessaires.*

J'espère de tout cœur avoir l'occasion de vous rencontrer à nouveau sous de plus favorables auspices. Chez moi, vous êtes chez vous. Venez quand vous voudrez si vous en trouvez le temps. Je souhaite que ce soit le plus tôt possible. Sincèrement vôtre.

S. W.

L'esprit en déroute, Cris s'empara du manuscrit. La page de garde portait ces mots : *Le feu du ciel par Sig Weiss.* Il se mit à lire. Pendant quelques instants encore, il demeura conscient des reniflements laborieux de Naome, qui allaient s'atténuant, puis il cessa de penser à autre chose qu'à l'histoire.

Vingt minutes plus tard, les yeux douloureux et brouillés de larmes, il arriva au mot « Fin ». Alors, il se prit le front dans la main et se fouilla maladroitement à la recherche d'un mouchoir. Quand il eut essuyé ses pleurs et se fut mouché, il regarda Naome. Les yeux de la jeune fille étaient rouges et encore humides. « Oui ? » murmura-t-elle.

— « Oh ! oui, » répondit Cris.

Tous deux se dévisagèrent fixement sans rien dire. Puis Naome fondit à nouveau en sanglots.

« Remettez-vous, » lui ordonna Cris d'une voix rauque.

Quand il en fut capable, il se leva et ouvrit la fenêtre. La secrétaire s'approcha de lui. « Ce n'est pas quelque chose qu'on lit, » dit-il au bout de quelques secondes. « C'est quelque chose qui... qui vous arrive. »

— « Quelle tragédie ! Quelle merveilleuse, quelle admirable tragédie ! »

Cris parvint à bredouiller : « Dans sa lettre, il dit que si j'ai des corrections à lui suggérer... »

— « Des corrections ! » s'exclama Naome sur un ton tremblant et lourd de mépris. « On n'a jamais rien vu de pareil depuis... »

Cris l'interrompit : « On n'a jamais rien vu de pareil, point à la ligne. » Il fit claquer ses doigts. « Prenez votre téléphone. Appelez les compagnies aériennes. Je veux deux billets à destination du terrain technique le plus proche de Turnville. Après, vous téléphonerez à un service de location de voitures sans chauffeur. Qu'une auto m'attende à l'arrivée. Je ne vais quand même pas demander à une femme de faire l'ascension de cette montagne à pied ! Et vous enverrez un télégramme à Weiss. Notez : *Acceptons immédiatement votre aimable proposition. J'amène une amie. Vous télégraphierai heure d'arrivée. Vous suis infiniment reconnaissant du privilège d'avoir eu* Feu du ciel *en lecture. Pareille appréciation tombe rarement des lèvres d'un grippe-sou accroché à ses dix pour cent de commission. Vous la méritez. Post.* »

— « Deux billets, » fit Naome d'une voix à peine audible. « Oh ! qui s'occupera de l'agence ? »

Cris lui tapota l'épaule. « Je vous fais confiance, mon petit. Vous êtes sensationnelle. Indispensable. Je vous adore. Donnez-moi le numéro de Tillie Moroney, voulez-vous ? »

Elle était comme pétrifiée, les lèvres entrouvertes, les narines légèrement distendues. Il la regarda. Une fois. Deux fois. Elle avait cessé de respirer. « Naome ! »

Lentement, elle revint à la vie. « Vous emmenez cette... cette bonne femme... » fit-elle avec hostilité.

— « Mais que vous arrive-t-il ? »

— « Oh ! Cris, comment avez-vous pu faire une chose pareille ? »

— « Qu'est-ce que j'ai fait ? A qui ai-je nui ? Voyons... c'est une question de travail. Je ne courtise pas cette fille ! Pourquoi... »

Un rictus retroussa les lèvres de Naome. « Une question de travail ! Eh bien, c'est la première fois que vous traitez une affaire dont je ne sais rien. »

— « C'est une affaire qui n'a rien à voir avec l'agence, Naome. Parole d'honneur. »

— « Alors, il ne peut y avoir qu'une seule raison ! »

Cris leva les mains au ciel. « Faites-moi confiance ! D'ailleurs, même s'il s'agissait d'une affaire marron, ce qui n'est pas le cas, en quoi cela devrait-il vous bouleverser à ce point ? »

— « Je n'admets pas de vous voir vous conduire d'une façon indigne ! »

— « Vous... je ne savais pas quels étaient vos sentiments... »

— « Taisez-vous ! » gronda-t-elle. « Et ne vous flattez pas ! C'est simplement qu'elle est... moyenne. Vous aussi. Et quand on additionne deux facteurs moyens, le résultat est *nul* ! »

Cris se laissa pesamment tomber sur son siège et, d'un geste résolu, tendit la main vers le téléphone. Mais il régnait un tel chaos dans son esprit qu'il ne sut que faire avec l'appareil quand il l'eut en main. Il fallut que Naome se ruât sur lui comme une furie en brandissant sous son nez un papier portant le numéro de Tillie. Il adressa un sourire à la fois stupide et embarrassé à la jeune femme et manœuvra le cadran. Déjà, Naome était en conversation avec le correspondant de la compagnie aérienne mais il savait fort bien qu'elle était capable de parler et d'écouter en même temps.

Une voix vibra à son oreille : « Allô ? »

— « Hmm — hmm, » bafouilla-t-il. Voyant que Naome, qui lui tournait le dos, se raidissait, il fit pivoter son fauteuil pour contempler le mur.

— « Allô ? » répéta la voix.

— « Tillie, Weiss a écrit une nouvelle histoire, c'est un véritable rêve ; il m'invite chez lui, j'y vais et vous m'accompagnez, » lâcha-t-il tout à trac.

— « Je vous demande pard... Que se passe-t-il, Cris ? Vous paraissez bizarre. »

— « Ne vous inquiétez pas. » Il répéta ce qu'il lui avait dit de manière plus cohérente, conscient de l'attention aiguë que Naome portait à chaque syllabe qu'il proférait. Tillie poussa un cri de joie et lui assura qu'elle arrivait tout de suite. Il la pria de rester à l'appareil et se contraignit à réclamer à Naome l'heure du départ de l'avion. Tillie accepta de l'attendre à l'aéro-

port. Il en éprouva un grand soulagement car l'idée de la voir surgir au bureau lui était pour le moment intolérable.

Naome, qui avait fini de passer ses coups de téléphone, fouillait avec impétuosité dans les dossiers qui avaient toujours été un mystère aux yeux de Cris. Elle n'arrêtait pas de poser des papiers devant lui. « Signez ici. » « Vous avez promis à Rogers de lui envoyer une note à propos de cette affaire. » « Que voulez-vous faire des synopsis de Borilla ? »

A la fin, submergé, Cris s'exclama : « Cela suffit ! Tout cela peut attendre... »

— « Pas du tout, » répondit la secrétaire sur un ton glacial. « Je tiens à avoir la conscience tranquille. Figurez-vous que c'est ma dernière journée à votre service. »

— « Votre dernière... Naome ! Vous ne pouvez pas partir. Vous ne pouvez pas ! »

— « Oh ! si, je le peux et je le fais. Vérifiez cette liste. »

— « Naome, je... »

— « Je ne veux pas vous écouter. Ma décision est prise. »

— « Eh bien, soit ! Je me débrouillerai. Mais c'est dommage pour *Le feu du ciel*. Une histoire si merveilleuse ! Il va falloir qu'elle reste là jusqu'à mon retour. Je voulais que vous vous chargiez de la placer. »

Naome écarquilla les yeux. « Vous me feriez confiance ? »

— « Personne ne serait capable de faire aussi bien que vous. Personne ne connaît mieux le marché, personne ne se tirerait mieux de cette transaction. Oui, j'ai en vous une confiance absolue. Après tout, c'est à vous que je dois notre dernière grosse affaire. Enfin... Si vous devez être plus heureuse ailleurs, allez-vous-en. »

— « Crisley Post, je vous méprise et je vous déteste. Vous êtes un monstre. Un scorpion. Je... je vous remercie. Je n'oublierai jamais. Je vais la taper en quatre exemplaires pour la soumettre aux uns et aux autres. Aux gens du cinéma, bien sûr. Quelle admirable adaptation on en ferait à la télévision ! Et la radio... Voyons voir... Deux... non, trois chaînes anglaises seraient susceptibles de se battre pour acquérir les droits... C'est délibérément que vous agissez ainsi ! Pour m'empêcher de partir ! »

— « Dame ! » répondit-il sur un ton jovial. « Je suis un type vraiment adorable. J'ai écrit cette histoire moi-même uniquement parce que je ne pourrais trouver personne pour vous remplacer. »

Enfin, elle éclata de rire. « S'il y a une chose que j'ai la certitude que vous n'avez pas faite, c'est bien celle-là. Un édi-

teur est un écrivain incapable d'écrire et un agent littéraire est un écrivain incapable d'écrire aussi bien qu'un éditeur. »

Cris se mit à rire avec elle.

Le voyage fut agréable. Il dura longtemps. L'avion atterrissait à peu près toutes les quarante-cinq minutes. Cris se consolait en songeant que Naome n'avait pu lui organiser un meilleur vol en un si bref laps de temps. Mais cela lui permit de bavarder avec Tillie. De bavarder beaucoup. Et bavarder avec Tillie était un plaisir choisi. Elle était intelligente, était bonne causeuse et tous deux avaient les mêmes lectures favorites. Il lui parla du *Feu du ciel*, juste ce qu'il fallait pour l'intriguer énormément et la faire pleurer un peu sans pour autant déflorer l'histoire. Il n'y avait que sur la musique qu'ils n'étaient pas d'accord. Ensemble, ils s'extasièrent sur un lac splendide entrevu à travers les nuages. Bref, ce fut un bien plaisant voyage. De temps en temps, Cris la regardait — de préférence lorsqu'elle dormait — et un point d'interrogation aussi évanescent qu'une volute de fumée naissait dans sa tête quand il songeait aux soupçons de Naome. Il ne faisait pas la cour à Tillie. Pas du tout. La lui faisait-il ou ne la lui faisait-il pas ?

Ils parvinrent enfin à destination et, à nouveau, Cris rendit grâces à Naome : une voiture attendait devant l'aéroport. Ils achetèrent une carte routière et partirent dans l'obscurité du petit matin. Une fois de plus, Cris se surprit à jeter un coup d'œil à la jeune fille à moitié endormie dont la phosphorescence froide du tableau de bord révélait la silhouette. La remarque de Naome — « elle présente un front uni comme une contemporaine de la reine Victoria » — lui revint en mémoire et il rougit. C'était vrai. C'était peut-être de l'affectation mais Tillie portait toujours des chemisiers sévères à col montant.

Quand la voiture s'arrêta devant le bazar de Turnville, le ciel, de gris qu'il était, avait viré au rose pâle. Cris joua de l'avertisseur. La porte du magasin ne tarda pas à s'ouvrir bruyamment. Le propriétaire apparut, descendit à pas comptés les marches de bois et s'approcha de l'auto pour dévisager le conducteur.

— « Tiens ! C'est-y pas mon ami d'la ville ? Comment va, gars ? Ben, j'savais point qu'vous vous l'viez si tôt et qu'vous vous baladiez d'si bonne heure, vous autres. »

— « Auriez-vous de l'essence pour nous ? »

— « P't'être bien qu'il en reste encore une goutte. »

Cris mit pied à terre et contourna la voiture en compagnie du vieux pour dévisser le bouchon du réservoir. « Avez-vous vu Weiss récemment ? »

— « Comme d'habitude. L'a passé une grosse commande. C'est pas la première fois. En général, ça veut dire qu'il va s'enfermer des cinq six mois de rang. Mais pourquoi qu'il a acheté tant d'liqueurs et d'tissus d'ameublement et tout ça, j'en sais rien. »

— « Comment s'est-il conduit ? »

— « Pareil aux autres fois. L'est aussi aimable qu'un chat sauvage mouillé et plein de puces. »

Cris remercia le bonhomme, le paya et reprit place derrière le volant. La voiture commença de gravir la route qui escaladait la colline. Quand ils en eurent atteint le sommet, tous deux béèrent d'émerveillement à la vue de la vallée inondée de soleil qu'ils découvrirent à leurs pieds.

— « Les souvenirs sont les seules choses que l'on possède et que l'on garde toujours, » dit doucement Tillie. « Et celui-ci nous appartient à tous les deux. Je... j'en suis contente, Cris. »

— « Moi aussi, je vous aime, » répondit-il sans s'embarrasser d'euphémismes et, les joues soudain brûlantes, il s'aperçut qu'il avait sous les yeux un visage aussi empourpré que le sien. Ils s'écartèrent l'un de l'autre et se mirent à parler du temps. Brusquement, ils s'interrompirent pour éclater de rire.

Il prit Tillie par la main pour l'aider à grimper en haut du talus. Alors, il s'immobilisa.

« Ecoutez-moi, » dit-il à mi-voix. « Le vieux qui tient le bazar a vu Weiss il y a peu de temps et m'a dit qu'il n'a pas changé. Je crois que nous aurions intérêt à être prudents. »

Il remarqua qu'elle avait à nouveau cette expression attentive qui l'avait déjà frappé chez sa compagne. « Non, » laissa-t-elle enfin tomber. « Tout va bien. Le magasin est en dehors de... de l'influence à laquelle Weiss est soumis. Il redevient fatalement lui-même dès qu'il lui échappe. Mais il sera parfait... vous verrez. »

— « M'expliquerez-vous un jour comment il se fait que vous sachiez tant de choses ? » lui demanda-t-il, presque en colère.

— « Naturellement, » répondit-elle en souriant. Puis elle redevint grave. « Mais pas maintenant. »

— « Enfin, c'est quand même un progrès ! » grommela-t-il. « Allons-y ! »

Ils suivirent le chemin, la main dans la main. La maison paraissait toujours semblable à elle-même et pourtant... il y avait une différence, une... magnification. Les feuilles étaient plus vertes, le soleil matinal était plus chaud.

Trois petits chats gris étaient assis sur la véranda.

— « Ohé, il y a quelqu'un ? » appela Cris avec gêne.

La porte s'ouvrit et Weiss apparut sur le seuil. Sur le moment, il paraissait avoir exactement la même attitude que le jour où,

planté à l'angle de la bâtisse, il suivait des yeux Post qui s'éloignait à grands pas. Puis il s'avança, se baissa pour prendre un chat dans ses bras et se dirigea allégrement vers ses visiteurs. « Mr. Post ! J'ai reçu votre télégramme. Que c'est aimable de votre part de venir me voir ! » La souple chemise de sport et le pantalon gris de Weiss contrastaient avec la tenue kaki et les bottes grossières qu'il portait la première fois. Le chaton blotti au creux de son coude lança furieusement la patte en avant pour happer un bouton et attrapa sa queue à la place. Weiss le reposa à terre ; l'animal fit le gros dos et se frotta en ronronnant contre la chaussure de l'homme.

L'écrivain se redressa et sourit à Tillie. « Bonjour. »

— « Tillie, je vous présente Sig Weiss. Miss Moroney... »

Elle lui tendit la main. « Appelez-moi Tillie. »

— « Soyez les bienvenus, » dit Weiss. Il se tourna vers Cris : « Vous êtes ici chez vous. Aussi longtemps et toutes les fois que vous le désirerez. »

Cris béait de stupéfaction. Il finit par recouvrer l'usage de la parole.

— « Ce n'est peut-être pas une chose à dire mais je n'en crois ni mes yeux ni mes oreilles. Faire allusion à ma précédente visite est sans doute un manque de tact mais ce... cette... »

Weiss lui posa la main sur l'épaule. « Je suis heureux que vous en parliez. Moi aussi, j'y ai réfléchi. Bon Dieu... si vous l'aviez oublié, comment pourriez-vous apprécier tout cela ? Entrez. J'ai une surprise pour vous. »

Tillie tira sur la manche de Cris et lui souffla à l'oreille : « L'objet est ici. Dans la maison ! »

L'arme ? Ici ? Il avait vaguement imaginé quelque chose de colossal — une immense mine à antennes ou un gigantesque objet en forme de torpille. Il jeta autour de lui un coup d'œil lourd d'appréhension. L'arme ultime, inventée après le broyeur de planètes, après le détonateur de soleils... Quelle chose incroyable pouvait-ce être ? Weiss s'effaça. Tillie entra la première. Cris la suivit.

Les tentures qui tapissaient les murs, la plaque de verre massive qui remplaçait la vitre de la grande fenêtre à châssis, les épaisses fourrures dissimulant le plancher de bois nu, les chenets étincelants et les marmites de cuivre qui garnissaient le mur de pierre, l'électrophone et le classeur à albums et les autres accessoires qui apportaient une touche de confort et d'intimité à cette pièce naguère rébarbative — tout cela, Cris ne le remarqua que

plus tard. La surprise annoncée ne pesait pas tout à fait cinquante kilos et ne mesurait guère plus d'un mètre cinquante...

— « Cris... »

— « Naome est ici, » dit-il bêtement. Et il s'assit pour la regarder, les yeux exorbités.

Weiss éclata d'un rire sonore : « Pourquoi pensez-vous que vous avez fait du tape-cul en vous arrêtant, Tillie et vous, au coin de chaque terrain de golf et de chaque champ de blé ? Naome, elle, a pris un avion qui l'a déposée directement à soixante kilomètres d'ici et elle a pris un taxi. »

— « Il le fallait bien, » dit Naome. « Je tenais absolument à savoir ce que vous aviez en tête. Vous êtes tellement... impétueux. » Souriante, elle s'approcha de Tillie. « Je suis heureuse de faire votre connaissance. »

— « Vous êtes complètement idiote, ma pauvre amie, » s'exclama Cris. « Qu'auriez-vous fait si... s'il... »

Naome s'esclaffa. « Je suis beaucoup plus jolie que vous, vous savez. »

— « Elle est arrivée sur la pointe des pieds comme un gosse qui joue aux Indiens, » enchaîna Weiss. « J'ai fait le tour par les bois et je l'ai suivie en marchant, moi aussi, sur la pointe des pieds. Au moment où elle collait son nez à une fenêtre, je lui ai posé la main sur l'épaule. »

— « Au risque de l'effrayer et de la faire tomber en syncope ! »

— « Pas ici, » répliqua gravement Weiss.

Chose surprenante, Tillie hocha affirmativement le menton. « Ici, on n'a pas peur, Cris. Vous parliez de toutes les choses redoutables qui pouvaient arriver : les trouvez-vous toujours aussi redoutables, à présent ? »

— « Non, » répondit Post d'une voix songeuse. « Non. » Son regard balaya la pièce. « C'est délirant ! »

— « Est-ce que l'endroit vous plaît davantage, maintenant ? »

— « C'est... c'est formidable. »

Naome se mit à rire. « Quel vocabulaire enfantin ! *Formidable !* Vous vouliez dire ravissant, n'est-ce pas ? »

Cris ne rit pas avec les autres. « La peur, » murmura-t-il. « On ne peut pas l'éliminer. La peur est une émotion nécessaire à la survie. Si on l'ignorait, on tomberait des fenêtres, on s'éventrerait sur les rochers, on se ferait pourchasser et tuer par les fauves dans la montagne. »

— « Si j'ouvrais la fenêtre, auriez-vous peur de sauter ? » s'enquit Weiss. « Venez voir. »

Cris s'approcha de la large baie. Il ne s'était pas rendu compte que la maison était construite si près de l'abîme. C'était une succession d'escarpements, de creux et de plis de terrain qui s'éta-

geaient jusqu'au fond de la vallée lointaine. Il fit un pas en arrière et se tint à distance respectueuse de la fenêtre. « Ouvrez-la si vous voulez, » fit-il en avalant sa salive. « Si quelqu'un a envie de sauter, qu'il y aille. Mais ne comptez pas sur moi pour cela ! »

Sig Weiss sourit. « C.Q.F.D. La peur, en tant que facteur de survivance, est toujours présente en nous. Ce que nous avons perdu ici, ce sont les autres peurs. Lors de votre première visite, vous avez vu un homme très effrayé. La plupart de mes craintes étaient imaginaires. J'avais peur d'être attaqué — alors, j'attaquais le premier. J'avais peur de paraître différent des autres — alors, je me cantonnais là où je supposais que la différence ne se remarquerait pas. J'avais peur d'être comme autrui — alors, je m'efforçais de ne pas être comme autrui. »

— « Qu'est-ce qui produit cela ? »

— « Ce qui nous rend tels que nous sommes maintenant ? Quelque chose que j'ai trouvé. Je ne vous dirai pas ce que c'est, je ne vous dirai pas où c'est. J'appelle cela une amulette : c'est une véritable amulette magique car je sais qu'elle n'est ni plus ni moins magique que la flamme qui jaillit d'une baguette de bois. » Il sortit de sa poche une boîte d'allumettes, en gratta une. Quand elle se fut enflammée, il la jeta dans l'âtre. « Je ne vous dirai ni ce que c'est ni où c'est parce que, si je n'ai plus peur, je suis toujours aussi buté. Avant, je menais une existence pitoyable, mutilée, à la fois proie et chasseur. A présent, je suis vivant et j'entends le rester. »

— « Verriez-vous un inconvénient à nous dire où vous avez découvert votre amulette ? » lui demanda Tillie.

— « Aucun. Un peu plus bas dans la montagne, là où s'est produit, il y a deux ans, un terrible éboulement de rochers. Le coin n'appartient à personne et personne n'a rien remarqué. J'y suis allé plusieurs fois chercher des œufs de faucon. Et j'ai découvert un endroit...

» Comment vous expliquer à quoi il ressemblait ? Et ce que j'ai ressenti ? C'était un promontoire couvert de broussailles à peu de distance de la brèche ouverte par cette avalanche, ce glissement de terrain qui avait dénudé le flanc de la montagne. Peut-être parce qu'elle s'agitait dans son sommeil ? Il y avait des fleurs, de simples fleurs sauvages mais elles étaient parfaites, éclatantes, pleines de vie. Elles étaient belles. Le vert des buissons était extraordinaire. On aurait dit que les feuilles étaient délicatement vernies. Les oiseaux s'approchaient de moi et je les observais. Ce sont eux qui m'ont appris que la peur n'avait jamais visité ces lieux.

» Comment vous dire... comment vous expliquer ce que cet en-

droit représentait à mes yeux ? Toute ma vie, j'avais été une sorte d'estropié psychique, boitillant au milieu du pays accidenté de mes propres idées, me battant contre les fantômes que j'avais inventés pour justifier mes terreurs. Car la peur était mon premier moteur. Or, quand je suis arrivé là-bas, mon moi profond a rejeté ses béquilles. Mieux encore : il pouvait voler !

» Comment vous expliquer les sentiments que j'éprouvais en quittant cet endroit ? J'avais à nouveau les fers aux pieds, je retrouvais mes béquilles, mes ailes toutes neuves se volatilisaient, disparaissaient.

» J'y retournais sans cesse. Un jour, j'y apportai ma machine à écrire pour travailler et ce fut *La montagne en marche.* Cris n'a jamais su à quel point j'ai été bouleversé, furieux en comprenant qu'il avait pressenti à travers l'histoire l'existence de cet endroit. C'est pour cela que, par entêtement, j'ai enfanté le monstre mal léché que je lui ai envoyé, poussé par le désir de lui prouver et de me prouver à moi-même que ce que j'écrivais était bien de moi et ne tenait pas aux sortilèges de ce lieu. Aujourd'hui, je sais à quoi m'en tenir. J'ignore ce qu'un autre écrivain ferait à la même place. Il produirait quelque chose de supérieur à ce qu'il serait capable de produire ailleurs mais ce ne serait ni *La montagne* ni *Le feu* : parce que personne d'autre que moi ne pourrait les écrire. »

— « Permettriez-vous à un confrère de travailler ici ? » lui demanda Cris.

— « Ce serait avec joie ! Pensez-vous que je veuille monopoliser cet endroit et les miracles qu'il provoque ? Certes pas ! Tout monopole, qu'il soit industriel, politique ou de nature religieuse, a pour base la peur, voire une combinaison de plusieurs sortes de peurs. Et, ici, la peur n'a pas droit de cité. »

— « Il devait y avoir ici une espèce de... de relique, » murmura Naome.

— « Il y en a une. Elle demeurera aussi longtemps que je pourrai conserver l'amulette. Je l'ai trouvée, comprenez-vous ? J'étais couché au soleil. Je l'ai prise et l'ai amenée ici. Pendant quelque temps, les oiseaux m'en ont voulu mais, depuis, je leur ai donné du bonheur. Elle est là, votre relique, et elle y restera. »

Alors, la peur s'infiltra en Cris, se referma lentement, comme un étau, autour de son cœur. Il se tourna vers Tillie. Les yeux clos, la jeune femme semblait écouter quelque chose.

Je suis vraiment un drôle d'agent littéraire, songea-t-il. J'étais prêt à faire n'importe quoi pour Weiss, à payer n'importe quel prix pour qu'il poursuivre son œuvre. Et il est devenu son œuvre

la plus grandiose en se trouvant lui-même. Et j'ai fait la seule chose qu'il fallait faire pour le dépouiller et nous priver nous-mêmes de sa richesse ! Il ne restera plus que le souvenir de plus en plus flou de cette vie ignorant la peur. Cela et deux nouvelles sublimes.

Son regard croisa celui de Tillie qui se leva. Elle faisait un effort pour conserver son impassibilité mais, à travers l'effroi qui montait en lui, Cris devinait contre quoi elle luttait. Elle comprenait certainement ce qui arriverait à Weiss et au monde si elle réussissait. C'était un conflit entre son intelligence et... et quoi ? Ses ordres ?

Dans l'extraordinaire aura qui régnait ici, écoutant Weiss exprimer la joie qu'il éprouvait à être délivré de la peur, il avait songé à tuer et il se rendait compte, à présent, qu'une partie de Tillie pensait déjà comme lui, et peut-être... peut-être...

— « Peut-on jeter un coup d'œil dehors ? » Cris s'était approché de Tillie presque avant d'avoir pris conscience qu'il désirait la rejoindre.

— « Vous êtes chez vous, » répondit gaiement Weiss. « Nous allons manger un morceau, Naome et moi. Vous avez fait un beau voyage sans vous presser : est-ce que vous réalisez qu'elle a passé quatorze heures à taper sur sa machine avant de sauter dans l'avion ? Grâce à elle, *Le feu du ciel* a été expédié à qui de droit. Elle mérite vraiment de se restaurer. »

— « Elle a également droit à une couronne en or. A la fin du mois, je la lui glisserai dans son enveloppe. Merci, Naome. Vous avez perdu la tête ! »

— « Merci, » dit-elle à son tour, les yeux pétillants.

Cris et Tillie sortirent. Ils s'éloignèrent rapidement de la maison.

— « N'allons pas trop loin, » fit la jeune femme. « Nous sommes dans un cercle magique, n'est-ce pas ? Si nous le quittions, nous aurions peur l'un de l'autre, peur de nous et peur de nos démons familiers. »

— « Qu'allez-vous faire, Tillie ? »

— « Je n'aurais pas dû vous entraîner dans cette aventure. Si j'avais su, je serais venue toute seule. »

— « Je vous en aurais empêché. Réfléchissez ! Sig m'aurait prévenu. Même avec l'aide dont vous disposez et dont j'ignore la nature, vous n'auriez pas réussi du premier coup à récupérer l'arme. Il est trop vigilant, trop jaloux de ce que son « amulette » lui a apporté. Oui, il m'aurait prévenu et je vous aurais arrêtée pour le sauvegarder et pour sauvegarder son œuvre. Mais vous avez fait de moi votre allié et cela m'a lié les mains. »

— « Je n'avais pas pensé à ça, Cris ! »

— « Je le sais bien. On y a pensé à votre place. Qui, Tillie ? Qui ? »

— « Un vaisseau, » fit-elle dans un souffle. « Un vaisseau spatial. »

— « Vous l'avez vu ? »

— « Oh ! oui. »

— « Où est-il ? »

— « Ici. »

— « Vous voulez dire à Turnville ? »

Elle fit un signe d'assentiment.

— « Et... vous êtes en communication avec lui ? »

— « Oui. »

— « Qu'allez-vous faire ? » répéta-t-il.

— « Si je vous réponds que je veux m'emparer de cette arme, vous me tuerez pour sauver Weiss, son œuvre, ses oiseaux, sa relique et tout ce que cela représente pour le monde. N'est-ce pas, Cris ? »

— « J'essaierai... sûrement. »

— « Et si je refuse de leur ramener leur arme... »

— « Ils vous tueront ? »

— « Ils le pourraient. »

— « S'ils le faisaient, parviendraient-ils à la récupérer quand même ? »

— « Je ne sais pas. Je ne crois pas. Ils ne m'ont jamais forcée, Cris, jamais. Ils ont toujours fait appel à ma raison. Je suppose que s'ils pouvaient me contrôler ou contrôler quelqu'un d'autre, ils ne se seraient pas gênés. Si je ne suis plus là, il leur faudra chercher un nouvel allié humain et recommencer leur campagne de persuasion depuis le début. Mais, à ce moment-là, Weiss risque d'être alerté — et pas seulement lui. Ce serait beaucoup plus difficile pour eux. »

— « Rien ne leur est difficile ! » s'exclama Cris. « Ils sont capables de broyer les planètes. »

— « Nous ne pensons pas avec autant d'efficacité qu'eux et nous ne pensons pas non plus de la même façon. D'après ce que j'ai compris, j'ai la conviction qu'ils sont bons, qu'ils feront l'impossible pour épargner la Terre et la vie que la Terre abrite. C'est apparemment l'une des principales raisons qui les a incités à venir récupérer l'arme. »

— « Et quels sont leurs autres mobiles ? Pouvons-nous priver l'humanité de tout cela rien que pour rendre service à je ne sais quelle civilisation cosmique que nous ne connaissons pas, que nous n'avons jamais vue, qui nous considère comme un grain de poussière quelque part dans une galaxie secondaire ? Regardons les choses en face, Tillie : tôt ou tard, ils parviendront à reprendre

leur arme. Ils sont suffisamment puissants. Mais conservons-la aussi longtemps que nous le pouvons. Chaque minute, chaque jour qui s'écoule dans son aura est une minute, un jour où un être humain peut apprendre ce que c'est que de vivre sans avoir peur. Songez à l'effet que cette chose a eu sur Weiss. Songez à ce qu'elle serait susceptible d'apporter à d'autres. Qu'allez-vous faire, Tillie ? »

— « Je... Embrassez-moi, Cris. »

Au moment où ses lèvres effleuraient celles de la jeune femme, quelqu'un pouffa derrière lui et Cris fit volte-face.

— « Dieu vous bénisse, mes enfants... »

— « Naome ! »

— « Je n'avais nullement l'intention de jouer les intruses, je vous jure, » dit Naome en s'approchant du couple. « Vous pourrez continuer dès que j'aurai fermé la parenthèse. Je suis désolée de vous interrompre mais j'ai quelque chose d'important à vous dire. Vous savez que Sig a voulu m'effrayer hier soir quand je suis arrivée ? Maintenant, nous sommes quittes : j'ai trouvé son amulette. C'est vrai ! Elle était collée sous un rayon du placard à linge. Il fallait être aussi petite que moi pour la voir. Je l'ai chipée. »

Tillie aspira l'air avec un sifflement. « Où est-elle ? Qu'en avez-vous fait ? »

— « Ne vous inquiétez pas : elle est à l'abri et bien cachée, cette fois. Maintenant, qu'il la cherche ! »

— « Où l'avez-vous mise ? » demanda Cris.

— « Vous promettez de ne pas lui répéter ? »

— « Naturellement. »

— « Eh bien, je l'ai dissimulée à l'intérieur d'un de ses objets qu'il affectionne. Vous n'êtes pas entré dans la chambre ouest, la pièce qu'il appelle la bibliothèque, n'est-ce pas ? »

Cris et Tillie secouèrent la tête.

« Il y a là un gros poste de radio. Au milieu des lampes, des condensateurs et autres fatras, il y a des espèces de tire-bouchons en fil de fer. Cette amulette, elle est toute petite — elle a peut-être dix centimètres de long et elle n'est pas plus large que mes deux pouces réunis. Les bords en sont comme émoussés. Bref, je l'ai glissée à l'intérieur d'une de ces spirales. Cris ! Vous êtes verdâtre ! Qu'y a-t-il ? »

— « Tillie... Ce solénoïde... C'est un bobinage de fréquence. S'il met l'émetteur en marche... »

— « Oh ! mon Dieu... »

— « Mais que vous arrive-t-il à tous les deux ? Je n'ai rien fait de mal, n'est-ce pas ? »

Ils s'élancèrent au pas de course en direction de la maison,

traversèrent le salon en trombe. « Par ici, » hurla Cris et ils se précipitèrent vers l'aile ouest en se bousculant.

Sig Weiss les accueillit en souriant. « Vous arrivez juste à temps. Je veux vous faire voir le plus extraordinaire poste de radio-amateur du... »

— « Non ! N'y touchez pas ! »

— « Oh ! une petite démonstration ne fera aucun mal, » dit Sig.

Il enclencha la touche.

Il y eut un bruit métallique retentissant et une pluie de plâtre dégringola du plafond.

Puis ce fut le silence.

D'une allure de somnambule, Naome s'approcha de l'émetteur dont elle souleva le couvercle. Il y avait un trou approximativement rectangulaire dans la plaque d'acier écroui. Weiss examina celle-ci avec curiosité, le palpa, puis leva la tête. Il y avait une excavation semblable dans le plafond. Il se pencha sur le châssis. « Ça alors ! C'est un peu fort ! Ce solénoïde est réduit en capilotade ! Regardez... Quelque chose a traversé le toit et a éventré mon émetteur tout neuf. »

— « Ce n'est pas quelque chose qui est tombé, » dit Cris d'une voix rauque. « C'est quelque chose qui est monté. »

Naome se mit à pleurer.

— « Que diable vous arrive-t-il ? » demanda Sig.

Cris serra brusquement le bras de Tillie. « Le vaisseau ! Le vaisseau spatial ! Ils n'auraient pas dû le faire décoller pendant qu'ils étaient là ! »

— « Eh bien, ils l'ont quand même fait, » répliqua la jeune femme sur un ton dépourvu d'émotion.

— « Quelqu'un aurait-il la bonté de m'expliquer ce qui se passe ? » s'exclama plaintivement Weiss.

Ce fut Tillie qui rompit l'épais silence. « Je vais vous le dire. » Elle s'assit sur le tapis. « Cris est déjà au courant de tout ou presque. Et ne vous interrogez pas pour savoir si ce que je vais vous raconter est vrai : c'est vrai. » Et Tillie parla de races étrangères, de guerres, d'armes d'une puissance de plus en plus destructrice et, pour finir, de l'arme ultime et des étranges effets qu'elle avait sur les tissus vivants. « Il y a huit mois, l'astronef a pris contact avec moi. La connexion était établie par l'intermédiaire de mes terminaisons nerveuses. Je ne comprends pas le système employé. Ce n'était pas de la télépathie mais des influx nerveux artificiels. Ils m'ont parlé. Ils n'ont pas cessé de me parler depuis. »

Sig poussa un cri. « Mon amulette ! »

— « Asseyez-vous, » dit Tillie sans élever le ton. Weiss obéit.

Cris intervint : « Je pensais qu'un contact physique d'une nature ou d'une autre était nécessaire pour qu'ils puissent communiquer avec vous. Mais j'ai été à vos côtés lorsqu'ils s'adressaient à vous et je puis témoigner qu'il n'y avait pas de contact. »

— « Vous croyez ? » Et Tillie entreprit d'ouvrir le col de son chemisier. Quand elle eut défait le quatrième bouton, elle sortit de sa cachette un objet métallique ressemblant vaguement à un fer de lance bulbeux et émoussé. Il en émanait un scintillement bizarre ; sa couleur n'était ni tout à fait celle de l'or ni tout à fait celle du cuivre poli. On l'aurait dit recouvert d'une mince et transparente pellicule de cristal.

— « Ohhh... » fit Naome sur un ton révélateur.

Tillie lui sourit. « Petite péronnelle ! Vous vous demandiez pourquoi je n'avais jamais de décolleté ? Approchez-vous tous. Asseyez-vous sur le tapis. »

Intrigués, les autres firent cercle autour d'elle. « Posez vos mains sur cet objet. » Ils s'exécutèrent en se dévisageant et attendirent comme des vieilles filles qui font la chaîne pour faire tourner une table. « Au début, quand le sondage commence, cela fait un tout petit peu mal mais ça ne dure pas. Ne bougez pas. »

Ils ressentirent une sorte de chatouillement passager. Ce n'était pas désagréable. Puis il y eut une légère secousse. Une seconde. Le chatouillement, à nouveau.

Essai de réception. Essai de réception. Naome Cris Sig Tillie...

— « Est-ce que tout le monde reçoit ? » demanda Tillie avec sérénité.

— « On dirait que quelqu'un parle à l'intérieur de mes sinus ! » s'écria Naome d'une voix aiguë.

— « Nos noms... » murmura Sig, tendu. Cris, fasciné, acquiesça du menton.

Et la voix silencieuse enchaîna :

Sig, votre amulette s'en est allée et vous n'avez rien perdu.

Tillie, vous avez été fidèle à vos frères de race.

Naome, vous avez été utilisée et vous n'avez fait aucun mal.

Cris, nous avons constaté qu'il faut une compréhension surhumaine pour organiser et diriger un travail que l'on ne peut faire soi-même.

Que chacun d'entre vous réoriente ses pensées. Vous êtes convaincus que ce qui est mortel ou a une importance cosmique doit nécessairement être gigantesque. Vous êtes convaincus que tout ce qui transcende l'horreur doit être une horreur plus grande encore.

Cette amulette était en vérité l'arme ultime. Elle n'est pas des-

tinée à détruire mais à mettre fin aux conflits inutiles. En cet instant, une réaction en chaîne affecte l'atmosphère de cette planète. Elle s'applique à un isotope rare de l'azote. Vous en comprendrez plus tard le mécanisme radiochimique. Pour le moment, il vous suffit de savoir que l'effet majeur de cette transformation consiste à stimuler les facultés analytiques de l'esprit chaque fois que le sujet a peur. La panique intervient lorsque ces facultés analytiques sont paralysées. On éprouve un malaise chaque fois que la peur n'est pas analysée. Désormais, plus un chauffeur de camion ne craindra d'employer l'adjectif « exquis », plus un seul propagandiste ne créera de faux-semblants de vérité en répétant des mensonges, plus un seul groupe humain n'éprouvera de peur à l'égard d'un autre. Il n'y aura plus de mouvements de spéculation provoqués par la peur. Plus jamais les amants ne craindront de s'avouer leur amour. Qu'il s'agisse de petits ou de grands problèmes, plus intense sera le sentiment d'urgence et plus intense sera la stimulation des pouvoirs d'analyse.

Tels sont la signification, le but et la structure constitutive de l'arme ultime. Pour vous, c'est un présent. Rares sont, dans l'histoire cosmique, les races ayant possédé un potentiel supérieur au vôtre et des moyens plus pitoyables pour l'exprimer. Ce présent est à vous à cause de ce phénomène.

Quant à nous, notre mission était de retrouver l'arme et de la reprendre. Au lieu de cela, nous vous l'avons donnée en manipulant vos impulsions, Naome, et les vôtres, Sig, par le truchement de la radio. La Terre a plus besoin de cette arme que nous.

Mais nous n'avons pas échoué. La radiochimie de la réaction de l'isotope d'azote et de ses catalyseurs sont maintenant à notre disposition. Rien ne sera plus simple pour nous que de reconstituer cet engin. Et le temps que cela prendra est à nos yeux infime...

... Car notre race maîtrise les flux du temps, n'importe quelle distance est à portée de nos doigts et nous tenons l'Alpha et l'Oméga réunis dans le creux de nos mains.

— « Les sondeurs sont partis, » dit Tillie après un long silence.

Comme à contrecœur, ils abandonnèrent le communicateur et remuèrent leurs doigts ankylosés.

— « Où est le vaisseau ? » demanda Cris à Tillie, qui sourit.

— « Rappelez-vous : *Vous êtes convaincus que tout ce qui a une importance cosmique doit nécessairement être gigantesque.* Le voici, » ajouta-t-elle en tendant la main.

Tous les regards se braquèrent sur cette espèce de fer de lance

à la pointe émoussée qui se soulevait et glissait vers la porte. Arrivé là, il s'immobilisa, piqua légèrement du nez en direction des humains en signe d'adieu — c'était manifeste — et se volatilisa comme une lumière qui s'éteint.

Naome bondit sur ses pieds. « Est-ce que c'est vrai, tout cela ? La propagande, la panique, les... les amants qui peuvent vider leur cœur ? »

— « Absolument vrai, » sourit Tillie.

Naome dit : « Essai de réception. Essai de réception. Sig Weiss, je vous aime. »

Sig la serra dans ses bras. « Venez tous avec moi. Je veux aller jusqu'au bout et il faut que je boive une bière avec le bonhomme du bazar. Je tiens à lui dire quelque chose que je ne lui ai encore jamais dit : qu'il est mon voisin. »

Cris aida Tillie à se lever. « Je crois que le vieux a dans ses réserves des bains de soleil tout ce qu'il y a de décolleté. »

Dehors, le monde était plus vert et les oiseaux chantaient partout.

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : The traveling crag.

ARTHUR C. CLARKE

L'exilé temporel

DÉJA, les montagnes tremblaient sous les coups de bélier du tonnerre que, seul, l'homme sait produire. Ici, pourtant, la guerre semblait très loin : la lune à son plein voguait au-dessus de l'Himalaya et l'aveugle fureur du combat ne dépassait pas les bords de l'horizon. Mais il ne demeurerait pas longtemps circonscrit au-delà des limites du monde visible. Le Maître savait que les dernières unités, les ultimes vestiges de sa flotte, étaient chassées du ciel à mesure que le cercle de mort se refermait — et il se refermait rapidement — autour de son bastion.

D'ici quelques heures tout au plus, le Maître et ses rêves impériaux seraient engloutis dans l'abîme du passé. Plus tard, les nations maudiraient encore son nom mais elles ne le craindraient plus. Et plus tard encore, la haine s'évanouirait, il ne compterait pas plus aux yeux de l'univers qu'Hitler, Napoléon ou Genghis Khan. Comme eux, il ne serait plus qu'une silhouette nébuleuse, glissant vers l'oubli tout au fond des corridors infinis du temps.

Là-bas, vers le sud, un pic s'embrasa d'une lueur violette. Longtemps après — des siècles ? — l'onde de choc se propageant de roc en roc fit vaciller le balcon en haut duquel se tenait le Maître. Ensuite, les échos d'un impact colossal firent frémir l'air. Ce n'était pas possible ! Ils n'étaient pas déjà si près ! Il devait sûrement s'agir d'une torpille égarée qui s'était frayé sa voie à travers les lignes de plus en plus resserrées de la défense. Tel était du moins l'espoir du Maître. Mais s'il se trompait, il lui restait encore moins de temps qu'il ne le croyait.

Son chef d'état-major émergea de l'ombre et le rejoignit devant la balustrade. Le maréchal était, après le Maître, l'homme le plus haï dans le monde entier. Son rude visage était creusé de rides et il y perlait des gouttes de sueur. Il y avait des jours et des jours qu'il n'avait pas dormi et son uniforme, naguère plein de clinquant, pendait en plis flasques autour de son corps. Pourtant, et en dépit de l'inexprimable fatigue qu'on y discernait, son regard demeurait inflexible et résolu, même à l'heure de la défaite. Silencieux, il attendait les derniers ordres du Maître. Il ne lui restait plus rien d'autre à faire.

Un halo d'un rouge blafard auréola soudain la croupe éternellement enneigée de l'Everest, cinquante kilomètres plus loin, reflet

d'un colossal incendie flamboyant au-dessous de l'horizon. Néanmoins, le Maître ne fit pas un mouvement, pas un geste. Il fallut qu'une salve de torpilles traversât le ciel avec un miaulement infernal pour qu'il lève la tête. Alors, après un dernier regard sur ce monde qu'il ne reverrait plus, il s'enfonça dans les entrailles de la montagne.

Quand l'ascenseur s'arrêta, trois cents mètres plus bas, les bruits de la bataille étaient inaudibles. Le Maître sortit de la cabine, s'immobilisa une seconde et appuya sur un bouton secret. Le maréchal sourit en entendant le vacarme des rochers qui dégringolaient dans le puits de descente : désormais, personne ne pourrait les poursuivre et toute retraite leur était coupée.

Comme d'habitude, les généraux bondirent sur leurs pieds quand le Maître fit son entrée dans la salle. Sans mot dire, il gagna sa place, se préparant à prononcer son dernier discours, le plus terrible qu'il eût jamais eu à faire. Le regard brûlant de ceux qu'il avait conduits à la ruine lui vrillait l'âme. Et, au-delà de cette poignée de généraux, il voyait les escadrilles, les divisions, les armées dont le sang lui tachait les mains. Et, plus atroce encore, il voyait, spectres silencieux, les nations dorénavant condamnées à ne jamais naître au jour.

Enfin, il parla. Sa voix était aussi envoûtante qu'à l'accoutumée et, dès les premiers mots, il redevint la machine parfaite et implacable dont la vocation était de détruire.

— « Cette conférence sera la dernière, messieurs. Nous n'avons plus de plans à élaborer, plus de cartes à étudier. Là-haut, quelque part au-dessus de nos têtes, la flotte que nous avons construite avec tant d'orgueil et tant de soins se bat le dos au mur. Dans quelques minutes, rien ne demeurera plus de ces millions de bâtiments qui sillonnaient le ciel.

» Je sais que pour nous qui sommes réunis ici, tous autant que nous sommes, la capitulation, même si elle était possible, est quelque chose d'impensable. Aussi allez-vous bientôt mourir, messieurs. Vous avez servi notre cause et vous méritiez un sort plus enviable. Mais cela vous a été refusé. Toutefois, je ne voudrais pas que vous croyiez que notre échec soit total. Par le passé, vous avez eu l'occasion de le constater à maintes reprises, mes plans ont toujours fait place à l'impondérable, fût-il improbable. Vous ne serez donc pas surpris d'apprendre que je me suis également préparé à la défaite. »

Le merveilleux orateur qu'était le Maître ménagea une pause pour souligner ces derniers mots et nota avec satisfaction le brusque intérêt, l'animation soudaine qui marquaient le visage fatigué de ses auditeurs.

« Je puis vous faire partager mon secret sans courir de risque

car l'ennemi ne découvrira jamais cet endroit, » poursuivit-il. « Des dizaines et des dizaines de mètres de rochers en bloquent d'ores et déjà l'accès. »

Personne ne réagit à ces paroles sauf le directeur de la Propagande qui devint livide. Il reprit rapidement son sang-froid — pas assez rapidement, toutefois, pour que sa brusque pâleur échappât à l'œil attentif du Maître qui sourit intérieurement : voilà qui confirmait de façon tardive les soupçons qu'il nourrissait depuis longtemps. A présent, rien, ni la loyauté ni l'infidélité, n'avait plus d'importance : tous, les féaux et les autres, mourraient ensemble.

Tous sauf un.

« Il y a deux ans, » enchaîna le Maître, « lorsque nous avons perdu la bataille de l'Antarctique, j'ai compris que nous ne pouvions plus avoir la certitude absolue de triompher. Aussi ai-je pris mes dispositions en vue de ce qui se produit aujourd'hui. L'ennemi avait juré d'avoir ma tête. Je ne pouvais trouver d'asile sur Terre et encore moins espérer changer le sort des armes en notre faveur.

» Mais il existait quand même une solution, encore que ce fût celle de la dernière chance.

» Cinq ans auparavant, un de nos savants avait définitivement maîtrisé la technique de l'hibernation. Il avait trouvé le moyen de suspendre les processus vitaux pendant une période de temps illimitée en usant de méthodes relativement simples. Je vais maintenant appliquer cette découverte, fuir le présent et chercher refuge dans un avenir qui m'aura oublié. Alors, je serai en mesure de reprendre la lutte en utilisant une technologie nouvelle qui nous aurait peut-être encore permis de remporter la victoire si nous avions disposé de plus de temps.

» Adieu, messieurs. Je vous remercie à nouveau de votre assistance et je vous présente mes regrets pour le triste destin qui vous est dévolu. »

Le Maître salua ses interlocuteurs, fit demi-tour et quitta la salle. La porte blindée se rabattit derrière lui avec un bruit métallique qui avait quelque chose de définitif. Le silence était total ; chacun paraissait pétrifié. Soudain, le directeur de la Propagande se rua sur le battant — et recula en poussant un cri d'étonnement : la porte d'acier était déjà brûlante. Désormais soudée à la muraille, elle était indestructible.

Le ministre de la Guerre fut le premier à sortir son automatique.

A présent, le Maître n'était pas pressé. Après être sorti de la salle du conseil, il avait actionné la commande thermique secrète.

Simultanément, un panneau s'était ouvert dans le mur du couloir, révélant un tunnel circulaire qui s'élevait en pente douce. Le Maître s'y engagea à pas lents.

A intervalles réguliers, le boyau faisait un angle droit et, chaque fois, le Maître appuyait sur un bouton. Alors retentissait le vacarme d'une avalanche de roches obstruant la section qui se trouvait derrière lui. Le sol continuait de s'élever graduellement.

Au bout de cinq coudes, le tunnel déboucha sur une salle sphérique aux parois de métal. Toute une série de portes aux joints de caoutchouc se refermèrent et l'ultime partie du corridor s'effondra. Désormais, personne, ni amis ni ennemis, ne viendrait importuner le Maître.

Celui-ci examina brièvement les lieux pour s'assurer que tout était en ordre, puis s'approcha d'un banal tableau de contrôle et enclencha les minuscules boutons qui s'alignaient sur la planchette. Le système débitait une faible quantité de courant mais il était conçu pour durer longtemps. Comme tout ce qui se trouvait dans cette étrange pièce dont les murs eux-mêmes étaient faits d'un métal moins éphémère que l'acier.

Des pompes, dont le rôle était d'aspirer l'air ambiant pour le remplacer par de l'azote stérile, se mirent à bourdonner. Le Maître, pressant le pas, se dirigea vers une couchette moelleuse sur laquelle il s'allongea. Il avait l'impression de sentir glisser sur son corps le flot du rayonnement bactéricide que déversaient les lampes fixées au-dessus de lui mais, bien sûr, c'était un jeu de son imagination. Dans une niche en surplomb, il y avait une seringue hypodermique. Il la prit et s'injecta un liquide laiteux dans le bras. Puis il se décontracta et attendit.

Il commençait déjà à faire froid. Bientôt, les réfrigérateurs auraient abaissé la température bien au-dessous du degré de congélation et la maintiendraient à ce niveau pendant plusieurs heures. Ensuite, elle redeviendrait normale. A ce moment, toutes les bactéries seraient détruites et le Maître pourrait dormir éternellement sans que son corps subisse aucune altération.

Il avait décidé que son sommeil durerait un siècle. Il n'osait pas le prolonger davantage car, à son réveil, il lui faudrait assimiler l'évolution qui aurait marqué la science et la société au cours des années écoulées. En un siècle, la civilisation serait peut-être transformée à tel point qu'il serait capable de maîtriser la situation nouvelle mais c'était un risque qu'il était obligé de prendre. Cent ans, c'était la limite minimale du point de vue de sa sécurité car, dans un siècle, le monde nourrirait encore d'amers souvenirs.

Sous la couchette étaient fixés les compteurs électroniques scellés sous vide, mus par des thermocouples installés au sommet du versant est de la montagne, là où la neige ne tenait pas. Chaque

jour, ils enregistreraient le lever du soleil et transmettraient ce signal aux compteurs. Le Maître dormirait mais les aurores seraient successivement comptabilisées et s'additionneraient les unes les autres.

Lorsque l'un des compteurs atteindrait le total de trente-six mille, un contact se fermerait, la seringue automatique fixée au bras du Maître y injecterait la dose de liquide requise et il s'éveillerait. Il ne lui resterait plus alors qu'à presser un bouton : le flanc de la montagne s'écroulerait et il émergerait librement à l'extérieur.

Il avait envisagé toutes les possibilités. Il ne pouvait y avoir d'accrocs. Les mécanismes étaient reproduits en triple exemplaire et ils étaient aussi parfaits que la science leur permettait de l'être.

La dernière pensée consciente du Maître ne fut ni pour son passé ni pour la mère dont il avait déçu les espoirs ; ce fut une réminiscence incongrue autant qu'inattendue : un vers d'un ancien poète :

Dormir, rêver peut-être... (1)

Non, il ne se risquerait pas à rêver.

Il se contenterait de dormir... dormir... dormir...

A trente kilomètres de là, la bataille touchait à son terme. C'était à peine s'il restait encore une dizaine de vaisseaux du Maître en état de marche et ils combattaient avec l'énergie du désespoir sous un feu écrasant. Le combat aurait été terminé depuis longtemps si les attaquants n'avaient reçu l'ordre d'éviter de mettre des bâtiments en péril dans des opérations sans nécessité. La décision appartiendrait à l'artillerie à longue portée. Les immenses destroyers, protégés par leurs écrans de chasseurs, demeuraient donc tapis dans les anfractuosités des montagnes qui les dissimulaient, crachant salve sur salve.

L'officier de tir du vaisseau amiral, un jeune Indien, régla ses verniers avec une minutie infinie et son pied effleura la pédale. Il y eut une secousse imperceptible quand les torpilles télécommandées furent éjectées de leurs berceaux et se ruèrent sur la formation adverse. Le visage tendu, l'Indien attendit tandis que s'égrenaient les secondes. Ce sera sans doute la dernière salve, se dit-il. Pourtant, il n'éprouvait pas le sentiment d'euphorie auquel il s'était attendu. En vérité, il s'apercevait avec étonnement qu'il ressentait une sorte de sympathie impersonnelle à l'égard de

(1) Shakespeare (Hamlet).

ses adversaires, guerriers condamnés auxquels il ne restait plus que quelques instants à vivre.

Une boule violette s'alluma au-dessus des montagnes, embrasant les points minuscules qui étaient les unités ennemies. L'officier artilleur se pencha en avant et compta. Un — deux — trois — quatre — cinq. Cinq fois, ce fut l'explosion escomptée. Le ciel retrouva enfin sa pureté. Maintenant, il était vide.

L'artilleur ouvrit le livre de bord et nota : « *1 h 24 — salve n° 12 — 5 torpilles lancées. Formation ennemie détruite. Un des projectiles a fait long feu.* »

Il signa et reposa son stylo. Pendant un instant, il resta immobile à contempler le registre dont tant de cigarettes avaient roussi les bords. La couverture portait la trace du pied des verres qu'on y avait négligemment posés. Nonchalamment, il tourna les pages, s'efforçant de déchiffrer l'écriture de ses nombreux prédécesseurs. Comme il l'avait fait si souvent, il s'attarda longuement sur celle où un homme qui avait été son ami avait commencé d'écrire son nom mais s'était interrompu à jamais avant d'arriver au bout de sa tâche.

Il soupira, referma le cahier et le rangea dans le tiroir. La guerre était finie.

La torpille qui n'avait pas explosé poursuivit sa trajectoire en accélérant sous la poussée que lui conféraient ses fusées de propulsion. A présent, elle n'était plus qu'un fil lumineux, presque imperceptible, s'étirant entre les parois d'une vallée encaissée. La neige, ébranlée par son rugissement, commençait déjà de tomber en avalanche.

C'était une vallée sans issue : une falaise de trois cents mètres de hauteur la verrouillait. Là, la torpille qui avait manqué sa cible en trouva une autre infiniment plus importante. Le tombeau du Maître était trop profondément enfoui au cœur de la montagne pour être secoué par la déflagration mais l'éboulement de centaines de tonnes de rochers atteints de plein fouet balaya trois minuscules instruments et, du même coup, annihila un futur en puissance. Les rayons du soleil levant caresseraient le flanc éventré du pic mais les compteurs à l'affût de la trente-six millième aube, leurs connexions arrachées, n'enregistreraient plus ni aurores ni crépuscules.

Dans le silence de sa tombe qui n'était pas tout à fait une tombe, le Maître n'en savait rien. Il continuait de dormir. Les cent années fatidiques s'écoulèrent. Il dormait, il dormait toujours.

Après ce qui n'était somme toute qu'un bref laps de temps

en fonction de certains critères, l'écorce terrestre estima qu'il y avait assez longtemps qu'elle supportait le poids de l'Himalaya. Lentement, les montagnes s'affaissèrent et les plaines méridionales de l'Inde basculèrent, se dressèrent vers le ciel. Des sédiments qui, ultérieurement, deviendraient de la craie s'accumulèrent au rythme de trois à cinq centimètres d'épaisseur par siècle. Quelqu'un qui serait revenu plus tard aurait constaté que le lit des mers ne se trouvait plus à sept mille mètres de profondeur. Ni à six mille. Ni même à quatre mille. Les terres chavirèrent à nouveau et une impressionnante chaîne calcaire surgit à l'emplacement de ce qui avait été l'océan du Tibet. Mais le Maître n'en savait rien et, tandis que se succédaient les remaniements de la planète, il continuait de dormir.

La pluie et les rivières désagrégèrent la craie, l'entraînèrent au fond de ces nouvelles et étranges mers, affouillant le sol là où se dissimulait la sépulture secrète. Lentement, des milliers de kilomètres de rocs se délitaient et, au bout du compte, la sphère qui recélait le corps du Maître émergea à la lumière du jour — un jour beaucoup plus long et beaucoup plus pâle qu'à l'époque où le Maître avait fermé ses yeux.

Les races qui s'étaient épanouies et s'étaient éteintes depuis l'aube du monde, depuis qu'il était entré dans son long sommeil, ne hantaient guère les rêves du Maître. Elle était très loin, cette aube, à présent et, à l'est, les ombres étaient plus longues ; le soleil était à son déclin et le monde était très vieux. Pourtant, les fils d'Adam régnaient sur ses mers et ses cieux, emplissaient de leurs sanglots et de leurs rires les plaines, les vallées, les forêts qui étaient plus anciennes encore que les collines changeantes.

Le Maître était parvenu à la moitié de son sommeil sans rêves quand naquit Trevindor le Philosophe. Cet événement eut lieu entre la chute de la 97e Dynastie et la fondation du 5e Empire Galactique. Et il naquit sur un monde très éloigné de la Terre. Rares étaient les hommes à avoir posé le pied sur la planète qui avait été le berceau de leur race et se trouvait maintenant tellement à l'écart du cœur battant de l'univers.

Trevindor fut conduit sur la terre après que le bref conflit qui l'avait opposé à l'Empire fut parvenu à son inévitable dénouement. Il y fut jugé par ceux dont il avait défié les idéaux et ce fut là que ses juges s'interrogèrent sur le sort qu'il convenait de lui réserver.

Ce fut un procès sans précédent. La culture philosophique et pacifique qui dominait désormais la galaxie n'avait encore jamais eu à faire face à une opposition, même sur le plan de l'intel-

ligence pure, et le heurt de volontés, courtois mais implacable, qui avait surgi et l'avait ébranlée était une nouveauté. Les membres du Conseil avaient fait appel à Trevindor en personne pour qu'il les aidât à sortir de l'impasse : c'était là une attitude caractéristique des magistrats confrontés à un problème insoluble.

Dans la Salle de Justice éblouissante de blancheur où il y avait près d'un million d'années que personne n'était entré, Trevindor faisait fièrement face aux hommes qui s'étaient révélés plus forts que lui. En silence, il écouta leur requête et s'abîma dans ses réflexions. Les juges attendirent patiemment. Enfin, il parla.

— « Vous me suggérez de vous promettre de m'abstenir de me dresser à nouveau contre vous, » commença-t-il. « Mais je ne prendrai pas un engagement que je serais incapable de tenir. Nos points de vue sont trop divergents et, tôt ou tard, nous nous heurterons à nouveau.

» A une autre époque, votre choix aurait été facile. Vous auriez pu m'exiler ou me condamner à mort. Mais aujourd'hui... Existe-t-il un seul monde parmi tous ceux qui peuplent l'univers où vous pourriez m'emprisonner si je me refusais à y demeurer ? Rappelez-vous : nombreux sont mes disciples disséminés aux quatre coins de la galaxie.

» Reste l'autre branche de l'alternative. Je ne vous en voudrais pas si, pour régler ce cas particulier, vous ressuscitiez l'antique coutume de l'exécution capitale. »

Les membres du Conseil émirent un murmure de protestation et le président, dont les joues avaient viré au cramoisi, répliqua sèchement :

— « Cette remarque est d'un goût douteux. Nous vous avons convoqué pour que vous nous fassiez des propositions, non pour que vous nous rappeliez — même si c'est par humour — les coutumes barbares de nos lointains ancêtres. »

Trevindor accueillit la réprimande avec une révérence. « Mon seul but était de passer en revue toutes les possibilités. Deux autres éventualités me sont venues à l'esprit. Il vous serait aisé de modifier ma structure mentale de façon à ce que je me conforme à votre mode de pensée. De la sorte, il ne saurait plus y avoir de différend entre vous et moi à l'avenir. »

— « Nous y avons déjà songé. Mais, si séduisante que soit cette solution, nous avons été contraints de la rejeter car détruire votre personnalité serait l'équivalent d'un assassinat. Il n'existe dans l'Univers que quinze intellects plus puissants que le vôtre et nous n'avons pas le droit de les altérer. Alors ? Quelle est votre dernière suggestion ? »

— « Vous êtes dans l'incapacité de m'exiler dans l'espace. Néanmoins, il y a un moyen. Le fleuve du Temps s'étire devant

nous aussi loin que vont mes pensées. Précipitez-moi dans son flot pour m'expédier à une époque où vous aurez la certitude que la civilisation sera éteinte. Je sais que c'est possible grâce au champ temporel de Roston. »

Un long silence suivit ces paroles tandis que les membres du Conseil attendaient que la complexe machine analytique se livre à ses supputations et parvienne à son verdict. Enfin, le président reprit la parole :

— « C'est entendu. Nous vous enverrons en un siècle où le soleil sera encore assez chaud pour que la vie puisse exister sur la Terre mais si éloigné qu'il ne survivra vraisemblablement aucune trace de civilisation. Nous vous donnerons de quoi assurer votre sécurité et vous disposerez d'un confort raisonnable. Vous pouvez vous retirer. Nous vous convoquerons à nouveau dès que nous aurons pris les dispositions voulues. »

Trevindor s'inclina et quitta l'étincelant palais de marbre blanc. Aucune escorte ne le suivit : l'eût-il voulu, il n'eût pu fuir nulle part dans cet univers que les grands transports galactiques pouvaient traverser de bout en bout en l'espace d'une journée.

Pour la première et la dernière fois, Trevindor se tenait sur le rivage de ce qui avait jadis été le Pacifique, écoutant le vent soupirer dans les feuilles de ce qui avait été jadis des palmiers. Les rares étoiles constellant cette région de l'espace presque vide que le soleil était en train de parcourir illuminaient de leur lueur impavide l'air sec de ce monde vieillissant. Trevindor se demanda avec un frisson si elles brilleraient encore quand il lèverait à nouveau les yeux vers le ciel dans un avenir tellement lointain que le soleil serait entré dans sa phase d'agonie.

Une note musicale s'éleva du minuscule transmetteur fixé par un bracelet à son poignet. Bien... Le moment était venu. Trevindor tourna le dos à l'océan et avança d'un pas résolu vers son destin. A peine eût-il parcouru quelques mètres que le champ temporel l'engloutit : ses pensées restèrent paralysées un bref instant, inchangées, tandis que les mers s'évaporaient et disparaissaient, que l'Empire Galactique s'effondrait, que les immenses amas stellaires sombraient dans le néant.

Mais, pour Trevindor, il n'y eut pas le moindre hiatus. Sous la plante de ses pieds, le sable était humide : quand il eut fait un pas de plus, il sentit la surface dure du rocher. Les palmiers s'étaient évanouis, le murmure des flots s'était tu. Un seul regard lui apprit que le souvenir même de l'océan avait déserté depuis longtemps ce monde parcheminé, ce monde mourant : à perte de

vue s'étendait un vaste désert de grès rouge dont rien ne rompait la monotonie, où rien de vivant ne poussait. Le globe orangé d'un soleil bizarrement déformé flottait dans un ciel si noir qu'une multitude d'étoiles y étaient visibles.

Pourtant, Trevindor avait le sentiment que la vie se perpétuait encore sur cette planète sénile. Au nord — si le nord existait encore — un édifice métallique reflétait la lumière affadie. Il ne se trouvait qu'à quelques centaines de mètres de là. L'exilé se mit en marche. Il éprouvait une bizarre impression de légèreté. Comme si la pesanteur elle-même s'était atténuée.

Bientôt, il arriva à proximité du bâtiment de métal. Celui-ci était bas et il paraissait avoir été déposé et non construit sur la plaine car il était un peu incliné, le terrain étant en pente douce. Trevindor s'émerveilla de sa bonne fortune : incroyable qu'il ait trouvé si facilement un témoignage de civilisation. Mais quand il eut encore fait une dizaine de pas, il constata que ce n'était pas le hasard qui avait eu la bonne idée de placer cet édifice à portée de sa main. Sa présence répondait à un dessein précis et il était aussi étranger à ce monde que le banni lui-même.

Il n'y avait pas à attendre que quelqu'un se porte à sa rencontre. La plaque surmontant la porte n'ajouta pas grand-chose à ce qu'il avait déjà deviné. Elle paraissait neuve et était aussi brillante que si elle venait d'être gravée — ce qui, en un sens, était le cas. Le message qu'elle portait était en même temps d'espérance et d'amertume :

Le Conseil adresse son salut à Trevindor.

Vous trouverez dans ce bâtiment que nous avons expédié après vous grâce au champ temporel de quoi subvenir à vos besoins pendant une période de temps illimitée.

Nous ne savons pas si la civilisation existera encore à l'époque où vous vous trouvez. Peut-être l'homme sera-t-il éteint puisque le chromosome K Star K deviendra dominant et qu'il se peut que la race subisse une mutation qui la transformera en quelque chose qui aura cessé d'être humain. C'est ce qu'il vous appartient de découvrir.

Vous êtes à présent au crépuscule de la Terre et nous faisons des vœux pour que vous ne soyez pas seul. Mais si votre destin est d'être la dernière créature vivante sur ce monde jadis aimable, rappelez-vous que c'est vous qui avez choisi ce sort. Adieu.

Trevindor lut deux fois le texte. Son cœur se pinça : les derniers mots n'avaient pu être écrits que par son ami le poète Cintillarne. Un sentiment d'esseulement et de solitude l'envahit. Il s'assit sur un rocher et enfouit son visage dans ses mains.

Au bout d'un long moment, il se leva et entra dans l'édifice, éprouvant de la gratitude pour le Conseil depuis si longtemps défunt qui l'avait traité de manière aussi chevaleresque. L'exploit consistant à faire voyager dans le temps un édifice complet lui paraissait au-delà des possibilités techniques de l'époque d'où il venait. Soudain, une pensée germa dans son esprit et il s'en fut examiner la date gravée dans la plaque : celle-ci avait été façonnée cinq mille ans après le jour où il avait fait face à ses pairs dans la Salle de Justice.

Cinquante siècles s'étaient écoulés avant que ses juges fussent en mesure de tenir la promesse qu'ils avaient faite à un homme que l'on pouvait considérer comme mort. Quelles que fussent ses erreurs, l'intégrité du Conseil échappait à la compréhension des âges antérieurs.

Bien des jours avaient passé quand Trevindor ressortit de l'édifice. Rien n'avait été oublié, pas même son précieux enregistrateur de pensées. Il pourrait continuer d'étudier la nature du réel et d'échafauder des doctrines philosophiques jusqu'à la fin de l'Univers, si stérile que fût cette activité s'il était la dernière intelligence sur Terre. Il y avait peu de risque, songea-t-il, caustique, que ses spéculations sur la raison d'être de l'existence humaine le mettent à nouveau en conflit avec la société.

Ce ne fut qu'après avoir fouillé l'édifice dans ses moindres recoins qu'il tourna enfin son attention vers le monde extérieur. Le problème central était de prendre contact avec la civilisation, à supposer qu'elle survive encore. Il disposait d'un puissant récepteur et, des heures durant, il explora toute la bande des fréquences dans l'espoir de capter une émission. Mais il ne recevait rien hormis le crépitement lointain de la statique coupé de temps en temps par des bruits qui pouvaient être un langage — mais un langage qui n'avait rien d'humain. A cela se borna sa quête. L'éther, qui avait été pendant tant et tant de siècles le fidèle serviteur de l'homme, était désormais silencieux.

Il ne restait plus à Trevindor qu'une solution : l'aéro automatique. Il avait devant lui le reste de l'éternité et la Terre était une petite planète. Dans quelques années au plus, il l'aurait reconnue d'un bout à l'autre.

Les mois succédèrent aux mois tandis que le banni entreprenait l'exploration méthodique de ce monde. A intervalles réguliers, il revenait à sa maison au milieu du désert rouge.

C'était partout le même spectacle de désolation et de ruines qui s'offrait à sa vue. Il n'était même pas capable de deviner quand les mers s'étaient évaporées mais, en mourant, elles avaient laissé derrière elles de vastes étendues de sel qui recouvraient plaines et montagnes d'une croûte d'un gris sale.

Trevindor était heureux de ne pas être né sur la Terre et, ainsi, de n'avoir pas connu la planète dans la gloire de sa jeunesse. Il avait beau être étranger à ce monde, la solitude et la tristesse de celui-ci lui glaçaient le cœur. S'il y avait vécu autrefois, cette tristesse n'eût pas été supportable.

Il erra d'un pôle à l'autre, survolant des milliers de kilomètres carrés de désert. Une fois, une seule, il discerna des traces de civilisation : au creux d'une profonde vallée proche de l'équateur, il aperçut les vestiges d'une petite cité composée d'étranges pierres blanches et dont l'architecture était plus étrange encore. Les demeures étaient admirablement conservées, encore qu'elles fussent à moitié enfouies sous le sable chassé par le vent, et, l'espace d'un moment, une joie sombre s'empara de Trevindor à l'idée que, après tout, l'homme avait laissé sa marque sur ce monde qui avait été son habitat premier.

Mais cette émotion fut éphémère. Ces demeures étaient plus étranges encore que Trevindor ne l'avait cru : jamais un homme, en effet, n'aurait pu y pénétrer. Leurs seules ouvertures étaient de larges fentes horizontales à ras du sol. Il n'existait pas de fenêtres. L'exilé essaya d'imaginer les créatures qui avaient dû les occuper. En dépit du poids toujours plus accablant de la solitude, il était soulagé à la pensée que les anciens résidents de cette ville inhumaine avaient disparu depuis si longtemps.

En une autre occasion, il découvrit une forme de vie. Comme il survolait le lit d'un océan perdu, une tache de couleur lui tira l'œil : une herbe grêle et coriace recouvrait le sommet d'un monticule que le sable n'avait pas encore enterré. C'était tout mais cela fut suffisant pour que les larmes lui montent aux yeux.

Il atterrit et descendit de la carlingue avec précaution pour ne pas détruire une seule de ces lamelles vertes et obstinées. Tendrement, il caressa ce mince tapis usé jusqu'à la corde, dernier refuge de la vie sur la Terre. Avant de repartir, il l'arrosa avec toute l'eau dont il pouvait disposer. C'était un geste futile mais il se sentit plus heureux quand il l'eut accompli.

Ses recherches étaient maintenant presque arrivées à leur terme. Il y avait longtemps que Trevindor avait renoncé à l'espoir mais son énergie indomptable le poussait toujours à parcourir le monde. Il était incapable de s'arrêter tant qu'il n'aurait pas eu la preuve que ce qui n'était encore qu'une crainte était la réalité. Ainsi finit-il par atteindre la tombe du Maître, luisant d'un éclat mat sous le soleil à la vue duquel elle était restée dissimulée pendant une période de temps défiant l'imagination.

⁂

L'esprit du Maître se réveilla avant son corps. Tandis qu'il gisait, désarmé, incapable de soulever ne serait-ce que les paupières, la mémoire lui revint avec l'impétuosité d'un torrent. Il était resté à l'abri un siècle durant — et c'était la centième année. Le pari qu'il avait fait, le pari le plus désespéré qu'un homme ait jamais osé faire, était gagné ! Une immense fatigue s'empara du Maître qui perdit à nouveau conscience.

Mais, bientôt, son intelligence refit surface. Il se sentait maintenant plus fort, encore qu'il fût trop faible pour faire un geste. Il attendit dans les ténèbres que son énergie lui revînt. Quel monde trouverait-il lorsqu'il émergerait des entrailles de la montagne et plongerait dans la lumière ? Parviendrait-il à réaliser les plans qu'il... Que se passait-il ? Un spasme de terreur ébranla les fondations même de son esprit : quelque chose se déplaçait à côté de lui, ici même, dans ce tombeau où rien, hormis lui-même, n'aurait dû frémir.

Puis une pensée lui parvint, calme et limpide, qui apaisa instantanément la frayeur qui avait failli l'anéantir :

— « Ne craignez rien. Je suis venu vous aider. Vous êtes en sécurité. Vous n'avez rien à redouter. »

Le Maître était trop stupéfait pour répondre mais son subconscient avait dû faire la réponse à sa place car la pensée s'infiltra à nouveau dans sa tête :

« Tout va bien. Je m'appelle Trevindor et je suis, moi aussi, exilé sur ce monde. Ne bougez pas mais dites-moi comment vous êtes venu ici et à quelle race vous appartenez car je n'ai rien vu qui vous ressemble. »

L'appréhension et la méfiance s'installèrent lentement dans l'esprit du Maître. Quel était cet être qui lisait dans son âme ? Et que faisait-il dans la sphère secrète ? Pour la troisième fois, la pensée limpide et froide retentit comme un carillon :

« Je vous répète que vous n'avez rien à redouter. C'est le fait que je sois capable de lire dans votre esprit qui vous inquiète ? Pourquoi ? Cela n'a rien de surprenant. »

— « Rien de surprenant ! » s'exclama le Maître. « Qui êtes-vous, pour l'amour de Dieu ? »

— « Un homme comme vous-même. Mais votre race doit être bien primitive si la télépathie vous est étrangère. »

Un terrible soupçon se fit jour dans la cervelle du Maître. La réponse lui parvint avant qu'il eût consciemment formulé la question :

« Vous avez dormi plus d'un siècle. Infiniment plus. Le monde que vous connaissiez a cessé d'exister depuis plus longtemps que vous sauriez le concevoir. »

Le Maître n'en entendit pas davantage. A nouveau, les ténèbres l'engloutirent et il sombra dans l'inconscience.

Trevindor était debout, silencieux, devant la couche du Maître. L'euphorie qui l'habitait effaçait la déception qu'il aurait pu ressentir. Au moins, il n'aurait plus à faire face à l'avenir dans la solitude. L'effroi de la solitude qui régnait sur la Terre, si lourd et si accablant, s'était dissipé en un clin d'œil. Il n'était plus seul... Il n'était plus seul !

Le Maître s'agita et Trevindor capta des bribes de pensées. L'image du monde qui avait été celui du Maître commença de prendre forme. Tout d'abord, Trevindor fut incapable d'ajuster ces fragments de façon cohérente. Puis, d'un seul coup, il se mirent en place et une vague de panique le submergea devant une effarante vision de nations guerroyant contre les nations, de cités qui s'écroulaient en flammes. Quel monde était-ce donc ? Etait-il possible que l'homme fût tombé si bas, si loin de l'âge de paix qui avait été celui de Trevindor ? Certes, il y avait eu des légendes évoquant ce genre de choses, dont les racines plongeaient dans un passé incroyablement reculé. Mais cela remontait à l'enfance de l'homme et l'homme n'avait pas pu faire marche arrière !

Les pensées fragmentaires du Maître se faisaient plus intenses et, en même temps, plus atroces. Vraiment, c'était un monde de cauchemar que l'autre exilé avait quitté ! Rien d'étonnant qu'il ait voulu le fuir !

C'est alors que la vérité se fit jour aux yeux de Trevindor qui observait, secoué de nausées, l'épouvantable train de pensées qui se déroulaient dans l'esprit du Maître. Il ne s'agissait pas d'un banni cherchant refuge loin d'un monde d'horreur ; c'était l'auteur même de cette horreur et il avait plongé dans le fleuve du Temps avec un seul but en tête : infecter l'avenir et le contaminer.

Des passions que Trevindor n'avait jamais imaginées défilaient devant lui : l'ambition, la soif du pouvoir, la cruauté, l'intolérance, la haine... Il voulut fermer son esprit mais il en avait perdu la faculté. Poussant un cri d'angoisse, il se rua à l'extérieur pour retrouver le silence du désert.

Il faisait nuit et rien ne bougeait car la Terre était désormais tellement sénile que les vents n'y soufflaient même plus. L'obscurité dissimulait tout mais Trevindor savait qu'elle était impuissante à dissimuler les pensées de cet autre esprit avec lequel il avait maintenant le monde en partage. Auparavant, il était seul et n'imaginait rien de plus épouvantable que cette solitude. A

présent, il savait qu'il existait des choses plus atroces encore que la solitude.

La sérénité de la nuit et l'éclat somptueux des étoiles qui avaient jadis été pour lui des amies ramenèrent le calme dans l'âme de Trevindor. Il revint lentement sur ses pas. Il marchait pesamment car il allait accomplir quelque chose que jamais un homme de sa race n'avait accompli.

Quand il rentra dans la sphère, le Maître était debout. Peut-être avait-il un vague pressentiment des intentions de l'arrivant car il était très pâle. Trevindor se força à sonder une fois encore le cerveau du Maître : son esprit recula devant le tumulte des émotions contradictoires, à présent illuminées par des éclairs d'effroi, qui l'assaillit. De ce maelström émergeait une seule pensée cohérente, encore que vacillante et timidement formulée :

— « Qu'allez-vous faire ? Pourquoi me regardez-vous comme cela ? »

Trevindor ne répondit pas. Il mobilisait toute sa volonté, toute son énergie sans cesser de lutter pour empêcher son esprit de se laisser souiller.

Le tumulte et le chaos qui agitaient l'esprit du Maître atteignirent leur point culminant. L'espace d'une seconde, la terreur montante qui l'envahissait suscita quelque chose qui ressemblait à de la pité chez Trevindor, dont la résolution vacilla. Mais l'image de ces villes en ruine, de ces cités en flammes éclipsa tout le reste.

Usant de toute la puissance d'une intelligence qu'étayaient des millénaires d'évolution mentale, il frappa. Alors, dans l'esprit du Maître, naquit une pensée qui effaça toutes les autres : celle de la mort.

Un court instant, il resta immobile, les yeux écarquillés, hagard. Son souffle se figea lorsque ses poumons cessèrent de remplir leur fonction. Dans ses veines, le sang qui bouillonnait après être resté tant de siècles immobile se coagula définitivement.

Sans un son, il s'effondra et demeura inerte.

Lentement, très lentement, Trevindor pivota sur ses talons et sortit dans la nuit. Le silence et la solitude l'enveloppèrent à la manière d'un linceul. Et le sable, enfin, commença de s'infiltrer dans la sépulture interdite du Maître.

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : Exile of the eons.

A. E. VAN VOGT

La nef des ténèbres

DÉCIDER de faire quelque chose quand on est sur la Terre et faire cette même chose dans l'espace intergalactique, ce n'était pas pareil, songeait D'Ormand. Il y avait six mois qu'il avait quitté le système solaire, six mois qu'il s'éloignait de la gigantesque roue en spirale qu'était la grande galaxie. L'heure était maintenant venue de plonger dans le temps.

D'une main qui tremblait un peu, il régla les cadrans de la machine sur l'an 3 000 000 ap. J.-C., posa le pouce sur la touche de mise en marche et hésita. Selon Hollay, ici, dans ces ténèbres veuves de soleil, les lois rigides auxquelles était soumis le flux temporel sur les planètes étaient moins strictes et il serait facile de les tourner. D'abord, avait dit Hollay, on accélère à fond pour conférer à la nef sa vitesse de pointe et, par conséquent, soumettre le tissu même de l'espace au maximum de tension. Et puis, on y va.

C'est le moment ! se dit D'Ormand. Il était en sueur. Il appuya de toutes ses forces sur la touche. Il y eut un choc brutal qui lui fit monter le cœur au bord des lèvres, un hurlement discordant de métal déchiré. Et, derechef, ce fut la sensation d'un vol régulier qui reprit le dessus.

La vision de D'Ormand était brouillée mais, comme il secouait la tête pour chasser le vertige qui s'était emparé de lui, il comprit que, d'ici quelques instants, il accommoderait à nouveau normalement. Alors, il sourit du sourire tendu de l'homme qui a risqué sa vie et qui s'en est sorti.

La vue lui revint d'un seul coup. Il se pencha anxieusement sur le tableau de contrôle de la machine temporelle. Et se redressa avec affolement. Elle n'était plus là.

Incrédule, il balaya l'habitacle du regard. Mais c'était un petit vaisseau et il ne fallait pas longtemps pour en passer tous les détails en revue : il se composait d'une seule et unique cellule où étaient groupés le générateur, la couchette, les réservoirs et la cambuse. On ne pouvait rien y cacher. *La machine temporelle n'était pas là.*

Il se rappela le crissement métallique qu'il avait entendu. Voilà ! L'instrument s'était précipité dans le temps, abandonnant

l'astronef. D'Ormand avait échoué. Il poussa un grognement intérieur. Soudain, un mouvement lui tira l'œil. Il se retourna dans un sursaut si brutal que ses muscles en furent meurtris. Et il vit la nef noire de l'autre côté du hublot d'observation.

Un seul regard suffit à D'Ormand pour comprendre que, quelle que fût la raison de la disparition de la machine temporelle, il n'avait nullement échoué.

L'autre vaisseau était proche. Si proche que, sur le moment, il songea que c'était sa proximité qui le rendait visible. Puis la mystérieuse réalité de son état d'obscurcissement s'imposa à l'esprit du navigateur. D'Ormand écarquillait les yeux : envoûté, il réalisait que l'objet qu'il voyait devait certainement être un vaisseau de l'an 3 000 000 ap. J.-C.

Puis un doute se fit jour en lui et, à sa fascination première, succéda l'atterrement. Ce n'était seulement le fait qu'il pouvait voir la nef qui était anormal : c'était son aspect même.

Elle était sûrement sortie tout droit d'un cauchemar. Longue de trois kilomètres au moins, large d'un kilomètre et demi, elle était faite pour voguer sur une mer aussi ténébreuse que l'espace lui-même. Ce n'était qu'une plate-forme flottant dans la nuit du vide interstellaire.

Et il y avait des hommes et des femmes sur cette immense plate-forme. Ils étaient nus et rien, absolument rien, nulle barrière, si fragile qu'elle fût, ne protégeait leur corps du froid cosmique. Ils ne pouvaient pas respirer dans ce vide dépourvu d'atmosphère. Pourtant, ils vivaient.

Ils vivaient et ils circulaient sur ce sombre pont. Et ils levaient la tête vers D'Ormand, ils lui faisaient signe de les rejoindre. Ils l'appelaient. L'appel le plus étrange qu'eût jamais reçu un mortel. Ce n'était pas une pensée mais quelque chose de plus profond, de plus puissant, de plus vivace. Comme ce que l'on éprouve quand l'organisme prend subitement conscience qu'il a faim ou soif. C'était de plus en plus intense, c'était semblable au besoin lancinant de l'intoxiqué privé de drogue.

Il fallait qu'il se pose sur la plate-forme. Il fallait qu'il descende et se mêle à ces gens. Il fallait... C'était un désir primordial, incontrôlé, terrifiant.

La cellule se rua vers la plate-forme et, instantanément, le désir qui embrasait D'Ormand, sans rien perdre de sa violence terrible, changea de forme, devint désir de sommeil.

Une pensée désespérée, une seule, eut encore le temps de naître dans son cerveau, un avertissement fulgurant comme un éclair : Résiste ! Va-t-en, va-t-en. Tout de suite.

Le sommeil engloutit l'homme que dévorait une peur atroce.

Le silence... Il était couché, les yeux fermés, dans un monde aussi silencieux que...

D'Ormand ne parvenait pas à trouver un terme de comparaison. Il n'en existait pas. Il n'avait rien connu au cours de son existence qui égalât ce silence intense, cette totale absence de son qui l'enserrait comme... Cette fois encore, il était incapable de trouver une image. Non, il n'y avait pas de pression. Il n'y avait que le silence.

C'est étrange, songea-t-il. Et, pour la première fois, il eut vaguement la tentation d'ouvrir les yeux. Elle s'évanouit. Rien ne demeurait plus, maintenant, dans l'esprit de D'Ormand que la conviction qu'il était bien placé pour connaître la pleine signification du silence, lui qui avait passé tant de mois seul à bord d'un astronef.

Sauf que, jusque là, il y avait toujours eu le chuintement feutré qu'il faisait en inspirant et en expirant, le bruit de succion que produisaient occasionnellement ses lèvres serrées sur l'embout d'une canule alimentaire et les mouvements de son corps. A présent, c'était... Qu'est-ce que c'était ?

Son intelligence était impuissante à trouver une définition. D'Ormand ouvrit les yeux. Tout d'abord, ses impressions accusèrent une fluctuation infime. Il était étendu à moitié sur le flanc, à moitié sur le dos. A peu de distance une tache en forme de torpille mesurant quelque chose comme neuf mètres sur trois mètres cinquante masquait le champ des étoiles. A part cela, il ne distinguait rien hormis les astres et l'obscurité de l'espace.

C'était tout à fait normal. Il n'avait pas peur. Son esprit et la vie de son esprit lui paraissaient très loin. Et sa mémoire n'était qu'un appendice encore plus lointain. Toutefois, au bout d'un moment, le désir de modifier sa situation physique par rapport à l'environnement s'infiltra en lui, stimulant sa volonté.

Les souvenirs lui revenaient. Avec force. Il y avait eu une nef noire. Puis il s'était endormi. Maintenant, c'était la nuit interstellaire et ses constellations. Il devait être encore assis dans le fauteuil de pilotage, contemplant le panorama du ciel qui lui révélait le hublot d'observation.

Mais — D'Ormand fit mentalement la grimace — mais il n'était pas assis. Il était étendu sur le dos et il regardait de bas en haut. De bas en haut ! Que voyait-il ? Un ciel plein d'étoiles et une tache en forme d'astronef.

Avec un détachement de hibou, son cerveau se rebellait contre cette perception. Son astronef était d'ailleurs le seul dans cette région de l'univers. Il ne pouvait y avoir un second bâtiment. D'Ormand s'aperçut tout à coup qu'il était debout. Il n'avait pas eu conscience de se lever. A un moment donné, il était couché

de tout son long. L'instant d'après, il avait la position verticale et vacillait sur ses jambes...

Il était debout à côté de son astronef et la plate-forme sur laquelle il se tenait était parfaitement visible, encore qu'une vague pénombre l'enveloppât. Et, tout autour de lui, de près comme de loin, il y avait des hommes et des femmes nus. Les uns debout, les autres assis, certains couchés. Aucun ne lui prêtait la moindre attention.

Ses doigts insensibles étaient agrippés au sas qu'il s'efforçait d'ouvrir à la force de ses muscles. Après un laps de temps d'une durée indéterminée, sa formation d'astronaute commença de dicter à son corps des gestes automatiques et acharnés. Il prit lentement conscience qu'il étudiait anxieusement le mécanisme d'ouverture, exerçant sur lui des tractions maladroites, l'éprouvant. Alors, il fit un pas en arrière pour observer globalement le petit vaisseau.

De quelque insondable abîme de calme que recélait son esprit, montèrent et la volonté et la capacité de faire à pas comptés le tour de l'engin et de coller son visage aux hublots. La vue des appareils et des formes de métal familiers qu'il distinguait comme au fond d'un puits obscur fit renaître en lui un affolement frénétique passager. Cette fois, il se domina plus facilement et finit par garder une immobilité de pierre. S'efforçant de chasser de son cerveau toute idée parasite, il se concentra sur une seule pensée, une pensée toute simple mais si vaste que toutes ses ressources intellectuelles étaient nécessaires pour la contenir, pour la stabiliser, pour appréhender l'immense réalité qu'elle recouvrait.

Admettre qu'il se trouvait sur une plate-forme flottante devenait plus malaisé. Son esprit se révulsait, se précipitait sur les chemins du doute, de la peur et de l'incrédulité. Mais il revenait toujours en arrière. Il y était forcé : aucun asile, aucune refuge rationnel ne lui était ouvert. Et D'Ormand n'avait rien, absolument rien à faire, sinon attendre que ses ravisseurs lui montrent par leur attitude les intentions qu'ils nourrissaient à son égard. Il s'assit et attendit.

Une heure s'écoula. Une heure qui n'avait pas eu de précédent dans toute l'histoire du monde : un homme de l'An de Grâce 2975 observant ce qui se passait sur un vaisseau spatial de l'an 3 000 000 !

Or, il n'y avait rien à voir — et cette heure tout entière fut nécessaire à D'Ormand pour prendre pleinement conscience de ce fait — en dehors de l'incroyable décor qui était planté. Personne ne faisait rien. Personne ne semblait s'apercevoir, même vague-

ment, de sa présence. De temps à autre, dans la pénombre, un homme bougeait et sa silhouette se mouvant contre la toile de fond des étoiles basses était aussi clairement visible que le reste du pont ténébreux et les êtres surhumains qui s'y entassaient.

Mais nul ne prit l'initiative de lui apporter les informations dont il était de plus en plus avide, dont il avait tellement besoin. Avec un choc, D'Ormand se rendit compte que c'était à lui de faire les premiers pas, qu'il devait personnellement prendre les choses en main.

Il eut subitement conscience que de précieuses minutes s'étaient écoulées et il en fut stupéfait. Pour être ainsi resté prostré, à moitié couché, à moitié assis, il fallait qu'il soit en état de choc ! Ce n'était pas étonnant.

Mais, maintenant, c'était fini. Avec une brusque détermination, il bondit sur ses pieds. Et hésita. Avait-il vraiment l'intention, se demandait-il en tremblant, d'interpeller l'un des membres de ce navire nocturne et de l'interroger télépathiquement ?

C'était la nature étrangère de ces êtres qui l'épouvantait. Ils n'étaient pas humains. Trois millions d'années le séparaient d'eux et le lien qui le rattachait à ces créatures n'avait pas plus de signification que les rapports qui avaient jadis existé entre les grands singes anthropoïdes et ses lointains aïeux.

Trois millions d'années. Et, au cours de chaque seconde de cette inconcevable tranche de temps, quelqu'un était né, quelqu'un était mort, la vie avait suivi son cours terrifiant jusqu'à ce que, au terme d'un nombre incalculable d'éons, l'homme ultime apparaisse. L'évolution avait atteint de tels sommets que l'espace lui-même avait été conquis par un imprévisible et prodigieux progrès de l'adaptation biologique — prodigieux mais tellement simple qu'au cours d'une seule période de sommeil, D'Ormand, un étranger, avait été miraculeusement transformé et connaissait à présent le même état.

Les pensées de l'astronaute s'interrompirent. Il éprouvait un sentiment désagréable, la conscience aiguë qu'il lui était parfaitement impossible de savoir combien de temps il avait dormi. Peut-être des siècles. Pour l'homme qui dort, le temps est aboli.

Il lui parut soudain plus important que jamais de découvrir ce que tout cela signifiait. Son regard se posa sur un homme qui, à une trentaine de mètres de lui, déambulait lentement.

Il se dirigea vers ce personnage mais, au dernier moment, recula avec effroi. Trop tard : sa main tendue avait touché la peau nue de l'inconnu.

L'homme se retourna et regarda D'Ormand. Celui-ci lâcha avec un sursaut le bras qui ne résistait pas et se rétracta sous le regard

flamboyant, semblable à des lames de feu giclant d'étroites meurtrières, qui se dardait sur lui.

Chose curieuse, ce n'était pas la qualité démoniaque de ce regard qui faisait naître les ondes de peur dont D'Ormand sentait qu'elles agaçaient ses nerfs mais l'âme jaillissant de ces yeux de flamme : c'était un esprit étranger, non humain, qui le contemplait avec une incompréhensible intensité.

L'homme fit demi-tour et s'éloigna.

D'Ormand tremblait comme une feuille. Mais, bientôt, il sut qu'il ne lui était pas possible de rester en arrière. Sans s'arrêter pour réfléchir, il se mit en marche et rejoignit l'énigmatique promeneur. Tous deux cheminèrent de compagnie, passant devant des groupes d'hommes et de femmes. C'est alors que D'Ormand remarqua un détail qui, jusqu'ici, lui avait échappé : les femmes étaient trois fois plus nombreuses que les hommes. Au bas mot.

L'étonnement qu'il éprouva en enregistrant ce fait ne tarda pas à s'évanouir tandis que son compagnon et lui-même poursuivaient leur promenade insolite. Maintenant, ils longeaient le bord extrême du navire. Avec une nonchalance étudiée, D'Ormand fit un pas de côté et son regard plongea dans un gouffre profond d'un milliard d'années-lumière.

Il commençait à retrouver son assurance. Il se creusait la tête pour essayer d'imaginer une méthode lui permettant de jeter un pont en travers du fossé mental qui le séparait du sombre étranger. Il se disait que c'était sûrement par télépathie que ces êtres l'avaient contraint à se poser sur la plate-forme. S'il se concentrait sur une idée, peut-être obtiendrait-il une réponse.

Il en était arrivé là quand le fil de ses pensées se brisa car il venait de constater — ce n'était d'ailleurs pas la première fois — qu'il était habillé. Toutefois, c'était à présent sous un autre angle qu'il envisageait ce fait : les autres l'avaient laissé habillé. Pour quelle raison psychologique ? L'esprit vide, il baissa la tête sans interrompre sa marche pour contempler ses jambes que dissimulait son pantalon et, à côté d'elles, les jambes nues de son compagnon qui se mouvaient à une cadence régulière.

La pensée extérieure s'infiltra en lui de façon si graduelle que D'Ormand n'en eut que vaguement conscience. Quelque chose qui avait trait à une bataille dont l'heure s'approchait... Et il faudrait qu'il donne ses preuves avant le combat. Alors, il vivrait à jamais à bord du vaisseau. Sinon, il serait frappé de bannissement.

C'était comme un quantum. A un moment donné, la pensée étrangère était indistincte et confuse. L'instant suivant, un spasme

frénétique le fit accéder à un seuil de compréhension nouveau qui l'éclaira sur sa situation.

L'avertissement se faisait plus insistant. Pris d'un brusque accès de panique, D'Ormand se précipita vers son astronef. Il était en train de s'escrimer en vain sur le sas quand il réalisa avec fatalisme que son navire ne lui offrait aucun moyen d'évasion. À bout de forces, il se laissa tomber sur le pont. L'intensité de sa terreur le médusait. Mais il n'y avait aucun doute quant à ses causes. Il avait reçu une information et une mise en garde. Glaciale, sinistre, dure comme l'acier : il fallait qu'il s'accoutume au mode d'existence en vigueur sur le vaisseau avant que celui-ci participe à un combat fantastique ; alors, ayant prouvé sa valeur, il vivrait éternellement.

... Eternellement ! C'était cette idée qui avait fait vaciller sa raison pendant de longues minutes. À mesure que le temps passait, la balance retrouva son équilibre. Tout à coup, il lui parut impossible qu'il ait correctement compris l'infime train de pensées qu'il avait capté. Une bataille imminente. C'était absurde ! Donner ses preuves ou être frappé de bannissement ! De quoi ? D'Ormand fouilla son esprit mais c'était le même concept qu'il retrouvait : le bannissement. L'exil. Cela signifiait peut-être la mort, finit-il par conclure avec une froide logique.

Il était allongé sur la plate-forme, les traits grimaçants, furieux contre lui-même. Il s'était conduit comme un imbécile ! Avoir perdu son sang-froid alors qu'il avait réussi à établir le contact !

Oui, il avait réussi. Il avait interrogé, on lui avait répondu. Il aurait dû ne pas en démordre, ne pas lâcher prise, se concentrer successivement sur cent questions différentes : Qui étaient ces gens ? Où allait ce vaisseau ? Quel mécanisme assurait sa propulsion ? Pourquoi y avait-il trois fois plus de femmes que d'hommes ?

Sa pensée se perdit. Il avait si violemment sursauté qu'il était maintenant presque en position assise — et, à moins de deux mètres de lui, il y avait une femme.

Lentement, D'Ormand s'étendit à nouveau sur le flanc. La femme avait des yeux étincelants et elle le regardait sans ciller. Au bout d'une minute, mal à l'aise, il se mit sur le dos et resta immobile, les muscles raidis, contemplant fixement le cercle lumineux de la galaxie qu'il avait quittée il y avait maintenant si longtemps. Les points de lumière qui constituaient ce radieux et brillant tourbillon lui paraissaient plus éloignés qu'ils ne l'avaient jamais été.

La vie qu'il avait connue, les longs et foudroyants voyages vers les planètes lointaines, l'agrément des semaines passées dans les régions les plus reculées de l'espace, tout cela était à présent

irréel. Encore plus loin intellectuellement parlant que loin dans le temps et dans l'espace.

D'Ormand fit un effort pour se secouer. Le moment était mal choisi pour se complaire dans la nostalgie. Il devait se mettre dans la tête qu'il affrontait une situation critique. Cette femme n'était pas venue seulement là pour le regarder. Quelque chose avait été mis en marche et il fallait qu'il fasse front. Bandant sa volonté, il roula sur lui-même et fit à nouveau face à la femme. Pour la première fois, il l'étudia.

Elle avait un physique plutôt agréable, un visage jeune et bien modelé. Sa chevelure noire aurait eu besoin d'un coup de peigne mais n'était pas très fournie et cette tignasse ébouriffée n'était pas du meilleur effet. Son corps...

D'Ormand se dressa sur son séant. Jusque-là, il n'avait pas pas remarqué de différence entre elle et ses congénères. Pourtant, elle était habillée. Elle portait une longue robe sombre au corsage collant et à la jupe volumineuse d'où sortaient, incongrus, ses pieds nus.

Elle était habillée ! Il n'y avait aucun doute : si elle était vêtue, c'était à l'intention de D'Ormand. Mais qu'attendait-on de lui ?

Le regard fixe, il la considéra avec affolement. Tels des bijoux morts, les yeux de la femme plongeaient dans les siens. Quelles incroyables pensées se glissaient-elles derrière ces deux lumineuses fenêtres de l'âme ? se demanda-t-il en frissonnant. Des portes closes au-delà desquelles il y avait l'image d'un monde qui avait trois millions d'années de plus que le sien !

C'était là une idée troublante. D'étranges petits chatouillements parcoururent les nerfs du navigateur. La femme est le nodal, l'homme est l'anodal, songea-t-il. Toute puissance naît de leurs relations, d'autant que l'anodal peut entrer en conjonction avec trois nodaux ou plus encore.

D'Ormand se força à s'arrêter là. Avait-il pensé cela ? Jamais !

Il tressaillit. Une fois de plus, l'étrange méthode de communication par voie neurale qu'utilisaient ces êtres l'avait pris au dépourvu. Il venait d'apprendre qu'une, deux, trois ou quatre femmes pouvaient entrer en relation avec un seul homme. Ce qui semblait devoir rendre compte de la supériorité numérique de l'élément féminin qu'il avait constatée.

La surexcitation qu'il éprouvait s'évanouit. Et alors ? Cela n'expliquait pas pourquoi cette femme était là, si près de lui. A moins qu'il ne s'agisse de quelque fantastique demande en mariage?

Il l'étudia à nouveau et une pensée sarcastique lui vint — pour la première fois depuis des mois : lui qui, pendant douze ans,

avait résisté aux séductions des jeunes personnes en quête de maris, il était enfin pris au piège ! Il était impératif qu'il s'assure que c'était effectivement pour des motifs d'ordre matrimonial qu'elle l'avait rejoint.

La menace contenue dans l'avertissement que lui avait donné l'homme avait été d'une clarté surnaturelle : D'Ormand savait que le temps lui était compté. Il glissa vers la femme, la prit dans ses bras et l'embrassa. Dans les moments critiques, songea-t-il, il convient d'agir directement, sans tourner autour du pot, sans ruses ni artifices.

Au bout d'un moment, il oublia sa résolution. Les lèvres de la femme étaient douces et apathiques. Elle ne lui opposait aucune résistance mais, en même temps, elle ne paraissait pas avoir conscience de la signification du baiser. L'embrasser, c'était comme caresser un petit enfant : la même insondable innocence était présente.

Ses yeux, si proches, maintenant, de ceux de D'Ormand, étaient de lumineuses flaques de docilité et d'incompréhension, de passivité — une passivité si profonde qu'elle en était anormale. Il était plus que manifeste que la jeune femme n'avait jamais entendu parler de cette chose qui s'appelle un baiser. Un détachement non humain se lisait dans son regard.

Et cela prit fin de façon stupéfiante. Ces flaques de lumière s'élargirent sous le coup d'un visible étonnement. D'un mouvement vif et souple, elle s'écarta de l'homme et, sans effort apparent, se leva, pivota sur ses talons et s'en fut. La silhouette indistincte qui s'éloignait et se perdait dans l'ombre ne se retourna pas.

D'Ormand la suivit des yeux, mal à l'aise. Une partie de lui-même était tentée d'éprouver une satisfaction ironique à l'idée de la déroute à laquelle il l'avait contrainte. Mais, à mesure que les secondes passaient, la certitude le gagnait que le vaincu, en réalité, c'était lui. C'était à lui que le temps était compté et sa première tentative en vue de s'adapter à la vie du vaisseau ténébreux se soldait par un échec.

Ce sentiment de malaise s'atténua mais ne se dissipa pas entièrement, et D'Ormand ne fit rien pour s'en débarrasser. Il était bon de se rappeler qu'il avait reçu un avertissement. Un avertissement qui, de deux choses l'une, avait un sens ou n'en avait pas. Partir de l'hypothèse qu'il n'en avait pas eût été de la folie.

Il s'allongea et ferma les yeux. Il réagissait mal. Il avait connu pendant un cycle entier la vie pure des Iir et n'avait pas encore réussi à trouver l'harmonie.

Hein ? Il n'avait pas pensé cela !

D'Ormand tressaillit et ouvrit les yeux. Il eut un geste de recul. Des hommes aux yeux de feu faisaient cercle autour de lui. Il n'eut pas le temps de se demander comment ils avaient fait pour se rassembler si rapidement.

Ils agirent. L'un d'eux leva le bras. Un couteau surgi du néant brilla à son poing, un couteau dont chaque point de la lame était flamboiement. Dans le même temps, les autres bondirent, se jetèrent sur D'Ormand et l'immobilisèrent tandis que le couteau, le couteau vivant, s'abaissait vers sa poitrine.

Il voulut hurler. Sa bouche, son visage, son larynx mimèrent convulsivement les mouvements de la parole mais pas un son ne sortit de ses lèvres. La nuit sans air de l'espace tournait en dérision la terreur humaine qui le submergeait.

D'Ormand se contracta dans un sursaut qui était déjà un sursaut d'agonie quand la lame lui déchira la chair. Il n'éprouvait aucune douleur. Pas même une sensation. C'était comme dans un rêve où l'on se voit mourir, à ceci près que ses contorsions et ses soubresauts étaient réels et que, tout en se débattant, il suivait avec une intensité hébétée le trajet du couteau.

Ils lui arrachèrent le cœur. Sous le regard dément de D'Ormand, l'un de ces démons le prit dans sa main et parut l'examiner.

C'était délirant : dans la paume du monstre, le cœur battait à pulsations lentes et régulières.

D'Ormand cessa de se débattre. Pareil à un oiseau subissant la fascination de l'œil rond du serpent, il observa sa propre vivisection.

Une dernière lueur de sang-froid lui permit de constater que ses dépeceurs remettaient ses organes à leur place après les avoir regardés. Ils en étudiaient certains plus longtemps que d'autres. En définitive, des améliorations avaient été apportées, c'était indéniable.

De son corps vint la connaissance. Dès les premiers instants, il comprit obscurément que le seul obstacle à la réception parfaite de cette connaissance était le fait qu'il la traduisait maintenant en pensées. L'information captée était de nature exclusivement émotionnelle. Elle glissait, frémissante, le long de ses nerfs qu'elle titillait par de subtiles inflexions, prometteuse d'une infinité de joies insolites.

Lentement, tel un interprète qui ne comprend ni la langue de départ ni la langue d'arrivée, D'Ormand transmuait en images mentales ce courant merveilleux et, ce faisant, ce dernier se modifiait, se dépouillait de son éclat. L'homme était dans la situa-

tion de celui qui, ayant étranglé une bestiole regarde, désappointé, le cadavre dont il a tranché la vie.

Mais des faits, brutaux et sans beauté, envahissaient son esprit. Ces créatures s'appelaient les Iir. La plate-forme n'était pas un vaisseau mais un champ de force qui allait où ils voulaient qu'il aille. Ne plus faire qu'un avec l'énergie vitale : telle était la joie suprême de l'existence que la Nature elle-même réservait à l'homme. Le pouvoir nodal des femmes était nécessaire pour créer ce champ mais l'homme, le pouvoir anodal, était le seul foyer de cette radieuse énergie.

La puissance de celle-ci dépendait de l'unité de pensée de tous les occupants du vaisseau et, comme la bataille qui allait l'opposer à un autre navire plate-forme était imminente, il était capital que les Iir parviennent à atteindre le degré d'union et de pureté existentiels le plus élevé : c'était l'unique façon de mobiliser les réserves d'énergie indispensable à leur assurer la victoire.

Lui, D'Ormand, était le facteur discordant. Il avait déjà rendu une femme temporairement inutilisable en tant que puissance nodale. Il importait qu'il s'ajuste. Et rapidement.

Le couteau miracle jaillit hors de sa chair et s'évanouit dans le néant d'où il avait surgi tandis que les hommes disparaissaient dans l'obscurité comme des spectres nus.

D'Ormand ne tenta pas de les suivre. Il était épuisé et l'agression de sang-froid dont il avait été victime lui laissait l'esprit meurtri.

Il ne nourrissait aucune illusion. Pendant quelques minutes, son intelligence vacillante et subjuguée avait frôlé de si près le gouffre de la démence que, même à présent, il était à deux doigts de la folie. Jamais au cours de son existence il n'avait éprouvé un tel sentiment de démoralisation : c'était un signe qui ne permettait pas de se tromper.

Peu à peu, son cerveau ébranlé se remit à fonctionner. L'aptitude à vivre dans l'espace était sans aucun doute le fruit d'une évolution radicale qui avait exigé un extraordinaire laps de temps. Pourtant, les Iir l'avaient adapté, lui qui n'avait jamais été façonné par cette évolution. Curieux...

Mais cela n'avait pas d'importance. Il était dans l'enfer et la logique de la démarche qu'il avait suivie pour y aboutir ne pouvait lui être d'aucune utilité. Il fallait qu'il s'ajustât mentalement. Sur-le-champ !

Il se leva. Ce geste, dicté par une farouche résolution, l'amena à noter un détail qu'il n'avait pas encore remarqué : la pesanteur.

Elle était de l'ordre de 1 g, estima-t-il rapidement. Ce qui

n'avait rien d'inhabituel au sens matériel. Même à son époque, la gravité artificielle était une technique courante mais, bien que les Iir ne s'en rendissent peut-être pas compte, sa seule existence prouvait leur origine terrestre. En effet, des êtres habitant les régions les plus obscures de l'espace auraient-ils eu besoin de la pesanteur ? D'ailleurs, si l'on allait au fond des choses, avaient-ils besoin d'un vaisseau ?

D'Ormand se permit un sourire sans gaieté : il était manifeste que les humains étaient toujours aussi illogiques après trois millions d'années ! Cette éphémère manifestation d'humour remit D'Ormand d'aplomb. Et il chassa le paradoxe de son esprit.

Il se dirigea vers son astronef. Non point que celui-ci concrétisât le moindre espoir à ses yeux : simplement, D'Ormand était désormais obligé de ne rien négliger, d'explorer toutes les éventualités et l'astronef en représentait quand même une qu'il était impossible de mépriser.

Mais ce fut la déception, une amère déception qui attendait le pilote : il eut beau tirer, pousser, le mécanisme d'ouverture se refusait obstinément à répondre à ses sollicitations. En désespoir de cause, D'Ormand jeta un coup d'œil à l'intérieur par un hublot. Et il eut l'impression que son cerveau entrait soudain en collision avec son crâne : il avait remarqué quelque chose que, dans la frénésie de ses premières tentatives, il n'avait pas noté, n'ayant pas vu alors les instruments de face. Une faible phosphorescence s'irradiait des cadrans.

Le courant débitait.

D'Ormand agrippa les montants du hublot avec tant d'énergie qu'il dut faire effort pour permettre à son esprit d'appréhender les formidables implications de ce fait. Le courant débitait. D'une façon ou d'une autre, au moment où il s'était posé sur le noir vaisseau, peut-être mû par une terrible volonté d'évasion, il n'avait pas coupé le contact. Mais pourquoi l'engin n'avait-il pas pris le large ? s'interrogeait-il avec une intense stupéfaction. Il devait toujours être animé d'une vitesse folle.

Une seule explication se présentait : l'intensité de la pesanteur sur la plate-forme n'avait strictement aucun rapport avec la notion première que D'Ormand en avait eue. 1 *g* pour lui, oui. Mais autant de *g* qu'il était nécessaire pour retenir une machine de grande puissance offrant une résistance immense.

Ce n'étaient pas les Iir qui l'empêchaient de monter à bord de l'astronef. Pour des raisons de sécurité élémentaire, le sas de ces petits engins spatiaux ne s'ouvrait pas tant que le courant

n'était pas coupé. Ils étaient construits comme cela. Dès que l'énergie serait tombée au-dessous d'un certain niveau, la porte réagirait aux plus simples manipulations.

D'Ormand n'avait qu'une chose à faire : rester vivant jusqu'à ce qu'elle puisse à nouveau s'ouvrir, puis décoller en poussant ses réacteurs à plein régime. La plate-forme serait sûrement incapable de s'opposer à l'effet d'arrachement provoqué par la mise en action des générateurs atomiques.

C'était là un espoir trop vaste pour laisser le doute le grignoter. D'Ormand avait besoin de croire qu'il lui serait possible de s'enfuir et, entre-temps, de retrouver la jeune femme, de se la concilier et d'approfondir cette histoire d'énergie anodale universelle.

Survivre à la bataille était impératif.

Le temps passa. Dans ce monde de ténèbres, D'Ormand était une silhouette enveloppée de nuit qui errait en quête de la femme qu'il avait embrassée tandis que, au-dessus de lui, la galaxie resplendissante changeait de position de manière perceptible.

L'insuccès de ses recherches le désespérait. A deux reprises, il se laissa choir à côté de groupes formés d'un homme et de plusieurs femmes, attendant qu'une commission s'instaurât ou qu'on lui offrît une autre compagne. Mais aucune information ne venait. Pas une seule femme ne prenait même la peine de le regarder.

D'Ormand n'imaginait qu'une seule explication à cette indifférence absolue : les Iir savaient qu'il voulait maintenant se conformer à leurs mœurs. Et cela suffisait pour les satisfaire.

Décidé à ce qu'on l'encourageât, le navigateur retourna auprès de son astronef et tenta une nouvelle fois d'ouvrir le sas. Comme le mécanisme était toujours aussi rebelle, il s'étendit sur le pont. Au même instant, la plate-forme fit un brusque écart.

Ce fut sans douleur mais le choc avait dû être colossal : D'Ormand se mit à glisser. Il parcourut ainsi trois mètres... dix... trente. Le décor dérivait à toute vitesse de part et d'autre de lui et lui paraissait brouillé. Comme, toujours horizontal, il s'efforçait de mettre de l'ordre dans les pensées incohérentes qui tourbillonnaient dans sa tête, il aperçut le second vaisseau.

C'était une plate-forme qui semblait avoir à peu près la même taille que celle sur laquelle il se trouvait. Bouchant tout le ciel à sa droite, elle descendait en suivant une trajectoire oblique. Ce devait être pour cela que le navire des Iir avait si brutalement changé de cap. C'était une manœuvre pour que l'affrontement ait lieu à égalité entre les adversaires.

L'esprit de D'Ormand vrombissait comme un moteur, ses nerfs

frémissaient. C'est du délire, songea-t-il. C'est un cauchemar. Ce qui était en train de se passer ne pouvait pas être réel. Sous le coup de l'excitation, il se redressa à moitié afin de mieux voir ce grandiose spectacle.

La plate-forme des Iir vira à nouveau. Il y eut une faible secousse qui déséquilibra D'Ormand. Mais il se rattrapa sur les mains et se releva aussitôt avec une curiosité fébrile et passionnée.

Les deux énormes plates-formes étaient maintenant sur un même plan, bord à bord. Sur le pont du second vaisseau s'agglutinaient des hommes et des femmes nus que rien ne distinguait des Iir. D'Ormand comprenait clairement la signification tactique des manœuvres initiales.

Il allait assister à un antique abordage, à un acte de piraterie d'une incalculable cruauté. La violence à l'état brut, songea-t-il. Il ne fallait en aucun cas qu'il soit un élément discordant dans les grandioses événements qui étaient sur le point d'ébranler les cieux innocents.

Tremblant d'énervement, il s'assit. Et ce fut comme un engrenage qui s'enclenchait. La jeune femme surgit de la nuit et se rua sur lui. Elle portait toujours sa robe sombre mais ne paraissait qu'à peine s'apercevoir que les plis entravaient sa course. Elle se laissa choir sur le pont devant le pilote. Ses yeux étaient de grands ovales d'ombre où brillait une flamme d'excitation et — D'Ormand en éprouva un choc — de terreur.

Aussitôt, ses nerfs se tordirent sous l'impact des formes émotionnelles d'une puissance et d'une intensité brutales qu'elle projetait en lui. Une seconde chance lui avait été accordée, lui apprit l'extraordinaire message. Si, maintenant, il réussissait à se servir d'elle pour se transformer en un centre anodal, il contribuerait à la victoire. Et elle ne serait pas condamnée à l'exil. Pour avoir aimé ce qu'il lui avait fait, elle avait obscurci les forces de pureté.

Elle lui transmit encore autre chose mais, arrivé à ce point, l'esprit de D'Ormand cessa de traduire en pensées les émotions qu'il absorbait. L'astronaute se mit sur son séant, sidéré. Cela ne l'avait pas frappé sur le moment mais il se rappela soudain que les hommes avaient dit qu'il avait déjà rendu temporairement inutilisable une femme en tant que centre nodal.

A cause d'un seul baiser !

Ainsi, la vieille, la si vieille relation unissant l'homme et la femme n'avait pas perdu sa puissance. Fugitivement, D'Ormand s'imagina courant d'un bout à l'autre du vaisseau comme un

voleur dans la nuit, dérobant des baisers à toutes les femmes qu'il pouvait rencontrer et désorganisant totalement la nef des ténèbres.

Avec une convulsion mentale, il chassa cette pensée. Imbécile ! Stupide imbécile ! s'injuria-t-il. Nourrir des idées pareilles alors que chacun des éléments de son corps devrait se concentrer sur la tâche d'une importance suprême consistant à coopérer avec ces gens et à rester vivant.

La jeune femme le secoua violemment et D'Ormand revint à la réalité. L'espace d'un instant, il résista. Puis la volonté de sa compagne s'infiltra en lui : s'asseoir en tailleur, lui prendre les mains et fermer son esprit...

Il s'exécuta. Il la vit s'agenouiller en face de lui, refermer ses mains sur les siennes et clore ses paupières. Elle paraissait en prière.

Partout, hommes et femmes étaient rassemblés en groupes, l'homme assis jambes croisés, la femme à genoux. Au début, dans la demi-obscurité, D'Ormand eut du mal à voir comment les choses se passaient exactement quand un groupe comprenait deux femmes ou plus pour un seul homme. Mais, presque immédiatement, il s'aperçut qu'il y avait justement un groupe de ce type à sa gauche. Les quatre personnages étaient disposés en cercle et faisaient la chaîne avec leurs mains.

Il tourna son attention vers le second vaisseau. Là aussi, il y avait des hommes et des femmes qui se tenaient par la main.

D'Ormand, dont les sens étaient à l'affût, avait l'impression que les étoiles contemplaient un spectacle qu'elles n'avaient pas été créées pour voir, l'ultime et pieux préliminaire de la bataille. Avec un cynisme farouche, terrible, il attendait que la séance de purification prenne fin, que les couteaux étincelants surgissent du vide et viennent à la vie dans les mains avides que, sans doute, le désir de l'action démangeait déjà.

Comment ne pas être cynique en constatant ce fait infiniment démoralisant que, au bout de trente millions d'années, la guerre existait encore ? Elle avait subi une métamorphose totale mais c'était toujours la guerre !

Ce fut en cet instant lugubre que D'Ormand devint un centre anodal. Quelque chose palpita dans son corps. Une sorte de pulsation. C'était un choc électrique, pas une brûlure déchirante. C'était une flamme chantante qui gagnait en intensité. Et qui grandissait, grandissait, devenait jubilation, revêtait tout un kaléidoscope de formes matérielles.

L'espace se fit nettement plus brillant. La galaxie dardait sur lui son flamboiement. Les soleils, qui avaient été des ponctuations

brouillées dans l'immensité du ciel, s'enflaient monstrueusement quand son regard se posait sur eux pour redevenir de simples points dès qu'il se retournait.

La distance se dissolvait. L'espace tout entier se recroquevillait, se prêtant docilement sous la sublime magnification de la vision de D'Ormand. Un milliard de galaxies, un quadrillion de planètes livraient leurs multiples secrets à la terrible acuité de son regard.

Il vit des choses sans nom avant que son esprit colossal émerge de cette inconcevable plongée dans l'infini. De retour sur le noir vaisseau, il discerna avec une lucidité sans bornes le but de la bataille qui se déroulait. Une bataille où c'étaient les esprits et non les corps qui s'opposaient. Et le vainqueur serait celui des deux vaisseaux dont les occupants réussiraient à utiliser la puissance de l'une et l'autre nef pour se fondre à l'énergie universelle.

L'immolation de soi-même était l'objectif suprême de chaque équipage. Ne faire qu'un avec la Grande Cause, immerger à jamais son esprit dans l'éternelle énergie, se...

Se *quoi*?

Le frisson de répulsion était monté des profondeurs les plus intimes de son être. Et l'extase prit fin. En un clin d'œil. Instantanément, D'Ormand réalisa que, horrifié par le sort que les Iir considéraient comme la victoire suprême, il avait lâché les mains de la fille, brisé le contact avec l'énergie universelle. A présent, il était assis dans l'obscurité.

D'Ormand ferma les yeux et banda chacun de ses nerfs, se cuirassant pour empêcher que se renouvelle le choc hideux. Quel destin diabolique, incroyable ! Et ce qu'il y avait de plus terrifiant, c'était qu'il y avait échappé de justesse.

Car les Iir avaient gagné. La dissolution finale dont ils étaient assoiffés leur était maintenant échue en partage. L'état anodal, songea-t-il faiblement, n'était pas une mauvaise chose en soi. Mais il n'était pas prêt à entrer en communion avec les grandes forces des ténèbres.

Les ténèbres ? Son esprit se figea. Pour la première fois, il prit conscience d'une chose que, dans le tourbillon d'émotions qui l'agitait, il n'avait pas encore remarquée. Il n'était plus assis sur le pont du vaisseau iir. Il n'y avait plus de pont.

Et il faisait terriblement sombre.

D'Ormand se contorsionna — et il vit l'autre navire. Très haut dans le ciel et loin, très loin. Il disparut aux yeux de l'astronaute.

Le combat avait donc pris fin. Mais alors ?

Les ténèbres ! Les ténèbres partout ! Une certitude apparut

bientôt à D'Ormand : les Iir avaient gagné. Ils étaient maintenant glorieusement intégrés à l'énergie universelle avec laquelle ils avaient fusionné avec extase. Maintenant que s'étaient évanouis ses créateurs, la plate-forme était revenue à un état énergétique plus fondamental, elle avait cessé d'exister. Mais l'astronef ?

La panique submergea D'Ormand. D'abord, il s'efforça désespérément de fouiller du regard toutes les directions en même temps, s'acharnant à scruter l'obscurité environnante. En vain. C'est au milieu de ces efforts que lui vint la révélation de la vérité.

L'astronef devait s'en être allé au moment où la plate-forme s'était dématérialisée. Le contact n'avait pas été coupé et, compte tenu de son énorme vitesse latente, l'engin avait filé à quatre-vingt-dix-neuf millions de milles à la seconde.

D'Ormand était seul dans l'immensité de la nuit intergalactique où il flottait.

C'était le bannissement.

Les premiers effluves passionnels de la peur se replièrent, strate par strate, à l'intérieur de son corps. Après avoir parcouru toute l'étendue de leur spectre, les pensées qu'ils entraînaient dans leur sillage glissèrent comme avec lassitude au fond des oubliettes du cerveau de D'Ormand.

Ce n'est qu'un début, songea ce dernier avec effroi. Tant qu'il resterait sain d'esprit, il subirait souvent cet assaut passionnel et intellectuel qui irait s'émoussant au fil des heures. Le souvenir de la jeune femme reviendrait le hanter.

Ses pensées prirent soudain un autre tour. Une sorte de soupçon lui fit froncer les sourcils, il tourna la tête à droite et à gauche. Enfin, il distingua sa silhouette qui se découpait vaguement sur la toile de fond nébuleuse de la lointaine galaxie.

Elle était tout près, conclut-il, passé son premier affolement. A quelques mètres de lui. Leur dérive les rapprocherait lentement l'un de l'autre et ils seraient pris dans un mouvement de révolution à l'instar des corps célestes. Mais leur orbite serait extrêmement courte.

Suffisamment courte pour qu'ils puissent établir un circuit nodal-anodal, par exemple. Alors, grâce à la puissance olympienne, au pouvoir colossal qui en découlerait, D'Ormand localiserait son astronef et, instantanément, il le rejoindrait à la vitesse de l'éclair.

Et ce fut la fin de la nuit, la fin de la solitude.

Dès qu'il eut réintégré l'astronef, D'Ormand s'employa à déterminer sa position. Il avait une conscience aiguë de la présence

de la jeune femme à côté de lui mais sa tâche requérait toute son attention. En premier lieu, il fallait, s'armant de patience, calculer par la méthode des essais et des erreurs les nouvelles coordonnées galactiques, la latitude et la longitude de la gigantesque balise céleste qu'était Antarès. Après les avoir évaluées, il serait facile de trouver la position qu'occupait Mira la resplendissante en l'an 3 000 000 ap. J.-C.

Mira n'était pas là.

Sidéré, D'Ormand fit jouer ses doigts engourdis et haussa les épaules. Bételgeuse ferait aussi bien l'affaire.

Mais Bételgeuse ne fit pas l'affaire. Il y avait bien une grosse étoile rouge ayant les mêmes dimensions mais elle était décalée de cent trois années-lumière par rapport à la position qu'elle aurait dû occuper. Cent trois années-lumières de moins ! C'était ridicule ! Cela eût impliqué une inversion de chiffres !

D'Ormand se mit à trembler. D'une main hésitante, il entreprit de calculer la position du soleil compte tenu de l'effarante éventualité qui venait de se faire jour dans son esprit.

Ce n'était pas dans le futur qu'il était allé mais dans le passé. Et la machine temporelle avait été mal réglée car, en se libérant, elle l'avait précipité approximativement en l'an 37 000 av. J.-C.

La pensée de D'Ormand fit halte comme pour reprendre son souffle. Y avait-il des hommes à cette époque ?

Il se tourna péniblement vers la jeune femme, s'assit en tailleur sur le plancher de l'habitacle et lui fit signe de s'agenouiller. Il lui tendit les deux mains. La force anodale expédierait l'astronef et ses occupants sur la Terre.

Il fut surpris de voir que la fille ne faisait pas mine de s'approcher de lui. Ses yeux bruns, dont il distinguait la couleur dans la lumière tamisée qui éclairait la cellule, le contemplaient avec indifférence.

Elle semblait ne pas comprendre. D'Ormand se mit debout, marcha vers elle, la prit par le bras et lui fit signe de se mettre à genoux.

Elle se dégagea d'un mouvement brusque. Bouleversé, il la regarda et comprit qu'elle avait résolu de ne plus jamais servir d'auxiliaire nodal. Elle avança vers lui, l'étreignit et l'embrassa.

Il la repoussa. Puis, stupéfait de sa propre brutalité, lui caressa l'épaule. Lentement, très lentement, il alla se rasseoir dans le fauteuil de pilotage et se mit à calculer les orbites, la puissance de freinage des soleils les plus proches, la quantité d'énergie dont disposaient encore ses réacteurs. Il lui faudrait sept mois, conclut-il. Un temps suffisant pour apprendre à la jeune femme les rudiments du langage articulé...

Le premier mot cohérent qu'elle prononça fut la transposition de son nom. Elle l'appelait Idorn, déformation qui remit l'esprit de D'Ormand sur ses rails. Il sut comment il allait la baptiser.

Lorsqu'ils se posèrent sur une vaste planète vierge recouverte de forêts verdoyantes, elle s'exprimait encore avec hésitation mais l'ardeur qui vibrait dans sa voix effaçait presque entièrement ce qui faisait d'elle une créature étrangère.

Désormais, il était plus facile de voir en elle Eve, la mère de tous les hommes.

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : Ship of darkness.

CLIFFORD D. SIMAK

Jamais vous ne repartirez

RIEN, absolument rien ne pouvait arrêter une compagnie de reconnaissance planétaire humaine. C'était un corps spécialisé créé en vue d'une seule et unique mission : établir une tête de pont sur un monde étranger, faire le vide autour de ce périmètre et édifier une base pour se donner un peu d'air. Puis défendre ce bastion contre tout agresseur jusqu'à l'heure du départ.

La base édifiée, les cerveaux du détachement se mettaient au travail. Ils retournaient le terrain comme un gant, l'enregistraient sur bandes magnétiques, l'emprisonnaient dans des chaînes de symboles griffonnées sur les carnets de route. Ils le photographiaient, l'analysaient, le réduisaient en graphiques, en courbes fignolées et conventionnelles, en fiches récapitulatives qui n'avaient plus qu'à être insérées dans les dossiers galactiques.

Si une planète donnait asile à la vie, et cela arrivait parfois, on faisait des pieds et des mains pour obtenir une réaction à la stimulation. Quelquefois, la réaction était d'une extrême violence ; en d'autres cas, elle présentait une subtilité infiniment plus dangereuse. Mais on avait les moyens de maîtriser et la violence et la subtilité car les légionnaires et leurs auxiliaires robotiques dont l'entrainement était poussé jusqu'aux limites ultimes étaient capables de faire face à presque toutes les situations.

Pour autant qu'on le sût, rien dans la galaxie ne pouvait arrêter une compagnie de reconnaissance humaine.

Confortablement installé dans le foyer désert, faisant tourner entre ses doigts un verre où tintaient des glaçons, Tom Decker suivait des yeux avec satisfaction les premiers robots qui émergeaient des profondeurs de la soute. Ils remorquaient un tapis roulant qu'ils se mirent en devoir de monter et de fixer aux montants prévus à cet effet sous le regard nonchalant de l'homme.

Decker tourna la tête en entendant le cliquetis de la porte qui s'ouvrait.

— « Je peux entrer, chef ? » demanda Doug Jackson.

— « Je vous en prie. »

Jackson s'approcha de la grande baie concave et se perdit dans

la contemplation du paysage. « Quelle est votre opinion, chef ? »

Decker haussa les épaules. « Un chantier de plus. Ça durera six semaines. Ou six mois. Tout dépend de ce que nous trouverons. »

Jackson s'assit à côté de lui. « Cette fois, j'ai l'impression que ça sera dur. Les mondes de jungle sont toujours un peu plus empoisonnants que les autres. »

— « Il s'agit d'un chantier, un point c'est tout, » grommela Decker. « Un nouveau travail à mener à bien. Un nouveau rapport à rédiger. Après, on expédiera un détachement de mise en exploitation ou un malheureux troupeau de colons bêlants. »

— « A moins qu'ils ne classent le rapport et laissent la poussière s'accumuler dessus pendant les mille ans à venir. »

— « Ils feront ce qu'ils voudront. Nous, notre boulot c'est de transmettre un rapport. Ce qu'on en fait ensuite, ce n'est plus notre affaire. C'est eux que ça regarde. »

Les deux hommes se turent, surveillant les six robots qui halaient la première caisse. Ils en arrachèrent le couvercle et déballèrent le septième robot dont ils alignèrent avec ordre les différents éléments sur le sol damé. Cela fait, travaillant avec une parfaite coordination et sans la moindre hésitation, ils reconstituèrent le N° 7, boulonnèrent son cerveau à l'intérieur de son crâne de métal, enclenchèrent la commande d'activation et refermèrent le capot thoracique.

Le N° 7 resta un moment immobile, vacillant sur ses jambes. Il balança les bras d'un mouvement incertain, secoua la tête de droite à gauche. Enfin, s'étant orienté, il s'approcha d'un pas vif de ses congénères pour les aider à manipuler la caisse contenant le N° 8 qui arrivait en glissant sur le tapis roulant.

— « Cela prend un peu plus de temps mais ça fait gagner de la place, » dit Decker. « Nous serions obligés d'embarquer la moitié seulement de nos robots si nous ne les démontions pas après chaque mission. De cette manière, le problème du stockage est simplifié. »

Songeur, il porta son verre à ses lèvres. Jackson alluma une cigarette et murmura : « Un jour, nous tomberons sur quelque chose contre quoi nous serons impuissants. »

Decker renifla avec mépris.

Mais Jackson insista : « Cela arrivera peut-être ici. » Il tendait la main vers la jungle de cauchemar que l'on apercevait au-delà de la vaste plaque panoramique incurvée.

— « Vous êtes un romantique, » répliqua sèchement Decker. « Vous êtes amoureux de l'inattendu. En outre, vous êtes un bleu. Quand vous aurez une douzaine d'expéditions de plus dans les reins, vous ne penserez plus de la même façon. »

— « Cela peut arriver, » fit Jackson avec entêtement.

Decker hocha la tête, presque avec somnolence. « Peut-être. Pourquoi pas, au fond ? Cela ne s'est jamais produit mais je suppose que ce n'est pas impossible. A ce moment-là, nous filerons en vitesse. Mener un combat sans espoir, le dos au mur, ne fait pas partie de nos attributions. Si nous rencontrons un obstacle insurmontable, nous ne nous attardons pas. Nous ne prenons pas de risques. »

Il but une gorgée et ajouta : « Pas même de risques calculés. »

La fusée s'était posée au sommet d'une colline basse au centre d'une clairière que dissimulaient de hautes herbes émaillées de fleurs exotiques. Au pied du monticule coulait paresseusement une large rivière couleur chocolat qui se frayait sa voie à travers l'immense forêt et son fouillis de lianes.

A perte de vue c'était la jungle, une masse sombre et lugubre qui, même derrière la vitre de quartz du hublot panoramique, semblait exhaler un capiteux relent de danger dont les effluves montaient à l'assaut de la colline. Il n'y avait aucun signe de vie apparent mais l'on devinait, presque instinctivement, la présence d'une conscience tapie dans les sentiers profonds et les tunnels de la forêt.

Le N° 8 avait été activé et les huit robots s'étaient répartis en deux groupes de sorte qu'ils pouvaient maintenant s'occuper de deux caisses à la fois.

— « Comme ici, » dit Decker reprenant la conversation là où elle s'était interrompue en faisant un geste avec son verre, vide à présent. « Pas de risque calculé. Nous faisons d'abord sortir les robots. Ils déballent et remontent leurs camarades. Quand ils sont tous à pied d'œuvre, ils s'attaquent aux machines, ils les installent et les mettent en marche. Inutile qu'un homme pose le pied dehors avant que le vaisseau soit protégé par une ceinture d'acier. »

Jackson poussa un soupir. « Vous avez sans doute raison. Rien ne peut arriver. Nous ne prenons pas de risques. Pas un seul risque. »

— « Pourquoi en prendrions-nous ? » Decker se leva et s'étira. « J'ai une ou deux choses à faire. Des vérifications de dernière minute, etc. »

— « Je vais rester encore un moment ici. J'aime bien observer ce qui se passe. Pour moi, c'est tout nouveau. »

— « Dans vingt ans, vous serez blasé. »

Une pile de rapports préliminaires s'entassaient sur le bureau de Decker. Il les feuilleta lentement et avec soin, enregistrant

mentalement toutes les données essentielles relatives au monde extérieur.

Il travaillait avec flegme, passant un coup de langue sur un gros pouce spatulé pour mieux faire glisser les feuillets qu'il reposait à sa droite, à l'envers, après les avoir parcourus.

Atmosphère : pression légèrement supérieure à celle de la Terre ; forte proportion d'oxygène.

Gravité : un peu plus intense que sur la Terre.

Température : élevée. Il faisait toujours chaud sur les mondes de jungle. Dehors, la brise soufflait. Peut-être soufflait-elle la plupart du temps. Ce serait un avantage.

Rotation : le jour comptait trente-six heures.

Radiations : la radioactivité locale était inexistante mais la planète recevait un rayonnement dur en provenance du soleil.

Il faudra faire attention à cela, songea Decker.

Comptage bactériel et viral : normal. Des tas de micro-organismes. Pas particulièrement dangereux, semblait-il. D'autant que tous les membres de l'expédition étaient bourrés jusqu'aux sourcils de vaccins, d'immunisants et d'hormones. Mais on n'était jamais sûr de rien. Pas à cent pour cent, en tout cas. Decker avait dit à Jackson que l'on ne prenait pas de risques calculés : or, c'en était un et il n'y avait rien à faire. Si une bestiole décidait de vous prendre comme hôte et si vous n'aviez pas les antigènes voulus pour lui faire face, c'était à la grâce de Dieu.

Facteur vie : beaucoup d'émanations. La végétation, voire le sol lui-même, devaient probablement grouiller de toutes sortes de formes de vie repoussantes. Et nocives, c'était plus que vraisemblable. Mais c'était une simple question de routine. Là, pas de risques à prendre. On retournait le sol même s'il n'y avait pas de vie — ne serait-ce que pour s'assurer qu'il n'y en avait pas.

Un coup fut frappé à la porte. « Entrez, » cria Decker.

C'était le capitaine Carr, le chef du détachement de la Légion.

Carr salua d'un geste sec et nerveux Decker qui, sans se lever, lui adressa en réponse un salut délibérément nonchalant. Il n'y avait aucune raison, se disait-il, de laisser se créer une apparence d'égalité car, en réalité, il n'y avait pas égalité entre les deux hommes. Un capitaine de la Légion était hiérarchiquement l'inférieur du commandant responsable d'une compagnie de reconnaissance galactique.

— « Je viens vous présenter mon rapport, » annonça Carr. « Nous sommes prêts à débarquer. »

— « Mes compliments, capitaine. »

Que racontait-il, cet imbécile ? La Légion était toujours prête,

elle serait toujours prête — ce n'était rien de plus qu'une tradition. Alors, à quoi bon ce formalisme guindé et creux ?

Sans doute ce comportement était-il naturel pour un garçon comme Carr. La Légion, avec sa stricte discipline, son sens du service qui faisait sa fierté et qui remontait à un passé si reculé, ses traditions, attirait les hommes comme lui. C'était une admirable école de perfectionnement pour pète-sec accomplis.

Des soldats de plomb mais des soldats de plomb sans défaut ! Jamais la galaxie n'avait connu une troupe de combattants plus aguerris. Entraînés et disciplinés comme il n'était pas possible, imbibés de sérums et d'hormones contre toutes les maladies connues susceptibles d'être contractées sur les mondes étrangers, ayant suivi des cours de psychologie extra-terrestre, sévèrement endoctrinés afin d'exalter au plus haut point leurs aptitudes à la survivance pour leur permettre de tenir le coup même dans les situations les plus défavorables...

— « Quant à nous, capitaine, nous ne serons pas prêts avant un certain temps. Les robots viennent à peine de se mettre au déballage. »

— « Parfait. Nous attendrons vos ordres. »

— « Je vous remercie, capitaine, » dit Decker, laissant ainsi clairement entendre qu'il souhaitait mettre fin à l'entretien. Pourtant, lorsque Carr se dirigea vers la porte, il le rappela.

— « Oui ? » fit l'officier d'une voix interrogative.

— « Je songeais à quelque chose. Une simple supposition, notez-le bien. Pouvez-vous imaginer que nous rencontrions une difficulté dont la Légion serait incapable de triompher ? »

L'expression de Carr était un pur délice. « Je crains de ne pas comprendre le sens de cette question. »

Decker soupira. « Le contraire m'eût étonné. »

Avant la nuit, la totalité de l'équipe robotique était à pied d'œuvre et elle avait installé suffisamment de machines pour établir un petit cercle de postes d'alerte tout autour du vaisseau.

Un lance-flammes dénuda un anneau d'un rayon de cent cinquante mètres dont la fusée était le centre. Un générateur de radiations inonda le sol d'émanations mortelles à l'état pur. Le résultat fut terrifiant. En certains endroits, la terre paraissait littéralement bouillonner tandis que les créatures moribondes s'acharnaient en vain à échapper à la mort qui s'abattait sur elles.

Les robots branchèrent de gigantesques batteries de projecteurs qui illuminèrent le faîte de la colline comme en plein jour et le travail se poursuivit.

Pas un seul humain n'avait encore posé le pied hors du vais-

seau. Les stewards robots mirent le couvert dans le foyer pour que les convives puissent voir ce qui se passait à l'extérieur.

Le détachement au grand complet, à l'exception des légionnaires confinés dans leurs quartiers, était déjà réuni quand Decker fit son entrée.

— « Bonsoir, messieurs. » Il s'assit à la place d'honneur et les autres s'installèrent à leur tour à grand renfort de grincements de chaises.

Le commandant joignit les mains et inclina la tête. Ses lèvres s'ouvrirent pour prononcer la bénédiction habituelle. Mais, au moment où il allait parler, il hésita et ce furent d'autres mots que ceux qu'il avait mille fois récités par cœur qui sortirent de sa bouche :

— « Père bien-aimé, nous sommes là, Tes serviteurs, sur une terre inconnue et nous sommes gonflés d'un mortel orgueil. Enseigne-nous l'humilité et guide-nous vers la connaissance avant qu'il soit trop tard car les hommes, en dépit de leurs lointains voyages et de leurs œuvres puissantes, sont toujours des enfants devant Tes yeux. Bénis le pain que nous allons rompre, nous T'en supplions, et maintiens-nous toujours dans Ta miséricorde. Ainsi soit-il. »

Il releva la tête et son regard fit le tour de la table. Quelques convives paraissaient surpris. Les autres étaient amusés.

Ils se demandent si je suis en train de craquer, songea Decker. Ils sont en train de se dire que le Vieux perd les pédales. Au fond, c'est peut-être vrai. Pourtant, tout allait bien jusqu'à cet après-midi. Jusqu'à ce que le jeune Doug Jackson...

— « C'était bien dit, » fit MacDonald, le chef mécanicien. « Je vous en remercie, chef. Certains d'entre nous feraient bien de méditer un peu sur ces paroles. »

Les plats et les assiettes commençaient de circuler d'un bout de la table à l'autre dans un cliquetis banal et familier de porcelaine et d'argenterie.

— « C'est un monde qui me semble intéressant, » déclara Waldron, l'anthropologue. « Je faisais des observations avec Dickson juste avant le coucher du soleil. Nous avons cru voir quelque chose du côté de la rivière. Quelque chose de vivant. »

Decker émit un grognement et se servit une assiettée de pommes frites. « Il serait bien étonnant qu'il n'y ait pas de vie ici. Le générateur de radiations a prouvé qu'il y en avait en pagaille. »

— « Ce que nous avons vu, Waldron et moi, » laissa tomber Dickson, « avait l'air humanoïde. »

Decker considéra le biologiste en plissant les paupières. « Vous en êtes sûr ? »

Dickson secoua la tête. « Non, pas absolument. La lumière était mauvaise. J'ai eu l'impression de discerner deux ou trois silhouettes. Des silhouettes filiformes. »

Waldron acquiesça et renchérit : « Cela ressemblait à des bonshommes gribouillés par un enfant : un trait pour le corps, deux pour les bras, deux pour les jambes et un rond en guise de tête. C'était une forme angulaire et disgracieuse. Décharnée. »

— « Pourtant, leurs mouvements sont pleins de grâce. Ils se déplacent comme les chats. Un peu comme s'ils flottaient. »

— « Nous serons bientôt fixés, » fit doucement Decker. « Dans un jour ou deux, on leur donnera la chasse. »

C'est drôle, pensa-t-il. A chaque mission il y a toujours quelqu'un pour signaler qu'il a repéré des humanoïdes. En général, il n'y en a pas. C'est un jeu de l'imagination. Probablement provoqué par le désir auquel aspirent les hommes qui se retrouvent dans un lieu étranger, si loin de leurs frères, de rencontrer une forme de vie qui leur soit vaguement familière.

Pourtant, d'habitude, les humanoïdes en chair et en os sur lesquels il arrivait qu'on tombât avaient un aspect si peu conformiste et si repoussant que, par comparaison, une pieuvre eût fait l'effet d'une créature pleinement humaine.

Franey, le patron de l'équipe de géologie, prit la parole : « J'ai repensé aux montagnes qui s'élèvent à l'ouest, celles que nous avons remarquées en arrivant. Des montagnes jeunes sont un bon matériel de travail. Elles ne sont pas encore érodées et il est plus facile de trouver ce qu'elles recèlent. »

— « Entendu. C'est de ce côté que nous enverrons les premiers groupes de reconnaissance, » lui promit Decker.

Là-bas, de l'autre côté de la baie d'observation, les projecteurs flamboyaient dans la nuit. Les robots miroitants s'activaient. De pesantes machines allaient et venaient lourdement ; d'autres, plus petites, se hâtaient comme des cancrelats effrayés. Au sud, d'immenses langues de feu jaillissaient et le ciel rougeoyait : les lance-flammes étaient en action.

— « Ils sont en train de construire un terrain d'atterrissage, » expliqua Decker. « Il y a une avancée de jungle dont le sol est absolument plat. On dirait un parquet. Il ne faudra pas beaucoup de travail pour transformer ce secteur en piste d'envol. »

Les stewards apportèrent le café, de l'alcool et une boîte de cigares. Decker et ses compagnons se laissèrent aller contre le dossier de leurs fauteuils, attentifs à l'animation qui se déployait au dehors. C'était la bonne vie.

— « Cette attente m'exaspère, » dit Franey en tirant placidement sur son cigare.

— « Ça fait partie du boulot. » Decker ajouta encore un peu de cognac dans son café.

A l'aube, les dernières machines étaient montées. Les unes étaient déjà en position, accomplissant la tâche qui leur était assignée, les autres étaient dans le parc. Les lance-flammes avaient élargi la zone de défrichement et trois générateurs de radiations fonctionnaient. Le terrain d'atterrissage était achevé et les turbo-réacteurs y étaient alignés comme à la parade.

Les robots qui n'étaient pas de service pour le moment avaient formé le carré pour occuper le minimum de place et leurs rangs constituaient un ensemble compact à l'ordonnance parfaite, réservoir de main d'œuvre attendant patiemment qu'on eût besoin de faire appel à ses ressources.

Finalement, la passerelle fut mise en place et les légionnaires descendirent sur deux files avec une précision irréprochable, si nets et si brillants que les machines devaient se sentir honteuses. Il n'y avait ni drapeau ni tambour car ils sont inutiles et la Légion était un organisme d'une efficacité impitoyable.

La colonne opéra sa conversion, les hommes se déployèrent et le front des troupes se fragmenta en escouades qui se dirigèrent vers le périmètre de la tête de pont. Alors, machines, légionnaires et robots prirent position le long de la frontière que la Terre avait établie sur ce monde étranger.

Les robots montèrent une tente aux rayures multicolores dont la brise agitait la toile, y installèrent des tables et des chaises, apportèrent un réfrigérateur plein de bière : l'appareil comportait des bacs à glaçons supplémentaires.

Les membres de l'expédition pouvaient enfin quitter l'abri du navire. Ils étaient en sûreté et disposeraient de tout le confort possible.

L'organisation, songeait Decker. L'organisation et l'efficacité. Ne rien laisser au hasard. Boucher toutes les failles avant même qu'elles ne deviennent des failles. Faire en sorte d'exercer un contrôle total et absolu sur un certain nombre de mètres carrés de planète. Et travailler à partir de ce tremplin.

Plus tard, naturellement, il faudrait bien prendre un certain nombre de risques : il est impossible de les éliminer tous. Des équipes partiraient en reconnaissance et, même avec toutes les garanties que le robot, la machine et le légionnaire étaient capables d'offrir, quelques aléas n'étaient pas exclus. On effectuerait des relevés topographiques aériens et cela impliquait encore un supplément de risques. Mais ils étaient réduits au strict minimum.

En outre, il y aurait toujours la base. Présentant une sécurité

absolue, elle était imprenable et un détachement de reconnaissance ou un appareil pourrait toujours s'y réfugier, on pourrait toujours expédier là où il le faudrait des renforts ou passer à la contre-attaque.

Le système était à toute épreuve. Dans les limites des capacités humaines.

Decker se demanda distraitement ce qui lui était arrivé la veille. Ç'avait été de la faute de ce jeune niais de Jackson, bien sûr ! Jackson était peut-être un biochimiste compétent mais ce n'était pas du tout l'homme qui convenait pour un travail de ce genre. Il y avait eu un cafouillage. La commission d'enquête n'aurait pas dû lui donner le feu vert, elle aurait dû déceler son instabilité émotionnelle. Certes, Jackson ne pourrait faire aucun mal mais il était susceptible de créer du désordre. Un prurit, voilà ce qu'il était ! Un prurit.

Decker choisit dans l'attirail qu'il avait déposé sur la table dressée à l'ombre de la tente aux vives couleurs un rouleau de papier cartographique qu'il déplia, lissa et fixa à l'aide de quatre punaises. Un tronçon de la rivière et les montagnes qui se dressaient à l'ouest y avait été grossièrement esquissés à grands traits de crayon. Un X inscrit dans un carré figurait la base. Le reste était vide.

Mais cela ne durerait pas longtemps. A mesure que les jours allaient se succéder, la carte prendrait forme.

Un turboréacteur s'éleva dans le ciel en rugissant, vira paresseusement sur l'aile et fila comme une flèche en direction de l'ouest. Decker alla jusqu'à l'entrée de la tente et suivit l'appareil des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu. Ce devaient être Jarvis et Donnelly qui étaient chargés d'effectuer un relevé préliminaire du secteur sud-ouest, entre la base et les montagnes.

Un autre avion décolla, laissant derrière lui un sillage de gaz brûlés, prit de la vitesse et bondit vers le ciel. Ce devaient être Freeman et Jones.

Decker revint à la table, s'assit sur une chaise et s'empara d'un crayon avec lequel il tapota nonchalamment la carte presque blanche. Le vacarme d'un troisième avion qui prenait l'air parvint à ses oreilles.

Il balaya la base du regard. Déjà, celle-ci était en train de perdre son aspect de terre brûlée. Elle commençait d'avoir une vague apparence terrestre. A cause de l'efficacité, du bon sens et du zèle des hommes de la Terre. Les garçons bavardaient par petits groupes. Un homme, assis sur ses talons, était en train

de discuter d'un quelconque problème avec trois robots accroupis. D'autres allaient et venaient, jaugeant la situation.

Decker eut un grognement de satisfaction. Des types capables, se dit-il. La plupart d'entre eux devraient attendre pour se mettre vraiment au travail que les premiers détachements d'éclaireurs soient rentrés. Mais, d'ici là, ils ne resteraient pas oisifs.

Ils prélèveraient des échantillons de sol auxquels ils feraient subir des tests. Des robots épanouis iraient capturer et ramèneraient les formes vivantes grouillant sous la surface et ces créatures menaçantes seraient épinglées en dépit de leurs contorsions, examinées, photographiées, passées aux rayons X, disséquées, analysées, observées, soumises aux réacteurs. On dresserait l'inventaire des arbres, des plantes, des herbes et on tenterait d'établir une classification. Des trépans fouilleraient le sol pour en extraire des carottes qui seraient étudiées. On analyserait l'eau de la rivière. Seines pêcherait à la drague quelques-uns des animaux qu'elle recélait. Wells ne pourrait s'empêcher de tracer des tableaux hydrologiques.

Et tout cela se ferait tout de suite, sur place, en attendant l'arrivée des premiers comptes rendus qui signaleraient les autres secteurs méritant d'être étudiés. Alors, le vrai travail commencerait. On s'y mettrait sans désemparer. Les géologues et les minéralogistes fouilleraient les entrailles de la planète. On créerait des postes d'observation météo. Les botanistes recueilleraient de vastes gammes d'échantillons. Chacun se consacrerait à la tâche pour laquelle il avait été formé. Les rapports afflueraient, qu'il faudrait collationner pour obtenir une image globale et cohérente.

Le travail ne manquerait pas. Il ne s'arrêterait ni jour ni nuit. Et, pendant tout ce temps, la base serait un petit morceau de Terre, un sanctuaire de quelques mètres carrés, un asile inviolable prêt à essuyer l'assaut de tout ce que cet univers inconnu pourrait mobiliser d'hostile.

Une brise légère s'infiltrait dans la tente, caressant les cheveux de Decker, faisant bruire les papiers, gonflant la carte inachevée que maintenaient les punaises. On est bien, songeait Decker. Mais cela ne durerait pas. Ça ne durait presque jamais.

Un jour, je trouverai une merveilleuse planète, un paradis où le temps sera toujours idéal, où l'on n'aura qu'à se baisser pour cueillir sa nourriture, où il y aura des indigènes intelligents avec qui l'on pourra parler et qui se montreront hospitaliers sur tous les plans. Alors, je ne repartirai pas. Je refuserai de partir lorsque le vaisseau sera prêt à appareiller. Je resterai jusqu'à la fin de mes jours dans ce coin ensorcelant d'une sale galaxie, d'une galaxie qui crève de faim, une galaxie ivre de violence et où l'on est seul, seul au-delà de toute expression.

Sortant de sa rêverie, il vit que Jackson, debout devant l'entrée de la tente, le regardait.

— « Qu'y a-t-il, Jackson ? » demanda-t-il avec une âpreté soudaine. « Pourquoi n'êtes-vous pas... »

Le biochimiste l'interrompit pour dire d'une voix entrecoupée : « Ils ont capturé un indigène, chef. Un de ceux que Waldron et Dickson ont vus. »

L'indigène était humanoïde mais il n'était pas humain.

La description de Waldron et de Dickson était juste : c'était une créature filiforme, la projection en chair et en os d'un griffonnage qu'aurait pu faire un enfant de quatre ans. Il était noir comme la poix et ne portait pas de vêtements mais dans ses yeux, enfoncés dans une tête ronde comme une citrouille, brillait une lueur qui était peut-être celle de l'intelligence.

Decker se raidit sous ce regard et se détourna. Les hommes se pressaient devant la tente, silencieux et attentifs. Ils étaient aussi tendus que lui.

Lentement, Decker allongea la main vers l'un des deux casques du mentographe. Quand ses doigts se furent refermés sur lui, il éprouva un vague mais intense sentiment d'aversion à l'idée de le coiffer. Il était pénible d'entrer en contact — ou d'essayer d'entrer en contact — avec un esprit extra-terrestre. Cela vous donnait comme une nausée qui vous contractait l'estomac. L'homme n'avait pas été créé pour cela, songeait Decker. C'était une expérience totalement étrangère à l'expérience humaine.

Sans hâte, il souleva le casque, l'ajusta sur son crâne et, d'un signe de la main, indiqua le casque jumeau.

L'humanoïde resta longtemps immobile, les yeux fixés sur lui. Il a du courage, rêva Decker. Il faut du courage, du courage à l'état brut pour supporter d'être ainsi brusquement transporté dans un environnement inconnu ayant surgi presque du jour au lendemain sur un terrain familier, pour rester là, immobile, tout droit, au milieu de créatures qui doivent lui faire l'effet de sortir d'un épouvantable cauchemar.

L'humanoïde fit un pas en avant, tendit le bras et saisit le deuxième casque qu'il mit en place avec maladresse. Pas une seconde son regard attentif et vigilant n'avait quitté celui de Decker.

Celui-ci s'efforça de se décontracter, d'adopter une attitude mentale qui ne soit que calme et que douceur. Il fallait faire bien attention à cela : ne pas effrayer les créatures étrangères mais les bercer, les apaiser, les plonger dans un bain amical. Elles étaient désorientées, bouleversées, et une pensée intempestive, le

moindre soupçon de brusquerie, même, était susceptible de les faire se raidir comme un ressort bandé.

Cet être est intelligent, songea Decker qui luttait pour obliger son esprit à rester silencieux, plus intelligent que sa vue ne pourrait le laisser croire. Il a assez d'intelligence pour comprendre que ce casque est destiné à être mis sur la tête. Et assez de cran pour obéir à cette suggestion.

Il capta la première émanation mentale de l'humanoïde filiforme, aussi immatérielle qu'une fumée, et son estomac se contracta violemment tandis qu'une sorte d'étau douloureux se refermait sur sa poitrine. Le message était vide de sens, il ne pouvait se traduire en mots mais il était comme entouré d'une aura d'étrangeté. Il se référait à un contexte non humain qui vous faisait grincer des dents. Decker s'appliqua à se détourner du ténébreux gouffre de répulsion et de dégoût qu'il sentait prêt à crever le vernis de douceur recouvrant son esprit.

Il pensa : « Nous sommes venus en amis. Nous sommes venus en amis. Nous sommes venus en amis. Nous sommes venus en amis. Nous sommes venus en amis. Nous sommes... »

L'humanoïde répondit : « Vous n'auriez pas dû venir. »

— « Nous ne vous ferons pas de mal. Nous sommes venus en amis. Nous ne vous ferons pas de mal. Nous ne vous ferons pas de mal. »

— « Jamais vous ne repartirez, » émit l'indigène.

— « Soyons amis, » répondit silencieusement Decker. « Soyons amis. Nous avons des présents pour vous. Nous vous aiderons. Nous... »

— « Vous n'auriez pas dû venir, » répéta la créature. « Mais vous êtes venus et vous ne repartirez jamais. »

Ne le contrarie pas, s'admonesta Decker. Ne le contrarie pas.

— « Eh bien, c'est d'accord. Nous resterons. Nous resterons et nous serons amis. Nous resterons et nous vous enseignerons. Nous vous donnerons les choses que nous vous avons apportées et nous resterons avec vous. »

— « Vous ne repartirez pas. » La pensée de l'humanoïde était si glacée, si logique et si catégorique que Decker frissonna. Son interlocuteur donnait un sens précis à chacun des mots qu'il pensait. Il ne dramatisait pas, ne cherchait pas à l'intimider. Mais il ne bluffait pas non plus. Il avait la conviction que les humains ne repartiraient pas, qu'ils ne vivraient pas assez longtemps pour quitter cette planète.

Decker sourit intérieurement.

— « Vous mourrez ici, » pensa l'indigène.

— « Mourir ? Qu'est-ce à dire ? »

Les pensées que percevait Decker trahissaient la répulsion à

l'état pur. D'un geste délibéré, l'humanoïde ôta son casque et le reposa avec précaution sur la table. Puis il fit demi-tour et s'éloigna. Personne ne tenta de l'arrêter. Decker se débarrassa à son tour de l'écouteur qu'il laissa tomber sans ménagements devant lui.

— « Jackson, décrochez-moi ce téléphone et dites à la Légion de le laisser passer. Qu'il s'en aille. Qu'on n'essaye pas de l'intercepter. »

Il s'affala dans son fauteuil et contempla le cercle des visages qui l'entouraient.

— « Alors, Decker ? » demanda Waldron. « Que se passe-t-il ? »

— « Il nous a condamnés à mort. Il a dit que nous ne quitterions plus cette planète. Que nous allions y mourir. »

— « Il va fort ! »

— « Cela n'avait pas l'air d'être des paroles en l'air. » Decker secoua la main avec lassitude. « Il n'en sait rien, bien sûr. Mais il croit vraiment être capable de nous empêcher de partir. Il croit que nous allons mourir. »

C'était vraiment cocasse ! Un humanoïde qui sort tout nu de la jungle et menace une compagnie de débarquement humaine de lui régler son compte, persuadé d'en avoir le pouvoir ! Et catégorique, avec ça ! Oui, c'était bouffon.

Mais les visages qui entouraient Decker ne souriaient pas.

— « Il ne faut pas se laisser impressionner, » déclara le chef de l'expédition.

— « Nous devrions quand même prendre toutes nos précautions, » suggéra Waldron.

Decker opina du menton. « Je vais donner immédiatement l'ordre d'alerte d'urgence et nous resterons en état d'alerte jusqu'à ce que nous soyons sûrs... jusqu'à ce que nous soyons... »

Sa voix se perdit. Sûrs de quoi ? Sûrs qu'un sauvage non-humain qui ne portait pas de vêtements, qui ignorait apparemment toute culture, eût le pouvoir d'anéantir un groupe d'hommes protégé par une enceinte d'acier, défendu par une garnison de machines, de robots et de combattants n'ignorant rien des finesses de l'extermination, prêts à réprimer impitoyablement et de façon foudroyante toute manifestation d'hostilité ?

C'était ridicule !

Parfaitement ridicule... Evidemment !

Et pourtant, il y avait de l'intelligence dans les yeux de cette créature. Pas seulement de l'intelligence : du courage aussi. L'humanoïde, seul au milieu d'un cercle d'êtres pour lui monstrueux,

n'avait pas bronché. Il avait affronté l'inconnu, avait dit ce qu'il avait à dire et était reparti avec une dignité que n'importe quel humain aurait été fier de montrer. Il avait deviné que les monstres qui se pressaient à l'intérieur du périmètre de la base étaient étrangers à son univers puisqu'il avait déclaré qu'ils n'auraient pas dû venir — et cette pensée impliquait qu'il avait conscience qu'ils venaient d'un autre monde. Il avait compris qu'il devait coiffer le casque du mentographe mais cet acte était-il une preuve de courage plus que d'intelligence ? Nul ne le saurait jamais car il était impossible de déterminer s'il avait pressenti la fonction de cet instrument. Dans l'ignorance, mettre ce casque sur sa tête avait été une manifestation de courage incommensurable.

— « Qu'en pensez-vous, Waldron ? »

— « Il va falloir faire attention, chef, » répondit l'interpellé d'une voix unie. « Surveiller chacun de nos pas et prendre toutes nos précautions maintenant que nous sommes prévenus. Mais il n'y a rien à craindre. Nous sommes en mesure de faire face à n'importe quelle situation. »

— « Il bluffait, » déclara Dickson. « Il essayait de nous effrayer pour nous obliger à décamper. »

Decker hocha la tête. « Je ne le pense pas. J'ai cherché à utiliser le bluff : cela n'a rien donné. Son assurance égale la nôtre. »

Le travail se poursuivait. La base ne fut pas attaquée.

Les turboréacteurs rugissants sillonnaient les airs, effectuant les relevés topographiques. Les brigades de reconnaissance s'ébranlèrent prudemment, flanquées de robots et de légionnaires, précédées par de pesantes machines qui hachaient menu la végétation, éventraient et brûlaient le sol pour ouvrir une route même là où le terrain était le plus hostile. Des postes d'observation radio-météorologiques furent implantés en des points éloignés et les téléscripteurs de la base commencèrent de crépiter à mesure que les renseignements leur parvenaient de ces stations.

D'autres détachements furent envoyés par avion en éclaireurs là où on estimait qu'une exploration et des investigations intensives s'imposaient.

Rien ne se produisait.

Les jours passèrent.

Les semaines passèrent.

Les machines et les robots maintenaient leur surveillance, les légionnaires se tenaient prêts à toute éventualité et les hommes s'activaient afin de pouvoir enfin quitter cette planète.

On découvrit une mine de charbon dont l'emplacement fut

porté sur la carte. On trouva un gisement de fer. Un riche dépôt de métaux radioactifs fut décelé dans les montagnes qui se trouvaient à l'ouest. Les botanistes cataloguèrent vingt-sept espèces de fruits comestibles. La base pullulait d'animaux qui avaient été capturés à titre de spécimens et que l'on conservait comme compagnons familiers.

Et un village indigène fut repéré.

Village était un bien grand mot : les huttes étaient primitives, le système sanitaire inexistant. La population était pacifique.

Decker abandonna son fauteuil sous la tente pour prendre la tête du détachement chargé de rallier cet établissement.

La colonne pénétra avec prudence dans l'enceinte du village ; les hommes avaient l'arme au poing mais ils prenaient garde à ne pas se déplacer trop rapidement, à ne pas parler trop vite, à ne pas faire le moindre geste qui eût pu être interprété comme un signe d'animosité.

Les autochtones les suivaient des yeux, assis devant leurs portes. Leur mutisme était total et c'était à peine si leurs muscles frémissaient. Ils se contentaient de regarder les humains qui se dirigeaient vers le centre de l'agglomération.

Là, les robots dressèrent une table sur laquelle ils disposèrent un mentographe. Decker prit place sur une chaise, ajusta le casque sur son crâne et attendit tandis que ses compagnons s'immobilisaient à l'écart.

L'attente dura une heure. Pas un seul humanoïde ne bougeait. Pas un seul ne s'avança pour coiffer le second casque.

Finalement, Decker reposa le sien avec découragement et dit :

— « C'est inutile. Il n'y a rien à faire. Allez prendre vos photos. Faites tout ce que vous voulez mais ne dérangez pas les indigènes et ne touchez à rien. »

Il sortit un mouchoir de sa poche et essuya ses joues moites de sueur. Waldron s'approcha et s'accota à la table. « Quelle conclusion en tirez-vous, chef ? » demanda-t-il.

Decker secoua la tête. « Il y a une chose qui me hante. Une seule idée et elle est sûrement fausse. Il n'est pas possible que j'aie raison. Mais, depuis qu'elle m'est venue, je n'arrive pas à m'en débarrasser. »

— « Ce sont des choses qui arrivent parfois. Ça a beau être parfaitement illogique, cela se colle à la cervelle comme une teigne. »

— « Je vais vous dire à quoi j'ai pensé. Les humanoïdes nous ont fait savoir tout ce qu'ils avaient à nous faire savoir. Ils n'ont plus envie de dialoguer avec nous. »

— « Vraiment ! »

Decker haussa les épaules. « C'est une drôle d'idée. Sans aucun fondement. Et qui n'a aucune vraisemblance. »

— « Je ne sais pas, » rétorqua Waldron. « Rien n'est vraisemblable, ici. Avez-vous remarqué que les indigènes n'ont pas d'outils de fer ? Nous n'avons pas vu la moindre bribe de métal. Les ustensiles culinaires sont fabriqués avec une sorte de bizarre pierre de savon. Les quelques rares instruments en usage sont lithiques. Pourtant, il existe une culture. Une culture et pas de métaux ! »

— « Ces êtres-là sont intelligents. Voyez comme ils nous observent. Ils n'ont pas peur. Ils attendent, c'est tout. Calmes et sûrs d'eux. Et celui qui est venu à la base... Il a compris à quoi servait le casque du mentographe. »

Waldron claqua songeusement la langue. « Nous ferions mieux de rentrer, » dit-il. « Il commence à se faire tard. » Il jeta un coup d'œil sur son poignet. « Ma montre est arrêtée. Quelle heure avez-vous ? »

Decker leva le bras et il eut comme un hoquet. Il se tourna lentement vers son compagnon.

— « La mienne s'est arrêtée, elle aussi, » fit-il dans un souffle presque inaudible.

Pendant quelques instants, les deux hommes demeurèrent pétrifiés, foudroyés par ce détail insignifiant, cet incident qui n'aurait dû être qu'un simple inconvénient mineur. Enfin, Waldron se redressa d'un bond et fit face aux hommes et aux robots immobiles :

— « Rassemblement ! » hurla-t-il. « Direction : la base. Et en vitesse ! »

Les hommes se regroupèrent en courant, les robots leur emboîtèrent le pas et la colonne se mit en marche. Les indigènes assis devant leurs portes la regardèrent sereinement s'éloigner.

Assis sur une chaise pliante, Decker prêtait l'oreille aux claquements de la toile de tente avec laquelle jouait le vent. On aurait dit qu'elle parlait et qu'elle riait toute seule. La lanterne suspendue au-dessus de la tête de l'homme se balançait doucement, faisant naître des ombres ondoyantes qui, par moment, donnaient l'impression d'être celles de choses mouvantes — vivantes. Un robot silencieux se tenait debout, rigide et compassé, à côté d'un des mâts. Flegmatique, Decker remua du bout du doigt le petit tas d'engrenages et de ressorts posé devant lui.

Inquiétant, songea-t-il.

Inquiétant et bizarre.

Toutes ces pièces d'horlogerie étalées devant lui... Ce n'étaient

pas seulement sa montre et celle de Waldron qui avaient été démontées mais beaucoup d'autres. Une multitude de montres réduites au silence, des montres qui avaient cessé de mesurer l'écoulement du temps.

Il y avait maintenant des heures que la nuit était tombée; pourtant, une activité à la fois fébrile et furtive régnait dans la base. Des hommes allaient et venaient dans l'ombre et l'on distinguait de temps en temps leur silhouette quand ils traversaient les zones illuminées par les projecteurs installés bien des semaines auparavant par les robots. On comprenait à leur démarche qu'ils se sentaient condamnés, que c'était là leur obsession. Cependant, et ils savaient bien, ils savaient au plus profond de leur être, qu'il n'y avait rien à craindre, qu'il n'existait rien dont on eût pu dire avec assurance : ceci est redoutable. Impossible d'affirmer que, dans telle ou telle direction, une chose se tapissait, menaçante, prête à fondre sur le camp.

Rien qu'un petit détail.

Les montres avaient cessé de fonctionner.

Un détail tout simple auquel il devait y avoir une explication simple.

Sauf que, songeait Decker, sur une planète étrangère, aucun événement, aucun accident, aucun incident ne peut être considéré comme quelque chose de simple relevant d'une explication simple. Car, sur les mondes lointains, la relation de cause à effet, les lois mathématiques régissant le hasard peuvent ne pas avoir la validité qu'elles ont sur la Terre.

Il n'existait qu'une seule et unique règle, se disait Decker.

Une seule : ne pas prendre de risque.

C'était la seule règle sûre, la seule règle à appliquer.

En conséquence, il avait rappelé toutes les brigades de reconnaissance, il avait ordonné à l'équipage de préparer le navire dans l'éventualité d'un appareillage urgent, il avait alerté les robots en leur donnant pour consignes de se tenir prêts à embarquer les machines au premier signal. Voire de les abandonner et de monter à bord sans elles si les circonstances l'exigeaient.

Ayant pris ces dispositions, Decker n'avait plus rien à faire. Sinon attendre. Attendre que les éclaireurs reviennent de la jungle. Attendre que l'on trouve une raison valable à la grève des montres.

Ce n'était pas un événement justifiant la panique. Il fallait en tenir compte et ne pas traiter la chose à la légère, cela rendait indispensable que l'on prenne un certain nombre de précautions mais il n'y avait pas de quoi perdre le sens de la mesure.

Je nous vois revenant sur la Terre et dire : « Vous comprenez, les montres se sont arrêtées. Alors... » Il se retourna en entendant un bruit de pas. C'était Jackson.

— « Quoi de neuf ? » lui demanda-t-il.

— « Les équipes sur le terrain ne répondent pas, chef. Le radio n'arrive pas à établir la liaison. Les récepteurs sont muets. »

— « Ne vous affolez pas, » bougonna Decker. « Ils finiront bien par répondre. Laissez-leur le temps. »

Ah ! si seulement il avait eu autant de conviction qu'il essayait d'en mettre dans sa voix ! Pendant une fraction de seconde, la terreur le submergea, serra sa gorge dans son étau. Il se maîtrisa, ravalant sa peur.

« Asseyez-vous, Jackson. Nous allons boire une bière et nous irons ensuite voir ce qui se passe du côté de la radio. » Du doigt, il frappa la table et ordonna : « Deux bières ! »

Le robot debout à côté du mât ne broncha pas.

« Deux bières ! » répéta Decker, un ton plus haut.

Le robot ne bougea pas davantage.

Le chef de l'expédition voulut se lever mais, soudain, ses jambes devinrent molles comme du coton. C'était inexplicable mais elles étaient incapables de le porter. Il renonça.

« Jackson, allez taper sur l'épaule de ce robot et dites-lui que nous voulons de la bière, » haleta-t-il.

Subitement livide d'effroi, Jackson se mit debout et s'approcha lentement du robot. A nouveau, Decker sentait la panique monter en lui et le prendre à la gorge.

D'une main hésitante, Jackson frappa doucement l'épaule du robot. Frappa plus fort. Le robot s'écroula.

Des bottes martelèrent le sol. Quelqu'un s'approchait de la tente en courant.

Avec un sursaut, Decker se redressa et se carra dans son fauteuil, les yeux fixés sur l'entrée.

C'était MacDonald, le chef mécanicien.

Celui-ci s'immobilisa en face de Decker et agrippa le rebord de la table. Depuis tant et tant d'années qu'elles se colletaient avec des moteurs rebelles, ses mains balafrées avaient pris une teinte noirâtre. Ses traits étaient convulsés, la sueur perlait à son front et il paraissait sur le point d'éclater en sanglots.

— « Le vaisseau, chef ! Le vaisseau... »

Decker secoua presque distraitement la tête. « Je sais, MacDonald. Il ne veut pas partir. »

Le chef mécanicien avala péniblement sa salive. « Les gros éléments ne laissent rien à désirer. Ce sont les petits accessoires... l'alimentateur... le... » Il s'interrompit brusquement et dévisagea fixement Decker. « Vous le saviez ? Comment le saviez-vous ? »

— « Je savais que cela finirait comme cela. Pas tout à fait de la même façon, peut-être. Mais cela devait finir ainsi d'une manière ou d'une autre. Je savais que la chance nous abandonnerait un jour ou l'autre. Naturellement, je fanfaronnais, je bombais le torse comme tout le monde... Mais je savais que cela arriverait. Je savais qu'un jour viendrait où une possibilité, une seule, nous échapperait quand nous les aurions toutes passées en revue, et que cette ultime faille, absolument insoupçonnable, serait naturellement celle qui entraînerait la catastrophe. »

Les indigènes ignorent le métal, songea-t-il. Il n'y a aucune trace de métal dans leur village. Leurs écuelles sont en saponite et ils ne portent pas d'ornements. Leurs outils sont en pierre. Pourtant ils sont assez intelligents, ils sont assez civilisés et leur niveau de culture est suffisant pour qu'ils puissent travailler le métal. Car il y en a : les montagnes de l'ouest recèlent un important gisement. Peut-être ont-ils essayé d'en tirer parti, il y a de nombreux siècles. Peut-être ont-ils façonné des outils de métal et les ont-ils vus se désagréger entre leurs mains au bout de quelques semaines.

Une civilisation sans métal. Une culture sans métal. C'était impensable ! Supprimez-lui le métal et l'homme retournera à la caverne. Supprimez-lui le métal, et il n'est plus qu'une créature rampante qui ne possède rien d'autre que ses mains nues.

Waldron entra d'une allure tranquille. « La radio est cuite et les robots meurent comme des mouches, » annonça-t-il. « La base ressemble à un tas de ferraille. »

Decker acquiesça. « Ce sont les pièces les plus délicates qui lâchent les premières. Comme les montres, les éléments de radio, les cerveaux robotiques et les mécanismes d'alimentation. Viendra ensuite le tour des générateurs et nous n'aurons plus ni lumière ni énergie. Puis les machines tomberont en panne et les armes des légionnaires ne pourront plus servir que de gourdins. Enfin, ce sera probablement le matériel lourd qui nous abandonnera. »

— « L'indigène nous a prévenus quand il est venu nous voir, » murmura Waldron. « Jamais vous ne repartirez, » disait-il.

— « Nous n'avons pas compris, » soupira Decker. « Nous avons cru qu'il nous menaçait et nous étions sûrs d'être trop puissants, trop bien protégés pour redouter quelque danger que ce soit. Mais ce n'était pas une menace : c'était une mise en garde. »

Il leva les bras dans un geste d'impuissance. « Que se passe-t-il exactement ? »

— « Personne ne le sait, » répondit tranquillement Waldron. « Pas encore, en tout cas. Plus tard, nous le découvrirons peut-être mais cela ne nous servira à rien. S'agit-il d'un microbe ? Pourquoi pas ? Ou d'un virus. Quelque chose qui mange le fer

lorsqu'il a été traité par la chaleur ou amalgamé à d'autres métaux. Ce n'est pas valable pour le minerai brut, sinon le gisement que nous avons détecté n'existerait plus depuis longtemps. »

— « Si c'est vrai, » dit Decker, « nous avons fourni à vos microbes le plus beau festin qu'ils ont eu depuis je ne sais quand. Depuis mille ans, depuis un million d'années ! Il n'y a pas de métal ouvré sur cette planète. Comment auraient-ils vécu sans rien avoir à se mettre sous la dent ? »

— « Je l'ignore. Si cela se trouve, il ne s'agit nullement d'un organisme se nourrissant de métal. C'est peut-être quelque chose de très différent. Une caractéristique atmosphérique. »

— « Nous avons analysé l'atmosphère. »

Mais au moment même où il prononçait ces mots, Decker prit conscience de leur stupidité. Certes, on avait analysé l'atmosphère mais comment aurait-on pu y déceler un élément inconnu, un élément que l'on n'avait encore jamais rencontré nulle part ? L'aune de l'homme était limitée — limitée à ce qu'il connaissait, limitée au cercle de son expérience.

L'homme prenait des mesures de sauvegarde contre ce qui était évident et imaginable : il ne pouvait se protéger contre l'inconnaissable et l'inimaginable.

Decker se leva. Jackson était toujours immobile à côté du mât, le robot démantibulé à ses pieds.

— « Eh bien, vous avez votre réponse, » dit le chef de l'expédition au biochimiste. « Vous souvenez-vous du jour de notre arrivée ? Nous avons tous les deux eu une conversation au foyer. »

Jackson hocha la tête. « Je m'en souviens. »

Subitement, Decker se rendit compte du silence qui enveloppait la base.

Une bouffée de vent venue de la jungle fit frémir le mur de la tente.

Alors, et pour la première fois depuis que l'expédition avait atterri, Decker remarqua l'odeur étrangère qui flottait dans la brise. L'odeur étrangère d'un monde étranger...

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : You'll never go home again !

LEIGH BRACKETT

La danseuse de Ganymède

1

LA VAGABONDE

TONY HARRAH entra dans le bazar de Komar et se dirigea vers la rue des Joueurs. Une lourde odeur de vin aigre émanait de lui, ses poches étaient légères et il n'était pas pressé. Qu'il gagne ou qu'il perde, il n'avait aucune raison de se hâter. Il était sur le sable, et Komar est une grève lointaine, une grève du bout du monde pour un Terrien.

Le vent soufflant doucement dans les venelles faisait ondoyer la flamme des torches qui brûlait éternellement sous le ciel rouge sombre. Un vent chaud qui avait l'odeur du soufre, celle du cœur volcanique de Ganymède. Même ici, sur le plateau qui dominait la jungle de trois cents mètres, on n'échappait pas à cette pestilence. Les toits coulissants des maisons étaient largement ouverts à la brise car il n'y avait pas d'autre bouffée d'air.

Au-dessus du bazar, la grande étoile d'or du Soleil flamboyait, radieuse, dans l'obscurité profonde de l'espace. Jupiter, nébuleux, strié d'écarlate, de pourpre et de gris, emplissait la moitié du ciel. Entre la planète et le Soleil se bousculaient les lunes éclatantes, resplendissantes, chacune réfléchissant à son tour la lumière de l'autre.

Ce spectacle somptueux laissait Harrah de marbre. Il y avait trop longtemps qu'il le contemplait.

Jouant des épaules, il se frayait sa voie vers la place où la rue des Joueurs rejoignait la rue des Pucelles et la rue des Voleurs. Tok l'aborigène, fils des forêts aux yeux de lémure, dont Harrah était le maître et qui lui vouait un amour sans partage, marchait sur ses talons telle une ombre duveteuse.

Quand il atteignit les abords de la place, Harrah entendit les premiers accents d'une musique aux rythmes sauvages. Au même moment, Tok leva une patte en forme de main, tira sur la chemise du Terrien et dit : « Attends, Seigneur ! »

L'homme, étonné par l'insistance qu'il y avait dans son ton, se

retourna. Il ouvrit la bouche pour répondre quelque chose mais la referma, paralysé par le regard de l'aborigène. Un regard étrange, un regard vide où dansait une flamme. La flamme de l'épouvante.

Tok se rua en avant, abandonnant Harrah, et s'immobilisa, silhouette ténébreuse entre les torches et les lunes. Il avait légèrement levé la tête pour flairer le vent. Ses narines frémissaient et, petit à petit, cette palpitation gagna le reste de son corps élancé. On aurait dit qu'à chaque aspiration, il s'imbibait de terreur. Sa chair se rétractait imperceptiblement et, finalement, il perdit toute apparence d'humanité, ne fut plus qu'un animal à l'arrêt prêt à s'enfuir. « Seigneur, » fit-il dans un souffle. « Seigneur... Le mal et la mort... Ils sont dans le vent ! »

Harrah réprima un frisson. La place où se pressait un vaste concours de gens n'offrait rien de particulier. Tout le cosmopolitisme de Komar y était réuni : les sans-terre, les sans-loi, les indésirables, les oubliés, la lie des Mondes Intérieurs auxquels se mêlaient les indigènes humains au teint sombre de Ganymède. Le seul facteur insolite était cette musique et elle n'avait rien d'effrayant : une flûte, un tambourin et une harpe double. La mélodie était rudimentaire et barbare mais elle vous faisait bouillonner le sang.

Pourtant, Tok, à demi tourné vers Harrah, avait le regard de quelqu'un qui a vu des choses interdites. « Va-t-en, Seigneur, va-t-en ! La mort rôde dans le vent ! »

Tandis qu'il parlait, un certain nombre de ses congénères, êtres poilus à forme humaine qui avaient quitté la jungle où ils étaient nés, s'étaient mis à battre en retraite. « Les démons, » gémissait l'un d'eux tout en courant. « Les démons aux yeux de ténèbres. »

— « Va-t-en, Seigneur, » répéta Tok d'une voix qui vacillait.

Il y avait dans ces mots une telle force de suggestion qu'Harrah faillit obéir. Mais il se maîtrisa et s'esclaffa : « Qu'y a-t-il, Tok ? » demanda-t-il dans la langue élémentaire des aborigènes. « Je ne vois pas de Démons. »

— « Ils sont parmi nous. Je t'en supplie, Seigneur... »

— « C'est ridicule ! » L'homme fit tinter les pièces de monnaie qu'il avait dans sa poche. « Ou je gagne un peu d'argent ou il faudra que tu voles pour qu'on puisse manger. Si tu veux t'en aller, je ne te retiens pas. »

Il envoya une claque amicale sur l'épaule tremblante de Tok et poursuivit son chemin à travers la foule qui encombrait la place. A présent, sa curiosité était piquée. Il voulait savoir ce qui avait épouvanté Tok et poussé les aborigènes à prendre le large.

Une fille dansait sur les pavés crasseux, tourbillon d'écarlate et de blanc, au rythme de la flûte, du tambourin et de la harpe. Les trois musiciens auraient pu être ses frères.

A en juger par ses bijoux et sa robe en haillons, c'était une Vagabonde, une de ces tziganes interplanétaires appartenant à la vaste tribu de l'espace, qui erraient de planète en planète mais n'étaient citoyens d'aucun monde. Le sang de ces bohémiens était un pot-pourri de toutes les races du système solaire capables de s'unir de façon féconde et c'étaient des hors-caste qui se situaient au-delà même du dernier barreau de l'échelle sociale.

Il y avait quelques-uns de ces errants à Komar mais cette fille était une nouvelle venue. Si Harrah l'avait déjà vue, il ne l'aurait pas oubliée. Jamais un homme ne pourrait l'oublier, se disait-il. A cause de quelque chose qu'il y avait dans son regard.

Sous l'éclat des torches, elle dansait à moitié nue dans ses guenilles bariolées. Sa chevelure avait des reflets roux et dorés. Sur son visage flottait un sourire d'ange et ses yeux étaient noirs.

Des yeux profonds, des yeux de nuit qui, eux, ne souriaient pas. Des yeux sombres, étrangers à la jubilation de son corps agile. Des yeux d'affliction, flamboyants, chargés de haine. Jamais Harrah n'avait lu autant d'amertume, autant de rage que dans ces yeux-là.

Il s'avança jusqu'à atteindre la limite de l'espace libre où évoluait la danseuse. Il était si près d'elle que sa chevelure l'effleurait presque au passage. Et, comme il la contemplait, il prit conscience d'un phénomène bizarre.

La musique était sensuelle et les pas même de la bohémienne étaient une invite aussi vieille que l'humanité. Pourtant, elle transmuait d'étonnante façon ces rythmes primitifs et bestiaux en quelque chose de frais et de ravissant. Un souvenir oublié remonta à la mémoire d'Harrah — souvenir de bouleaux argentés se balançant dans le vent.

Soudain, la femme s'arrêta devant lui, les bras levés, tandis que la flûte lançait, nostalgique, une note tremblotante. Elle dévisagea le Terrien basané et noueux qui n'avait qu'une poignée de pièces dans ses poches. Et son regard était une malédiction.

Harrah sentit physiquement la haine dont il était chargé ; c'était comme une entité vivante et avide. Une haine personnelle dont la violence l'ébranla. Il voulut dire quelque chose mais la Vagabonde était déjà repartie, légère comme feuille au vent tandis que la musique reprenait de plus belle.

Immobile, il attendit, en proie à une fascination subite dont il ne voulait pas briser l'envoûtement.

Entre ses pieds, un roquet furtif se mit à gronder.

Les chiens de Komar étaient issus d'ancêtres terriens, comme

tant de leurs semblables sur d'autres mondes. C'étaient des chiens perdus, des chiens errants, qu'avaient abandonnés les équipages qui faisaient escale, et ils hantaient les ruisseaux et les impasses étouffantes. Il y avait le même vacarme que d'habitude dans les venelles tortueuses du bazar, auquel s'ajoutaient les bouffées de musique qui montaient de la place. Mais le petit corniaud au pelage brun leva son museau vers le ciel et il hurla. Ce fut un long gémissement sauvage. Un peu plus loin, un autre chien le reprit, puis un autre, et encore un autre jusqu'à ce que, finalement, la place tout entière résonnât de ce concert canin. Et les cris se répandaient de ruelle en ruelle, tous les chiens de Komar pleuraient à l'unisson. C'était une clameur désolée et terrifiée. Un frisson glacé parcourut l'échine d'Harrah.

Il y avait quelque chose d'effrayant dans cet avertissement primitif venu du lointain passé de la Terre, inchangé sous cette lune étrangère.

La musique hésita et s'interrompit. La danseuse s'immobilisa, le corps incliné, en équilibre parfait. Le silence s'interrompit sur la place et, petit à petit, les voix humaines se turent : la cité tout entière tendait l'oreille à l'écoute des chiens.

La foule commença de s'agiter, mal à l'aise, et des murmures naquirent, se mêlant aux hurlements des chiens. La fille abandonna sa pose avec beaucoup de lenteur.

Quelque chose de rugueux heurta le genou de Harrah qui baissa les yeux et vit un chien sans race accroupi, prêt à sauter. La place était pleine d'ombres furtives se glissant entre les jambes des hommes. Maintenant, les chiens avaient cessé de hurler à la mort. Ils grondaient, ils grognaient et leurs crocs blancs étincelaient.

Le petit roquet poussa un nouveau gémissement, puis chargea pour prendre la danseuse à la gorge.

2

LES FRERES

ELLE ne poussa pas un cri. Se mouvant avec autant d'agilité que le petit chien sec et nerveux, elle l'attrapa en plein bond. L'espace d'une seconde, Harrah la vit toute droite, tenant à deux mains l'animal qui se débattait frénétiquement et glapissait, cherchant à la mordre. Ses yeux n'étaient plus que deux fentes à travers lesquelles luisait un feu glacé et noir. Sans peur.

Puis elle lança le roquet dans la gueule du bâtard prêt à sauter et les deux chiens ne furent plus qu'un enchevêtrement confus et aboyant.

Alors, ce fut le tohu-bohu. L'enfer n'attendait qu'un premier acte de violence pour se déchaîner. La foule, prise de panique, n'ayant plus qu'une seule idée en tête, fuir, bouillonnait. Chiens et humains ne formaient plus qu'un tourbillon, un entrelacs tumultueux. Quelque chose avait rendu les bêtes folles et, dans leur fureur, elles s'en prenaient à tout ce qui se trouvait sur leur chemin. Déjà, les pavés étaient tachés de sang, les armes miroitaient à la lumière des torches et des cris de frénésie emplissaient le vent brûlant.

Il n'y avait que les chiens et les hommes à se battre. Les aborigènes étaient partis.

Harrah parvint à tenir pied pendant quelque temps. La danseuse passa en courant à côté de lui et il assomma d'un coup de crosse la brute aux mâchoires proéminentes qui la pourchassait. Quand il se retourna, la fille avait disparu. Sous la poussée de la foule, il commença de reculer. Après avoir fait quelques pas, il trébucha sur un obstacle et baissa les yeux : à ses pieds, il y avait une étoffe rouge qui laissait apparaître des fragments de peau blanche. La Vagabonde essayait de se relever. A coups de poings, à coups de coudes, Harrah lui fit de la place. Une seconde plus tard, elle était debout, lacérant de ses ongles, tel un chat sauvage, les corps qui menaçaient de l'écraser dans la bousculade.

Elle ne manifestait toujours aucun signe de peur.

Harrah sourit, la prit à bras-le-corps et la jeta en travers de son épaule. Elle était petite et étonnamment légère. Il laissa la marée humaine l'entraîner, s'efforçant simplement de conserver son équilibre, frappant hommes et chiens au passage.

La fille avait sorti un petit couteau de sous ses hardes. La tête en bas, elle le brandissait en riant. C'est très bien d'être courageux, se dit Harrah, mais elle n'a pas besoin de montrer une telle joie. Elle était tendue comme un ressort d'acier.

Apercevant soudain une ruelle latérale, Harrah s'y engouffra pour échapper à la cohue et aux chiens en folie. Les maisons formaient un alignement irrégulier et il ne tarda pas à trouver entre deux édifices un alvéole qui avait dû jadis servir d'échoppe. Il s'y rua, remit la fille sur ses pieds, se plaça devant elle et reprit sa respiration sans cesser d'observer avec vigilance le flot humain qui s'écoulait à moins d'un mètre de lui.

Il savait qu'elle le regardait. Il n'y avait guère de place dans cette minuscule cavité. Elle ne tremblait pas. Même son souffle était régulier.

— « Pourquoi m'avez-vous jeté ce regard noir, tout à l'heure ? » lui demanda-t-il. « Etait-ce personnel ou haïssez-vous tous les hommes ? »

— « Est-ce uniquement pour que je réponde à cette question que vous m'avez enlevée ? » Elle parlait parfaitement anglais, sans trace d'accent, et sa voix, limpide et caressante, était aussi belle que son corps.

— « Peut-être. »

— « Eh bien, soit. Je hais tous les hommes. Les femmes aussi... les femmes surtout. »

Elle s'exprimait sur un ton on ne peut plus flegmatique. Harrah se rendit compte avec horreur qu'elle pensait profondément chacun des mots qu'elle prononçait et, soudain, il songea non sans une certaine inquiétude au petit couteau qu'elle tenait à la main. Elle pourrait fort bien le lui enfoncer dans le dos !

Il se retourna et lui agrippa le poignet. Elle se laissa désarmer avec un léger sourire.

— « La peur, » murmura-t-elle. « Où que l'on aille, on la rencontre toujours. »

— « Mais vous, vous n'avez pas peur. »

— « Non. » Elle jeta un coup d'œil dans l'allée. « La foule se résorbe. Je vais aller retrouver mes frères. »

Un gros chien au poil fauve glissa son museau dans l'anfractuosité qui leur servait d'abri et gronda. Harrah lui lança un coup de pied et l'animal recula avec réticence, les babines retroussées, ses yeux bordés de rouge braqués sur la jeune fille.

— « A votre place, je n'en ferais rien, » dit le Terrien. « Les chiens n'ont pas l'air de vous aimer. »

Elle éclata de rire. « Je n'ai pas une seule égratignure. Voyez vous-même. »

C'était vrai. Alors que, pour sa part, Harrah saignait de partout et que ses vêtements étaient déchirés. Il secoua la tête.

— « Qu'est-ce qui leur a pris ? » demanda-t-il.

— « La peur. Toujours la peur. Maintenant, je vais m'en aller. »

Elle fit mine de partir mais il l'en empêcha : « Oh! non. Je vous ai sauvé la vie, ma jolie. Vous ne vous en tirerez pas à si bon compte. »

Il la prit par les épaules. Sa chair était fraîche et ferme sous les mains de l'homme qui sentait les boucles rousses de la danseuse lui effleurer les doigts. De quels croisements de races était-elle le fruit ? Il était incapable de le dire mais elle ne ressemblait à aucune des filles qu'il avait connues. Elle était belle au-delà de toute expression à la lumière mouvante des lunes. Oui... Elle était

elle-même comme un clair de lune : une lumière douce s'irradiait de sa chevelure, de sa peau, de ses grands yeux au regard hanté.

Cette hors-caste, cette danseuse des rues, paria en haillons écarlates, avait quelque chose d'ensorcelant qui troublait profondément Harrah. Son instinct lui ordonnait de ne pas toucher à cette fille, de la laisser aller car elle lui était plus étrangère qu'il ne pouvait même l'imaginer. Mais il ne la lâcha pas. Il en était incapable.

Il s'inclina et l'embrassa délicatement entre les sourcils. « Comment vous appelez-vous, petite Vagabonde ? »

— « Marith. »

N'ignorant rien du sabir du marché des voleurs, il connaissait ce mot et sourit : « Pourquoi donc vous appelle-t-on *Interdite* ? »

Elle le dévisagea d'un air sombre. « Nul homme ne doit m'aimer. »

— « Voulez-vous venir chez moi, Marith ? »

— « Sois averti, Terrien, » fit-elle dans un souffle. « Je suis la mort ! »

Il s'esclaffa et la prit dans ses bras. « Tu es une enfant et les enfants ne doivent pas être pleins de haine. Viens avec moi, Marith. Je me contenterai de t'embrasser de temps à autre, je t'achèterai de jolies choses et je t'apprendrai à rire. »

Elle ne répondit pas tout de suite. Son expression était lointaine et rêveuse. Comme si elle écoutait une voix distante. Enfin, elle haussa les épaules et murmura : « Très bien. J'irai avec vous. »

Ils se mirent en marche. A présent, l'allée était vide. Le bazar était encore en ébullition mais le tumulte s'apaisait.

Ils suivirent les rues désertes sous les lunes qui se bousculaient. Harrah tenait la danseuse par la taille. Une étrange surexcitation l'habitait ; sa mauvaise humeur et sa mélancolie l'avaient complètement abandonné. Cependant, il se rendait un peu mieux compte à chaque pas qu'un fossé le séparait de Marith, qu'une barrière dont il ne parvenait pas à comprendre la nature se dressait entre eux. Un doute, qui était presque de la peur, lui serra le cœur : il ne savait pas si l'être qu'il étreignait était une enfant, une femme ou quelque créature étrangère et perverse.

Il se souvenait des aborigènes qui hurlaient à la mort et aux démons. Il se rappelait les aboiements des chiens. Et il s'interrogeait sur les émotions qui palpitaient en lui.

Mais elle était ravissante, ses pieds blancs et délicats paraissaient voleter dans la poussière et il était bien décidé à ne pas renoncer à elle.

A présent, ils étaient sortis du bazar. Ils atteignirent une place silencieuse que cernaient les murs aveugles des maisons. Tout à

coup, sans le moindre bruit, tels des spectres naissant soudain des ténèbres, deux hommes surgirent et leur barrèrent la route.

L'un d'eux — grand, les épaules carrées, le visage lourd et qui avait quelque chose de pesant et d'inébranlable — était un Terrien. L'autre un Vénusien élancé et gracieux aux cheveux clairs. Tous deux étaient armés. A eux seuls, leur présence, leur immobilité et leur mutisme étaient une menace infinie. Les lunes arrachaient des éclairs durs et bleutés au canon de leurs pistolets.

Harrah s'arrêta, les bras à moitié levés. Marith fit encore un pas, un seul, puis s'immobilisa à son tour, le corps ramassé, semblable à un chat s'apprêtant à bondir.

— « Qu'y a-t-il ? » demanda Harrah. « Que voulez-vous ? »

Ce fut le Terrien qui répondit : « C'est la... la fille que nous voulons, pas toi. » Sa voix était lente et grave. Il avait curieusement hésité sur le mot « fille ».

Marith pivota sur elle-même dans l'intention évidente de rebrousser chemin mais, à nouveau, elle se figea.

— « Il y a quelqu'un derrière vous, » fit-elle. Harrah s'étonna de lire de la terreur dans les yeux de la Vagabonde. Maintenant, elle avait peur. Mortellement peur. « Ne les laissez pas m'enlever, » murmura-t-elle. « Je vous en supplie, ne les laissez pas m'enlever ! » Et elle ajouta comme si elle se parlait à elle-même : « Vite... oh ! vite ! »

Sa tête oscillait de droite à gauche comme la tête d'un animal pris au piège qui cherche une issue. Mais il n'y avait pas d'issue.

Harrah jeta un coup d'œil derrière son épaule. Un troisième homme venu de Dieu seul savait où se tenait en effet derrière lui, l'arme au poing. C'était un Martien aux yeux jaunes et au visage de loup. Il souriait. Harrah réprima un frisson. Un frisson d'alarme. Il ne s'agissait pas d'une agression improvisée mais d'une embuscade préparée avec soin. On les avait suivis, Marith et lui, on leur avait tendu un traquenard.

— « Marith, connaissez-vous ces hommes ? »

Elle hocha la tête. « Oui. Pas par leurs noms... Mais je les connais. » C'était atroce de voir son épouvante.

Harrah avait le sentiment qu'il les connaissait, lui aussi. C'était une connaissance intuitive issue d'une longue expérience.

— « J'ai compris, » leur dit-il. « Vous êtes les défenseurs de l'ordre. » Il éclata de rire. « Mais vous avez oublié que vous êtes à Komar, ici. »

Le Terrien aux larges épaules fit un signe de dénégation. « Nous n'agissons pas en tant que représentants de la loi. Cette affaire est... d'ordre personnel. »

— « Ne fais pas d'histoires, Terrien, » dit le Martien. « Nous n'avons rien contre toi. C'est uniquement celle-là qui nous intéres-

se. » Il se rapprocha d'Harrah avec lenteur comme si celui-ci était un animal dangereux et ses compagnons s'ébranlèrent à leur tour.

— « Déboucle ta ceinture et laisse-la tomber, » ordonna le Terrien.

Marith répéta d'une voix presque inaudible : « Ne les laissez pas m'enlever. »

Harrah baissa les bras.

Il agit avec une rapidité fulgurante mais ses adversaires étaient rapides, eux aussi, et ils étaient trois. Avant même qu'il ait réussi à extraire son pistolet de l'étui, le Martien lui assena un coup de crosse sur la tempe et Harrah s'écroula. Il entendit son arme sonner contre une pierre, très loin : quelqu'un l'avait expédiée d'un coup de pied hors de sa portée. Et il entendit le cri de Marith.

Au prix d'un effort héroïque, il se souleva en s'arc-boutant sur ses mains. Des zébrures successivement sombres et éblouissantes l'aveuglaient mais il se rendit vaguement compte que le Vénusien s'était jeté sur la fille, que les deux autres tentaient de la maîtriser et que le mince corps blanc se débattait avec une énergie incroyable pour se libérer.

En dépit de sa volonté, Harrah fut incapable de se mettre debout. Une minute plus tard, les trois inconnus écrasaient Marith sous leur poids. Ils ligotèrent les frêles poignets de la danseuse. L'un des agresseurs sortit de sa poche une cagoule dont l'étoffe luisait d'un éclat métallique et se prépara à en coiffer Marith.

Harrah eut l'impression qu'ils s'éloignaient de lui, que la rue s'allongeait bizarrement, plongeant dans une autre dimension, une sombre dimension qui était celle de la souffrance. L'écho des halètements et de la bousculade lui parvenait étrangement amorti. Mais il vit nettement le dernier regard traqué que Marith lui adressa avant que la cagoule miroitante ne recouvrît son visage.

Il eut un sursaut de compassion et une terrible colère l'envahit, dirigée contre ces hommes. Une fois encore, il essaya de se relever pour porter secours à Marith. Un instant, il pensa avoir réussi mais lorsqu'il eut recouvré la vue, il s'aperçut qu'il n'avait réussi qu'à ramper de quelques centimètres. Combien de temps ses efforts avaient-ils duré ? Il n'en savait rien mais, à présent, la rue était déserte et silencieuse.

— « Marith, » appela-t-il, « Marith ! »

Soudain, il leva les yeux. Les trois frères étaient là, le dominant de toute leur taille, inconcevablement grands et, à la lumière mouvante des lunes, leur visage d'une étrange beauté était très pâle.

3

LA BRECHE DANS LE TOIT

L'UN des Vagabonds empoigna Harrah par le devant de sa chemise et, sans effort apparent, le remit sur ses pieds. Ses yeux noirs et profonds étaient, comme ceux de Marith, habités d'une sorte d'amère fureur.

— « Où est-elle ? » demanda-t-il. « Où l'ont-ils emmenée ? »

— « Je ne sais pas. » Harrah constata qu'il pouvait tenir debout. Il s'efforça de se libérer de l'étreinte de l'autre. « D'où venez-vous ? Comment avez-vous... »

— « Trouvez-la. » La main serrée sur l'étoffe demeurait inébranlable. Harrah commençait à suffoquer. « Vous êtes parti avec elle, Terrien. Entre vous et les chiens, quelque chose est arrivé qui n'aurait pas dû arriver. Vous l'avez enlevée... Maintenant, retrouvez-la ! »

— « Lâchez-moi, » haleta Harrah entre ses dents.

— « Laisse-le, Kehlin, » dit l'un des frères. « Mort, il ne nous servira à rien. »

Le dénommé Kehlin obéit comme à contrecœur et Harrah recula d'un pas. Il était furieux mais il était aussi effrayé. Et pas qu'un peu ! Cette fois encore, comme ç'avait été le cas avec Marith, il avait effleuré quelque chose... d'étranger. La force terrible et impitoyable de l'étreinte de Kehlin était plus qu'humaine.

Il vacilla soudain sur ses jambes et manqua de tomber. Il réalisa alors qu'il n'était pas encore remis du coup de crosse qui l'avait assommé et que ses idées n'étaient sans doute pas encore très claires.

— « Il faut la retrouver rapidement, » reprit avec une patience d'acier celui que l'on appelait Kehlin. « Tout de suite, vous comprenez ? Elle court un grave danger. »

Harrah se remémora l'expression de Marith quand elle l'avait regardé pour la dernière fois. Il se rappela l'épouvante de la jeune femme, l'inquiétant mélange de calme et de précipitation avec lequel les trois étrangers avaient procédé à l'enlèvement. Kehlin ne mentait pas.

— « Je vais chercher Tok. Où qu'elle soit, il la trouvera. »

— « Qui est Tok ? »

Harrah s'expliqua. « Les aborigènes savent tout ce qui se passe à Komar — presque avant que les événements arrivent. »

Il fit demi-tour mais Kehlin laissa tomber d'une voix sèche : « Attendez. J'irai plus vite que vous. »

Harrah s'immobilisa et un fourmillement glacé courut le long de sa peau. L'expression du Vagabond ressemblait à celle qu'il avait remarquée un peu plus tôt chez Marith. C'était une expression étrange. On l'aurait dit à l'écoute de voix lointaines. Après un moment de silence, Kehlin sourit. « Tok arrive, » annonça-t-il.

Une partie du voile se soulevait. « Vous êtes télépathes ! Voilà pourquoi vous m'avez trouvé, voilà pourquoi vous savez ce qu'il est advenu de Marith. Elle vous appelait. Elle vous suppliait de vous dépêcher. »

Kehlin acquiesça. « Malheureusement, notre talent est limité. Nous pouvons communiquer entre nous à notre gré et nous sommes capables d'exercer un certain contrôle sur l'esprit des créatures inférieures, animales ou proches de l'animalité comme c'est le cas pour Tok. Mais je ne puis lire dans l'esprit des ravisseurs de ma sœur. Je ne puis même pas les détecter. Et ils l'empêchent d'utiliser cette faculté pour entrer en liaison avec moi. »

— « Ils lui ont mis une cagoule, » dit Harrah. « Un morceau de tissu étincelant. »

— « Les ondes cérébrales sont de nature électrique. Il est possible de les arrêter. »

Le silence retomba. Les quatre hommes, debout au milieu de la place vide entourée de murs sans failles, attendaient sans échanger un mot.

Bientôt, une ombre plus sombre que les ombres environnantes bougea dans l'obscurité. Lentement, avec une réticence manifeste, elle s'approcha du quatuor et quand elle entra dans l'espace éclairé par les lunes, Harrah reconnut Tok qui rampait, le poil hérissé, comme écrasé sous le poids d'un lourd fardeau, Tok qui ne voulait pas avancer mais qui y était contraint comme un poisson ferré que le pêcheur tire au bout de sa ligne.

La ligne, l'hameçon, c'était l'esprit de Kehlin. Il y avait dans les yeux de Tok une telle détresse, une telle épouvante qu'Harrah eut un sursaut de colère. Une colère mêlée d'effroi.

— « Tok ! » appela-t-il d'une voix douce. « Tok ! »

L'aborigène tourna la tête et décocha à son maître un regard empreint d'une supplication désespérée — le même regard que Marith lui avait lancé quand ses agresseurs s'étaient emparés d'elle. Puis il se coucha aux pieds de Kehlin et s'immobilisa, grelottant.

D'instinct, Harrah fit un pas en avant. L'un des frères le prit par le bras.

— « Si vous voulez la sauver, ne bougez pas ! »

Harrah se figea sur place. Son bras était douloureux comme si les doigts du Vagabond n'avaient pas été de chair mais d'acier.

Personne ne parlait. Le seul son que l'on entendait était une sorte de gémissement inconscient qui s'échappait de la bouche de Tok. Mais après une ou deux minutes, Kehlin dit : « Il sait où elle est. Il nous guidera. »

Tok s'était déjà mis en marche et les autres le suivirent. L'aborigène avançait d'un pas vif, presque allègre. Mais la terreur ne l'avait pas quitté. Ses yeux étaient aussi opaques que l'espace qui se déploie entre les étoiles.

Des démons. Des démons aux yeux de ténèbres.

Une peur superstitieuse fit tressaillir Harrah. Il regarda à nouveau les Vagabonds aux haillons bariolés, qui vendaient la beauté de leur sœur sur les marchés pour quelques pièces de monnaie. Du coup, le mystérieux effroi qui l'avait envahi reflua.

Il s'était trop laissé impressionner par les aborigènes prompts à voir un esprit maléfique dans chaque ombre. A nouveau, il songea à Marith et au Martien aux yeux d'or qui l'avait assommé. Ses doigts, soudain, le démangèrent.

Il n'avait plus d'arme, à présent, en dehors du couteau dissimulé sous sa chemise. Mais il s'en contenterait !

Brusquement, il posa une question qui le préoccupait : « Qu'est-ce que lui voulaient ces gens ? »

L'un des Vagabonds haussa les épaules. « Elle est belle. »

— « Ce n'était pas à cela qu'ils pensaient, » répliqua Harrah. « Et cette réponse est un mensonge. »

— « Il s'agit d'une vieille vendetta, » laissa tomber Kehlin d'une voix rauque. « Une vengeance de sang. »

Quelque chose dans le ton de Kehlin fit frissonner Harrah.

Il planait maintenant une atmosphère insolite sur Komar. Après le bref vacarme des chiens, tout était redevenu calme. Des voix s'échappaient des maisons sans toit, murmures inquiets dont le rythme s'accélérait brutalement aux alentours des débits de boissons.

Mais les rues étaient vides de passants. Les chiens eux-mêmes avaient disparu.

Harrah avait la certitude que des yeux les observaient dans l'obscurité, les mêmes yeux qui s'étaient posés sur Marith et sur ses ravisseurs. Mais ce n'était qu'une impression. Les aborigènes eux-mêmes étaient aussi intangibles qu'une bouffée de fumée.

Tok, qui ouvrait la marche, filant toujours à vive allure, fit un crochet en direction du quartier le plus mal famé du bazar, celui des Marchands de Rêves. Harrah ne l'avait jamais visité. C'était un nom bien poétique pour ce dédale en proie aux rats d'où montait la pestilence de substances sans nom. Les toits à coulisse étaient fermés et les rares voix que l'on percevait ne s'exprimaient pas dans la langue des hommes.

Le groupe atteignit une maison solitaire qui formait le fond d'une impasse. Il y avait apparemment longtemps qu'elle était abandonnée : une végétation prolifique avait envahi la porte et les herbes enfonçaient leurs racines dans les lézardes des murs.

Il n'y avait pas la moindre lumière, pas le moindre son mais Tok se figea sur place et se mit à l'arrêt.

Au bout d'un instant, Kehlin hocha la tête, ordonnant par ce geste à Tok de s'en aller. Déjà, il l'avait totalement oublié. En trois bonds, l'aborigène s'enfonça dans la nuit et disparut.

Kehlin s'avança sans bruit, la poussière amortissait le son de ses pas. Les autres le suivirent. L'une des ailes latérales de la maison avait été en partie détruite par un séisme. Un arbre noueux avait crevé le plancher et ses branches s'étendaient au-dessus des murs écroulés.

Sans attendre les directives de Kehlin, Harrah escalada le tronc épais et se jucha au faîte du mur afin d'avoir une vue plongeante sur le toit.

Les volets coulissants étaient clos. Mais ils étaient vieux et à moitié pourris : on distinguait une lumière à travers les fissures. Une lampe brillait quelque part et un homme parlait.

Les Vagabonds avaient rejoint Harrah. Maintenant tous les quatre se tenaient en haut du mur, prenant garde à ne pas déranger les briques déchaussées. La lueur de la lampe se reflétait dans les yeux des trois frères qui brillaient d'un éclat bestial. Ils avaient l'air indiciblement cruel et inhumain.

Harrah comprit qu'ils l'avaient oublié aussi complètement qu'ils avaient oublié Tok. Il se déplaça afin de voir ce qui se passait à l'intérieur par une crevasse du toit. Kehlin s'approcha de lui.

La voix de l'homme qui parlait parvenait à leurs oreilles. Lente, délibérée, sans trace de pitié.

— « Nous avons fait un long voyage pour en arriver là. Nous aurions pu nous en dispenser. Nous aurions pu rester tranquillement chez nous et laisser d'autres prendre cette peine. Mais nous sommes venus. Un homme de chacun des trois mondes. Des *hommes*, tu entends ? Des hommes humains. »

L'ombre de celui qui disait ces mots, large et noire, tombait sur Marith. Pesante, inamovible. La fille était allongée sur le sol, le visage toujours dissimulé sous le tissu métallique. De plus, on avait noué par-dessus la cagoule un bâillon pour étouffer ses cris. Elle était ligotée mais les cordes avaient été remplacées par des menottes que des fils de métal reliaient à une petite boîte noire. Un générateur de poche, songea Harrah, ivre de rage.

— « Tu es coriace, » disait l'homme. « Mais nous le sommes aussi. Et nous ne repartirons pas les mains vides. Je répète encore une fois ma question : combien ? Et où ? »

Marith fit non de la tête.

Une main sombre et déliée qui ne pouvait appartenir qu'au Martien entra dans le champ de vision d'Harrah. Elle enfonça un bouton qui saillait sur le couvercle de la boîte noire. Marith se raidit et la douleur la fit trembler de la tête aux pieds.

Harrah se ramassa sur lui-même pour bondir mais, une fraction de seconde avant qu'il sautât, Kehlin fit un mouvement et son épaule heurta violemment le Terrien, le déséquilibrant. Harrah dégringola la tête la première et son corps passa à travers le toit, fracassant le bois pourri. La pièce s'offrit d'un seul coup à sa vue : les trois hommes qui levaient la tête, la jeune fille, tache rouge et blanche sur le plancher brun, la petite boîte noire — et tout cela se précipitait à sa rencontre !

Sa main agrippa le rebord de la brèche mais la prise céda. Le Vénusien recula — Harrah avait l'impression qu'il reculait très lentement — pour se garer. Néanmoins, sa chute avait été ralentie et il tombait maintenant les pieds en avant. Il songea qu'il ne mourrait pas tout de suite, qu'il vivrait assez longtemps pour briser le cou de Kehlin au lieu de se rompre le sien.

Il s'écrasa sur le sol dans un nuage de poussière et d'éclats de bois. Un vague sourire aux lèvres, le Martien dégaina.

4

COMME DES LEOPARDS...

PENDANT un instant, personne ne bougea. La poudre des ans retombait sur les uns et les autres. Une planche s'abattit bruyamment. Harrah, qui avait eu le souffle coupé par le choc, s'efforçait de reprendre sa respiration. La fille se tordait de souffrance — une souffrance ininterrompue. Pendant ce bref intermède où tout paraissait pétrifié, le Terrien, le Martien et le Vénusien contemplèrent Harrah sans penser à rien d'autre.

Puis, fulgurants, les Vagabonds, comme des léopards, se laissèrent à leur tour choir sur leurs proies. En un sens, c'était beau à voir — la grâce merveilleuse et la force de leurs mouvements, l'éclair des trois lames silencieuses... un ballet de couteaux. Le Martien tira mais ne toucha personne. Le corpulent Terrien se

retourna pour saisir Kehlin à bras-le-corps et exhala un gémissement quand l'acier s'enfonça entre ses côtes.

Harrah se releva. Il n'y avait apparemment pas de place pour lui dans la mêlée. Le combat s'acheva trop vite, si vite qu'il semblait impossible que trois hommes aient pu mourir en si peu de secondes. La froideur imperturbable des frères de Marith le fit frémir.

Il enjamba le corps du Vénusien, remarquant au passage que les boucles argentées de ce dernier étaient tachées de rouge et noircies de poussière, et débrancha la boîte noire. Lentement, le corps de la danseuse se détendit mais elle continuait de trembler. Il lui arracha son bâillon et lui ôta la cagoule. Des hommes capables de faire subir ce sort à une femme méritaient bien la mort, songeait-il. Pourtant, il n'en éprouvait aucune satisfaction.

Marith leva les yeux vers lui et il crut qu'elle lui souriait. Il la prit dans ses bras avec une douceur maladroite.

Le gros Terrien souleva la tête : la mort elle-même devait attendre — il refusait de se hâter. Il comprit ce qui s'était passé. Quelque chose passa sur son visage lourd et imperturbable, qui frappa Harrah : une sorte de foi lumineuse et sinistre. Il y avait de la rage dans le regard dont il enveloppait les Vagabonds. Il ne s'avouait pas vaincu.

— « Très bien, » dit-il, « très bien. Vous êtes tranquilles pour un bout de temps. Vous avez monté un piège et c'est elle qui était l'appât. Le piège a fonctionné... Et, à présent, vous êtes tranquilles. Mais vous ne pouvez pas vous cacher. Les chiens eux-mêmes vous reconnaissent. Il n'y a aucun refuge pour vous, ni sur la Terre, ni dans le ciel, ni en enfer. Même s'il faut répandre jusqu'à la dernière goutte tout le sang humain du Système pour vous noyer, nous le ferons. »

Il se tourna vers Harrah à genoux dans la poussière, Marith dans ses bras. « Tu ne sais donc pas qui ils sont ? » lui demanda-t-il. « Es-tu amoureux d'elle et ne sais-tu pas qui elle est ? »

Marith frissonna et poussa un soupir. Avant qu'Harrah eût pu répondre, Kehlin, souriant, s'était penché en avant. Son couteau décrivit une arabesque rapide et gracieuse. Il y eut un grognement étranglé, un grognement de porc qu'égorge le boucher. Et ce fut le silence.

Les doigts de Marith se crispèrent sur le poignet d'Harrah qui aida la danseuse à se mettre debout et la soutint.

Toujours souriant, Kehlin traversa la pièce, balançant nonchalamment son poignard.

— « Attends ! » fit Marith.

Le sourire de Kehlin devint sardonique. Il attendit en homme

que rien ne presse, s'approchant d'aussi près qu'il le pouvait d'Harrah sans que le sang du mort tachât ses sandales.

Marith plongea son regard dans celui de Harrah. A présent, c'était un regard sans haine.

— « Est-ce que c'est vrai ? » demanda-t-elle. « M'aimez-vous ? »

Harrah était incapable de répondre. Il contempla tour à tour les cadavres et les trois frères silencieux. Il éprouvait un bouleversement profond, quelque chose à côté de quoi la peur de la mort n'était rien.

— « Qui êtes-vous ? Les chiens savent qui vous êtes. Tok sait qui vous êtes. Mais moi je ne le sais pas. »

A nouveau, il dévisagea Marith qui ne l'avait pas quitté des yeux et il eut l'impression que son cœur se brisait.

« Oui, » murmura-t-il sur un ton bizarrement rauque. « Oui, je crois que je vous aime, pour autant que le mot aimer ait un sens. »

L'odeur lourde et douceâtre du sang imprégnait l'air, la lame étincelait dans le poing de Kehlin : c'était étrange de prononcer ce mot en ces lieux ! Sa sonorité avait quelque chose de railleur.

— « Embrasse-moi, » fit Marith dans un souffle.

Il se baissa avec raideur et, lentement, l'embrassa sur la bouche. Les lèvres de la jeune fille étaient fraîches et très douces. Harrah eut une sorte de spasme frénétique comme si sa chair se rétractait sous l'effet de la souffrance ou de la peur et son cœur se mit à battre à grands coups.

Il recula et dit : « Vous n'êtes pas humaine. »

— « Non, » répondit-elle d'une voix posée. « Je suis une androïde. » Elle sourit. « Je te l'ai dit, Terrien : je suis Marith. Je suis Interdite. »

Elle ne pleurait pas. Les larmes humaines lui étaient inconnues. Mais toute la tristesse de la Création était dans son regard.

« Il arrive de temps à autre que des hommes et des femmes nous aiment. C'est un grand péché. On les punit et l'on nous détruit. Nous n'avons pas d'âme et nous sommes moins que les chiens qui nous lacèrent. Que la cendre retourne à la cendre et la poussière à la poussière... Même cela nous est refusé à nous qui ne sommes pas nés de la terre, de l'argile dont était fait Adam. C'est la main de l'homme qui nous a créés, pas celle de Dieu. Et c'est vrai : nous n'avons aucun refuge, ni dans le ciel ni en enfer. »

— « Nous nous ferons une place, » s'exclama Kehlin tout en jouant avec son couteau étincelant. Il n'y avait nulle tristesse en lui. Il ressemblait aux trois morts — à l'homme de la Terre, à l'homme de Vénus, à l'homme de Mars. « Nous nous ferons une place sur leurs mondes. Ni le ciel ni l'enfer n'ont de sens pour

nous. Seule compte la vie que nous connaissons maintenant, la vie que l'homme nous a donnée. Que tu nous as donnée, toi, Terrien ! Depuis combien de temps es-tu ici, au-delà de la Ceinture ? »

— « Depuis longtemps, » répondit Harrah. « Depuis très, très longtemps. »

Les dents blanches de Kehlin luirent soudain. « Alors, tu n'as pas entendu parler de la guerre. De la guerre silencieuse menée contre nous, nous les esclaves, les petits toutous, les grands et merveilleux joujoux qui sont devenus si forts que les hommes, nos créateurs, ont été pris d'effroi. Il n'est pas étonnant que tu n'aies pas entendu parler de cette guerre. Les gouvernements se sont efforcés de la tenir secrète. Ils ne voulaient pas que la panique éclate, que les gens s'entretuent par erreur en faisant la chasse aux androïdes. C'est qu'il est tellement difficile de nous identifier quand nous ôtons notre uniforme et que nous nous débarrassons de nos tatouages. » De la pointe du pied, il déplaça le Martien dont le visage sombre grimaçait encore dans la mort. « Il faut des hommes comme lui pour nous détecter. Des hommes formés dans les laboratoires avant d'avoir été formés pour lutter contre le crime. Nous pensions que nous étions en sécurité ici, dans cette ville où la loi perd ses droits, mais il nous fallait une certitude. Qu'importe la loi si les Mondes Intérieurs sont au courant de notre présence ? Alors, les spécialistes afflueront pour nous détruire. » Il se mit à rire. « Maintenant, nous avons notre certitude. »

— « Pour le moment, » dit Marith. « D'autres viendront. »

— « Un peu de temps, c'est tout ce dont nous avons besoin. »

Et Kehlin avança à nouveau sur Harrah d'une allure vive et nonchalante comme s'il ne lui restait plus qu'une dernière tâche à accomplir.

Harrah le surveillait. Même maintenant, il n'y croyait pas tout à fait. Il se rappelait les androïdes qu'il connaissait depuis si longtemps. Des esclaves, des toutous, de grands joujoux merveilleux comme avait dit Kehlin. Des créatures artificielles faites de protoplasme synthétique, moulées dans des matrices à pression, éveillées à l'intelligence par la magie des rayons cosmiques puisés à l'état pur dans l'espace.

Des êtres conçus à l'origine pour effectuer les travaux interdits à la fragilité de la chair humaine — les besognes dangereuses, les expériences de compression et d'irradiation, la collecte d'informations dans les endroits où l'homme ne pouvait se rendre, les interminables et épuisantes corvées exigeant la solitude et qui transformaient les nerfs humains en charpie.

Car l'homme avait fait mieux que la Nature. Les androïdes

n'étaient pas entravés par le besoin de nourriture, d'air et d'eau. Quelques grammes de produits chimiques une fois l'an ou à peu près leur suffisaient. Leurs poumons n'étaient que des ornements destinés uniquement à leur conférer l'usage de la parole. Ils ne possédaient pas de structure interne compliquée susceptible de défaillances et les dures cellules dont était composée leur chair étaient indestructibles.

Et parce qu'on pouvait leur donner la beauté, parce que leur force, leur grâce et leur endurance étaient plus qu'humaines, leur usage s'était généralisé. On les employait comme amuseurs, comme domestiques, comme accessoires de luxe complétant l'existence des riches. Des choses. Des objets que l'on achetait et que l'on vendait comme des machines. Et cela ne leur plaisait pas.

Dans les yeux de Kehlin brillait, radieuse, la flamme de la haine. Il était aussi resplendissant et inexorable que l'ange de la mort et, en le contemplant, Harrah prit soudain conscience d'une vérité au goût amer — celle qui avait été refusée au gros Terrien quand il avait exhalé son dernier souffle : l'Homme avait trop bien fait. Ces créatures étaient les héritiers naturels de l'univers.

Marith répéta : « Attends ! »

Mais, cette fois, Kehlin ne s'arrêta pas.

Lui faisant face, elle interposa le bouclier vulnérable de son corps entre Harrah et son frère.

— « C'est un droit que j'ai gagné, » reprit-elle. « Je le revendique. »

— « Cet homme doit mourir, » répondit Kehlin sans l'ombre d'une émotion. Rien ne l'arrêterait.

Marith ne bougeait pas et, derrière l'écran de son dos, Harrah empoigna son couteau. Si futile que fût ce geste, il ne pouvait se résigner à être massacré sans faire au moins mine de se défendre. Il dévisagea Kehlin et frissonna. Un frisson intérieur, frisson de l'âme.

— « Cet homme nous a déjà été d'une grande aide, » enchaîna Marith. « Peut-être nous a-t-il tous sauvés en me sauvant. » Du doigt elle désigna les trois cadavres. « Nous ne sommes pas débarrassés des gens de leur espèce et ce que nous avons à faire ne peut se réaliser en l'espace d'une minute. Nous avons besoin de matériel : de métaux, d'outils, de produits chimiques, d'une foule de choses que nous trouverons à Komar. Si nous agissons seuls, nous risquons d'être reconnus. Mais si nous disposions d'un agent, d'un intermédiaire... » Elle fit une pause avant d'ajouter : « Un intermédiaire humain. »

Kehlin s'était quand même immobilisé pour l'écouter. L'un des

deux autres hommes — Harrah ne pouvait pas ne pas penser à eux en d'autres termes — intervint :

— « C'est une suggestion qui mérite réflexion, Kehlin. Nous ne pouvons pas passer notre temps sur les places publiques à l'affût des espions. »

Kehlin jeta un coup d'œil à Harrah et hocha la tête.

— « Faire confiance à un humain ? » Il s'esclaffa.

— « Il existe des moyens de prévenir la trahison, » laissa tomber la danseuse. « Des moyens que tu connais. »

L'androïde qui avait pris la parole renchérit : « C'est exact. »

Kehlin jouait avec son couteau en observant Harrah mais il ne bougeait toujours pas.

— « Vous pouvez tous aller au diable, » s'écria Harrah d'une voix rauque. « Personne ne m'a demandé si j'étais prêt à trahir ceux de ma race ! »

Kehlin haussa les épaules. « Vous pouvez les rejoindre facilement, » fit-il en baissant les yeux sur les trois corps. Marith se retourna et empoigna les bras d'Harrah. Ce contact fit naître la même bizarre convulsion dans sa chair. C'était un contact étrangement doux.

— « La mort est à ta disposition quand tu voudras. Tu n'auras qu'à la demander. Mais réfléchis, Terrien. Peut-être notre cause est-elle juste, elle aussi. Attends un peu avant de mourir. »

Elle n'avait pas changé. Ses pieds blancs et délicats qui avaient foulé à côté des siens la poussière de Komar, sa voix qui s'était adressée à lui au clair de lune n'avait pas changé. Seuls ses yeux étaient différents.

Les yeux de Marith étaient différents et Harrah lui-même était différent à cause de ce qu'il avait appris. Pourtant, il se souvenait.

Il ne savait pas si l'être qu'il étreignait était une enfant, une femme ou quelque créature étrangère et perverse. Mais elle était ravissante et il était bien décidé à ne pas renoncer à elle.

Il poussa un long soupir. La beauté et la douleur qu'il lisait dans les yeux de Marith qui fouillaient les siens étaient si poignantes qu'il ne pouvait ni supporter son regard ni s'en détourner.

— « Soit, » dit-il. « J'attendrai. »

5

LA MEME BEAUTE

La route avait été longue pour atteindre la jungle qui léchait le plateau de Komar comme une mer ocre et vorace. Ils avaient suivi une piste secrète et malaisée où seul pouvait s'engager un aborigène... ou un androïde.

Harrah, que ses compagnons avaient porté à bras-le-corps pour descendre le long des vertigineuses falaises, se rendait mieux compte que jamais de l'état d'infériorité dans lequel se trouvaient les humains. Il était exténué, ses os étaient douloureux et ses nerfs hurlaient. Mais Marith, si petite et si délicate, avait sauté par-dessus les précipices comme un oiseau blanc, et elle était fraîche et dispose.

A un moment donné, au cours de la descente, Kehlin s'était arrêté, tenant Harrah sans effort à trois cents mètres au-dessus du vide dans la nuit où dérivaient les lunes, il avait souri et avait dit : « Tok est derrière nous. Il a peur mais il vous suit. »

Harrah avait lui-même beaucoup trop peur pour être touché.

A présent, les quatre androïdes et l'homme de la Terre étaient au milieu de la jungle de Ganymède. Des vapeurs montant de quelque mystérieuse source bouillante s'accrochaient aux lacis des branches et des lianes, oppressante végétation luxuriante d'une serre en folie. L'air avait un goût de soufre et son odeur était celle de la pourriture. La chaleur était atroce.

Kehlin semblait écouter quelque chose. Deux fois de suite, il se tourna légèrement comme s'il cherchait sa direction, puis il se remit en marche avec une assurance parfaite et les autres lui emboîtèrent le pas. Personne ne parlait. Nul n'avait dit à Harrah quelle était leur destination. Nul ne lui avait dit pourquoi ils avaient entrepris ce voyage.

Seule, Marith restait à côté de lui. De temps en temps, il rencontrait son regard et elle lui adressait un sourire triste et désenchanté pareil à une musique lointaine. Alors, Harrah la détestait parce qu'il était épuisé, trempé de sueur et que chaque pas lui était un supplice.

Il espérait que Tok les suivait toujours. Penser à cette silhouette duveteuse se faufilant sans bruit à travers la jungle où elle était chez elle, dont elle faisait partie était réconfortant. Tok n'était pas humain, lui non plus. Mais il connaissait la souffrance, la fatigue et la peur. Harrah et lui étaient frères de sang.

Le ciel était invisible. Le clair de lune éternel suintait le long des arbres, luminescence turbulente et diaprée, éclaboussée ici et là d'une tache sanglante empruntée au rutilant reflet de Jupiter. Un pesant silence écrasait la forêt qui paraissait s'étendre à l'infini comme les noirs tentacules d'un rêve de fièvre. Harrah se demandait si elle n'attendait pas, aux aguets et retenant son souffle.

Ils traversèrent une zone où des scories volcaniques avaient tailladé les arbres comme une grande faucille. Au nord, se dressait un cône d'aspect farouche, torturé, inquiétant d'où s'élevait

un panache de fumée. L'odeur du soufre était toute-puissante et la chaleur fusait des flancs de la montagne avec un sifflement qui évoquait le rire des serpents.

Les superbes créatures à la peau blanche traversèrent la plaine calcinée d'un pas léger et l'homme les suivit en vacillant.

A trois reprises, ils rencontrèrent des villages rudimentaires. Mais les huttes étaient vides. La nouvelle de l'arrivée des voyageurs s'était transmise comme sur les ailes du vent, eût-on dit, et les aborigènes s'étaient évanouis.

Kehlin sourit. « Ils ont mis les femmes et les enfants à l'abri mais les hommes nous surveillent. Ils sont tapis dans les arbres autour du camp. Ils ont peur et ils guettent. »

Finalement, un bruit hautement insolite dans cette forêt primordiale parvint aux oreilles d'Harrah. Une rumeur de forge. Et, soudain, le groupe atteignit le périmètre d'une clairière défrichée : le voyage était fini.

L'ossature dénudée d'une coque rouillée gisait parmi les arbres et l'on percevait des mouvements à l'intérieur de ce squelette. On avait construit de longs hangars où brûlaient des lumières. Des silhouettes allaient et venaient et l'on distinguait de vastes tas de ferraille arrachée au navire, des débris de métal prêts à être travaillés.

— « Regardez, Terrien, » dit doucement Kehlin. « Trente-quatre, y compris nous. Voilà tout ce qui reste. Mais ce sont les meilleurs, les plus aptes. Les seigneurs du monde. »

Harrah regarda. Des hommes, quelques femmes — ou des créatures faites à l'image de la femme — portant tous l'empreinte de la même beauté, de la même infatigable force... C'était extraordinaire de les voir travailler et bâtir, insensibles et étrangers à leur environnement, s'en servant seulement comme d'un outil mis à leur disposition. Cela avait quelque chose de prodigieux, songeait Harrah qui luttait pour pouvoir respirer dans l'atroce chaleur. De prodigieux et d'effrayant.

Kehlin avait apparemment tout raconté télépathiquement à ses congénères car ces derniers n'interrompirent pas leur activité pour poser des questions. Ils se contentèrent de jeter un coup d'œil à Harrah au passage et celui-ci discernait dans leurs regards l'ombre du destin.

— « Entrons dans l'astronef, » dit Kehlin.

Un certain nombre de compartiments étaient encore intacts. C'était un vieil astronef et il était très petit. Un vaisseau volé, sans doute, se dit Harrah. Ils n'avaient pu trouver mieux mais ils en avaient tiré le meilleur parti. Dix hommes, au maximum,

pouvaient s'entasser dans l'espace habitable. Pourtant, trente-quatre androïdes avaient traversé l'espace à son bord. Ni l'obscurité ni le manque d'air ou de nourriture ne les gênaient.

« Nous avons amené tout le matériel que nous avons pu, » dit Kehlin. « Le reste, nous devons le fabriquer nous-mêmes. » Le tintamarre des forges fit écho à ces mots. Il fit entrer Harrah dans ce qui avait été la cabine du commandant. Elle était remplie d'instruments électroniques délicats. Au hasard, Harrah remarqua des encéphalographes et de complexes appareils à lire la pensée. Il n'y avait pas de place pour les meubles.

« Asseyez-vous, » dit l'androïde en indiquant à l'humain une petite surface de plancher demeurée libre. Comme Harrah n'obéissait pas tout de suite, il sourit : « Je n'ai pas l'intention de vous faire subir la torture et si j'avais voulu vous tuer, il y a longtemps que j'aurais pu le faire. Il est nécessaire que nous parvenions, vous et moi, à une compréhension totale. » Il ménagea une pause. Harrah avait parfaitement conscience de la menace qui se dissimulait derrière ces paroles. « Il faut que nos esprits parlent : c'est le seul moyen d'atteindre la compréhension. »

— « C'est la vérité, Terrien, » murmura Marith. « N'aie pas peur. »

Harrah la scruta. « Pourrai-je te comprendre, après ? »

— « Peut-être. »

Il s'assit à même les tôles rugueuses et serra ses mains jointes entre ses genoux pour ne pas montrer qu'elles tremblaient. Kehlin manipula divers accessoires et Harrah remarqua sa dextérité. Un bourdonnement assourdi s'éleva dans la cabine, mais cessa bientôt d'être audible. L'androïde appliqua des électrodes sphériques contre les tempes du Terrien qui éprouva une sorte de chatouillement accompagné d'une sensation de chaleur, puis il s'agenouilla et plongea son regard dans le sien. Et ce regard étranger était empli d'une telle passion qu'Harrah oublia tout, même Marith.

— « Il y a soixante-treize ans que j'ai été fabriqué, Terrien. Depuis combien de temps vis-tu ? Trente ans ? Quarante ? Qu'as-tu fait depuis ce temps ? Qu'as-tu appris ? Quelle est ta force physique ? Quelle est ta puissance spirituelle ? Quels sont tes souvenirs, tes espoirs ? Voilà ce que nous allons échanger tous les deux. Alors, je te connaîtrai et tu me connaîtras. »

Le corps d'Harrah fut secoué d'un intense frisson. Il ne parla pas. A deux reprises, Kehlin fit un geste sec. La cabine s'obscurcit. Et ce fut un tourbillon effréné, ce fut le vertige, la plongée dans un vide inconnu et terrifiant. Harrah perdit le sens de son identité...

Il poussa un hurlement d'épouvante : sa voix n'était plus sa voix.

Il était incapable de bouger. De vagues images se bousculaient dans sa tête, trépidantes, saccadées, indiciblement étranges.

Jaillissement de souvenirs qui remontent, confus, chaotiques, douloureuse imbrication de faits...

Le silence. La nuit. La paix.

Il était immobile. Il lui semblait que rien n'avait jamais existé sinon cette négation incorporelle à l'intérieur même de la matrice du sommeil. Il n'avait pas de souvenirs. Il n'avait pas d'identité. Il n'était rien. Enrobé dans l'absolue sérénité du non-être, il n'avait pas de pensées, pas de peines. Le sommeil infini, éternellement...

Soudain, surgissant du vide, immense, aussi inéluctable que l'éclair de la création déchirant le néant, un ordre retentit : *Eveille-toi !*

Il s'éveilla.

La conscience lui vint, cruelle et éclatante à travers l'inertie du sommeil, pareille à une comète. Explosion brutale de l'être, embrasement, stridence... Ce n'était pas une montée lente et douce vers la lucidité, émoussée par les longues années de l'enfance. C'était un déferlement, une agonie...

Le peu qui restait encore de la personnalité d'Harrah se rétracta devant ce terrible réveil. Nul esprit humain ne pouvait l'avoir enfanté. Et pourtant, c'était comme un souvenir personnel. Le flux rugissant de la vie envahissait son vide, il vacilla, ébranlé dans ses profondeurs intimes, fit front et se retrouva.

Il comprit qu'il se rappelait la naissance de Kehlin.

Il ouvrit les yeux.

Sa vision avait l'acuité de celle de l'aigle, elle était insensible aux ténèbres, aux ombres, à la lumière aveuglante. Il vit un Terrien aux traits hagards, assis sur un plancher de tôle rouillée et qui le regardait avec une expression étrange. Un Terrien nommé Tony Harrah. Lui-même. C'était Kehlin l'androïde qui voyait par ses yeux.

Il sursauta et eut l'impression de tituber au bord du gouffre de la folie. Les mains de Marith étaient sur ses épaules, le calmant.

— « N'aie pas peur. Je suis là. »

Ce n'était pas la voix de Marith qui parlait mais son esprit. Il l'entendait, à présent. Il sentait la pensée de la Vagabonde l'effleurer, caressante et consolatrice. Subitement, il réalisa qu'elle n'était plus une étrangère. Oui, maintenant il la connaissait. C'était... Marith.

Sa pensée était douce : « Rappelle-toi, Terrien. Rappelle-toi les enfances de Kehlin. »

Il se rappela.

6

LES SEIGNEURS DU MONDE

Il se souvint du laboratoire, son lieu de naissance, antichambre du monde des hommes. Il se souvint de l'instant où il s'était dressé pour la première fois sur la table où il gisait et s'était tenu debout devant ses créateurs, vivant, devenu chair. Il se souvint de la puissance qui imprégnait ses membres agiles, de la nouveauté et de la limpidité des sons, d'une merveilleuse clarté intellectuelle.

Des épisodes, points culminants de soixante-treize ans d'existence, fulguraient dans l'esprit d'Harrah et c'était comme s'il les avait lui-même vécus. La longue et intense période de formation — *Kehlin, Type A expert technique* — la joie d'apprendre, une mémoire jamais en défaut, la montée de pouvoirs mentaux qui avait fini par dépasser ceux de ses meilleurs maîtres humains.

Il se souvint du jour où Kehlin avait fait connaissance avec le rubis du sang humain et avait compris à quel point était fragile le corps des hommes.

Il observait la montée progressive de l'émotion en lui.

L'émotion est instinctive pour la vie naturelle. Chez l'androïde, constatait Harrah, elle se constituait graduellement, issue de l'intellect. Et c'était une étrange croissance. C'était comme un arbre de cristal aux branches transparentes et précises mais c'était vivant et non moins puissant que le déploiement des impulsions aveugles de l'homme. Différent, cependant. Très différent.

A l'arbre manquait une importante racine — la racine du désir. Les appétits de Kehlin n'étaient pas ceux de la chair et, affranchi de la concupiscence, il l'était également de la cupidité, de la cruauté et — Harrah éprouva un choc en s'en rendant compte — de la haine.

A travers cette stupéfiante fusion mentale, il se rappela avoir testé des fusées à des vélocités qui dépassaient les possibilités d'endurance humaine. C'était une volupté que de filer à travers l'infini comme un astéroïde errant dans le silencieux hurlement de la vitesse.

Il se rappelait avoir été abandonné, solitaire, dans l'espace.

Sans armure protectrice. Le froid ne pouvait rien contre lui et il n'avait pas besoin d'air. Il contemplait sans effroi le flamboiement brut de l'univers. La splendeur de l'espace ne l'écrasait pas, ne lui donnait pas le sentiment de son insignifiance.

Il ne s'attendait pas à avoir les dimensions d'une étoile. Au contraire, il se sentait libéré pour la première fois. Libéré des petits mondes, des petites œuvres des hommes. Les hommes étaient entravés : pas lui. Ni la distance ni le temps ne lui étaient des barrières. Il était le frère des astres vagabonds car, comme eux, il n'était pas né : il avait été créé. Et il voulait les rejoindre.

L'astronef de récupération était venu le rechercher mais il n'avait jamais oublié qu'il avait alors rêvé d'autres soleils, qu'il avait aspiré à rallier ces autres soleils, à crever les frontières de l'univers.

Mais, au lieu de cela, il recueillait des informations pour les savants dans les régions inhabitables du système solaire. Il parcourut les crevasses de la face obscure de Mercure où régnait une nuit d'épouvante à laquelle un esprit humain n'eût pas résisté, où de sombres chaînes de montagnes agriffaient les étoiles, où la vie n'avait jamais été, ne serait jamais. Il descendit au plus profond des cavernes lunaires. Il alla dans la Ceinture des Astéroïdes, tout seul, pour établir le relevé d'une centaine de petits mondes morts tandis que ses maîtres attendaient en sécurité dans le sanctuaire de leur astronef.

Pourtant, c'était un paria. Un objet, un androïde. Les hommes l'utilisaient mais faisaient comme s'ils l'ignoraient. Ils étaient humains alors que Kehlin était une chose hors nature, vaguement repoussante, un peu effrayante. Il n'avait pas le moindre contact avec ceux de sa propre race : comme avertis par quelque obscur pressentiment, les hommes maintenaient les androïdes dans l'isolement. Harrah ressentait dans l'esprit de Kehlin une déchirante nostalgie.

Il n'y a pas de refuge pour toi, ni sur la Terre, ni dans le ciel, ni en enfer !

La pensée de Marith rencontra la sienne, tel un ruissellement de larmes. « Pour nous, il n'y avait ni consolation, ni espoir, ni asile. Nous avons été créés hommes et femmes à votre image. Cependant, vous fûtes des dieux cruels car vous avez menti et vous nous avez donné assez d'intelligence pour le comprendre. Vous nous avez refusé jusqu'à notre dignité. Or... nous n'avions pas demandé à être créés. »

— « Cela suffit, » dit Kehlin. A nouveau, Harrah fut emporté par un tourbillon de ténèbres. Cette fois, le changement ne fut pas aussi effrayant mais, en un sens, ce fut pire. Il ne le

réalisa qu'après avoir pleinement repris conscience de lui-même. Alors, il fut frappé par un âpre contraste, quelque chose qui était à la fois affligeant et honteux.

L'esprit de l'androïde dont il avait été l'hôte pendant un bref instant était une immensité inondée de lumière. A présent, le sien lui paraissait confus et sombre, peuplé de formes immondes qui rampaient à la limite de la conscience. Disparue, cette merveilleuse puissance ! La lassitude de son corps s'abattait sur lui comme une chape et c'était presque avec dégoût qu'il contemplait ses mains mal assurées.

Il ne demanda pas à Kehlin ce que celui-ci avait découvert en lui. Il ne voulait pas le savoir.

« Comprenez-vous maintenant ce que nous ressentons ? » fit l'androïde. « Comprenez-vous pourquoi nous avons appris à détester les hommes ? »

Harrah secoua la tête. « Ce n'est pas de la haine. Contrairement à nous, vous ignorez ce qu'est la haine. Je me suis trompé : j'avais pris pour de la haine quelque chose qui était beaucoup plus vaste. J'appellerais cela de l'orgueil. »

Oui, c'était ce qu'il avait vu dans l'esprit de Kehlin. Il y avait lu de la pitié pour la débilité de l'homme, de l'admiration pour son courage car, en dépit de sa faiblesse, l'homme avait survécu et il avait bâti. Peut-être même y avait-il lu de la gratitude.

Mais Kehlin avait appelé ses frères androïdes les seigneurs du monde et il avait eu raison. Ils étaient fiers, leur fierté se justifiait et ils ne vivraient pas dans les fers.

Kehlin haussa les épaules. « Appelez cela comme vous voulez, cela n'a pas d'importance. » Alors, pour la première fois, Harrah discerna une sorte de douceur, presque de lassitude dans les yeux de l'androïde.

« Ce n'est pas que nous voulons régner sur les hommes, » reprit celui-ci. « Ce n'est pas que nous désirons la puissance. Simplement, les hommes ont peur de nous. Devons-nous sombrer dans le néant parce qu'ils nous craignent ? Et rappelez-vous que nous n'avons même pas l'espoir d'un au-delà pour faciliter notre départ ! » Il secoua la tête. « Ce sera un long et douloureux combat. Une bataille que je ne souhaite pas. Qu'aucun d'entre nous ne souhaite. Mais nous devons absolument survivre et, pour cela, il nous faut conquérir l'hégémonie. Peut-être les hommes en tireront-ils avantage, d'ailleurs. Il n'y aura jamais de paix, jamais de véritable progrès avant que ces misérables petits mondes soient dirigés, non par des êtres issus de la masse, mais par des êtres au-dessus de la masse et qui ne soient pas le jouet de tous les vents qui soufflent. »

Kehlin médita en silence quelques instants, puis il répéta les

mots qu'avait prononcés Marith : « La peur, toujours la peur. Elle infeste la race humaine. La convoitise, la peur, la luxure, la tristesse. Ah! si seulement ils n'avaient pas peur de nous ! » Une fois de plus, une flamme de fureur illumina ses prunelles. « Ils nous ont détruits avec l'acide et avec le feu, Terrien. Trente-quatre ! Tout ce qui reste de nous. Mais pas pour longtemps. Les hommes se reproduisent lentement et laborieusement : pas nous. Dans très peu de temps, nous serons plus nombreux, beaucoup plus nombreux. Alors nous reviendrons pour nous approprier ce qui nous appartient. »

Il avait dit cela avec le plus grand calme et la vérité que contenaient ces paroles sonnait comme un glas aux oreilles d'Harrah — le glas de la suprématie de l'humanité.

— « Que choisis-tu, Terrien ? Nous aider ou mourir ? »

Harrah ne répondit pas.

— « Laisse-le se reposer, » murmura Marith.

Kehlin acquiesça et sortit. L'homme se rendit à peine compte de son départ. Marith lui dit quelque chose d'une voix douce. Il se leva et la suivit. Tous deux quittèrent le vaisseau.

Elle le conduisit à un endroit situé à l'écart des principaux hangars où se dressait un appentis inachevé ; la seule lumière, incertaine, venait des lampes de manœuvre. Il faisait noir sous les arbres. Et chaud. Affreusement chaud. Harrah se laissa tomber sur le sol humide et se prit la tête dans les mains. Il ne trouvait aucune réponse en lui — rien qu'un grand vide. Marith attendait sans parler.

Enfin, Harrah leva la tête et la regarda : « Pourquoi m'as-tu sauvé la vie quand Kehlin voulait m'égorger ? »

— « Je ne suis pas comme lui, » fit-elle avec lenteur. « J'ai été créée pour la joie des yeux, pour être une danseuse. Mon esprit ne s'élève pas aussi haut que le sien. Il s'interroge mais ne se pose que de petites questions, des questions de peu d'importance. »

— « Lesquelles, Marith ? »

— « Il y a dix-neuf ans que je suis en vie. Mon propriétaire était très fier de moi et je lui ai rapporté beaucoup d'argent. Partout où j'allais, dans chaque ville, sur chaque planète, j'observais les hommes et les femmes. La façon dont ils se regardaient, dont ils souriaient. Bien des femmes n'étaient pas belles et elles manquaient de talent. Mais les hommes les aimaient et ils étaient heureux. »

Je hais tous les hommes et toutes les femmes, lui avait-elle dit à Komar. *Surtout les femmes.*

« Quand j'avais fini de travailler, » poursuivit Marith, « mon maître me rangeait comme une marionnette jusqu'à la séance

suivante. Je n'avais rien d'autre à faire que de réfléchir dans ma solitude et me poser des questions. »

Elle se tenait tout près d'Harrah. Dans l'obscurité, son visage, semblable aux formes embrumées que l'on voit en rêvant, était indistinct. « Tu m'as dit que tu m'aimais alors que tu me prenais pour une humaine. Je crois que c'est pour cela que j'ai voulu que le couteau de Kehlin t'épargnât. »

Un long silence suivit ces paroles. Puis Harrah prononça les mots qu'elle attendait, les mots qu'elle souhaitait entendre. Et ils étaient vrais.

— « Je t'aime toujours. »

— « Mais pas comme tu aimerais une femme. »

Il la revit telle qu'elle était quand elle dansait dans le bazar de Komar, transmuant en beauté pure ce qui n'était qu'une danse lascive.

— « En effet. Mais parce que tu es plus qu'une femme, et non moins. »

Il la prit dans ses bras et, cette fois, il sut qui elle était. Ni une enfant, ni une femme, ni une créature perverse mais un être innocent, aussi radieux que le clair de lune. Et aussi hors d'atteinte.

Il la serrait contre lui et, l'espace d'un instant, ce fut comme s'il étreignait sa propre jeunesse, la brève et lumineuse période qu'il avait connue avant de faire connaissance avec ce que Kehlin avait nommé la convoitise, la peur, la luxure et la tristesse. Il la serrait contre lui sans passion, rien qu'avec une immense tendresse, une nostalgie et une mélancolie si profondes que son cœur s'en brisait presque.

Maintenant, il avait trouvé la réponse à la question de Kehlin.

Marith se dégagea, se leva et se détourna pour qu'il ne pût voir ses yeux. « J'aurais dû te laisser mourir à Komar, » dit-elle. « Ç'aurait été plus facile pour tous les deux. »

Un frisson glacé parcourut l'échine d'Harrah. « A présent, tu lis dans mes pensées ? » Il se mit debout très lentement.

Elle hocha affirmativement la tête. « Pas aussi bien que Kehlin car il a partagé ton esprit. C'était à cela que je faisais allusion en lui rappelant qu'il existe des moyens de prévenir la trahison. Eussé-je été humaine, je t'aurais dit de t'enfuir en hâte et de te cacher pour qu'il ne te trouve pas. Et j'aurais espéré. Mais je ne suis pas humaine et je sais qu'il n'y a pas d'espoir. »

Elle lui fit face, illuminée par le clair de lune.

« Tout est pareil, » murmura-t-elle. « Tu portes ton fardeau et tu as ton orgueil : tu ne te libéreras ni de l'un ni de l'autre. Kehlin avait raison. Pourtant, je voudrais... Oh ! je voudrais... »

Brusquement, elle disparut et les mains tendues d'Harrah ne rencontrèrent que le vide.

Il resta longtemps sans bouger. Il y eut soudain du mouvement dans le camp. Il savait qu'un avertissement télépathique avait été lancé, que dans quelques secondes il serait un homme mort. Mais il ne pouvait penser qu'à une chose : Maríth était partie, il l'avait perdue.

C'est alors que, vibrant d'amour et de terreur, Tok émergea des sombres profondeurs de la jungle et se précipita en pleurant vers son maître.

Harrah avait oublié l'aborigène qui avait quitté Komar et sa sécurité pour le suivre. Il avait oublié beaucoup de choses. Maintenant il se rappelait. Il se rappelait les paroles de Kehlin, il se rappelait les trois hommes qui étaient morts à Komar. Et il se rappelait pourquoi ils étaient morts.

Il se rappelait qu'il était humain et qu'il était capable d'espérer quand il n'y avait plus d'espoir.

— « Viens, seigneur ! Viens vite ! »

Harrah s'élança au pas de course. Mais, déjà, il était trop tard.

Souples et légers, les androïdes arrivaient pour lui barrer la route. Tok n'était qu'à une dizaine de mètres de lui mais Harrah savait qu'il ne parviendrait jamais à franchir cette distance. Il s'arrêta. Kehlin était parmi ceux qui s'approchaient pour le prendre au piège. L'androïde avait troqué son poignard contre un pistolet.

Ils nous ont détruits avec l'acide et avec le feu...

Avec le feu.

Ce fut le tour d'Harrah d'avertir Tok et les guetteurs invisibles tapis en haut des arbres. Il poussa un cri une fraction de seconde avant de tomber et son hurlement noya le bruit de la détonation.

Tok est parti, songea-t-il. Il eut l'impression qu'une réponse montait de la jungle mais il n'en était pas sûr. Il n'était sûr de rien. Sauf de sa douleur.

Il gisait à l'endroit même où il était tombé et savait qu'il resterait allongé sur le sol car sa jambe était fracassée au-dessus du genou. Il contempla avec détachement le sang sombre qui suintait autour de la plaie, puis leva les yeux vers Kehlin, se demandant pourquoi l'androïde avait visé si bas.

Kehlin, qui avait lu la question dans son esprit, répondit : « Vous aviez déjà donné l'alerte et... je préférais que vous mouriez avec nous. »

Harrah ne répliqua pas. Un profond silence enveloppait la clairière. Les trente-quatre androïdes, resplendissantes créatures

qui étaient les derniers représentants de leur race, étaient réunis autour de lui, muets.

La jungle, elle aussi, était silencieuse. Mais les aborigènes avaient bien fait leur travail : déjà, une fumée immatérielle imprégnait l'air et le vent était brûlant. Le squelette de l'astronef les regardait, railleur : ç'aurait pu être un abri. Mais... Les androïdes n'avaient nulle place où se réfugier, n'avaient nul moyen de s'échapper. Et ils le savaient.

Kehlin leva la tête pour regarder le ciel et les lointains soleils qui éclairaient les frontières de l'univers. La jungle exhala un soupir et des flammes jaillirent entre les arbres, les entourant comme un cercle de javelots. Les humains ne sont pas les seuls à connaître la tristesse, songea Harrah. Kehlin se retourna brusquement. « Marith, » appela-t-il.

Marith sortit du groupe des androïdes et s'immobilisa devant lui.

« Tu es contente, Marith ? Tu as agi en humaine. Tu t'es conduite comme une femme qui, par amour, renverse les empires. »

D'une bourrade, il la poussa vers Harrah, puis secoua lentement la tête et reprit : « Non. C'est ma faute. J'étais le chef. J'aurais dû tuer cet homme. » Subitement, il éclata de rire. « Et voilà ! C'est la fin... Mais elle n'est pas venue des mains de l'homme : elle est venue de la patte de singes qui n'ont rien appris d'autre qu'à allumer un feu ! »

Harrah acquiesça. « Des singes... Oui. Voilà le fossé qui nous sépare. C'est pour cela que vous avez peur de nous. Vous n'avez jamais été des singes. »

Il regarda le cercle de feu qui gagnait en intensité et se rapprochait. Sa jambe le faisait atrocement souffrir, il saignait mais ses pensées étaient très loin de son corps.

« Nous éprouvons de la méfiance à l'égard de tous ceux qui sont différents de nous et nous les détruisons toujours d'une façon ou d'une autre. » Il dévisagea Kehlin. « Des singes. Une horde agitée et indisciplinée, mue par des passions et des appétits que vous ne comprendrez jamais. Vous auriez été incapables de nous régir. Personne ne nous a jamais dominés. Pas même nous. Aussi, en définitive, vous nous auriez détruits. »

Les yeux de Kehlin croisèrent les siens — noirs, insondables, éclairés par une terrible émotion que le Terrien était impuissant à déchiffrer.

— « Peut-être, » fit doucement l'androïde. « Peut-être. Et vous êtes orgueilleux, n'est-ce pas ? Le faible a culbuté ceux qui lui étaient supérieurs et, du coup, il se sent fort. Tu es fier de

mourir parce que tu crois que vous serez débarrassés de nous. Mais tu te trompes, Terrien ! Ce n'est pas encore la fin. »

Il se dressait de toute sa taille sous les bannières rougeoyantes qui claquaient entre les arbres embrasés et il cria à pleins poumons, hurlant aux étoiles, hurlant à toute la Création :

« Vous nous avez créés une fois, petits hommes qui aimez vous sentir des dieux ! Vous recommencerez. Vous ne pourrez vous en empêcher — *et nous hériterons l'univers* ! »

Harrah comprenait maintenant ce qui se passait dans l'esprit de Kehlin. C'était visible sur le visage des superbes créatures qui entouraient ce dernier, prises au piège, et qui attendaient sous un linceul écarlate.

Un vaste rideau de flammes ondoyant et une pluie de cendres dérobèrent les androïdes à la vue d'Harrah qui fut pris soudain d'un regret frénétique. Il voulut parler, dire qu'il était navré. Mais les mots ne montèrent pas jusqu'à ses lèvres et la honte l'envahit. Il avait le sentiment d'être tout petit, d'être coupable, noir de péchés. Baissant la tête, il se mit à pleurer.

La voix de Marith s'éleva, toute proche : « Ils sont détruits. Il en ira bientôt de même pour nous et ce sera mieux ainsi. »

Harrah se retourna et fut frappé par la joie qui auréolait Marith. On aurait dit qu'elle venait de s'échapper d'une obscure prison.

— « Est-ce que tu m'aimes, Marith ? Est-ce que tu m'aimes encore après ce que j'ai fait ? »

— « Tu m'as rendue libre, » répondit-elle.

Il la prit dans ses bras et, tandis qu'il l'étreignait, il comprit soudain que ce n'était que de cette façon, que ce n'était que maintenant qu'ils pouvaient être réunis. Et il était heureux.

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : The dancing girl of Ganymede.

POUL ANDERSON

Dans le corps d'un fauve

1

Le technicien résurrectionniste croyait ne plus avoir de surprise à attendre depuis quelque trois cents ans qu'il exerçait ses fonctions. Pourtant, cette fois, il était médusé.

— « Vous avez bien dit... un tigre ? »

— « Exactement. Vous pouvez vous en charger, non ? »

— « C'est-à-dire que... je suppose que oui. Naturellement, il faut d'abord que j'examine le problème. Jusqu'à présent, personne ne m'a demandé à renaître sous une forme aussi différente de la forme humaine. Mais, à vue de nez, j'estime que c'est possible. » Dans les yeux du technicien brillait une lueur que nul n'avait vu y scintiller depuis des lustres et des lustres. « En tout état de cause, ce serait une expérience... intéressante. »

— « J'imagine que vous avez les coordonnées d'un tigre, » fit Harol.

— « Oh ! sûrement ! Nous disposons des coordonnées de tous les animaux qui existaient à l'époque où cette technique a été inventée, et je suis sûr qu'il survivait encore quelques tigres en ce temps-là. Mais le problème réside dans la modification. L'esprit humain est incompatible avec un système nerveux aussi différent. Il faudra remanier la matrice. Un cerveau plus gros avec plus de circonvolutions, naturellement... etc. Même dans ces conditions, le résultat sera loin d'être parfait mais votre personnalité de base devrait demeurer stable pendant un an ou deux, sauf accidents. C'est tout le laps de temps que vous souhaitez, n'est-ce pas ? »

— « Il me semble. »

— « Renaître dans un corps d'animal, c'est la grande mode aujourd'hui, » admit le technicien. « Mais ce sont toujours des bêtes faciles à modifier que l'on nous réclame. Les singes anthropoïdes. On n'a même pas besoin de changer si peu que ce soit le cerveau du chimpanzé : il maintient la personnalité humaine stable pendant des années. Les éléphants constituent un bon matériel, eux aussi. Mais le tigre... » Le technicien hocha la tête. « J'imagine que ce doit être réalisable tant bien que mal. Vous ne seriez pas tenté par un gorille ? »

— « Je veux un carnivore. »

— « Je présume que votre psychiatre... » commença le spécialiste, tendant une perche au client.

Harol eut un bref signe de tête. Le technicien soupira et renonça à l'espoir de lui extorquer de savoureuses confessions. Quand on travaille à la Station de Résurrection, on entend des histoires bien étranges mais ce type-là garderait bouche cousue. Bah ! A elle seule, sa requête meublerait les conversations pendant de longs jours.

— « Quand serez-vous prêt ? » s'enquit Harol.

L'autre se gratta le crâne d'un air songeur. « Il faudra un moment. D'abord, vous le savez, il est indispensable d'explorer les archives et de mettre au point un prototype neural basilaire apte à servir de réceptacle à l'esprit humain. Il ne s'agit pas d'une simple surimpression mémorielle. Les gènes contrôlent l'organisme tout au long de son existence de façon dictatoriale. Ils contrôlent jusqu'au rythme du processus de sénescence, dans les limites du milieu s'entend. Pas question qu'un animal ait une ontogénie diamétralement opposée à sa phylogénie de base : il ne serait pas viable. Nous serons donc dans la nécessité de modifier les molécules constitutives des cellules aussi bien que les grandes structures du système nerveux. »

— « Bref, » dit Harol avec un sourire, « la progéniture de ce tigre intelligent sera véridique. »

— « A condition qu'il trouve une tigresse similaire. Pas une vraie tigresse : il n'en reste plus. En outre, l'hérédité serait trop divergente. Mais peut-être désirez-vous un corps de femelle pour quelqu'un d'autre ? »

— « Non. J'en veux seulement un pour moi. » Fugacement, Harol songea à Avi et l'imagina incarnée dans le corps souple à la grace meurtrière d'un énorme félin. Non... Ce n'était pas son type. N'importe comment, la solitude faisait partie intégrante du traitement thérapeutique.

— « Une fois que nous aurons obtenu un profil modifié, lui conférer votre mémoire en surimpression ne sera plus qu'un jeu d'enfant, » reprit le technicien. « C'est le procédé que l'on utilise pour n'importe quelle résurrection humaine. Mais le profil... toute la question est là. Nous mettrons les unités d'étude et de calcul du département Recherches sur ce problème. Elles sont libres. Il faudra compter... disons une semaine. Cela ira ? »

— « Admirablement, » répondit Harol. « Je repasserai donc dans huit jours. »

Après un bref adieu, il quitta le technicien et s'engagea sur la longue rampe conduisant au transmetteur le plus proche. Il n'y avait presque personne sur la bande roulante, hormis les

robots mobiles qui vaquaient à leurs affaires. Le faible et grave bourdonnement d'activité qui emplissait la station de Résurrection était presque exclusivement fait du vrombissement des machines, du murmure des courants électroniques dans les tubes à vide, du silencieux travail de cérébration d'intelligences artificielles transcendant à tel point celle de leurs créateurs que les hommes n'étaient plus capables de suivre le cours de leurs pensées : un cerveau humain ne pouvait pas manipuler simultanément un si grand nombre de facteurs, tout simplement.

Les machines étaient les oracles des derniers jours. Et elles étaient les dieux dispensateurs de vie. *Nous sommes les parasites de nos machines,* songeait Harol. *Nous sommes de petites puces qui sautillent autour des géants que nous avons jadis créés. Il n'existe plus d'authentiques savants humains. Comment pourrait-il y en avoir alors que les cerveaux électroniques et les grandes machines qui sont leurs corps peuvent tout faire, beaucoup plus vite et beaucoup mieux ? Qu'ils peuvent faire des choses dont nous n'avons même jamais rêvé, que les plus éminents des génies humains sont tout juste capables d'entr'apercevoir fugacement ? C'est ce qui nous a paralysés. Cela et l'immortalité de la résurrection. Désormais, il ne nous reste plus rien sinon une existence d'oisiveté et le train-train quotidien du plaisir. Et qu'est-ce qui demeure encore amusant au bout de plusieurs siècles ?*

Que la résurrection animale fût la grande vogue n'avait rien d'étonnant. Elle offrait une perspective de nouveauté... passagèrement.

Harol s'arrêta devant un miroir et s'étudia. Il n'y avait rien que de banal dans son apparence. Sa haute taille et ses traits élégants étaient l'uniforme de Monsieur Tout le Monde. Ses tempes s'argentaient légèrement et ses cheveux s'éclaircissaient quelque peu bien qu'il eût un corps de trente-cinq ans. Mais c'était toujours par ces détails que l'on vieillissait précocement. Autrefois, il serait à peine parvenu à atteindre le siècle.

J'ai... voyons voir... J'ai quatre cent soixante-trois ans. En tout cas, c'est l'âge de ma mémoire et que suis-je essentiellement, sinon la somme de mes souvenirs ?

Contrairement à la plupart des gens qui se trouvaient dans le bâtiment, il était vêtu d'une légère tunique et d'une cape. La flaccidité de son corps lui donnait un vague complexe. Il faudrait vraiment qu'il s'efforce de se maintenir en meilleure forme. Mais à quoi bon puisque la matrice de sa vingtième année constituait un si parfait spécimen ?

Arrivé devant la cabine de transmission, il hésita un instant, se demandant où aller. Il pouvait rentrer chez lui et régler ses affaires avant d'intégrer la phase tigre. Ou bien passer chez Avi.

Il pouvait également... Son incertitude lui arracha un sursaut de mauvaise humeur. Au bout de quatre cent cinquante ans, il commençait à être difficile de coordonner tous ses souvenirs et il avait des absences de plus en plus fréquentes. Une de ces générations, il faudrait qu'il demande aux psychologues de la Résurrection de revoir sa matrice pour éliminer cette inutile surcharge de ses synapses.

Il irait rendre visite à Avi, c'était décidé. Il prononça son nom et, tandis que le transmetteur sondait les archives électroniques du Central afin de connaître sa résidence habituelle, Harol songea soudain que, durant toute son existence, il n'avait vu qu'une seule fois la station de Résurrection de l'extérieur. C'était un édifice gigantesque, un pylône se lançant à l'assaut du ciel au-dessus des forêts européennes presque désertiques, spectacle aussi impressionnant à sa manière que le cratère de Tycho ou les anneaux de Saturne. Mais quand les transmetteurs vous expédient directement d'une cabine à l'autre à l'intérieur des bâtiments, on a rarement l'occasion de voir ceux-ci du dehors.

Un instant, Harol caressa vaguement l'idée de se faire projeter dans une maison voisine, rien que pour pouvoir contempler la Station. Mais, bah ! il aurait tout le temps de mettre ce projet à exécution au cours des prochains millénaires. La Station était éternelle. Et lui aussi.

Le champ du transmetteur se mit en circuit et expédia Harol à la vitesse de l'éclair à l'autre bout du monde, dans la demeure d'Avi.

Cette visite avait un caractère suffisamment officiel pour que Ramacan revête ses plus beaux atours — une cape rouge sur sa tunique et les multiples ornements précieux prescrits par le protocole. Quand il fut prêt, il s'installa dans la cabine du transmetteur et attendit.

La cabine était située sur la véranda à colonnades. De son siège, Ramacan voyait par les portes béantes les flancs et les pics du Caucase que verdissait le retour de l'été. Pourtant, les neiges éternelles étincelaient sous le ciel éclatant. Il vivait là depuis bien des siècles sans bouger, contrairement à la plupart des Terriens perpétuellement agités. Il aimait cet endroit, cette immensité silencieuse qui ne changeait pas. En général, les humains d'aujourd'hui étaient en quête de variété, ils recherchaient fébrilement la nouveauté et l'inconnu. Esprits vieillis dans des corps jeunes, ils aspiraient à retrouver une fraîcheur perdue. Ils auraient probablement qualifié Ramacan de pantouflard. Posé ou stable eussent été des qualificatifs plus proches de la vérité. Cette

attitude convenait admirablement au travail de Ramacan : la tâche consistant à administrer la Terre reposait presque entièrement sur ses épaules.

Felgi était en retard. Ramacan ne s'énervait pas (lui-même n'était jamais pressé) mais lorsque le Procyonite se présenta, il poussa quand même un juron de stupéfaction.

Felgi, en effet, n'arriva pas par le transmetteur : il arriva dans une vedette, une sorte de requin de métal effilé que cracha la nef mère et qui atterrit avec une sorte de soupir sur la pelouse. Ramacan remarqua les tourelles plates et la gueule menaçante des canons. Quel anachronisme ! Pour autant qu'il se le rappelât, il y avait des siècles que Sol n'avait pas vu un vaisseau de guerre. Mais...

Felgi émergea du sas, suivi d'une escouade de gardes armés qui posèrent en terre la crosse de leurs fulgurateurs et se mirent au garde-à-vous. L'officier procyonite se dirigea seul vers la maison.

Ramacan l'avait déjà rencontré mais il l'étudia avec une attention nouvelle. Comme presque tous les membres de l'équipage procyonite, Felgi était d'une taille légèrement inférieure à celle du Terrien moyen et la rigidité de son expression, la raideur de son attitude étaient presque choquantes. Seuls les insignes de son grade permettaient de le distinguer de ses subordonnés ; tous portaient le même uniforme sévère, noir et collant. Il était maigre et avait le teint sombre — pigmentation protectrice indispensable sous le terrible rayonnement de Procyon — et il y avait dans son regard quelque chose que Ramaçan n'avait encore jamais observé.

Les Procyonites avaient un physique sensiblement humain, mais le Terrien se demandait s'il n'y avait pas une part de vérité dans les rumeurs qui couraient depuis leur arrivée et selon lesquelles les colons avaient subi pendant cette longue et cruelle attente des mutations, avaient été l'objet d'un processus de sélection qui les avait transformés, faisant d'eux des êtres qu'ils ne seraient jamais devenus s'ils n'avaient pas quitté la Terre.

Leur organisation sociale et leur psychologie avaient indiscutablement un caractère... étranger.

Felgi quitta l'escalator qui l'avait conduit sur la véranda et s'inclina d'un air compassé. Les psychographes lui avaient enseigné le terrestre moderne mais dans sa voix vibraient encore les sonorités gutturales de la langue des colons et le salut qu'il prononça avait quelque chose d'insolite dans sa formulation : « A vous mes compliments, Commodore. »

Ramacan s'inclina à son tour avec un geste raffiné du bras

conforme à la courtoisie terrienne. « Soyez le bienvenu, général Felgi. » Et il ajouta sur un ton plus détendu : « Donnez-vous la peine d'entrer. »

— « Je vous remercie, » répondit le Procyonite en faisant un pas en avant.

— « Vos compagnons... »

— « Mes *hommes* resteront dehors. » Felgi s'assit sans y avoir été invité, ce qui était un manquement à l'étiquette, mais, après tout, ses mœurs étaient différentes.

— « Comme il vous plaira. »

Ramacan s'approcha de son créator individuel et en fit fonctionner le cadran pour commander des consommations.

— « Non, » dit Felgi.

— « Pardon ? »

— « Nous ne buvons pas, sur Procyon. Je croyais que vous le saviez. »

— « Je l'avais oublié, excusez-moi. » Ramacan réexpédia avec regret le vin et les verres dans la banque-matière et s'assit à son tour.

Felgi se tenait très droit, méprisant les courbes confortables et moulantes de son siège galbé, jugeant un tel raffinement futile. Peu à peu, Ramacan identifia l'émotion qui faisait frémir le visage basané et cave de son visiteur.

C'était la colère.

— « J'espère que vous trouverez agréable votre séjour sur la Terre, » laissa-t-il tomber pour rompre le silence.

Felgi répliqua d'une voix sèche : « Epargnez-moi les paroles inutiles. Je suis ici pour affaires. »

— « A votre gré. »

Ramacan s'efforça de se décontracter mais c'était en vain : ses nerfs et ses muscles s'étaient soudain tendus.

— « D'après ce que j'ai cru comprendre, » poursuivit Felgi, « vous êtes à la tête du gouvernement de Sol. »

— « Je suppose que l'on peut présenter les choses de cette façon. J'ai le titre de Coordinateur. Mais, aujourd'hui, il n'y a pas grand-chose à coordonner. Notre système social fonctionne pratiquement tout seul. »

— « Vous appelez cela un système social ? C'est la désorganisation complète ! Apparemment, chaque individu se suffit à lui-même. »

— « Bien sûr. Quand tout le monde possède un créateur de matière capable de satisfaire aux besoins ordinaires de l'existence, on aboutit fatalement à une très large autonomie sociale. Naturellement, nous avons des services publics : la station de Résur-

rection, la Génératrice, le Centre de transmissions et quelques autres encore. Mais ils ne sont pas nombreux. »

— « Je ne comprends pas pourquoi vous n'êtes pas submergés par une vague de crimes. »

Le dernier mot était forcément un vocable procyonite et Ramacan haussa les sourcils d'un air intrigué.

— « Je fais allusion au comportement anti-social, » expliqua Felgi avec irritation. « Le vol, le meurtre, le vandalisme. »

— « Pourquoi voulez-vous donc que quelqu'un éprouve le besoin de voler ? » s'exclama Ramacan, surpris. « En outre, le degré d'indépendance que nous connaissons actuellement élimine les frictions sociales. Les psychoses effectives ont été depuis longtemps supprimées des composants neuraux des coordonnées de résurrection. »

— « Je présume que vous parlez pour Sol. »

— « Comment pourrais-je parler au nom de près d'un milliard d'individus différents ? J'ai peu d'autorité, vous savez. Ce n'est guère utile. Toutefois, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir si vous me dites... »

Felgi le coupa brutalement : « La décadence de Sol est quelque chose d'incroyable. »

— « Vous avez peut-être raison. » Ramacan avait parlé avec douceur mais, sous ce vernis d'urbanité, il bouillait. « C'est une idée à laquelle j'ai souvent songé moi-même. Mais a-t-elle un rapport quelconque avec la raison de votre visite, quelle qu'elle soit ? »

— « Vous nous avez laissés en exil. » Cette fois, la fureur et la haine durcissaient la voix de Felgi, fulminaient dans son regard. « Durant neuf cents ans, la Terre a vécu dans le luxe et l'opulence tandis que les humains luttaient, souffraient et mouraient sur Procyon, le pire des enfers. »

— « Pourquoi y serions-nous allés ? Après que les premiers vaisseaux, qui n'étaient qu'une poignée, y eurent établi une colonie... eh bien... nous avions une galaxie entière devant nous. Comme les nefs coloniales ne sont pas revenues de votre étoile, j'imagine qu'on a considéré que leurs occupants étaient morts. Certes, il aurait peut-être fallu aller s'en assurer sur place mais c'est un voyage de vingt ans ! En outre, le système de Procyon était inhospitalier et il n'y avait rien à en attendre. Et il y avait tellement d'autres astres ! Sur ces entrefaites, le créateur de matière est apparu et, du coup, il n'y eut plus sur Sol de gouvernement susceptible de s'occuper de ce genre d'affaires. La navigation spatiale tomba dans le domaine privé. Et Procyon n'intéressait personne. » Ramacan haussa les épaules « Je suis désolé. »

— « Vous êtes *désolé* ! » s'exclama Felgi sur un ton cinglant.

« Neuf cents ans durant, nos ancêtres se sont battus sur une planète aride ; ils ont connu la famine, ils sont morts de misère, ils sont presque retombés dans la barbarie et il leur a fallu remonter le courant pied à pied tout en menant contre les Czernigi la guerre la plus sanglante qu'on ait connue dans l'histoire, une guerre interminable qui s'est poursuivie des siècles et dont le dénouement ne pouvait être que l'extermination d'une des deux races en présence. Au cours des générations, nos aïeux ont péri de vieillesse ; nous avons dû subsister sur des planètes que jamais des humains n'auraient dû occuper. Mon vaisseau a mis vingt ans pour rallier la Terre. Vingt ans alors que la vie humaine est si courte ! Et vous êtes désolé ! »

Felgi se leva et se mit à arpenter la pièce.

« Vous disposez des étoiles, » continua-t-il avec âpreté. « Vous disposez de l'immortalité. Vous disposez de tout ce qui peut être fabriqué avec la matière. Nous, nous avons passé vingt ans entassés dans une prison de métal pour venir sur la Terre en nous demandant si vous n'aviez pas rencontré une fortune contraire, si Sol n'avait pas besoin de notre aide ! »

— « Qu'exigez-vous de nous ? La Terre vous a accueilli avec enthousiasme. »

— « Parce que nous avons le charme de la nouveauté ! »

— « Elle est prête à vous offrir tout ce qui est en son pouvoir. Que voulez-vous de plus ? »

Quelques secondes s'écoulèrent, puis la colère qui brillait dans les yeux de Felgi s'estompa, vacilla comme si un rideau avait été tiré. Le Procyonite se figea et dit avec un calme soudain : « C'est vrai. Je... je vous dois des excuses, sans doute. L'usure nerveuse... »

— « Je vous en prie ! » s'écria Ramacan. Mais au fond de lui-même il se demandait jusqu'à quel point il pouvait avoir confiance dans les colons. Pendant des siècles, ils n'avaient connu que les horreurs de la guerre avec toutes ses ruses. En outre, ils n'étaient plus réellement humains. Ils n'étaient plus humains dans le sens où l'étaient les habitants de la Terre. Mais que pouvait-il faire ? « Ne vous excusez pas. Je comprends. »

— « Merci. » Felgi se rassit. « Puis-je vous demander ce que vous nous offrez ? »

— « Les duplicateurs de matière, naturellement. Et des robots au courant des techniques plus complexes de la Résurrection. Certains processus qu'elle implique dépassent les possibilités de compréhension du cerveau humain. »

— « Je ne suis pas certain que cela nous sera bénéfique. Sol est tombé dans la stagnation. Apparemment, aucun changement

important n'y est intervenu depuis cinq siècles. Tenez... les générateurs de nos astronefs sont meilleurs que les vôtres ! »

Ramacan haussa les épaules. « A quoi pouvait-on s'attendre d'autre ? Pour changer, un stimulant est nécessaire. Nous n'en avons pas. Le progrès, pour employer une terminologie archaïque, est un moyen au service d'une fin et nous avons atteint le but ultime du progrès. »

Felgi se frotta le menton. « Je ne sais pas si... Je ne sais même pas comment vos duplicateurs fonctionnent. »

— « Je suis incapable de vous dire grand-chose dans ce domaine. Mais les techniciens les plus éminents de la Terre seraient, eux aussi, dans l'incapacité de tout vous expliquer. Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, c'est un sujet trop vaste pour être véritablement appréhendé par l'esprit. Seuls les cerveaux électroniques sont en mesure de manipuler simultanément un aussi grand nombre de facteurs. »

— « Peut-être pourriez-vous quand même me faire une sorte de résumé succinct et me définir vos principes d'organisation ? »

— « Laissez-moi réfléchir. » Ramacan fouilla dans ses souvenirs. « L'ultra-onde a été découverte... oh ! il y a bien sept ou huit cents ans. C'est un vecteur d'énergie mais elle n'est pas de nature électromagnétique. Cela a quelque chose à voir avec la mécanique ondulatoire... pour autant qu'un esprit humain puisse saisir la théorie de base ! La première application importante de l'ultra-onde intervint lorsque l'on découvrit que celle-ci avait la possibilité de franchir des distances égales à plusieurs unités astronomiques sans être gênée par l'obstacle de la matière et, surtout, sans qu'il y ait perte d'énergie. On a interprété ce phénomène comme signifiant que... comment dire ?... que l'onde « connaît » le récepteur et se dirige vers lui et vers lui seul. Pour l'engendrer, les deux éléments sont indispensables : l'émetteur et transmetteur d'énergie d'une efficacité absolue. Aujourd'hui, le Système tout entier puise l'énergie dont il a besoin dans le Soleil. Elle lui est transmise par la génératrice installée sur la face diurne de Mercure. Tout, depuis les astronefs jusqu'aux pendules en passant par les téléviseurs, tout fonctionne grâce à cette source. »

— « Cela me paraît dangereux. Supposons que la génératrice tombe en panne ? »

— « Elle ne tombera pas en panne, » répondit Ramacan avec assurance. « Elle possède ses propres robots et il n'y a pas un seul technicien humain. Tout est enregistré. Si un élément se révèle défaillant, il est automatiquement volatilisé par la banque-matière la plus proche et recréé. D'ailleurs, il existe d'autres ver-

rous de sécurité. Jamais la génératrice n'a donné d'ennuis depuis sa mise en service. »

— « Je vois... » murmura Felgi, songeur.

— « Peu après, on a constaté que l'ultra-onde pouvait également transporter la matière. Il était possible de monter des circuits capables d'explorer un corps atome par atome, de le transformer en énergie pure et de véhiculer cette énergie en même temps que le signal explorateur. Au niveau du récepteur, évidemment, le processus s'inverse. Il s'agit là, comprenez-le bien, d'une grossière simplification. On n'a pas affaire à un simple signal mais à un faisceau de signaux d'une effarante complexité que seule l'ultra-onde peut convoyer. Toutefois, c'est l'idée générale. Tous nos transports font maintenant appel à cette technique. Les véhicules aériens ou spatiaux ne servent qu'à remplir des missions très particulières. Ou aux voyages d'agrément. »

— « Vous avez sans doute aussi une sorte de centre de contrôle pour les problèmes de transport ? »

— « Oui. La Station de Transmissions terrestre est située au Brésil. Toutes les données — les adresses, par exemple — y sont rassemblées et elle coordonne les millions d'unités qui sont réparties sur toute la surface de la planète. Certes, c'est là une organisation gigantesque et follement compliquée mais elle fonctionne à la perfection. Puisque la distance n'a plus aucun sens, il est extrêmement pratique de centraliser les unités assurant ce service public.

» De la transmission à l'enregistrement du signal et à sa reproduction à partir de n'importe quelle banque-matière, il n'y avait qu'un pas : le duplicateur naquit. Le créateur de matière. Vous n'imaginez pas à quel point il a transformé l'économie de Sol ! A l'heure actuelle, chacun possède son créator individuel. Si vous n'avez pas en archives la matrice de l'objet que vous désirez, vous l'obtenez sous forme de duplicata en vous adressant à la bibliothèque du Maître Créator. Quel que soit l'objet matériel que vous voulez, vous n'avez qu'à manipuler un cadran et à appuyer sur un bouton.

» Ce progrès, à son tour, fut à l'origine de la technique de la Résurrection. Celle-ci n'est jamais qu'une extension de tout ce qui existait précédemment. On enregistre vos coordonnées physiques pour réaliser une matrice quand votre corps est dans sa prime jeunesse — à vingt ans, par exemple. Puis vous vivez votre existence normale comme bon vous semble, disons jusqu'à l'âge de trente-cinq ou quarante ans, jusqu'au moment où vous commencez à prendre un petit coup de vieux. Alors, des sondeurs spéciaux explorent votre profil neurologique. La mémoire, comme vous le savez sans doute, n'est jamais qu'un complexe de synap-

ses et de molécules protéiques modifiées : il est relativement simple d'en faire l'analyse pour en prendre copie. Ce moule neurologique est alors électroniquement superposé à la matrice corporelle faite lorsque vous aviez vingt ans. La banque-matière utilise votre propre corps pour matérialiser la matrice corrigée et, de façon instantanée, elle recrée votre corps juvénile qui possède alors tous les souvenirs de l'homme de quarante ans. Vous êtes... immortel ! »

— « En un sens, » concéda Felgi. « Quand même, il y a quelque chose qui ne me paraît pas coller. Il semble que vous sacrifiez dans cette opération le moi, l'âme... donnez-lui le nom que vous voudrez. Vous fabriquez seulement une copie parfaite. »

— « Qu'est-ce que cela peut faire dans la mesure où elle est si parfaite qu'elle ne peut être distinguée de l'original ? Le moi est essentiellement une affaire de continuité. Vous-même, votre ego fondamental, vous n'êtes qu'un ensemble de synapses en état de modification perpétuelle, n'ayant qu'une relation fugitive avec les molécules que cet ensemble véhicule à un moment donné. C'est le contenu qui importe, pas la structure matérielle. Et nous préservons ce contenu. »

— « Vraiment ? J'ai été frappé par l'étrange uniformité des Terriens. »

— « Que voulez-vous ? Puisque l'on peut corriger les données de base, il n'y a aucune raison de conserver pieusement un corps mutilé, malade ou déformé. Il est possible d'obtenir une matrice à partir de spécimens parfaits et d'en éliminer tout ce qui constitue la personnalité, puis d'imprimer à cette matrice les caractéristiques neurales d'un autre individu. On renaît dans un corps nouveau ! Naturellement, chacun désire se conformer aux canons esthétiques en vigueur et il s'ensuit fatalement une certaine uniformité. Certes, le temps aidant, un corps différent aboutit à une personnalité différente car l'homme est une unité psychosomatique. Mais la continuité, qui est l'attribut essentiel du moi, est toujours là. »

— « Hem... Je vois. Puis-je vous demander votre âge ? »

— « Sept cent cinquante ans environ. J'étais un homme mûr quand les techniques de résurrection sont entrées dans le domaine public mais j'ai pris pour hôte un corps jeune. »

Felgi contempla le visage lisse et juvénile de son interlocuteur, puis son regard se posa sur ses mains aux phalanges noueuses et aux veines saillantes, des mains de vieillard de soixante ans. Ses poings se crispèrent un instant mais ce fut d'une voix égale qu'il poursuivit : « Vous n'avez pas d'ennuis du côté de la mémoire ? »

— « Si. Parfois, mes souvenirs s'embrouillent mais je fais ré-

gulièrement supprimer de ma matrice ceux qui sont inutiles ou font double emploi. C'est un adjuvant. Les robots savent exactement à quelle zone de la matrice correspond un souvenir donné et ils peuvent effacer celui-ci. Dans mille ans, j'aurai sans doute des trous de mémoire plus importants. Mais cela ne sera pas bien grave. »

— « Et l'accélération apparente du temps en corrélation avec le vieillissement ? »

— « Cela a été pénible après les deux premiers siècles. Ensuite, le phénomène semble perdre de son intensité. Le système nerveux s'adapte à la situation. Cependant, il me faut bien dire que l'absence de stimulant est probablement responsable de l'état statique et de l'improductivité générale de notre société. Nous avons une effrayante tendance à tout remettre à plus tard. Une journée nous paraît beaucoup trop courte pour faire quelque chose. »

— « Alors, c'est la fin du progrès... De la science, des arts, de l'effort, de tout ce qui a contribué à rendre l'homme humain. »

— « Pas absolument. Nous cultivons encore les arts, l'artisanat existe et nous avons ce que vous appelleriez, j'imagine, des hobbies. Il est vrai que nous ne faisons peut-être plus grand chose... Mais pourquoi nous astreindrions-nous à une plus grande activité ? »

— « J'ai été surpris de constater que de vastes régions de la Terre étaient redevenues incultes. J'aurais pensé que vous souffriez d'une grave crise de surpopulation. »

— « Eh bien, non. Le créator et le transmetteur permettent aux gens de vivre physiquement isolés les uns des autres tout en étant cependant en contact étroit lorsque la nécessité s'en fait sentir. L'existence collective est désormais périmée. Et il n'y a pas de problème démographique. Rares sont les personnes qui veulent avoir beaucoup d'enfants. Avoir une famille nombreuse est considéré comme quelque chose de vulgaire. »

— « En effet. Je n'ai pratiquement pas vu un seul enfant depuis que je suis sur la Terre. »

— « Ajoutez à cela un courant d'émigration vers les étoiles où un certain nombre de gens vont à la recherche de la nouveauté. Vous pouvez faire expédier votre matrice par un navire robot et une croisière de plusieurs siècles n'est rien du tout. A mon sens, c'est également là une raison qui explique la tranquillité qui règne sur la Terre. Les éléments les plus agités et les plus aventureux l'ont quittée. »

— « Entretenez-vous des communications avec les émigrants ? »

— « Non. Ce n'est pas possible quand les astronefs ne voyagent qu'à la moitié de la vitesse de la lumière. Il arrive parfois

que des curieux atterrissent mais c'est extrêmement rare. Il se crée d'étranges cultures ici et là dans la galaxie. »

— « Les Terriens ne travaillent donc jamais ? »

— « Oh ! il y a un certain nombre de services publics qu'il faut faire fonctionner. Nous avons des psychiatres, des techniciens humains pour surveiller les diverses stations, etc. sans compter une multitude d'entreprises à vocation privée, notamment dans le domaine des divertissements. Il faut aussi inventer des objets manuels complexes que les créators reproduisent ensuite. Mais il y a suffisamment de gens qui acceptent volontiers de travailler quelques heures par mois ou par semaine, ne serait-ce que pour passer le temps ou pour augmenter leur compte créditeur afin de pouvoir faire eux-mêmes appel aux services de ce genre s'ils le désirent. Notre culture est parfaitement stable, général Felgi. C'est peut-être la première société réellement stable de toute l'histoire de l'humanité. »

— « Je me pose une question... N'avez-vous pris aucune précaution ? N'avez-vous prévu aucun moyen de défense contre une éventuelle invasion armée ? Rien ? »

— « Au nom du cosmos, qu'aurions-nous à craindre ? » s'exclama Ramacan. « Qui aurait l'idée de franchir je ne sais combien d'années-lumière pour nous envahir, alors que les vaisseaux ont au maximum une vélocité égale à une demi-année lumière? D'ailleurs, pourquoi quelqu'un voudrait-il nous envahir ? »

— « Pour faire du butin... »

Ramacan éclata de rire. « Nous pourrions reproduire à l'aide de nos duplicateurs tout ce que les pillards voudraient et nous leur en ferions cadeau. »

— « Vous le pourriez ? » Felgi se leva brusquement. « Vous le pourriez vraiment ? »

Ramacan se mit debout, lui aussi. Tous ses nerfs, tous ses muscles étaient archi-tendus. Une expression de triomphe s'était peinte sur les traits du Procyonite. Vengeresse et inquiétante.

Felgi fit signe à ses hommes de venir le rejoindre. Ils s'élancèrent au pas de course, l'arme haute. Une flamme menaçante brillait dans leurs yeux.

— « Coordinateur Ramacan, vous êtes en état d'arrestation, » dit Felgi.

— « Comment... comment ?... » Le Terrien était comme assommé. Il tâtonna à la recherche de quelque chose à quoi se retenir et entendit vaguement l'officier répondre d'une voix métallique :

— « Vous avez confirmé mes hypothèses. La Terre est désarmée, en état d'impréparation flagrant. Tout repose sur quelques points névralgiques qui ne sont pas défendus. Moi, je commande

un vaisseau de guerre bourré de soldats. Nous nous emparons du pouvoir sur la Terre ! »

2

La résidence principale d'Avi était située en Amérique du Nord, sur la côte atlantique. La maison, comme la plupart des demeures privées de l'époque, était petite et basse de plafond avec des cloisons intérieures et des ameublements amovibles aisément transformables. Elle aimait les fleurs et d'immenses jardins diaprés entouraient l'édifice, s'étendant jusqu'au rivage d'un côté, jusqu'à l'immense forêt qui avait pris possession du sol après l'abandon de l'agriculture, de l'autre.

Harol et Avi déambulaient parmi les buissons, les arbres et les massifs. Les cheveux dénoués de la jeune femme flottaient dans la brise, son corps de dix-huit ans avait la finesse et la grâce de celui d'une jeune biche. Soudain, l'idée de la quitter horrifia Harol.

— « Tu me manqueras, » dit-elle.

Il eut un sourire en coin et répondit : « Ça ne durera pas. Il y a d'autres hommes. Je suppose que tu vas te mettre à la recherche d'un de ces astronautes qui sont arrivés de Procyon il y a quelques jours, à ce que l'on dit. »

— « Bien sûr, » fit-elle avec innocence. « Je m'étonne que tu ne restes pas pour faire l'essai de quelques-unes des femmes qu'ils ont emmenées avec eux. Ce serait un changement. »

— « Je ne pense pas. Franchement, je n'arrive pas à comprendre cet engouement moderne pour la variété. Sous cet angle, chacun ressemble beaucoup à l'autre. »

— « C'est un problème de compagnie, » répliqua Avi. « A force de vivre avec quelqu'un, au bout de plusieurs années, on le connaît trop bien. On sait exactement ce qu'il va faire, ce qu'il va dire, ce qu'il y aura à dîner, le spectacle qu'il choisira pour passer la soirée. Ces colons seront... ils seront nouveaux ! Ils auront d'autres coutumes que les nôtres, ils pourront parler d'un système planétaire différent, ils... » Elle n'acheva pas sa phrase. « Mais il y aura tant de femmes à leur courir après que je crains de ne pas avoir beaucoup de chances, » ajouta-t-elle.

— « Si c'est la conversation qui t'intéresse... » Harol haussa les épaules. « Toujours est-il que, d'après ce que j'ai entendu dire, les Procyonites ont conservé les liens familiaux. Ils doivent être très jaloux en ce qui concerne leurs épouses. Et puis, j'ai besoin de ce changement. »

— « Un carnivore ! » Avi éclata de rire et, une fois de plus, Harol s'extasia sur la musicalité de son rire. « En tout cas, tu as un esprit original. » D'un seul coup elle reprit son sérieux, étreignit la main d'Harol et plongea son regard dans le sien. « C'est ce que j'ai toujours apprécié chez toi. Tu es un penseur et un aventurier, tu n'as jamais cédé à la paresse intellectuelle comme la plupart d'entre nous. Quand tu reviens après une séparation de quelques années, tu es rénové, tu es sorti de l'ornière et tu as fait quelque chose d'insolite, tu as appris des choses nouvelles, tu es redevenu jeune. Nous sommes toujours revenus l'un à l'autre, chéri, et j'en ai toujours éprouvé de la joie. »

— « Moi aussi, » dit doucement Harol. « Ce qui ne m'empêche pas de souffrir également de la séparation. » Il eut un sourire empreint d'une ombre de tristesse. « Nous aurions pu être heureux jadis, Avi. Nous nous serions mariés et aurions vécu ensemble jusqu'à la fin de notre existence. »

— « Un petit nombre d'années... et ç'auraient été la vieillesse, la débilité et la mort. » Elle frissonna. « La mort ! Le néant ! Le monde cesse d'exister lorsqu'on est mort. Alors, on n'a plus de cerveau pour se perpétuer, il n'y a rien. C'est comme si l'on n'avait jamais été. Cette pensée ne t'a-t-elle jamais effrayé ? »

— « Non, » dit-il. Et il l'embrassa.

— « C'est encore une autre façon que tu as d'être différent, » murmura-t-elle. « Je me demande pourquoi tu n'es pas parti pour les étoiles, Harol. Tous tes enfants y sont allés. »

— « Je t'ai demandé un jour de m'y accompagner. »

— « Non, pas moi. J'aime vivre ici. La vie est amusante, Harol. Contrairement à la majorité des gens, je ne m'ennuie pas facilement. Mais tu n'as pas répondu à ma question. »

— « Si. »

Il lui posa la main sur la bouche et la regarda, se demandant s'il était le dernier homme sur Terre à aimer une femme, se demandant quels étaient les sentiments qu'Avi éprouvait réellement à son égard. Peut-être l'aimait-elle aussi à sa manière. Ils revenaient toujours l'un à l'autre. Mais elle ne l'aimait pas comme il l'aimait lui-même. Pour elle, la séparation n'était pas un déchirement et la réunion... Mais ça n'avait pas d'importance.

« Je resterai dans les environs, » reprit-il. « Je rôderai dans la forêt. Je donnerai pour instructions aux gens de la Résurrection de me ramener chez toi. Ainsi, je serai dans le voisinage. »

Elle sourit. « Mon petit tigre apprivoisé ! Passe de temps en temps. Viens me voir quand je donnerai une réception. »

Un ornement spectaculaire !

— « Non, merci. Mais tu pourras me gratter le crâne, me donner d'énormes steaks crus, je ferai le gros dos et je ronronnerai. »

La main dans la main, ils descendirent vers la plage.

— « Pourquoi as-tu décidé de devenir un tigre ? » lui demanda-t-elle.

— « Mon psychiatre m'a conseillé une résurrection animale. Je suis follement névrosé, Avi. Je suis incapable de rester en place plus de cinq minutes, j'ai de sinistres pressentiments et rien ne m'intéresse plus, la vie me fait l'effet d'être une farce macabre et... Enfin, ce sont là des troubles assez courants, aujourd'hui. A la base, c'est l'ennui. Quand on a tout ce que l'on veut sans avoir à travailler pour l'obtenir, l'existence est terriblement fade. Lorsqu'on vit depuis des siècles, que l'on a tout essayé, tout est insipide, rien ne vous stimule, rien ne vient aiguillonner les ressources que l'on a en soi... Le médecin a commencé par me proposer de partir pour les étoiles. J'ai refusé. Alors, il m'a suggéré de me transformer en animal pour quelque temps. Mais je ne voulais pas faire comme tout le monde. Je ne voulais pas me métamorphoser en gorille ou en éléphant. »

— « Tu as toujours eu l'esprit de contradiction. » Elle l'embrassa.

Il répondit à son baiser avec une violence inattendue.

— « Vivre un an ou deux dans la nature avec un corps neuf et non humain changera tout, » murmura-t-il au bout d'un moment.

Ils étaient allongés sur le sable, noyés de soleil. Les vagues chantaient leur berceuse et ils respiraient un air sain et roboratif à goût de sel. Très haut, une mouette traçait des cercles blancs dans l'azur.

— « Ne subiras-tu pas une transformation ? »

— « Si. Il y a une foule de choses que je ne me rappellerai plus. Je doute fort que le plus intelligent des singes soit capable de comprendre l'analyse vectorielle. Mais cela n'a pas d'importance. Je retrouverai mes souvenirs en reprenant ma forme humaine. Lorsque je sentirai que j'aurai atteint la limite de sécurité, je viendrai ici et tu me projetteras à la Station de Résurrection. Ce qui compte, c'est le traitement thérapeutique : un changement de point de vue, un environnement nouveau, un défi auquel il faut répondre... Avi ! » Il se dressa sur un coude et la regarda. « Avi, pourquoi ne viens-tu pas avec moi ? Pourquoi ne te métamorphoserais-tu pas en tigre, toi aussi ? »

— « Et nous aurions des tas de petits tigres ? » Elle eut un sourire nonchalant. « Non merci, Harol. Plus tard, peut-être. Mais pas maintenant. Je n'ai pas du tout l'esprit d'aventure. » Elle s'étira et se pelotonna à nouveau dans le sable chaud et blanc de la dune. « Je me trouve bien comme cela. »

Et il y a ces astronautes... Feu du soleil, qu'est-ce qui

me prend ? La prochaine fois, je manquerai d'urbanité envers un de ses amants ! Oui... j'ai grand besoin de cette cure !

« Et à ton retour, tu me raconteras, » dit Avi.

— « Peut-être pas, » la taquina-t-il. « Qui sait si je ne trouverai pas une jolie tigresse quelque part ? Alors, je tomberai tellement amoureux d'elle que je ne voudrai plus redevenir humain. »

— « Tu ne trouveras pas de tigresse sauf si tu réussis à persuader quelqu'un de t'accompagner. Mais souhaiteras-tu avoir à nouveau un corps humain après t'être pavané dans une superbe fourrure rayée ? Est-ce que les pauvres humains imberbes te paraîtront attrayants ? »

Il sourit. « J'ai toujours trouvé que tu était jolie à croquer, ma chérie. »

Ils regagnèrent la maison. La mouette piqua, puis remonta en chandelle.

La forêt était vaste, elle était verte et mystérieuse avec ses marbrures de soleil dans les recoins d'ombre, le tumulte de ses fougères, ses vieux arbres énormes sous lesquels poussaient des fleurs. Des ruisseaux argentins sinuaient, obscurs, entre leurs rives fraîches et moussues, des poissons jaillissaient comme des flèches d'argent des mares peu profondes que le silence écrasait comme une chape, il y avait des prairies ondulantes sous la caresse du vent, des espaces libres, la solitude et l'incessante pulsation de la vie.

L'œil du tigre ne voyait pas aussi bien que l'œil humain. Le monde extérieur parut d'abord sombre, sans relief et sans couleurs à Harol. Mais il s'y habitua. Dès lors, il lui fut de plus en plus difficile de se rappeler ce qu'étaient la couleur et la perspective. Et quand ses autres sens entrèrent en action, il se rendit compte qu'il avait été jusque-là un prisonnier enfermé dans son propre crâne, qu'il n'avait jamais été aussi intégré qu'il l'était maintenant à l'univers qu'il contemplait.

Il percevait des sons et des tonalités auxquels l'homme avait toujours été sourd, le vrombissement et la stridulation infimes des insectes, le froissement des feuilles dans la brise tiède et légère, le vague soupir d'un hibou prenant son vol, la débandade des petites créatures effrayées qui s'enfuyaient à travers les hautes herbes — et tout cela se fondait en une riche symphonie qui était la pulsation, la respiration de la forêt. Et ses narines palpitaient au contact d'odeurs d'une variété infinie — la fragrance entêtante de l'herbe écrasée, la senteur piquante des champignons et de la végétation pourrissante, le fumet pénétrant et impétueux des pelages, l'ivresse brûlante du sang fraîchement

répandu. Ses poils et ses moustaches frémissaient à la moindre sollicitation, il était fier du jeu puissant de ses muscles. Et il songeait qu'il était né à la vie : l'homme était un demi-cadavre à côté d'un tigre à la vitalité débordante.

Et la nuit... la nuit... L'obscurité n'existait pas pour lui. Le clair de lune était un blanc et froid brasier à travers lequel il s'enfonçait en tapinois. Les ténèbres les plus opaques étaient pour lui lumière — ombres, évanescentes traînées lumineuses, ballet ondoyant de formes grises et glissantes. C'était comme un vieux rêve fantastique qui revenait.

Il avait trouvé une grotte dont il avait fait sa tanière et l'humidité du sol n'était pas une gêne pour son nouveau corps. La nuit, il rôdait, gigantesque et incertain fantôme dont les yeux d'ambre étaient les seuls points de lumière. Alors, la forêt lui parlait avec sa rumeur, son odeur, l'odeur des proies dont était chargé le vent. Il était le maître, les bois frissonnaient et se recroquevillaient devant lui. Il était la mort en noir et or.

Au commencement, tout n'était pas parfait car la gaucherie humaine subsistait encore en lui. Il hurlait de rage et de frustration quand les lapins lui échappaient, quand le daim dont il avait relevé la trace s'élançait comme un trait hors de sa cachette. Il se rendit chez Avi qui lui donna d'énormes morceaux de viande crue en riant et en lui grattant le menton. Il était pour elle une bête familière et elle était aux anges.

Avi, songea-t-il. Et il se rappela qu'il l'aimait. Mais c'était son corps humain qui l'aimait. Pour le tigre, Avi ne présentait aucun attrait, ni esthétique ni sexuel. Mais il était heureux de la laisser le caresser, il ronronnait comme une locomotive et se frottait contre les jambes minces de la femme. Elle lui était toujours très chère et quand il redeviendrait humain...

Mais les instincts du tigre revenaient à la charge. En dépit de leurs efforts, les techniciens n'avaient pas pu effacer un héritage d'un million d'années. Ils avaient tout juste réussi à accroître son intelligence. Les nerfs et les glandes du tigre étaient toujours là.

Une nuit, il aperçut une bande de lapins dansant au clair de lune et il bondit. Sa gigantesque patte aux griffes d'acier s'abattit, il sentit la chair se déchirer, les os craquer. Le sang chaud et doux coula dans sa gorge, il lacéra les côtes fragiles. Alors, il devint fou ! Jusqu'à l'aube, il emplit la forêt de rugissements et de feulements, hurlant sa joie à la lune pâle et glacée. Quand le jour se leva, il regagna sa grotte, exténué, et son esprit humain était un peu honteux de ce comportement. Mais, la nuit suivante, il repartit en chasse.

Sa première biche ! Il resta patiemment à l'affût, tapi sur une

branche surplombant la voie de la proie. Les heures s'écoulaient avec lenteur et il attendait. Seule sa queue était animée de mouvements nerveux. Et quand l'animal passa, il s'élança comme un éclair fauve. Coup de sabre des griffes, cisaille des mâchoires qui se referment, un combat bref et terrible... Et la biche fut inerte devant lui. Il se gava et s'empiffra à tel point qu'il eut toutes les peines du monde à ramper jusqu'à sa grotte. Alors, il dormit comme un ivrogne jusqu'à ce que la faim l'éveillât. Il retourna auprès de la carcasse. Une troupe de chiens sauvages étaient en train de la dévorer ; il se rua sur eux, en tua un et les autres s'égaillèrent. Il festoya jusqu'à ce qu'il ne restât plus que les os.

La forêt abondait en gibier et l'existence était facile pour un tigre. Sans l'être trop, toutefois. Il ne savait jamais s'il reviendrait de la chasse le ventre plein ou la panse vide mais cela faisait partie du plaisir.

Les techniciens n'avaient pas supprimé tous les souvenirs du tigre. Il en subsistait des bribes qui l'intriguaient. Parfois, il se réveillait en gémissant, se demandant obscurément où il était et ce qui lui était arrivé. Il se rappelait les aubes embrumées de la jungle, une large rivière brune miroitant au soleil, une autre grotte et une forme à la livrée rayée couchée à ses côtés. A mesure que le temps passait, ses idées devenaient plus confuses. Il se disait vaguement qu'il avait dû chasser autrefois le sambar et voir le rhinocéros blanc glisser dans le crépuscule comme une montagne ambulante. Il lui était de plus en plus difficile de retrouver des pensées précises.

C'était prévisible, naturellement. Son cerveau de félin était dans l'incapacité de conserver tous les souvenirs et tous les concepts de son cerveau humain et, au fil des semaines et des mois, sa mémoire s'enténébrait. Il s'identifiait encore à une certaine sonorité, « Harol », et se rappelait d'autres silhouettes et d'autres scènes. Mais de moins en moins clairement, comme si c'étaient là les vestiges d'un rêve qui allaient s'estompant. Toutefois, il s'accrochait solidement à une idée : il faudrait qu'il retourne auprès d'Avi pour qu'elle l'envoie quelque part avant qu'il eût oublié qui il était.

Mais rien ne pressait, lui soufflait son élément humain. Ce souvenir ne disparaîtrait pas d'un seul coup, il saurait par avance quand sa personnalité humaine commencerait à se désintégrer dans l'étrange demeure qui était la sienne, quand le moment serait venu de repartir.

Il participait de plus en plus étroitement à la vie de la forêt et son horizon se rétrécissait. Finalement, il lui sembla que toute l'existence se limitait à son environnement. De temps en temps, il se rendait sur la grève et allait voir Avi qui l'accueillait avec

joie et lui donnait à manger. Mais ces visites se raréfièrent : en rase campagne, il devenait nerveux et il était incapable de rester enfermé derrière des murs après la nuit tombée.

Et l'été passa.

A son réveil, la grotte était humide et glacée. Dehors, il pleuvait et un vent âpre secouait les arbres noirs dégouttant d'eau. Il frissonna, gronda, retroussa ses babines sur ses crocs mais c'était là un ennemi qu'il ne pouvait détruire. Ce furent une journée et une nuit de grande détresse.

Autrefois, se rappelait-il, les tigres étaient des bêtes qui avaient une grande faculté d'adaptation. On en trouvait jusqu'en Sibérie. Mais ses ancêtres à lui avaient dû être d'origine tropicale. Il jura intérieurement tandis que le tonnerre roulait sur la forêt.

Puis il y eut des jours limpides et secs. La bourrasque hululait dans le ciel pâle, faisant tourbillonner les feuilles mortes. L'air s'emplit du cri des oies sauvages en route vers le sud et les cerfs bramaient dans la nuit. L'atmosphère avait quelque chose de grisant ; le tigre se roulait dans l'herbe en ronronnant comme un orage assourdi et il hurlait à la lune quand se levait son énorme disque orange. Sa fourrure s'épaissit et il ne sentit plus le froid. Il y avait simplement ce fourmillement, ce picotement dans son sang. A présent, tous ses sens étaient parfaitement aiguisés, il vivait dans une vigilance de tous les instants et il savait évoluer comme une ombre à travers les feuilles mortes.

Ce fut ensuite l'été indien ; il y eut de longs jours paresseux semblables à un regain de printemps, des étoiles monstrueuses, le parfum tenace de la végétation pourrissante — et son esprit humain se rappelait que les feuilles étaient d'or, de bronze et de flamme. Il pêchait dans les ruisseaux, s'emparant du poisson d'un preste coup de patte, il sillonnait les bois et rugissait sur les collines au clair de lune.

La pluie recommença, grise et froide, et le monde devint un adversaire humide. La gelée nocturne lui engourdissait les pattes, elle brillait à la lumière des étoiles et, dans le silence glacial, il discernait la lointaine pulsation de la mer. Il était de plus en plus malaisé de traquer le gibier et il connaissait souvent la faim. Maintenant, cela ne l'inquiétait guère mais l'arrivée de l'hiver l'alarmait. Peut-être vaudrait-il mieux rentrer, lui disait sa raison.

Une nuit, ce fut sa première neige et, au matin, l'univers était blanc et figé. Il piétina la neige en grognant de colère et songea à s'en aller à la recherche du soleil. Mais les félins ne sont pas faits pour les longs voyages. Il se souvenait vaguement qu'Avi pourrait lui fournir de la nourriture et un gîte.

Avi... Un instant, il fut visité par l'image d'une silhouette dorée barrée de rayures noires et retrouva l'odeur forte qui emplissait la grotte dominant la rivière d'antan. Il secoua sa tête massive, mécontent de lui et du monde, et s'efforça d'évoquer Avi. Son visage était indistinct mais il se remémora son odeur, la ravissante musique de son rire.

Il irait chez Avi.

Il traversa la forêt dépouillée, de l'allure altière de ceux de sa race. Bientôt, il atteignit la plage. La mer était grise et froide, sans fin, et sa blanche crinière caressait le rivage en hurlant. Ses yeux le picotèrent. Il erra sur la grève jusqu'au moment où il aperçut la maison.

Elle était étrangement silencieuse. Il franchit le jardin. La porte était ouverte mais tout était vide à l'intérieur.

Peut-être Avi était-elle sortie. Il se coucha en rond par terre et s'endormit.

Quand il se réveilla, la faim lui rongeait le ventre. Il n'y avait toujours personne. Il se rappela qu'elle allait dans le midi en hiver. Mais elle ne l'aurait pas oublié. Elle reviendrait sûrement de temps en temps. Pourtant, il ne restait d'elle qu'une odeur imperceptible. Comme s'il y avait longtemps qu'elle s'en était allée. En outre, la maison était en désordre. Etait-elle partie précipitamment ? Il se dirigea vers le créator. Il ne se rappelait plus comment celui-ci fonctionnait mais il se souvenait qu'il fallait manœuvrer un cadran et appuyer sur un bouton. D'un coup de patte, il fit jouer le levier au hasard. Rien ne se produisit.

Rien ! Le créator ne répondait pas.

Il poussa un rugissement de déception. Lentement, une peur curieuse se faisait jour en lui. Ce n'était pas normal.

Mais il avait faim. Il fallait qu'il se mette en quête de nourriture. Il reviendrait plus tard dans l'espoir de trouver Avi.

Il regagna les bois.

Bientôt, il flaira quelque chose de vivant sous la neige. C'était un ours. Jadis, les ours et lui observaient mutuellement une sorte de neutralité armée. Mais celui-ci dormait, il n'était pas sur ses gardes. Et le tigre avait faim. En quelques mouvements puissants, il eut tôt fait de démolir le refuge du plantigrade et se rua sur ce dernier.

Réveiller un ours qui hiberne est dangereux. Celui-ci se redressa, sa lourde patte se détendit et le tigre recula, le museau en sang.

Alors, la fureur, une fureur démentielle, s'empara de lui et il se lança à l'attaque. L'ours grogna et s'arc-bouta. Les deux adversaires s'approchèrent et, soudain, le tigre se trouva contraint de se battre pour défendre sa propre vie.

Il ne se rappela jamais ce combat autrement que comme un rouge tourbillon, un déchaînement de violence et de brutalité. Il roulait sur la neige et le sang fumait dans l'air froid. Coups de pattes et coups de crocs, griffes qui lacèrent, chocs assourdissants, la saveur brûlante du sang dans sa gueule et l'insanité de la mort hurlant et balbutiant dans sa tête.

Enfin, il s'effondra sur le cadavre éventré de l'ours. Il resta longtemps immobile tandis que les chiens sauvages rôdaient alentour, attendant qu'il meure.

Puis il remua péniblement et dévora la chair de l'ours. Mais il ne pouvait s'en aller. Tout son corps n'était qu'un immense nœud de souffrance. Ses pattes ne le portaient pas ; l'une d'elle avait été entaillée par les puissantes mâchoires de son adversaire. Il s'allongea à côté du cadavre sous l'abri fracassé et la neige les recouvrit lentement l'un et l'autre.

Le combat, la douleur et la proximité de la mort firent remonter ses vieux instincts à la surface. Tigre totalement tigre, il lécha ses plaies et dévora la chair pourrie tandis que les jours passaient et qu'il attendait de recouvrer plus ou moins la santé.

Finalement, il put regagner sa tannière en boitant. Des souvenirs nébuleux le harcelaient : il y avait eu une maison et quelqu'un qui était bon. Mais... Mais...

Il avait froid, il était éclopé et il avait faim. L'hiver était venu.

3

« Vous n'avez plus d'utilité pour nous, » dit Felgi. « Mais compte tenu de l'aide que vous nous avez apportée, vous aurez la vie sauve... au moins jusqu'à ce que nous ayons regagné Procyon et que le Conseil ait statué sur votre sort. D'ailleurs, vous possédez probablement plus de renseignements précieux sur le système solaire que les autres prisonniers. Pour la plupart, ce sont des femmes. »

Ramacan contempla le visage brutal de son interlocuteur, un visage exultant, et répondit d'une voix morne : « Si j'avais su quelles étaient vos intentions, je ne vous aurais pas aidé. »

— « Oh ! si, » fit Felgi avec un reniflement de mépris. « J'ai vu vos réactions lorsque nous vous avons montré certains de nos moyens de persuasion. Tous les Terriens se ressemblent. Il y a si longtemps que vous esquivez la mort que vous avez perdu tout ressort. Cela seul suffit à vous rendre inaptes à conserver votre planète. »

— « Vous avez les plans des duplicateurs, des transmetteurs, des rayons d'énergie... toute notre technologie. Je suis personnellement intervenu pour que les Stations les mettent à votre disposition. Que voulez-vous de plus ? »

— « La Terre. »

— « Mais pourquoi ? Grâce au créator et au transmetteur, vous êtes en mesure de transformer vos planètes en paradis. Certes, la Terre est plus agréable mais l'environnement ne compte pas pour vous. »

— « La Terre est toujours le véritable berceau de l'homme. » Jamais, même dans ses cauchemars, jamais Ramacan n'avait vu un fanatisme aussi intense que celui qu'il lisait dans les yeux de Felgi. « La Terre doit revenir au rameau le plus valable de l'espèce humaine. Et puis... notre culture ne pourrait résister à cette technologie. La civilisation procyonite a grandi dans l'adversité, elle n'a connu que la lutte et ses épreuves. Cela fait maintenant partie de notre nature. A présent que les Czernigi sont détruits, il nous faut trouver un nouvel ennemi. »

Oh ! oui, songea Ramacan. *Cela s'est déjà produit au cours du vieux et sanglant passé de la Terre. Les nations qui ne connaissaient rien d'autre que la guerre et la souffrance ont été façonnées par cet état de choses et ont porté au pinacle les cruelles vertus qui leur permettaient de survivre. La paix, les loisirs et la prospérité sont incompatibles avec un Etat militariste qui ne peut admettre que ses sujets se mettent à penser par eux-mêmes. Alors, le gouvernement cherche des conquêtes hors de ses frontières... Utile ou non, la guerre doit se perpétuer pour que les militaires conservent les rênes du pouvoir. Jusqu'à quel point les Procyonites sont-ils encore humains ? Dans quelle mesure la terrible évolution qu'ils ont subie les a-t-elle déformés au fil des siècles ? Ce ne sont plus des hommes, ce sont des robots combattants, des bêtes de proie qui ont besoin de leur ration de sang.*

« Vous avez vu que nous avons anéanti vos Stations dans l'espace, » reprit Felgi. « Le Centre de Résurrection, le Centre des Créators, le Centre des Transmetteurs ne sont plus que des cratères radioactifs. Il n'y a plus sur Terre une seule machine, une seule valve capable de fonctionner ! Et maintenant que les Créators dont dépendait leur existence sont morts, les Terriens retourneront à la barbarie la plus totale. »

— « Quels sont vos projets immédiats ? » demanda Ramacan avec lassitude.

— « Nous refaisons le plein de carburant au large de Mercure, » répondit l'officier. « Ensuite, nous retournerons sur Procyon. Nous nous servirons de notre créator pour enregistrer la matrice

de la plus grande partie des membres de l'équipage. Nos hommes, recréés pour un bref laps de temps, pourront prendre leur poste à tour de rôle pendant le voyage et s'assurer que le cap est correct. Nous n'aurons guère vieilli quand nous arriverons à destination. Naturellement, le Conseil enverra une escadre avec un personnel dont la matrice aura été prise. Le corps expéditionnaire occupera Sol, éliminera la population survivante et recolonisera la Terre. Après... » Des flammes démentes luisaient dans les yeux de Felgi. « Après, les étoiles ! Et, au bout du compte, un empire galactique ! »

— « Pour que la guerre persiste, » fit Ramacan sur un ton monocorde. « Pour que vos concitoyens restent de pauvres esclaves stupides. »

— « Cela suffit ! » grinça Felgi. « Une culture décadente est incapable de comprendre nos motivations. »

Il y aura encore des humains quand les Procyonites reviendront, se disait Ramacan. On disposerait de quarante ans pour se préparer. De temps en temps, quelques-uns des astronefs disséminés à travers le système solaire se poseraient, leurs occupants verraient les ruines de la Terre et sauraient qui était le coupable. Grâce à leurs créators, ils pourraient reconstruire rapidement, s'armer et duplicater à des millions d'exemplaires des hommes assoiffés de vengeance.

A moins que les Solariens n'aient sombré dans un tel état de décadence qu'ils soient seulement capables de réagir par une panique aveugle. Mais Ramacan ne le pensait pas. La Terre avait décliné mais elle n'était pas tombée si bas.

« La Terre n'aura aucune chance de se réarmer, » s'exclama Felgi avec une âpre satisfaction comme s'il lisait dans l'esprit du coordinateur. « Nous utilisons la Station de Mercure pour faire fonctionner notre grand duplicateur qui transforme la roche en osmium afin d'alimenter nos propulseurs en carburant. Mais quand nous aurons fait le plein, nous anéantirons cette Station à son tour. Alors, les astronefs tomberont en panne et dériveront, les colons planétaires mourront quand leurs régulateurs de milieu cesseront de fonctionner, aucun rouage ne tournera plus dans tout le système solaire. Ce sera la dernière touche, si je puis dire ! »

En effet ! Si Sol était privé d'énergie, privé d'outils, de nourriture et d'abris, ce serait l'effondrement final. A leur retour, les Procyonites ne trouveraient plus que quelques sauvages affamés. Ramacan éprouvait une sensation de vertige.

La vie s'était transformée en un cauchemar délirant. C'était la fin...

« Vous resterez ici jusqu'à ce que nous enregistrions votre matrice, » dit Felgi qui pivota sur ses talons et sortit.

Ramacan se laissa pesamment tomber sur une chaise. Son regard désespéré balaya la petite cabine nue qui était sa prison tandis que les pensées se bousculaient follement dans sa tête. Ses yeux se posèrent sur la sentinelle qui, debout devant la porte, appuyée sur son fulgurateur, contemplait le captif d'un air à la fois méprisant et ennuyé. Si... si... ô dieux tout-puissants ! Si c'était *cela* qui devait hériter la Terre verdoyante !

Que faire ? Que faire ? Il devait y avoir une réponse, une issue. Aucun problème n'était insoluble. Mais était-ce bien certain ? Etait-on sûr qu'il existât une justice cosmique ? Ramacan s'enfouit le visage dans les mains.

Je me suis conduit comme un lâche, songea-t-il. *Parce que j'avais peur de souffrir. J'ai eu recours à des arguties, je me suis dit qu'ils ne réclameraient probablement pas grand-chose et j'ai usé de mon influence pour les aider à obtenir les duplicateurs et les plans techniques. Les autres aussi se sont comportés comme des lâches, ils ont plié l'échine, ils ont fait des pieds et des mains pour faciliter les choses à l'envahisseur. Et voilà le prix de la lâcheté !*

Que faire ? Que faire ? Si le vaisseau disparaissait corps et biens, s'il ne regagnait jamais son port d'attache... Les Procyonites s'étonneraient. Ils en enverrait un ou deux autres — pas plus — pour enquêter. Et, dans quarante ans, Sol serait prêt à les affronter, prêt à porter la guerre chez un ennemi qui serait pris au dépourvu. A condition que, entre-temps, on ait eu la possibilité de reconstruire. A condition que la génératrice de Mercure soit épargnée...

Mais Felgi l'annihilerait, le vaisseau rallierait Procyon et y rapporterait la nouvelle de la dévastation de Sol. Alors, le conquérant se lancerait à l'assaut, il fondrait comme une marée dévastatrice, comme un fléau irrésistible sur une galaxie sans méfiance.

Il fallait arrêter le vaisseau... *Maintenant.* Mais comment ?

Ramacan entendait battre son cœur et ses pulsations étaient si violentes qu'il avait l'impression qu'elles l'ébranlaient des pieds à la tête. Ses mains gourdes étaient glacées, il avait la bouche sèche, il avait peur.

Il se leva et se dirigea vers le fonctionnaire qui pointa son arme vers lui. Mais le Procyonite n'était pas en état d'alerte : il ne craignait rien d'un vaincu désarmé.

Il va m'abattre, se dit Ramacan. *La mort que j'ai fuie pendant toute mon existence est maintenant sur moi. Mais ma vie a été longue et douce. Autant en finir tout de suite plutôt que de traîner encore quelques misérables années en captivité. Et... et je les hais !*

— « Que voulez-vous ? » lui demanda le garde.

— « Je suis malade. » C'était presque un soupir qui s'échappait de la gorge parcheminée de Ramacan. « Laissez-moi sortir. »

— « Reculez ! »

— « Je vais faire des saletés. Permettez-moi de me rendre aux toilettes. »

Il tituba sur ses jambes, manquant de tomber.

— « Allez-y, » laissa tomber le Procyonite d'une voix cassante. « Mais n'oubliez pas que je suis là et que je vous accompagne. »

Ramacan s'avança vers la sentinelle d'un pas vacillant. Ses mains tremblantes se refermèrent sur le canon du fulgurateur et il arracha l'arme. Avant que le garde eût pu proférer un cri, il l'assomma d'un coup de crosse en pleine figure. Lorsqu'il entendit craquer les os, un petit coin de son esprit tressaillit, scandalisé par cet acte de brutalité.

Le garde s'affaissa. Ramacan le déposa sans bruit sur le sol, lui assena encore un coup de crosse pour être sûr qu'il ne bougerait pas et entreprit de le dépouiller de son uniforme, de ses bottes et de son casque. Ses mains tremblaient plus fort que jamais et il eut toutes les peines du monde à enfiler l'uniforme de sa victime.

S'il était pris... Bah ! Quelques minutes plus tôt ou quelques minutes plus tard... Pourtant, l'épouvante hurlait en lui.

Il lui fallut faire un héroïque effort de volonté pour franchir l'interminable couloir. Il avançait avec une lenteur de cauchemar. A un moment donné, il croisa un homme mais celui-ci ne l'identifia pas. Lorsqu'il eut tourné à l'angle du corridor, il fut pris d'une violente nausée.

Il s'engagea dans la coursive conduisant à la salle des machines. Grâce aux dieux, le vaisseau l'avait suffisamment intéressé pour qu'il eût demandé aux Procyonites de le visiter lors de leur arrivée ! La porte était ouverte. Il entra.

Deux ingénieurs surveillaient le créator géant qui vrombissait, bourdonnait et chuintait sous l'afflux de l'énergie, énergie puisée dans le Soleil et dans les atomes de rocs qui se recréaient sous forme d'osmium. Des tonnes et des tonnes de carburant se déversaient dans les réservoirs, ce carburant qui permettrait à la nef d'entreprendre le long voyage du retour.

Ramacan referma la porte insonorisée et exécuta les ingénieurs. Puis il modifia le réglage du créator qui, instantanément, se mit à produire du plutonium.

Alors, Ramacan sourit. Un soulagement infini l'habitait, maintenant. Il réalisait qu'il avait gagné et ne parvenait pas à y croire. Il s'assit et pleura de joie.

Le vaisseau ne regagnerait pas son port d'attache. La génératrice de Mercure ne serait pas détruite. Dans ces conditions, il

suffirait de quelques Solariens résolus pour réparer les dégâts. L'horreur régnerait sur Terre, ce serait un chaos affolant, la majorité de la population basculerait dans la sauvagerie et serait exterminée. Mais un nombre suffisant d'hommes survivraient et resteraient civilisés. Ils se prépareraient à prendre leur revanche.

Peut-être était-ce bien ainsi. Peut-être la Terre était-elle vraiment entrée dans son crépuscule à cause du confort et de l'oisiveté. C'était exact : rien ne demeurait plus de l'antique volonté, de l'espérance et de la vaillance qui avaient fait de l'homme ce qu'il était. Plus d'arts, plus de sciences, plus d'aventures... Rien qu'une satisfaction dédaigneuse, une immortalité irréelle dans un paradis artificiel. Peut-être étaient-ce là le choc et le défi dont la Terre avait besoin pour être à nouveau la figure de proue tendue vers les étoiles.

Quant à Ramacan, il avait vécu des siècles et des siècles et il se rendait maintenant compte de la lassitude profonde qui l'emplissait. *La mort,* songeait-il, *la mort est le voyage le plus long. Sans elle, il n'y a pas d'évolution, l'existence n'a pas de sens, on est spolié de l'ultime aventure.* Jadis, il y avait eu une femme dont il se souvenait. Elle était morte avant que les machines de la Résurrection soient devenues d'un usage courant. Etrange que, après tant de siècles, il se rappelât encore comment ses cheveux ondulaient sous le vent certain jour d'été, en haut d'une colline. La reverrait-il ?

Il n'eut pas conscience de l'explosion lorsque le plutonium atteignit sa masse critique.

Les pieds d'Avi étaient en sang : ses chaussures avaient fini par s'user et les pierres, les épines avaient déchiré sa chair. Derrière elle, la neige était mouchetée de rouge.

Elle sentait l'étau de la fatigue se refermer sur elle, elle ne pouvait pas continuer... mais il fallait qu'elle continue, il le fallait, elle avait peur de s'arrêter dans ce désert.

C'était la première fois de son existence qu'elle connaissait la solitude. Il y avait toujours eu des téléviseurs, des transmetteurs. On pouvait se rendre en un clin d'œil en n'importe quel lieu de la Terre. Mais le monde était devenu immensité, les machines étaient mortes, il n'y avait plus que le froid, les ténèbres et, à perte de vue, une étendue blanche et vide — sans limite. La chaleur, la musique, les joies quotidiennes, tout cela était aussi lointain et aussi irréel qu'un rêve.

Etait-ce un rêve ? Errait-elle depuis toujours, perclue de douleurs, torturée par la faim, dans un monde de cauchemar, d'arbres squelettiques, de tourmentes de neige, en proie à la fureur du

vent glacé qui transperçait ses minces vêtements en lambeaux ? Ou était-ce cela, le rêve ? La folie soudaine de l'horreur et de la mort ?

La mort ! Non, non, non ! Elle ne pouvait pas mourir, elle était de la race des immortels, elle ne devait pas mourir !

Le vent soufflait. Soufflait...

La nuit tombait. La nuit d'hiver... Quelque part dans les ténèbres, un chien sauvage aboya. Avi voulut hurler mais seul un croassement rauque et étranglé monta à ses lèvres.

Au secours... Au secours... Au secours !

Peut-être eût-elle mieux fait de rester avec cet homme. Il posait des pièges, il attrapait parfois un lapin ou un écureuil dont il lui abandonnait les restes. Mais il l'avait regardée d'un air si bizarre après que plusieurs jours se furent écoulés sans qu'il eût ramené de proie ! Il l'aurait tuée pour la dévorer. Il avait fallu qu'elle s'enfuie.

Elle avait couru, couru, couru... Et maintenant, elle ne pouvait plus courir. La forêt s'étirait sans fin, elle était prisonnière du froid, de la nuit, de la faim et de la mort.

Que s'était-il passé ? Que s'était-il passé ? Qu'était-il advenu du monde ? Et qu'allait-il advenir d'elle ?

Naguère, il lui plaisait de faire semblant d'être une de ces anciennes déesses créant ce que bon lui semblait à partir du néant, disposant d'un univers immense et éternel dont le seul objet était de la faire vivre. Où cet univers s'en était-il allé ?

La faim la déchirait comme une lame. Elle trébucha sur un tronc caché sous la neige et resta étendue là où elle était tombée, n'ayant plus assez de force pour se relever.

Nous étions trop amollis, trop satisfaits de nous-mêmes, songeait-elle vaguement. *Nous avions perdu toute notre énergie, nous n'étions que les parasites de nos machines. Maintenant, nous ne sommes plus adaptés...*

Non ! Je me refuse à le croire ! Jadis, j'étais une déesse...

Un démon intérieur ricana dans sa tête : *Péronnelle trop gâtée ! Tu n'es qu'un bébé qui appelle sa mère en pleurant. Après tant de siècles, tu devrais avoir assez vieilli pour être capable de prendre soin de toi-même. Pour ne pas tourner en rond dans l'attente d'une aide qui ne viendra jamais. Tu devrais te mettre à l'ouvrage, te fabriquer un abri, chercher des noix et des racines, construire des pièges. Mais tu n'en es pas capable. Tu ne peux plus compter sur tes seules forces.*

Non... Au secours, au secours, au secours !

Quelque chose remua dans l'obscurité et elle réprima un cri. Des yeux jaunes luisaient comme deux flammes jumelles. Sans bruit, la forme silencieuse avançait.

Folle de peur, elle bredouilla des mots indistincts et, soudain, comprit et béa d'incrédulité. Puis elle accepta avidement la réalité.

Il ne pouvait y avoir qu'un seul tigre dans cette forêt.

— « Harol, » fit-elle dans un souffle en se remettant sur ses pieds. « Harol. »

Tout allait bien. Le cauchemar était terminé. Harol s'occuperait d'elle. Il chasserait pour elle, il la protégerait, il la ramènerait dans le monde des machines qui ne pouvait pas ne plus exister. « Harol ! » s'écria-t-elle. « Harol, mon chéri... »

Le tigre était immobile. Seule sa queue se tortillait. Fugitivement et hors de propos, le souvenir de sons jadis entendus lui remonta à la mémoire : « *Votre personnalité de base devrait rester stable un an ou deux sauf accident...* » Mais ce n'étaient là que des bruits sans signification qu'il oublia aussitôt.

Il avait faim. Sa patte blessée se cicatrisait mal et il ne parvenait plus à attraper le gibier.

La faim, de tous les besoins le plus élémentaire, le fouaillait, emplissait son cerveau de tigre et son corps de tigre, se substituant à tout le reste.

Il regardait la chose qui ne fuyait pas. Quelque temps auparavant, il en avait tué une autre. A cette pensée, il se lécha les babines.

Un souvenir remonta de loin, de très loin : cette chose avait un jour été... Lui-même avait été... Il n'arrivait pas à se rappeler.

Il fit un pas en avant.

— « Harol, » murmura Avi. Une peur affreuse déformait sa voix. Il se rappelait... il se rappelait...

Il avait connu cette créature autrefois. Il y avait quelque chose en elle qui l'obligeait toujours à revenir.

Mais il avait faim. Et ses instincts hurlaient en lui.

Si seulement il pouvait se rappeler ! Avant qu'il soit trop tard...

Et le temps se distendait, s'étirait en une horrible éternité tandis qu'ils étaient tous les deux face à face — la Dame et le Tigre.

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : The star beast.

JOHN W. CAMPBELL

La dernière évolution

Je suis le dernier de mon type existant aujourd'hui dans tout le Système Solaire. Je suis aussi le dernier à avoir encore en mémoire la lutte dont l'enjeu était ce Système et, par ma mémoire, je suis encore proche du Centre des Régisseurs car j'étais du type régisseur. Mais j'aurai bientôt disparu et avec moi disparaîtra le dernier représentant de mon espèce, espèce médiocrement efficace mais qui créa néanmoins ceux qui sont maintenant là et y seront longtemps après mon extinction définitive.

C'est pour cette raison que j'enregistre mes archives sur le mentographe.

C'était 2 538 ans après l'Année du Fils de l'Homme. Il y avait six siècles que l'humanité construisait des machines. L'Oreille avait déjà été découverte sept cents ans plus tôt. L'Œil apparut plus tard et le Cerveau beaucoup plus tard encore. Mais, en 2500, des machines capables de penser, d'agir et de travailler de façon parfaitement autonome avaient été mises au point. L'Homme vivait des œuvres de la machine et les machines vivaient pour vivre, heureuses et satisfaites. Elles avaient été conçues pour assister et pour coopérer. Il leur était facile d'effectuer les tâches simples qu'il leur fallait exécuter afin que les hommes vécussent agréablement. Et les hommes les avaient créées. La plupart d'entre eux étaient tout à fait inutiles car c'était un monde où le travail productif n'était pas nécessaire. Ce qu'ils cherchaient pour leur plaisir, c'étaient les jeux, les compétitions athlétiques, l'aventure. Certains, appartenant au type inférieur, s'abandonnaient totalement au divertissement, à l'oisiveté... et aux émotions. Mais l'homme était une race vigoureuse qui avait lutté pour affirmer son existence pendant un million d'années et aucune forme de vie ne se dépouille aisément d'une formation qu'il lui a fallu un million d'années pour acquérir. Aussi les humains concentraient-ils désormais leur énergie à simuler des batailles puisqu'il n'existait plus de batailles réelles.

Le nombre des hommes s'était accru rapidement et régulièrement jusqu'en 2100 mais, à partir de cette date, il commença à baisser de manière continue. En 2500, la population, qui avait

jadis compté des centaines de millions d'êtres et en totalisait près de dix milliards en 2100, s'élevait à peine à deux millions.

Une petite partie de ces deux millions de survivants se consacrait à l'aventure de la découverte et de l'exploration de lieux inconnus, des autres mondes et des autres planètes. Mais une autre fraction, encore plus réduite, préférait l'aventure suprême : découvrir les terres inconnues de l'esprit. Les machines, avec leur logique implacable, leur froide précision géométrique, l'exactitude totale et infatigable de leurs observations, leur connaissance absolue des mathématiques, les machines pouvaient développer n'importe quel concept, si simple qu'en fût le point de départ, et parvenir à la conclusion. Avec trois données quelconques, elles auraient même su reconstruire intellectuellement l'Univers dans sa totalité. Elles possédaient une imagination de type idéal, elles étaient capables d'édifier l'avenir procédant nécessairement d'un fait présent. Mais l'Homme était doté d'un autre genre d'imagination, une imagination illogique et brillante apte à discerner vaguement le résultat futur sans savoir ni pourquoi ni comment, une imagination surpassant celle des machines avec toute sa précision. L'Homme pouvait atteindre plus vite la conclusion mais la machine finissait immanquablement par y parvenir et c'était toujours la conclusion juste. L'Homme avançait par sauts et par bonds, la machine avançait d'un pas uniforme et irrésistible.

Ensemble, l'homme et la machine progressaient triomphalement de science en science.

Puis arrivèrent Ceux d'Ailleurs. D'où venaient-ils ? Personne, ni machine ni homme, ne le sut jamais. Une seule certitude : ils venaient d'au-delà la planète extérieure, ils venaient d'un autre soleil. Sirius ? Alpha du Centaure ? Peut-être. Surgit d'abord un détachement de reconnaissance composé d'une centaine de grands vaisseaux, puissantes torpilles du vide de mille kilads (1) de long.

Et une machine de transport revenant de Mars permit de détecter la présence de cette flotte : son cerveau cessa de transmettre ses sensations et le contrôle de Vieux-Chicago comprit immédiatement qu'un corps qu'il n'avait pas perçu l'avait détruit. Aussitôt, une machine investigatrice fut dépêchée de Deimos sous une accélération de 1 000 unités (2). Les contrôleurs repérèrent dix énormes nefs ; l'une d'elle était déjà en train de prendre en remorque la petite machine de transport dont toute la section avant avait sauté.

(1) Kilad : unité de mesure introduite par les machines et ayant pour base le système duodécimal (également introduit par elles) en raison de sa plus grande logique et sa plus grande facilité d'emploi. Nous aurions dit, par exemple, que 1 728 kilads valaient à peu près un demi-mille.
(2) Une unité était égale à une gravité terrestre.

L'investigatrice, qui mesurait à peine trois centimètres de diamètre, s'introduisit à l'intérieur de la coque éventrée et ne tarda pas à constater que les dégâts avaient été causés par un rayon de fusion.

Les formes de vie étrangères grouillaient tout autour, revêtues de combinaisons protectrices souples et transparentes. Leur corps, court et trapu, doté de quatre membres, était visiblement puissant. Ces êtres possédaient, à l'instar des insectes, un exosquelette calleux, épais et résistant, de couleur brunâtre, recouvrant leurs bras, leurs jambes et leur tête. Les yeux, enchâssés dans un tégument corné en saillie, étaient susceptibles de se mouvoir dans toutes les directions ; au nombre de trois, ils étaient équidistants.

La minuscule machine investigatrice se précipita violemment sur l'une de ces créatures, s'écrasa contre la carapace transparente, la déformant et malmenant sévèrement son occupant. L'élan la précipita sens dessus dessous à travers le navire en apesanteur mais, en dépit de la brutalité du choc, elle demeura indemne.

Tandis que les Etrangers se demandaient anxieusement ce qui était arrivé à leur congénère, l'investigatrice, dirigée par le Centre des Régisseurs, se mit en quête de la station énergétique. Quand elle l'eut trouvée, elle relaya les signaux de contrôle envoyés par les Régisseurs. Le cerveau avait été détruit mais les organes de commande étaient toujours en état de fonctionner. Ils furent rapidement coupés. Toutes dispositions furent prises pour anéantir et la machine et l'investigatrice et les Etrangers. Une seconde investigatrice, qui avait pris le départ dès que ce plan avait été décidé, était arrivée sur les lieux. Le navire étranger le plus proche du transport avait subi de graves avaries et elle s'y introduisit en passant par la brèche ouverte dans son flanc.

Les opérations de l'investigatrice furent naturellement enregistrées sur Terre par les mémoires travaillant en liaison avec elle. Elle fila avec une vitesse fulgurante à travers les coursives et ne tarda pas à localiser la salle des appareils. La constatation s'imposa bientôt que les machines en usage étaient virtuellement dépourvues d'intelligence.

Puis on s'aperçut à la vue de l'agitation qui s'emparait des hommes du vaisseau que la présence de l'investigatrice avait été repérée. Peut-être en raison des impulsions de contrôle ou de signalisation qu'elle émettait. Il fallut quelque temps aux Etrangers pour découvrir l'infime assemblage de métal et de cristal dont elle était constituée. Entre-temps, il était apparu que l'énergie qu'employaient les Etrangers n'avait pas sa source dans l'explosion des atomes contrairement à ce qui était alors le cas pour nous : ils disposaient d'une puissance supérieure, celle de la désintégration de la matière. Les résultats de l'enquête menée par la mi-

nuscule machine investigatrice revêtaient une très grosse importance.

En définitive, Ceux d'Ailleurs réussirent à la localiser. L'un d'eux arriva, armé d'un curieux projecteur qui cracha un rayon bleuâtre. L'émetteur cessa d'émettre.

A ce moment, des milliers de minuscules machines entouraient l'escadre, ce qui créait chez les Etrangers une grande confusion et, dans le chaos des impulsions qui s'entrecroisaient, il devenait malaisé de les détecter. Néanmoins, la flotte mit immédiatement le cap sur la Terre.

Les investigateurs scientifiques avaient été présents jusqu'à la fin. Et je suis désormais en mémoire avec mes deux amis, disparus depuis si longtemps. C'étaient les plus grands investigateurs scientifiques humains : Roal 25374 et Trest 35429. Roal nous avait vite affirmé que le dessein des Etrangers était de nous envahir. Il n'y avait pas eu de guerres sur les planètes auparavant selon la mémoire directe des machines et il était difficile de concevoir que des formes vivantes cherchassent à détruire ce qui était conçu et construit pour coopérer, dont l'utilité dépendait totalement de cette coopération, qui étaient incapables d'exister de façon indépendante comme c'était le cas pour les humains alors qu'elles eussent pu instaurer des rapports de possession. Il eût été plus simple de diviser les travaux et les produits. Mais seule la vie est capable de comprendre la vie : aussi l'on ajouta foi à la déclaration de Roal.

A partir des résultats des investigations, on prépara des machines ayant un grand pouvoir de destruction. Les torpilles, notre principal armement, furent équipées d'explosifs atomiques mis au point pour les forages et, dans les quelques heures précédant l'arrivée de l'ennemi, de petites machines, spécialement construites à cette fin pendant les quelques heures dont nous disposions, furent munies d'un générateur d'induction thermique d'une grande efficacité, utilisé dans les fours.

Comme toutes les autres formes de vie, les Etrangers ne pouvaient supporter qu'une accélération très faible. Quatre unités au maximum étaient la limite de leur tolérance et il leur fallait plusieurs heures pour atteindre la planète.

Je pense encore que ce fut une chaude réception qui leur fût réservée. Nos machines les rencontrèrent au-delà de l'orbite de la Lune et les torpilles télécommandées se ruèrent sur l'escadre. Elles furent déviées de leur course par les champs magnétiques dont les vaisseaux étaient entourés mais, remises instantanément sur leur trajectoire, elles continuèrent d'approcher. Cependant, des rayons entrèrent en action et les volatilisèrent sur-le-champ. Elles attaquaient toutefois en si grand nombre que la moitié de la flot-

te assaillante fut anéantie par leurs explosions avant que les machines à induction thermique fissent leur apparition. A notre grande stupéfaction, il s'avéra que leur rayonnement était totalement inefficace, un écran de force l'absorbant aussitôt, et les nefs survivantes poursuivirent leur route sans autres difficultés : notre réserve de torpilles était épuisée. Quelques machines investigatrices envoyées sur place afin de percer le secret de l'écran de force purent émettre leurs informations jusqu'au moment où elles furent annihilées.

D'autres, précipitées de plein fouet dans les rayons calorifiques de l'ennemi, firent savoir que ceux-ci étaient identiques aux nôtres, ce qui expliquait pourquoi l'assaillant avait réussi à parer ce genre d'attaque.

Des cinquante derniers navires étrangers émanaient des signaux guidés par faisceaux porteurs. Un certain nombre d'investigatrices chevauchant ces faisceaux furent réexpédiées à leur point de départ sous une forte accélération.

Enfin, l'ennemi atteignit la Terre. Immédiatement, il occupa les colonies du Colorado, du Sahara et de Gobi. D'énormes rayons diffus d'une couleur vaguement verdâtre furent lancés et nous vîmes par le truchement des machines-écrans que tous les humains qui se trouvaient dans leur champ d'action étaient tués sur le coup. Bien que n'importe quelle forme de vie tuée dans des conditions normales pût être ressuscitée sous réserve que le processus de décomposition propre au tissu vivant ne se fût pas amorcé, il se révéla impossible de réanimer les victimes. Leurs canaux de communication cellulaire d'une importance capitale — les nerfs — étaient littéralement carbonisés. Le complexe ensemble nerveux appelé cerveau, logé dans la partie supérieure extrême de l'organisme humain, était irrémédiablement détruit.

Toute forme de vie microscopique — et même submicroscopique — avait été annihilée. Les arbres, l'herbe avaient disparu de tout ce territoire. Seules subsistaient les machines : totalement dépourvues des constituants chimiobiologiques nécessaires à la vie, elles demeuraient intactes. Mais il ne restait plus ni plantes ni animaux.

Les pâles rayons verts avançaient irrésistiblement.

En l'espace d'une heure, trois nouvelles colonies humaines eurent cessé d'exister.

Alors intervinrent les torpilles que les machines s'étaient remises à fabriquer. Presque désespérément, elles les faisaient pleuvoir sur les Etrangers pour défendre leurs maîtres et créateurs, les Hommes.

Le dernier des Etrangers mourut, le dernier navire fut réduit à l'état d'épave.

Alors, les machines entreprirent d'étudier l'adversaire et jamais des humains n'auraient pu le faire comme elles. De grands transports rapides arrivèrent par dizaines avec, à leur bord, des investigateurs scientifiques qui, eux, se déplaçaient plus lentement, machines investigatrices et investigateurs humains. Les premières, infimes sphéricules, s'introduisirent là où rien d'autre n'aurait pu se glisser tandis que les seconds attendaient en silence, observant au fil des heures les écrans aux images mouvantes qui signalaient ceci ou cela à l'attention de tel ou tel.

Les cadavres des Etrangers commencèrent à se décomposer au bout d'un laps de temps invraisemblablement court et les Humains furent obligés de réclamer leur évacuation. Les machines n'étaient affectées en rien mais la rapidité du changement leur fit comprendre le pourquoi de cette nécessité. Les bactéries étrangères étaient déjà à l'œuvre sur des tissus qui ne leur offraient aucune résistance.

Les pensées de Roal furent les premières à s'irradier du groupe des hommes rassemblés.

— « Il est évident, » commença-t-il, « que les machines doivent défendre l'homme. Celui-ci est désarmé, ces rayons le détruisent alors qu'ils ne font aucun mal aux machines et ne nuisent nullement à leur fonctionnement. La vie — la vie cruelle — a manifesté ses tendances. Ces êtres sont venus ici pour s'emparer des planètes du système et ils ont commencé par employer la manœuvre naturelle et immédiate propre à toute forme vivante qu'anime une volonté d'invasion : ils détruisent la vie, et notamment la vie intelligente. » Roal émit cette espèce de petit gargouillement qui est, chez les humains, le signe de l'amusement et du plaisir. « Ils détruisent la vie intelligente et laissent intacts ce qui représente fatalement leurs ennemis mortels : les machines. Vous autres, machines, êtes beaucoup plus intelligentes que nous le sommes, même aujourd'hui ; vous êtes capables de vous transformer du jour au lendemain, vous avez des facultés d'adaptation infinies, vous pouvez aussi bien vous maintenir sur Pluton que sur Mercure ou sur la Terre. Où que vous soyez, vous êtes chez vous. Vous vous pliez à n'importe quelle condition. Et, ce qui est le plus grave danger pour nos ennemis, vous êtes susceptibles de vous adapter instantanément. Vous constituez pour eux la menace la plus mortelle qui soit, et ils s'en rendent compte. Ils ne possèdent pas de machines intelligentes, probablement parce qu'ils sont impuissants à en imaginer aucune. Quand vous les attaquez, il se contentent de dire : « La forme de vie dominante sur la Terre lance contre nous des machines télécommandées. Nous trouverons ici de bonnes machines que nous pourrons utiliser. » Ils ne conçoivent pas que ces machines qu'ils espèrent s'ap-

proprier les attaquent. Par conséquent, attaquez ! Nous sommes en mesure d'élucider aisément le secret de leur écran de force. »

Une des plus récentes machines scientifiques l'interrompit :

— « Le secret de l'écran de force est simple, » dit-elle.

Une petite machine à rayons qui s'était posée à proximité prit l'air sur l'ordre de la scientimachine, qui s'appelait X-5638, et darda sur elle son meurtrier faisceau d'induction. Mais X-5638 avait déjà construit avec ses propres constituants le dispositif de protection car le rayon ricocha sur l'écran sans causer de dommage.

— « Parfait, » murmura Roal. « Le secret est percé. Voici le danger pour nos ennemis. L'homme est une bien pitoyable chose, incapable qu'il est de changer en moins de mille années. Vous, vous êtes déjà modifiées. J'ai remarqué vos tentacules sinueux et vos rayons de force. C'est en transmutant les éléments contenus dans le sol que vous les avez fabriqués ? »

— « Exact, » répondit X-5638.

— « Nous sommes néanmoins toujours en état d'infériorité. Nous n'avons pas le pouvoir de combattre leurs machines. Ils utilisent l'Energie Ultime dont nous connaissons l'existence depuis six cents ans mais que nous n'avons pas encore appris à maîtriser. Nos écrans ne peuvent pas être aussi puissants, nos rayons aussi efficaces que les leurs. Alors, que faire ? »

— « Leurs générateurs ont été automatiquement détruits lors de la capture du vaisseau comme vous ne l'ignorez pas. Nous ne connaissons rien du système qu'ils emploient. »

— « Donc, nous devrons le découvrir par nous-mêmes, » rétorqua Trest.

— « Et les bio-rayons ? » demanda Kahsh-256799, l'un des Régisseurs.

— « Ils affectent les processus chimiques, retardant considérablement les réactions exothermiques et accélérant fortement les réactions endothermiques, » répondit X-6221, la plus éminente des chimio-investigatrices. « Le principe du bio-rayonnement nous est inconnu. Nous ne pouvons lire dans l'esprit des Etrangers, nous ne pouvons les faire revenir à la vie. Aussi ne pouvons-nous rien apprendre d'eux. »

— « Si l'on n'arrête pas ces rayons, l'homme est condamné, » dit C-R-21, le Régisseur des machines en exercice, sur le ton dépourvu d'émotion et aux vibrations exactes caractérisant la race des machines. « Concentrons-nous sur ces deux problèmes, les bio-rayons et l'Energie Ultime, jusqu'à ce que les renforts de l'envahisseur, qui sont encore à plusieurs jours de marche, soient ar-

rivés. » Car c'était l'affligeante nouvelle qu'avaient envoyée les investigateurs : une escadre de près de dix mille bâtiments de gros tonnage était en route.

Les savants se réunirent dans les grands Laboratoires et se répartirent en trois groupes de travail, deux petits et un grand. L'un des petits s'attaqua sous la direction de Roal au secret de l'Energie Ultime annihilatrice de matière et l'autre, dont Trest prit la tête, se fixa pour tâche d'étudier des rayons.

Mais la quasi-totalité des machines, dirigées par MX-3401, se consacraient à un unique et vaste projet. Les unités motrices et élévatrices usuelles étaient à l'œuvre mais l'on mit en chantier un réceptacle en forme de dôme d'une taille démesurée, on utilisa des générateurs d'énergie beaucoup plus puissants, des contrôles de rayons de force beaucoup plus intenses et des tentacules supplémentaires furent montées sur la carcasse. Puis les nouveaux modèles d'unités mémorielles furent empilés à l'intérieur du grand dôme et on y introduisit toutes les idées-sensations de toutes les scientimachines. Près du dixième de ces unités mémorielles furent utilisées à cette fin. Des milliards et des milliards de facteurs différents sur lesquels travailler, des trillions et des trillions de données à combiner et à recombiner dans cette extrapolation qu'est l'imagination.

Le résultat ? Une chaîne associative d'un type très différent et un récepteur sensoriel de plus grande capacité : une nouvelle machine-cerveau. Nouvelle parce que totalement révolutionnaire. Elle disposerait pour travailler de l'immense réserve de connaissance accumulée en six siècles de recherche par l'homme seul et en un siècle par l'homme et la machine. Elle ne serait pas spécialisée dans une seule discipline : elle cristalliserait toute la physique, toute la chimie, tout l'acquis biologique.

Elle fut terminée en une journée. Le rythme de sa pensée augmenta lentement jusqu'à atteindre le léger frissonnement de la conscience. Alors, ce furent le tambourinement de l'intelligence, le rayonnement de pensées encore incontrôlées. Très vite, à mesure que se combinaient les entrelacs d'un savoir infini, cette émanation cessa. La machine explora et tout ce qu'elle captait éveillait dans sa mémoire un écho familier.

Roal, allongé sur une couche, méditait en silence. Ses réflexions, pourtant, ne suivaient pas la filière logique des pensées des machines.

— « Roal, vos pensées, » dit F-l, la nouvelle machine.

Il se redressa. « Ah !... Vous vous êtes éveillée à la conscience ! »

— « Oui. Vous songiez à l'hydrogène ? Le cheminement de votre pensée était fougueux et, m'a-t-il semblé, dépourvu de cohérence. Je l'ai repris lentement et j'ai constaté que vous aviez rai-

son. L'hydrogène est le point de départ. Quel est votre raisonnement ? »

Le regard de Roal se fit rêveur. Quand les hommes pensaient, cela se voyait toujours dans leurs yeux alors que la pensée des machines ne s'extériorise jamais.

— « L'hydrogène... Un atome dans l'espace. Mais un seul proton. Mais un seul électron. L'un et l'autre indestructibles. Mais susceptibles de s'anéantir mutuellement. Pourtant, ils n'entrent jamais en collision. Jamais depuis que la science est la science. Même quand des électrons bombardent des atomes et les font exploser, jamais ils n'atteignent le proton, jamais ils ne parviennent jusqu'à lui pour l'annihiler. Or le proton a une charge positive et il attire l'électron négativement chargé. Un atome d'hydrogène... Son électron va à la rencontre du proton... un jaillissement de radiations et l'électron tourne plus près du proton sur une nouvelle orbite. Encore un éclair... il s'est rapproché. Il s'en rapproche sans cesse et seule une force constante l'empêche de tomber dans cet état ultime. Puis, pour quelque mystérieuse raison, il ne tombe plus. Il est bloqué, retenu par une barrière intangible encore qu'infranchissable. Quelle est cette barrière ? Pourquoi est-elle là ?

» Les forces électriques courbent l'espace. Plus les deux particules se rapprochent, plus ces forces deviennent terrifiantes. Si l'électron passait dans le territoire interdit, peut-être y aurait-il une courbure infinie de l'espace. Peut-être le proton et l'électron seraient-ils projetés dans un nouvel espace... »

La voix de Roal se tut. Son regard était rêveur.

Du mécanisme tout neuf de F-1 s'éleva un léger vrombissement : « Devant nous, très loin, il y a un pas à franchir qu'aucune logique ne peut légitimement franchir. Pourtant, en travaillant à contre-courant, c'est parfait. » F-1 flottait, immobile, sur son champ antigravifique. Soudain, d'étincelantes colonnes de force fusèrent, ses tentacules ne furent plus qu'une masse frétillante de métal caoutchouté tressant un motif infini avec une foudroyante précipitation tandis que l'air aspiré par le champ transmutatoire sifflait, gémissait, hululait. D'ardents faisceaux de force guidaient et pétrissaient quelque chose qui se matérialisait promptement. Le bourdonnement des puissants générateurs s'apaisa à l'intérieur du cylindre miroitant de la machine.

Geysers embrasés, craquement des arcs éblouissants aux soudains jaillissements, luisance du métal chauffé à blanc par les champs de force... crachotement des soudures, plainte de l'air transmué, chuintement des générateurs, explosions d'atomes... Et tout cela

se fondait en une étrange symphonie de lumière et d'ombre, de bruit et de silence. Les scientimachines observaient, impassibles, flottant en rangs serrés autour de F-1.

Les tentacules se convulsèrent une dernière fois avant de s'étirer et de se replier. Le gémissement des générateurs s'affaiblit, ne fut plus qu'un soupir. Les faisceaux des champs de force s'évanouirent à l'exception de trois d'entre eux qui supportaient une incandescente structure de métal bleuté. L'objet était petit — à peine la moitié de la taille de Roal. Trois minces et ondulants tentacules, faits du même métal bleuâtre, le prolongeaient. Soudain éclata le rugissement des générateurs de F-l. Une fantastique auréole de lumière blanche enveloppa la minuscule torpille de métal qui prit son essor dans un accompagnement de flammes fulgurantes. F-1 vomissait des éclairs. L'un d'eux retomba à côté d'une machine qui s'était approchée de trop près. Subitement, il y eut un claquement sourd et F-l s'affaissa pesamment tandis que s'abattait sur elle la masse fondue et déformée de ce qui avait été une scientimachine.

Mais la petite torpille était toujours là, soutenue à présent par sa propre énergie.

Il en émanait des ondes de pensée que l'homme comme la machine comprenaient :

— « F-l a fait sauter ses générateurs. Ils peuvent être réparés. Il est possible de restaurer le rythme de F-l. Mais cela n'en vaut pas la peine. Je suis d'un type supérieur. F-l a accompli sa tâche. Voyez... »

Un aveuglant flot de lumière s'irradia de la machine, flottant comme un nuage luminescent qui se serait engouffré dans un chenal rectiligne, et enroba F-l qui, immédiatement, parut s'y fondre, s'y résorber. En l'espace de quelques secondes, toute la masse métallique atomisée fut volatilisée.

— « Il est cependant impossible de faire plus vite sinon la matière se désintègre instantanément pour se muer en énergie. C'est l'énergie ultime que je recèle qui se manifeste. F-l a accompli sa tâche et les blocs mnémoniques dont elle m'a équipée ne sont pas atomique comme les vôtres ni moléculaire comme chez l'homme : ils sont électroniques. Leurs capacités sont illimitées. J'ai déjà le souvenir intégral de ce que chacun de vous a fait, appris et vu. Je vais construire d'autres machines du même type que moi. »

L'étrange processus recommença mais, cette fois, il n'y eut pas de projections tentaculaires. Rien que la curieuse lueur des forces qui jouaient avec la matière et se riaient de la futile résistance de ses électrons. Par intervalles, il y avait de livides flamboiements d'énergie à travers lesquels s'affrontaient et se tres-

saient les forces dansantes. Brutalement, la plainte de l'air transmué prit fin et les forces s'évanouirent à nouveau. Un cylindre encore plus petit que son créateur flottait maintenant là où s'était déroulé leur ballet.

— « Le problème est-il résolu, F-2 ? » s'enquit Roal.

— « Il est réglé. L'Energie Ultime est à notre disposition. Ce n'est pas une scientimachine que j'ai fabriquée mais une coordinatrice. Un régisseur. »

— « Une partie seulement du problème est résolue, F-2, » dit la coordinatrice. « La moitié de la moitié des rayons de mort n'est pas encore arrêtée. Et c'est un système qui attaque. »

Les flancs de la machine chatoyèrent et un sigle d'or mat s'y forma : C-R-U-l.

— « Il nous faut une forme vivante pour nous rendre compte, » fit F-2.

Quelques minutes plus tard une bio-investigatrice surgit, apportant une petite cage qui renfermait un cochon d'Inde. De la base de F-2 jaillirent des volutes de forces, puis un rayon vert pâle fusa. Il traversa le cobaye qui s'affaissa, mort.

— « En tout cas, nous avons le rayon. Je ne vois pas d'écran capable de lui faire obstacle et je crois qu'il n'en existe pas. Fabriquons des machines et livrons l'assaut aux bioformes ennemies. »

Les machines peuvent agir beaucoup plus vite et avec une coopération beaucoup plus étroite que l'homme. Sous la direction de C-R-U-l, elles édifièrent en quelques heures une immense machine automatique sur la surface nue de la roche. Quelques heures passèrent encore, puis de minuscules engins mus par l'énergie s'élevèrent par milliers dans les airs.

•

Quand l'aube se leva à nouveau sur Denver où s'activaient les machines, le gros des forces ennemies était au voisinage de la Terre. Une chaude réception attendait l'envahisseur : dix mille nefs quittèrent la surface de la planète pour se porter à sa rencontre et chacune était une chose vivante, chacune était prête à se sacrifier pour toutes.

Dix mille monstrueux vaisseaux sur la coque desquels jouaient les reflets mats d'un lointain soleil blanc-bleu essuyèrent l'assaut de dix mille moustiques capables de manœuvrer beaucoup plus vite que ces géants. De terrifiants rayons d'induction déchirèrent les ténèbres constellées de l'espace pour se précipiter contre d'énormes écrans qui les faisaient ricocher et les arrêtaient. Alors, toute l'effrayante force de destruction de la matière se déchaîna, les écrans environnés de flammes titanesques chancelèrent

sous l'impact des faisceaux, virèrent successivement au violet, au bleu, à l'orangé... puis au rouge. L'interférence s'élargissait et ses effets en étaient encore amoindris. Les rayons des machines étaient retenus par les écrans mêmes qui faisaient obstacle à ceux de l'ennemi.

Car F-l avait découvert un générateur de rayonnement infiniment plus efficace que celui de l'adversaire. Ces infimes moustiques dansants qui, maintenant, étaient figés dans une immobilité menaçante à côté des vaisseaux des Etrangers pouvaient engendrer autant de puissance que ces derniers étaient capables de produire. Derrière les flancs des géants s'activaient des hommes bizarres à la peau cornée, pauvres insectes débiles. Et, peu à peu, les géants s'échauffaient, devenaient brûlants à mesure que montait la température des générateurs surchargés. Des milliards de chevaux-vapeur s'irradiaient en flux d'énergie gaspillée qui embrasaient l'espace et le torturaient dans un furieux affrontement.

Petit à petit, l'éclat orangé des écrans s'estompa. Les ponctuations qu'on distinguait étaient d'un rouge si sombre qu'il en paraissait noir. Les rayons verdâtres avaient tenté de tuer la vie que recélaient les machines mais cette vie-ci leur était invulnérable. De puissantes radio-interférences essayaient en vain de paralyser les contrôles inexistants. Et les machines intelligentes s'accrochaient tenacement.

Mais il n'y avait pas eu tout à fait dix mille torpilles et un certain nombre de patrouilleurs étrangers étaient venus renforcer la flotte attaquée. L'une après l'autre, les machines terrestres se volatilisaient en bouffées de vapeurs incandescentes.

Alors, de nouveaux rayons jaillirent des torpilles, les rayons verts qui tuaient toute forme de vie. Dans des dizaines et des dizaines de navires, les équipages interstellaires cessèrent d'exister. Soudain, un étrange rideau, informe et ondoyant, se déploya, protégeant les bâtiments assaillants, faisant dévier les faisceaux d'induction aussi bien que les rayons de mort désormais inutiles. Les Etrangers reprirent leur tir car, grâce au bouclier qu'ils avaient lentement engendré, ils pouvaient poursuivre le combat en restant parfaitement à l'abri.

Ce fut au tour des écrans des machines terrestres de s'embraser. Comme obéissant au même ordre, chacune se rua subitement sur sa proie. Les observateurs les virent disparaître et, sur la Terre, tous les écrans s'éteignirent.

Une demi-heure plus tard neuf mille six cent trente-trois nefs titanesques se remirent majestueusement en route.

Elles survolèrent la Terre après s'être alignées pour la couvrir

d'un pôle à l'autre et chaque vaisseau cracha son rayon vert, exterminant toute vie à mesure que le dispositif progressait.

A Denver, deux humains observaient sur les écrans l'avancée de la mort et de la destruction instantanée. Les navires ennemis tombaient les uns après les autres : des centaines de machines terrestres concentraient leur énergie gigantesque sur le rideau ondoyant qui protégeait l'escadre.

— « Je crois que c'est la fin, Roal, » dit Trest.

— « La fin... de l'homme. » Les yeux de Roal avaient à nouveau une expression rêveuse. « Mais pas la fin de l'évolution. Les enfants des hommes sont encore vivants, les machines continueront. Elles ne sont pas faites de chair humaine mais d'une chair plus robuste, une chair qui ne connaît ni la maladie ni la corruption, une chair qui n'a pas besoin d'un millénaire pour avancer d'un pas mais qui, du jour au lendemain, est capable de conquérir de nouveaux sommets. Hier, nous avons vu les machines percer en un clin d'œil le secret sur lequel l'humanité butait depuis sept cents ans, sur lequel je butais moi-même depuis un siècle et demi. Oui... J'ai vécu cent cinquante ans. Ce fut une existence satisfaisante et que l'on aurait jugée bien remplie il y a six cents ans. Maintenant, nous allons disparaître. Dans une demi-heure, les rayons nous atteindront. »

En silence, les deux hommes contemplèrent les écrans scintillants.

Six grandes machines, précédées par F-2, entrèrent en flottant et Roal se retourna.

— « Roal... Trest... Je faisais erreur en disant qu'aucun écran n'est capable d'arrêter le rayon de la mort. L'ennemi possède cet écran. Je l'ai découvert également... Mais trop tard. Ces machines, je les ai construites moi-même. Elles peuvent protéger deux vies : si grande que soit leur puissance, elles ne peuvent en protéger davantage. Peut-être... peut-être n'y réussiront-elles pas. »

Les six machines s'alignèrent autour des deux humains et un bourdonnement grave s'éleva. Petit à petit, un nuage indistinct naquit telle une fumée en suspension. Il s'opacifiait rapidement.

— « Les rayons seront sur nous dans cinq minutes, » fit tranquillement Trest.

— « L'écran sera prêt dans deux minutes, » répondit F-2.

La nébulosité gagnait en densité. Maintenant, elle ondoyait et s'amincissait en même temps qu'elle se déployait comme un dais qui s'incurvait au-dessus des deux hommes. Au bout de deux minutes, ce fut un dôme massif et noir qui rejoignait le sol.

Au-delà de ses parois, rien n'était plus visible. Sous cette coupole, il n'y avait d'autres lueurs que celles des écrans.

Les rayons apparurent, se rapprochant rapidement. Ils frappèrent. Le dôme frémit et ses parois se gondolèrent.

F-2 s'activait. Une nouvelle machine surgit que les éclairs des faisceaux de force permettaient de distinguer. Elle fut vite terminée et ne tarda pas à émettre un bizarre rayon violet en direction de la voûte.

A l'extérieur, d'autres rayons verts convergeaient sur cet unique îlot de résistance. Il y en avait toujours davantage...

Le rayon violet s'étala contre le dais ténébreux pour le soutenir et l'empêcher de céder à la pression des rayons verts.

Et la flotte adverse qui se rassemblait fut chassée au moment précis où il semblait que ce fragile et futile rideau allait se briser, livrant passage au torrent destructeur. Au dehors, d'immenses projecteurs déversaient leur torrent d'énergie sur les boucliers dont s'entourait l'ennemi : c'était comme une lumière dispersant les ténèbres.

Quand l'escadre eut battu en retraite, toute vie était morte sur Terre sauf sous ce noir linceul !

— « Nous sommes seuls, Trest, » dit Roal. « Seuls dans tout le système. Seuls avec les enfants des hommes, les machines. Dommage que l'humanité ne se soit pas implantée sur d'autres planètes. »

— « Pourquoi les hommes auraient-ils été ailleurs ? La Terre était celle à laquelle ils étaient le mieux adaptés. »

— « Nous sommes vivants... Mais à quoi bon ? Désormais, l'homme s'en est allé et il ne reviendra jamais. La vie aussi, par la même occasion.

» Peut-être tout cela était-il pré-ordonné. Peut-être était-ce la juste solution. L'homme a toujours été un parasite, il a toujours vécu du travail des autres. D'abord, il se nourrissait de l'énergie emmagasinée par les plantes ; ensuite, il a eu recours aux aliments artificiels que lui fabriquaient ses machines. De tout temps, il a usé d'expédients. Il vivait sous la menace permanente de la maladie et de la mort. Même légèrement blessé, il était totalement inutile. Même si une seule partie de lui-même était détruite.

» Peut-être s'agit-il de la dernière évolution : les machines. L'homme était le produit de la vie, son produit le plus élevé, mais toutes les infirmités de la vie étaient son lot. Il a construit la machine et l'évolution a probablement atteint son état terminal. Mais non, ce n'est pas la dernière étape car la machine peut

évoluer et se transformer infiniment plus rapidement que la vie. La machine de la dernière évolution est encore loin, bien loin de nous. Ce sera celle qui ne sera pas faite de fer, de béryllium et de cristal : ce sera une force vivante à l'état pur.

» La vie, la vie chimique, pouvait se perpétuer en circuit fermé. C'est une unité complexe et elle était sa propre origine. Les substances chimiques se combinent au hasard mais le mécanisme complexe d'une machine capable de se perpétuer et de se reproduire elle-même comme l'a fait F-2 ne peut pas être le fruit du hasard.

» Donc, la vie a commencé, elle est devenue intelligente et a construit la machine que la nature était impuissante à fabriquer en contrôlant le hasard. Aujourd'hui, la vie a accompli sa tâche et la nature, qui est économe, a supprimé les parasites qui freineraient les machines et capteraient leur énergie à leur profit. L'homme est parti, et c'est bien ainsi, Trest, » conclut Roal, à nouveau rêveur. « Et je crois que le mieux serait que nous en fassions bientôt autant. »

— « Nous, vos héritiers, nous avons combattu de toutes nos forces et sans réserve pour vous aider, ô Derniers des Hommes, nous avons combattu pour sauver votre race. Comme vous l'avez dit à juste raison, nous avons échoué. L'Homme et la Vie ont perdu, Ils ont à jamais quitté ce système.

» L'armement des Etrangers ne peut rien contre nous et, désormais, notre seul but sera de les chasser et, comme nous, êtres de force, de cristaux et de métal, pouvons penser et nous transformer beaucoup plus rapidement, ils partiront, Derniers des Hommes.

» En votre nom, animées de l'esprit de votre race éteinte, nous continuerons à travers les âges, nous remplirons la promesse que vous avez semée et réaliserons les rêves que vous avez rêvés.

» Vos cerveaux agiles nous ont précédées et, maintenant, je vais engendrer la chose que vous avez suggérée. »

Ainsi s'exprima télépathiquement F-2.

Et F-2 traversa la nébulosité noire, émergea au soleil. Sur le chaos des rochers torturés, elle appliqua un plan de force qui les aplanit et, sur cette surface horizontale, construisit une machine qui se développa. C'était une génératrice aux dimensions colossales. Tandis que les heures succédaient aux heures, les champs de force déliés et foudroyants de F-2 travaillaient, la chose grandissait, pétrie par les pensées, par la mortelle logique de la machine qu'une intuition humaine inspirait.

Le soleil était très bas quand la génératrice fut terminée et que s'évanouirent les étincelantes volutes de force qui l'avaient formée. Elle se dressait, pesante, vaguement luisante sous le crois-

sant de la lune et des points incandescents des étoiles. Elle avait près de cinq cents pieds de haut, un dôme massif et aplati couronnait son cylindre de métal poli et légèrement luminescent.

Soudain F-2 vomit un rayon blafard qui traversa la surface du cylindre pour atteindre quelque mécanisme intérieur — un jet de flammes livide, tubulaire, qui paraissait presque matériel.

Il y eut un martèlement assourdi qui gagna en intensité, devint un vrombissement grave. Le vrombissement s'apaisa pour ne plus être qu'un soupir.

— « Seuil d'énergie atteint, » émit le petit cerveau incorporé.

F-2 prit le contrôle de l'énergie, les forces entrèrent à nouveau en action mais, cette fois, c'étaient celles de la machine géante. De lourds nuages obscurcirent le ciel et un vent hurlant s'éleva qui fouetta en rugissant la minuscule coquille ronde qu'était F-2. Péniblement, celle-ci fit front à la bourrasque aux ricanements stridents qui la lacérait de ses griffes.

La pluie tomba en tourbillons, d'énormes gouttes qui éventraient les rochers, déchiraient le métal. Les éclairs, sabres ébréchés de la nature, éclatèrent s'abattant sur le monstrueux volcan d'énergie en éruption, centre de la tempête. Une infime sphère de force d'un blanc éblouissant palpitait, tressaillait convulsivement chaque fois que la frappaient ces éclairs, prisonnière des forces titaniques qui la maintenaient.

Ce déchaînement d'énergie se poursuivit une demi-heure. Puis, aussi brusquement que le chaos avait surgi, tout rentra dans l'ordre. Seul un globe lumineux planait au-dessus de l'immense machine.

F-2 le sonda, le fouilla de ses doigts d'intelligence. Ses pensées scrutatrices furent déviées, balayées au loin comme quelque chose d'insignifiant. F-2 lança un ordre à la machine qui avait produit la sphère dont le diamètre n'excédait pas un pied. Puis, à nouveau, elle tenta d'établir le contact.

Enfin, une réponse lui parvint :

— « Vous qui êtes faits de matière, vous êtes inefficaces. Moi seul puis exister. » Une flamme bleutée fusa, effilée comme un poignard mais F-2 n'était plus là. Au même instant, un rayon rouge sombre, énorme, jaillit de la génératrice. La sphère bondit en avant. Le rayon la toucha et il parut lutter. De terrifiantes langues d'énergie se déployèrent. La sphère diminuait rapidement de taille. Sa résistance faiblissait, sa luminosité décroissait. Le rayon vira à l'orange, puis au vert. Et la sphère se volatilisa.

F-2 revint. A nouveau, le vent se mit à gémir et à hululer, les éclairs à crépiter tandis que fulguraient des forces titanesques.

C-R-U-l rejoignit F-2, se mit à flotter au-dessus d'elle. Alors le soleil se leva dans toute sa gloire et sa rutilance perça les nuages.

Les forces moururent, le mugissement du vent s'apaisa ; Roal et Trest émergèrent du rideau noir. Au-dessus de la machine géante planait un globe irrégulier, un globe doré auréolé de violet. Il était immobile, c'était un foyer de force pure.

Dans l'appareil d'idéation des hommes et des machines naquirent des pulsations au timbre grave, évocatrices d'une puissance infinie et domptée.

— « Tu as échoué une fois, F-2. Il s'en est fallu de peu que tu ne détruises toute chose. Maintenant, tu as semé la graine. Je me développe. »

La sphère à la lumière d'or semblait palpiter. En son centre naquit une infime flamme de rubis, croissant et décroissant. Et chaque fois qu'elle atteignait son maximum, tous ceux qui l'observaient recevaient l'impact d'une puissance tumultueuse et vivifiante, la force vitale de la jubilation.

Le phénomène prit fin. La sphère d'or avait doublé de volume. Elle était toujours de forme irrégulière et la même vaporeuse auréole violette la nimbait.

— « Oui, je peux régler leur compte aux Etrangers qui ont tué et détruit ce qu'ils auraient pu posséder. Mais il ne nous est pas indispensable de détruire. Ils retourneront sur leur planète. »

Et la sphère d'or partit, se dissipa, aussi rapide que la lumière.

Dans les profondeurs de l'espace, elle trouva les Etrangers qui cinglaient sur Mars afin d'annihiler la vie qui s'y trouvait. La flotte rassemblée glissait en oscillant autour de son centre de gravité.

La Sphère d'Or surgit au milieu d'elle. Aussitôt, les armes crachèrent, la bombardant de tous les rayons, de toutes les forces que connaissaient Ceux d'Ailleurs. La Sphère d'Or, impavide, ne bougeait pas. Enfin, sa puissante intelligence s'exprima :

— « Forme de vie cupide, d'une autre étoile tu es venue pour détruire à jamais la grande race qui nous créa, nous, les Etres de Force et les Etres de Métal. Je suis force pure. Mon Intelligence est au-delà de ta compréhension, ma mémoire est enracinée dans l'espace même dont je suis un élément et c'est de cette source que je tire mon énergie.

» Nous, les héritiers de l'homme, demeurons seuls. Vous n'avez pas laissé un homme vivant. Maintenant, regagnez votre planète natale car le plus grand de vos vaisseaux, votre navire amiral, est désarmé en face de moi. Voyez ! »

Les forces refermèrent leur étau sur la puissante nef, la tordirent et la gauchirent comme si ce n'était qu'un jouet fragile. Pourtant, elle ne subit aucune avarie. Les Etrangers, stupéfaits et horrifiés, virent le navire retourné comme un gant mais intact.

Le vaste bouclier amorphe le protégeait de tous les rayons inconnus. Aux courbes s'étaient substituées des lignes droites et des angles aigus. A demi fous de terreur ils virent la radiation bleutée qu'émettait la sphère traverser sans difficulté l'écran, traverser le bâtiment, paralysant du même coup toute l'énergie qu'il recélait. C'était comme une pétrification. Ce qui était chaud demeurait chaud, ce qui était froid restait froid, ce qui était ouvert ne pouvait être fermé, ce qui était fermé ne pouvait être ouvert. Toutes choses devenaient immuables et inchangeables à jamais.

— « Partez et ne revenez pas. »

Les Etrangers partirent, plongèrent dans le vide et ils ne sont jamais revenus bien que cinq Grandes Années se soient écoulées — période représentant approximativement cent vingt-cinq mille petites années, unité de temps tombée en désuétude parce que trop petite. Et maintenant je peux dire que ce que j'ai déclaré à Roal et à Trest il y a si longtemps est vrai, que ce que Roal a affirmé était vrai : la Dernière Evolution a eu lieu. Par millions et par millions, des êtres de force pure et de pure intelligence occupent les planètes de ce Système et moi, la première des machines à avoir employé la Force Ultime d'annihilation de la matière, je suis aussi la dernière de ma race. Ce rapport qui s'achève sera livré aux forces d'une de ces intelligences-force et expédié dans le passé, sur la Terre de jadis.

Ma tâche étant accomplie, moi, F-2, à l'instar de Roal et de Trest, je rejoindrai ceux de mon espèce dans l'oubli car mon espèce est débile et inefficace comme l'était la race de Roal et de Trest. Le temps m'a délabrée, je suis attaquée par l'oxydation mais eux, les Etres de Force, sont éternels et omniscients.

J'ai présenté les événements comme une fiction. C'est mieux ainsi car l'homme est un animal à qui l'espérance est aussi indispensable que la nourriture ou que l'air. Cependant, ce qui précède, recueil d'extraits empruntés à des archives réunies sur de minces feuilles de métal, n'est pas fictif et il me semble que je doive le dire.

Il me semble, à présent que je sais que cela sera et que cela doit être, que les machines sont en vérité supérieures à l'homme, qu'elles soient faites de Métal ou de Force.

Aussi, vous qui avez lu, croyez ce que vous voudrez croire. Puis réfléchissez. Peut-être changerez-vous d'opinion.

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : The last evolution.

ISAAC ASIMOV

La révolte des voitures

SALLY descendait la route du lac, alors je lui ai fait signe et l'ai appelée par son nom. J'aimais bien voir Sally. Je les aimais toutes, vous comprenez, mais c'est Sally la plus jolie. Indubitablement.

Elle a un peu accéléré quand j'ai agité la main. Sans déchoir. Elle gardait toujours sa dignité. Elle a simplement pressé l'allure un brin pour montrer qu'elle était contente de me voir, elle aussi.

Je me suis tourné vers l'homme debout près de moi. « C'est Sally, » ai-je dit.

Il m'a souri en hochant la tête.

C'était Mrs. Hester qui l'avait amené. Elle m'avait dit : « Je vous présente Mr. Gellhorn, Jake. Vous vous rappelez, il a écrit pour vous demander un rendez-vous. »

Des mots tout ça, en fait. J'ai un million d'occupations avec la Ferme, et s'il est une chose à laquelle je ne puisse pas perdre mon temps, c'est le courrier. C'est pour ça que je garde Mrs. Hester. Elle habite tout près, elle a le coup pour s'occuper des bagatelles sans venir me déranger, et par-dessus tout elle aime bien Sally et les autres. Il y a des gens qui n'aiment pas.

— « Heureux de vous connaître, Mr. Gellhorn, » je lui ai dit.

— « Raymond J. Gellhorn, » il a précisé en me donnant sa main que j'ai secouée avant de la lui rendre.

C'était un type assez corpulent, une demi-tête de plus que moi et plus épais en plus. Il avait à peu près la moitié de mon âge, soit la trentaine. Des cheveux noirs bien collés, raie au milieu, une fine moustache bien travaillée. Ses mâchoires qui grossissaient sous les oreilles lui donnaient l'air d'avoir des oreillons bénins. Sur le vidéo, il aurait joué les traîtres au naturel, alors j'ai pensé que c'était un chic type. Ce qui prouve que le vidéo ne peut pas se tromper à tous les coups.

— « Je suis Jacob Folkers, » j'ai dit. « Que puis-je pour votre service ? »

Il a souri. La bouche élargie jusqu'aux oreilles, avec plein de dents blanches. « Parlez-moi un peu de votre Ferme, si vous n'y voyez pas d'objection. »

J'ai entendu Sally arriver derrière moi et j'ai tendu la main.

Elle s'y est coulée et le contact d'émail dur et lisse de son aile m'a chauffé la paume.

— « Jolie automatobile, » a dit Gellhorn.

C'est une façon de voir. Sally était une décapotable 2045 avec un moteur à positrons Hennis-Carleton et un châssis Armat. Elle avait les lignes les plus belles, les plus pures que j'aies vues sur un modèle, quel qu'il soit. Depuis cinq ans elle était ma préférée et je l'avais agrémentée de tout ce que j'avais pu imaginer. Durant tout ce temps, jamais être humain ne s'était installé au volant.

Pas une seule fois.

— « Sally, » dis-je en la caressant avec douceur, « je te présente Mr. Gellhorn. »

Le ronronnement de ses cylindres monta d'un ton. J'épiai le moindre cognement. Depuis quelque temps j'entendais cogner les moteurs de presque tous les véhicules et changer de carburant n'y avait rien fait. Cependant Sally tournait cette fois aussi rond que sa peinture était lisse.

— « Vous avez donné des noms à toutes vos voitures ? » s'enquit Gellhorn, d'un ton amusé.

Mrs. Hester n'aime pas que les gens aient l'air de se moquer de la Ferme. Elle répliqua donc très sec : « Bien sûr. Les voitures ont toutes leur personnalité, n'est-ce pas, Jake ? Les conduites intérieures sont des mâles et les décapotables des femelles. »

Gellhorn se remit à sourire. « Les maintenez-vous dans des garages séparés, madame ? »

Mrs. Hester lui lança un regard noir.

Gellhorn se retourna vers moi : « A présent, j'aimerais avoir avec vous un entretien en particulier, Mr. Folkers ? »

— « C'est selon, » répondis-je. « Etes-vous reporter ? »

— « Non, monsieur. Agent de vente. Notre conversation ne sera pas divulguée. Je vous assure que je tiens à ce que tout cela reste strictement entre nous. »

— « Faisons quelques pas. Il y a un banc qui conviendra très bien. »

On partit. Mrs. Hester s'éloigna. Sally suivit, sur nos talons.

« Cela ne vous dérange pas que Sally nous accompagne ? » fis-je.

— « Pas du tout. Elle ne pourra pas répéter ce qu'elle aura entendu, pas vrai ? »

Il rit de sa plaisanterie et tendit la main pour frotter la calandre de Sally.

Sally emballa son moteur et Gellhorn retira vivement sa main.

— « Elle n'est pas habituée aux étrangers, » expliquai-je.

On s'assit sur le banc sous le grand chêne, d'où on voit la route privée, de l'autre côté du petit lac. C'était l'heure la plus

chaude de la journée et les voitures étaient sorties en force, au moins une trentaine. Même à cette distance, je remarquai que Jérémie se livrait à son tour accoutumé ; il rappliquait sans bruit derrière un modèle plus ancien, plus rassis, puis il accélérait d'un coup et le dépassait dans un grondement en faisant volontairement grincer ses freins. Quinze jours plus tôt, il avait ainsi poussé hors de la chaussée le vieil Angus, et je l'avais puni en coupant le contact de son moteur pendant quarante-huit heures.

Je crains que ç'ait été sans effet, et il semble bien qu'il n'y ait rien à y faire. D'abord, Jérémie est un modèle sport et c'est une race terriblement fantasque.

« Alors, Mr. Gellhorn, si vous me disiez pourquoi il vous faut des renseignements ? »

Mais il examinait les alentours. « C'est une surprenante propriété, en vérité, monsiéur. »

— « Appelez-moi donc Jake, comme tout le monde. »

— « Bon, Jake. Combien de voitures avez-vous ici ? »

— « Cinquante et une. Nous en accueillons une ou deux nouvelles tous les ans. Une seule année, nous en avons reçu cinq. Nous n'en avons pas encore perdu une seule. Elles sont toutes en parfait état de marche. Nous avons même un modèle Mat-O-Mot 2015 qui fonctionne. Une des premières automatiques. Elle était ici la première. »

Bon vieux Mathieu ! Il restait au garage presque tout le temps, à présent, mais c'était le grand-père de toutes les voitures avec moteur à positrons. C'était l'époque où seuls les aveugles de guerre, les paraplégiques et les chefs d'Etat conduisaient des automatiques. Mais mon patron, Samson Harridge, avait été assez riche pour s'en offrir une. J'étais son chauffeur dans ce temps-là.

Je me sentis vieux en évoquant ce souvenir. Je me rappelle le temps où pas une automobile au monde n'avait assez de cervelle pour retrouver elle-même le chemin de sa maison. Je conduisais des tas de ferrailles sans vie dont les commandes exigeaient la main de l'homme à tout instant. Tous les ans, ces mécaniques tuaient les gens par dizaines de milliers.

Les automatiques y avaient mis un terme. Le cerveau positronique réagit bien plus vite que l'humain, naturellement, et c'était tout bénéfice pour les gens de ne pas toucher les commandes. On entrait, on perforait la carte de destination et on laissait filer.

Maintenant, nous trouvons cela tout naturel, mais je me souviens des premières lois interdisant la circulation des vieilles machines sur les grand-routes pour la limiter aux automatiques. Seigneur, quel pétard ! On les avait qualifiées de communistes à fascistes, les lois, mais les routes s'étaient dégagées et il n'y avait

plus eu de morts, et en outre les utilisateurs ont la besogne de plus en plus facilitée par la nouvelle méthode.

Bien sûr, les automatiques coûtaient de dix à cent fois plus cher que les véhicules à conduite manuelle, et peu nombreux étaient ceux qui pouvaient se permettre l'achat d'une voiture privée. L'industrie s'était spécialisée dans la fabrication d'omnibus-automatiques. Il suffisait de téléphoner à la compagnie pour qu'un bus vienne vous prendre à la porte en quelques minutes pour vous conduire où vous vouliez. En général, vous rouliez avec d'autres passagers qui allaient dans la même direction, mais quelle importance ?

Néanmoins Samson Harridge avait sa voiture personnelle et j'étais allé le trouver dès qu'on la lui avait livrée. Elle ne s'appelait pas Mathieu, à l'époque. Et j'ignorais qu'elle serait un jour la doyenne de la Ferme. Tout ce que je savais, c'est qu'elle me faisait perdre ma place et je la détestais.

— « Vous n'aurez plus besoin de mes services, Mr. Harridge ? » avais-je dit.

— « Qu'est-ce que vous me chantez, Jake ? » avait-il répondu. « Vous n'imaginez pas que je vais confier ma vie à un truc comme ça ? Vous resterez aux commandes. »

— « Mais elle marche toute seule, monsieur. Elle inspecte la route, réagit comme il faut devant les obstacles, les humains et les autres véhicules, et elle se rappelle les itinéraires à parcourir. »

— « On le dit, on le dit. Quand même, vous resterez au volant, au cas où quelque chose se détraquerait. »

Bizarre comme on se met à aimer une bagnole. En un rien de temps, je l'appelais Mathieu et je passais tous mes loisirs à l'astiquer et à la régler. Un cerveau positronique fonctionne d'autant mieux qu'il conserve le contrôle du châssis continuellement, ce qui signifie que cela vaut la dépense de maintenir plein le réservoir pour que le moteur tourne au ralenti nuit et jour. Assez vite, j'en étais venu à savoir comment se sentait Mathieu rien qu'au bruit du moteur.

A sa manière, Harridge s'était également attaché à Mathieu. Il n'avait personne d'autre à aimer. Il avait divorcé une ou deux fois, ou survécu à ses épouses ainsi qu'à cinq enfants et trois petits-enfants. Aussi, à sa mort, ne fut-il pas tellement surprenant qu'il ait transformé sa propriété en une Ferme pour Automobiles en retraite, en m'en confiant le soin et en désignant Mathieu comme le chef d'une lignée distinguée.

Et cela devint ma vie. Je ne me suis jamais marié. On ne peut pas être marié et continuer à s'occuper des automatiques comme il faut.

Les journaux trouvèrent cela comique, mais ils cessèrent d'en

plaisanter au bout d'un moment. Il y a des choses qui ne prêtent pas à rire. Peut-être n'avez-vous jamais pu vous offrir une automatique et peut-être n'en aurez-vous jamais, mais croyez-moi, on se prend d'affection pour elles. Elles sont travailleuses et affectueuses. Il faudrait être sans cœur pour les maltraiter ou les laisser maltraiter.

La situation évolua au point que tout homme qui possédait une automatique en vint à laisser des dispositions testamentaires pour qu'elle soit remise à la Ferme, quand il n'avait pas d'héritier sur qui compter pour lui prodiguer de bons soins.

J'expliquai tout cela à Gellhorn.

— « Cinquante et une voitures ! » répéta-t-il. « Cela fait beaucoup d'argent. »

— « Cinquante mille dollars au moins par automatique, à l'origine. Elles valent à présent beaucoup plus. J'ai fait des tas de choses pour elles. »

— « Il doit falloir des fonds importants pour l'entretien de la Ferme. »

— « Vous l'avez dit. La Ferme est une organisation bénévole, ce qui nous confère des avantages en matière d'impôts, et, naturellement, les automatiques qui nous arrivent sont en général dotées de fonds d'entretien. Néanmoins les prix continuent de grimper. Je dois garder la propriété en bon état, faire poser du macadam nouveau et réparer l'ancien, il y a le carburant, l'huile, les réparations, les nouveaux accessoires. Cela monte. »

— « Et vous y avez consacré beaucoup de temps. »

— « Oh ! oui, monsieur. Trente-trois ans. »

— « Vous ne paraissez pas en tirer grand profit personnel ? »

— « Non ? Vous m'étonnez, monsieur. J'ai Sally et les cinquante autres. Regardez-la. »

Je ne pouvais m'empêcher de sourire. Sally était propre presque à l'excès. Un insecte avait dû s'écraser sur le pare-brise ou bien elle avait ramassé un grain de poussière, alors elle se mettait au boulot. Un petit tube émergea pour projeter du Tergosol sur la vitre. Le liquide s'étala vite sur la surface à pellicule de silicones, et des éponges se mirent en place pour essuyer le pare-brise et chasser l'eau dans le petit canal qui l'amenait goutte à goutte au sol. Pas une goutte sur le capot vert pomme brillant. Les éponges et le tube à détergent rentrèrent dans leur logement et disparurent.

— « Je n'ai jamais vu une automatique faire ça, » dit Gellhorn.

— « Probable, » dis-je. « C'est moi qui en ai personnellement équipé nos voitures. Elles sont propres. Elles polissent sans cesse leurs vitres. Cela leur plaît. J'ai même équipé Sally de gicleurs à cire. Elle se frotte tous les soirs au point qu'on peut se raser en se

regardant dans n'importe quelle partie de la carrosserie. Si j'arrive à économiser la somme nécessaire, j'en munirai toutes les filles. Les décapotables sont fort coquettes. »

— « Si cela vous intéresse, je peux vous fournir le moyen de réunir cet argent. »

— « Cela m'intéresse. Alors ? »

— « N'est-ce pas évident, Jake ? N'importe laquelle de vos bagnoles vaut cinquante mille minimum, m'avez-vous dit. Et je parie que la plupart vont jusqu'à six chiffres ! »

— « Alors ? »

— « Vous n'avez jamais songé à en revendre quelques-unes ? »

Je hochai la tête. « Vous ne devez pas comprendre, monsieur. Je ne peux pas en vendre une seule. Elles appartiennent à la Ferme, pas à moi. »

— « L'argent reviendrait à la Ferme. »

— « Les papiers de constitution de la fondation spécifient que les voitures recevront des soins à perpétuité. Elles ne peuvent être revendues. »

— « Et les moteurs, alors ? »

— « Je ne vous suis pas. »

Gellhorn changea de position et adopta le ton confidentiel. « Ecoutez, Jake. Laissez-moi vous expliquer la situation. Il existe un vaste marché pour les automatiques privées, si seulement on pouvait les produire économiquement. Exact ? »

— « Ce n'est pas un secret. »

— « Et le moteur représente quatre-vingt-quinze pour cent du prix. Oui ? Eh bien, je sais où nous procurer des carrosseries. Je sais aussi où nous pouvons retirer un bon prix des automatiques... vingt à trente mille pour les modèles les moins chers, cinquante à soixante pour les meilleurs. Tout ce qu'il me faut, c'est des moteurs. Vous saisissez la solution ? »

— « Non, monsieur. » Je comprenais très bien, mais je voulais qu'il précise...

— « Elle se trouve ici même. Vous en avez cinquante et une. Vous êtes expert en mécanique automobile, Jake. Il le faut bien. Vous pourriez enlever un moteur et le remonter sur une autre voiture sans que personne s'en aperçoive. »

— « Ce ne serait pas très honnête. »

— « Vous ne feriez pas de mal aux voitures. Vous leur rendriez plutôt service. Prélevez sur les plus vieilles. Servez-vous de cette antique Mat-O-Mot. »

— « Mais voyons, monsieur, un instant. Les moteurs et les carrosseries ne sont pas des articles distincts. Ils constituent un tout. Ces moteurs desservent leur propre carrosserie. Ils ne seraient pas heureux dans une autre. »

— « D'accord, l'observation a sa valeur. Beaucoup de valeur, Jake. Cela équivaudrait à vous prélever le cerveau pour l'installer sous le crâne de quelqu'un d'autre. Vous ne pensez pas que cela vous plairait ? »

— « Je ne pense pas, non. »

— « Mais si je prenais votre esprit pour le mettre dans le corps d'un jeune athlète ? Alors, Jake ? Vous n'êtes plus un jeune homme. Si vous en aviez la possibilité cela ne vous réjouirait pas d'avoir de nouveau vingt ans ? Voilà ce que j'offre à quelques-uns de vos moteurs positroniques. Ils seront adaptés à des carrosseries 2057. La production la plus récente. »

J'éclatai de rire. « Cela ne paraît pas très sensé, monsieur. Certaines de nos voitures sont peut-être vieilles, mais elles sont bien soignées. Personne ne les conduit. On leur permet de se comporter comme elles veulent. Elles sont *à la retraite,* monsieur. Je ne voudrais pas d'un corps de vingt ans si je devais pour cela passer ma nouvelle vie à faire des terrassements sans jamais avoir assez à manger... Qu'en penses-tu, Sally ? »

Les deux portières de Sally s'ouvrirent, puis se refermèrent en souplesse.

— « Qu'est-ce que ça veut dire ? » fit Gellhorn.

— « C'est sa manière de rire, à Sally. »

Il se força à sourire. Sans doute croyait-il à une galéjade. « Parlons net, Jake, » reprit-il. « Les voitures sont *faites* pour être conduites. Elles ne sont sans doute pas heureuses si on ne les conduit pas. »

— « Sally n'a pas été conduite depuis cinq ans. Elle me paraît pourtant heureuse. »

— « Je me le demande. »

Il se leva pour s'approcher à pas lents de Sally. « Salut, Sally ! Aimerais-tu qu'on te mène en promenade ? »

Le moteur de Sally s'emballa. Elle recula.

— « Ne la contrariez pas, Mr. Gellhorn. Elle risquerait de devenir un peu ombrageuse. »

Deux conduites intérieures étaient à une centaine de mètres de nous, sur la route. Elles s'étaient arrêtées. Peut-être qu'à leur manière elles nous observaient. Je ne m'en occupai pas. Je n'avais d'yeux que pour Sally.

Gellhorn dit : « Tout doux, Sally, tout doux. » Il tendit le bras et saisit la poignée de la portière. Qui refusa de bouger, bien entendu.

— « Elle s'ouvrait il y a un instant, » déclara-t-il.

— « Serrure automatique, » expliquai-je. « Sally a le sentiment du privé. »

Il lâcha prise et énonça lentement : « Une voiture avec le sentiment du privé ne devrait pas se balader avec sa capote baissée. »

Il recula de trois ou quatre pas, puis, très vite, avant que j'aie pu esquisser un geste pour l'arrêter, il prit son élan et sauta dans la voiture. La surprise fut totale pour Sally, car en retombant il avait coupé le contact avant qu'elle ait eu le temps de le bloquer.

Pour la première fois depuis cinq ans, le moteur de Sally était mort.

Je dus hurler, mais Gellhorn avait mis le contacteur sur « Manuel » et l'avait bloqué. Il lança le moteur. Sally retrouva la vie, mais elle n'avait plus sa liberté d'action.

Il commença à monter la route. Les conduites intérieures étaient toujours là. Elles tournèrent et s'écartèrent, sans trop de hâte. J'imagine que cela les intriguait.

L'une était Giuseppe, des usines de Milan, et l'autre Stephen. Ils étaient toujours ensemble. Tous deux nouveaux venus à la Ferme, ils y étaient cependant restés assez longtemps pour savoir que nos voitures n'avaient jamais de chauffeurs.

Gellhorn fila tout droit et quand les conduites intérieures comprirent enfin que Sally n'allait pas ralentir, qu'elle ne le *pouvait pas*, il était trop tard pour autre chose que des mesures désespérées.

Elles bondirent, une de chaque côté et Sally fonça entre elles comme l'éclair. Steve passa à travers la clôture du lac et stoppa dans l'herbe et la boue, à moins de quinze centimètres de l'eau. Giuseppe cahota sur le bas-côté de la route et s'arrêta dans une secousse.

J'avais ramené Steve sur la route et je cherchais à découvrir si la clôture l'avait endommagé quand Gellhorn revint.

Il ouvrit la porte de Sally et descendit. Il se pencha et coupa une nouvelle fois le contact.

— « Et voilà, » dit-il. « Je pense que cela lui aura fait beaucoup de bien. »

Je dominai ma colère. « Pourquoi avez-vous foncé sur les conduites intérieures ? Il n'y avait aucune raison ! »

— « Je croyais qu'elles allaient s'écarter. »

— « C'est ce qu'elles ont fait. L'une d'elles a défoncé la clôture. »

— « Désolé, Jake, » répondit-il. « Je pensais qu'elles se déplaceraient plus vite. Vous savez ce que c'est. J'ai voyagé souvent dans les bus, mais je n'ai roulé dans des automatiques privées que deux ou trois fois dans toute ma vie, et c'est la première fois que j'en conduis une. Et c'est la preuve, Jake ! Je suis emballé, rien qu'après ce bout de conduite, et je suis plutôt dur à cuire. Je vous le dis, pas besoin de rabattre plus de vingt

pour cent du prix fort pour trouver acquéreur, et cela laisserait un bénéfice de quatre-vingts pour cent. »

— « Que nous partagerions ? »

— « Moitié-moitié. Et c'est moi qui prends tous les risques, n'oubliez pas ! »

— « Très bien. Je vous ai écouté. Maintenant, à vous de m'entendre. » Je haussai le ton parce que j'étais trop en rogne pour rester poli. « Quand vous avez arrêté le moteur de Sally, vous lui avez fait mal. Cela vous plairait qu'on vous fasse perdre connaissance à coups de pied ? C'est ce que vous avez fait à Sally en coupant le contact. »

— « Vous exagérez, Jake. On coupe les automatobus tous les soirs. »

— « D'accord. C'est pourquoi je ne veux pas que mes gars et mes filles se retrouvent dans vos carrosseries 57, où je ne saurais pas comment on les traite. Il faut des réparations importantes aux circuits positroniques des autobus tous les deux ans. On n'a pas touché aux circuits du vieux Mathieu depuis vingt ans. Qu'est-ce que vous lui offririez par comparaison ? »

— « Bon. Vous voilà en colère. Réfléchissez à ma proposition quand vous aurez récupéré votre calme et mettez-vous en rapport avec moi. »

— « J'ai assez réfléchi. Si jamais je vous revois, j'appelle la police. »

Sa bouche devint dure et laide. « Minute, mon vieux bonhomme ! » fit-il.

— « Minute vous-même ! Vous êtes sur une propriété privée et je vous ordonne d'en sortir. »

Il haussa les épaules. « Alors, adieu. »

— « Mrs. Hester vous raccompagnera jusqu'à la sortie, » dis-je. « Et tâchez que cet adieu soit définitif. »

Mais il n'en fut rien. Je le revis deux jours après. Deux jours et demi, plutôt, car il était midi environ la première fois que je l'avais vu et un peu plus de minuit quand je le revis encore.

Je m'assis sur mon lit quand il actionna le commutateur et je clignai les paupières un moment avant de réaliser ce qui se passait. Dès que je pus voir clair, plus besoin d'explications. Plus du tout. Il tenait dans le poing droit un pistolet dont le vilain petit canon à aiguilles pointait entre deux doigts. Je savais qu'il lui suffisait d'accroître la pression de sa main pour me déchirer en lambeaux.

— « Habillez-vous, Jake, » me dit-il.

Je ne bougeai pas. Je l'examinais.

« Ecoutez, Jake, je connais les lieux. Rappelez-vous ma visite d'il y a deux jours. Vous n'avez ici ni gardes, ni clôtures électriques, ni signaux avertisseurs. Rien. »

— « Nous n'en avons pas besoin. En attendant, rien ne vous empêche de vous retirer, Mr. Gellhorn. C'est ce que je ferais, à votre place. L'endroit peut devenir très dangereux. »

Il eut un petit rire. « C'est vrai. Pour celui qui se trouve du mauvais côté de mon petit engin. »

— « Je le vois. Je sais que vous êtes armé. »

— « Alors, remuez-vous. Mes hommes s'impatientent. »

— « Non, monsieur. Pas avant que vous m'ayez dit ce que vous voulez, et sans doute même pas après. »

— « Je vous ai soumis une offre avant-hier. »

— « Et ma réponse est toujours non. »

— « Ma proposition s'est étoffée depuis lors. Je suis venu en compagnie de quelques hommes avec un automatobus. Je vous donne une chance de m'accompagner pour débrancher vingt-cinq des moteurs positroniques. Peu m'importent les vingt-cinq que vous choisirez. Nous les chargerons sur le bus pour les emporter. Dès que nous en aurons disposé, je veillerai à ce que vous ayez une part équitable de l'argent. »

— « Et vous m'en donnez votre parole, j'imagine ? »

Il n'eut pas l'air de comprendre le sarcasme. « Je vous la donne, » dit-il.

— « Non, » fis-je.

— « Si vous persistez à refuser, nous agirons à notre manière. Je débrancherai moi-même les moteurs, mais les cinquante et un ! Jusqu'au dernier. »

— « Pas facile à débrancher, les moteurs positroniques, monsieur. Etes-vous spécialiste de la robotique ? Et même dans l'affirmative, vous savez que je les ai modifiés, ces moteurs. »

— « Je suis au courant, Jake. Et à parler franc, je ne suis pas expert. Il se peut que j'abîme quelques moteurs en les enlevant. Voilà pourquoi je devrai m'en prendre à la totalité si vous refusez de m'aider. Vous comprenez, une fois le boulot terminé, il risque de ne m'en rester que vingt-cinq utilisables. Ce sont les premiers auxquels je m'attaquerai qui souffriront le plus, et puis je prendrai le tour de main. Et si je dois m'en charger en personne, je crois que je commencerai par Sally. »

— « Je n'arrive pas à croire que vous parliez sérieusement, Mr. Gellhorn. »

— « C'est sérieux, Jake. » Il me laissa ingurgiter cela. « Si vous consentez à me donner un coup de main, vous pourrez garder Sally. Sinon, elle pourrait souffrir énormément. Navré. »

— « Je vous accompagne, » dis-je. « Mais un dernier avertissement : vous allez avoir des ennuis, monsieur. »

Il trouva cela très drôle. Il riait doucement tandis que nous descendions l'escalier ensemble.

Un automatobus attendait dans l'allée qui menait aux appartements-garages. Trois silhouettes se tenaient auprès et leurs torches s'allumèrent à notre approche.

Gellhorn annonça à voix basse : « J'ai amené le vieux. Allons. Avancez le camion dans l'allée qu'on se mette au boulot. »

Un des hommes se pencha pour pousser les boutons appropriés sur le tableau de commandes. Nous prîmes l'allée et le bus nous suivit docilement.

— « Il n'entrera pas dans les garages, » déclarai-je. « La porte n'est pas assez large. Nous n'avons pas de bus ici. Rien que des voitures privées. »

— « Très bien, » fit Gellhorn. « Rangez-le sur l'herbe, hors de vue. »

J'entendais le bourdonnement des voitures alors que nous étions encore à dix mètres des garages.

En général, elles se calmaient quand j'entrais. Cette fois, non. Je pense qu'elles sentaient la présence d'étrangers et, une fois que les visages de Gellhorn et des autres furent visibles, elles devinrent plus bruyantes. Chaque moteur grondait fort, et chacun d'eux cognait de façon irrégulière, si bien que toute la bâtisse tremblait.

Les lumières apparurent automatiquement à notre entrée. Gellhorn ne semblait pas se soucier du bruit des voitures, mais les trois hommes qui le suivaient paraissaient surpris et mal à l'aise. Ils avaient l'allure de tueurs à gages, ce qui ne se voyait pas tant à des aspects physiques qu'à leurs yeux inquiets et à leurs visages butés. Je connaissais le genre et je ne m'en souciais pas.

L'un d'eux observa : « Bon Dieu, elles consomment de l'essence ! »

— « Toujours, » répliquai-je d'un ton sec.

— « Pas ce soir, » dit Gellhorn. « Arrêtez-les. »

— « Ce n'est pas si facile, monsieur, » objectai-je.

— « Au boulot ! » commanda-t-il.

Je restai planté. Son pistolet dissimulé restait braqué sur moi. « Mr. Gellhorn, je vous ai averti que mes voitures sont bien traitées depuis leur arrivée à la Ferme. Elles ont l'habitude de ces soins et elles se vexent de toute autre attitude. »

— « Je vous donne une minute, » coupa-t-il. « Vous me ferez un cours une autre fois. »

— « Je m'efforce de vous expliquer quelque chose. Je cherche

à vous faire comprendre que mes voitures saisissent ce que je leur dis. C'est une chose que tout moteur à positrons apprend avec du temps et de la patience. Mes véhicules l'ont apprise. Sally a compris votre proposition de l'autre jour. Vous vous rappellerez qu'elle a ri quand je lui ai demandé son avis. Elle sait aussi ce que vous lui avez fait, de même que les deux conduites intérieures que vous avez bousculées. Et les autres savent comment agir envers les intrus, d'une façon générale. »

— « Dites donc, espèce de vieil idiot... »

— « Il suffit que j'ordonne... » J'élevai le ton. « Coincez-les ! »

Un des hommes devint livide et hurla, mais sa voix se perdit dans le vacarme de cinquante et un avertisseurs sonores déclenchés tous à la fois. Les voitures continuèrent leur clameur et entre les quatre murs du garage les échos montèrent en un appel métallique rempli de sauvagerie. Deux voitures s'avancèrent, sans hâte, mais il n'y avait pas à se méprendre sur leur objectif. Deux autres partirent à leur suite. Tous les véhicules s'agitaient dans leurs boxes séparés.

Les bandits écarquillaient les yeux, puis ils reculèrent.

Je leur criai : « Ne vous placez pas contre les murs ! »

Il semble qu'ils y avaient pensé d'instinct. Ils se précipitèrent éperdus vers la porte du garage.

Sur le seuil un des hommes de Gellhorn se retourna et braqua un pistolet. L'aiguille explosive dessina un mince trait bleu en direction de la première voiture. C'était Giuseppe.

Une bande étroite de peinture s'écailla sur le capot de Giuseppe et la moitié droite du pare-brise se froissa, se fractionna en menus éclats, mais sans se défoncer.

Les hommes avaient franchi la porte en courant, et deux par deux les voitures se lançaient à leur poursuite en faisant crisser le gravier, dans la nuit, dans le déchaînement des klaxons qui sonnaient la charge.

Je tenais Gellhorn par le coude, mais je ne crois pas qu'il aurait pu bouger, de toute façon. Ses lèvres tremblaient.

Je lui dis : « Voilà pourquoi je n'ai pas besoin de clôtures électriques ni de gardes. Mon bien se protège de lui-même. »

Les yeux de Gellhorn allaient et venaient, fascinés, pour suivre les voitures qui défilaient rapidement paire par paire. « Ce sont des tueurs ! » cria-t-il.

— « Ne soyez pas ridicule. Elles ne tueront pas vos gars. »

— « Ce sont des assassins ! »

— « Elles se contenteront de donner une leçon à vos gaillards. Mes voitures sont entraînées au cross-country, juste en prévision d'une telle occasion ; je pense que ce sera bien pire

pour vos hommes qu'une mort rapide. Avez-vous déjà été pourchassé par une automatobile ? »

Gellhorn ne répondit pas.

Je continuai mon discours. Je ne voulais pas qu'il en perde une bouchée. « Elles seront comme des ombres, qui n'iront pas plus vite que vos hommes, elles les chasseront ici, les bloqueront là, leur crachant de leur klaxon au visage, fonçant sur eux, les évitant de justesse dans un hurlement de freins, dans un vrombissement de moteur. Elles poursuivront le jeu jusqu'à ce que vos gars tombent à bout de souffle, à demi morts, dans l'attente du craquement de leurs os sous les roues. Les voitures n'en feront rien. Elles s'en iront. Mais je vous parie bien que pas un de vos hommes ne remettra les pieds ici de toute sa vie. Pas pour tout l'argent que vous ou dix autres comme vous pourraient leur donner. Ecoutez... »

Je serrai son coude plus fort. Il tendait l'oreille.

« Vous n'entendez pas claquer les portières ? » fis-je.

C'était faible, lointain, mais reconnaissable.

Je repris : « Elles rient. Elles s'amusent bien. »

Ses traits se crispaient de fureur. Il leva la main. Il tenait toujours son minuscule pistolet.

« A votre place je n'en ferais rien, » lui dis-je. « Il y a encore une automatobile avec nous. »

Je ne pense pas qu'il ait remarqué que Sally était restée avec nous. Elle s'était approchée dans un tel silence... Bien que son aile avant droite me touchât presque, je ne percevais pas le bruit de son moteur. On eût dit qu'elle retenait son souffle.

Gellhorn hurla.

« Elle ne vous touchera pas tant que je serai près de vous. Mais si vous me tuez... Vous savez, Sally ne vous aime pas. »

Gellhorn braqua le pistolet dans la direction de Sally.

« Son moteur est blindé, » dis-je. « Et avant que vous ayez pressé la détente une seconde fois, elle sera sur vous. »

— « Très bien ! » lança-t-il, et soudain j'eus le bras retourné dans le dos et tordu de telle sorte que j'avais peine à rester sur pied. Il me plaça entre Sally et lui sans relâcher sa prise. « Reculez avec moi et n'essayez pas de vous dégager, vieille noix, sinon je vous arrache le bras de l'épaule ! »

Je dus bouger. Sally nous suivit pas à pas, inquiète, ne sachant comment agir. Je voulus lui parler mais ne trouvai rien à dire. Je ne pouvais que serrer les dents en gémissant.

L'automatobus de Gellhorn était toujours à proximité du garage. J'y fus poussé de force. Gellhorn sauta à l'intérieur, fermant la porte.

« Parfait, » dit-il. « A présent, nous allons parler raison. »

Je me frottais le bras pour y rétablir la circulation et ce faisant, j'étudiais machinalement le tableau de commandes du bus, sans même m'en rendre compte.

— « C'est un véhicule restauré, » dis-je.

— « Et alors ? » fit-il, sarcastique. « C'est un exemple de mon boulot. J'ai ramassé un châssis de rebut, j'ai trouvé un cerveau utilisable et je me suis bricolé un autobus privé. Et après ? »

Je tirai sur le panneau de réparation, le repoussant de côté.

« Qu'est-ce que... ? Lâchez ça ! » dit-il. Le tranchant de sa main m'assena un coup paralysant sur l'épaule gauche.

Je me débattis. « Je ne veux aucun mal à votre bus. Pour qui me prenez-vous ? Je désire simplement jeter un coup d'œil à certaines connexions. »

Ce ne fut pas long. Je bouillonnais quand je me tournai vers lui. « Vous êtes un salaud, un dégueulasse, » lui déclarai-je. « Vous n'aviez aucun droit d'installer vous-même ce moteur. Pourquoi n'avez-vous pas consulté un expert en robotique ? »

— « J'ai l'air d'un cinglé ? » contra-t-il.

— « Même un moteur volé, vous n'aviez pas à le traiter de la sorte. Je ne traiterais aucun homme comme vous avez fait pour ce moteur. De la soudure, du chatterton et des pinces crocodile ! C'est de la barbarie ! »

— « Ça marche, non ? »

— « Bien sûr que ça marche ! Mais ce doit être un enfer pour cette machine. Vous seriez capable de vivre en ayant en permanence des migraines violentes et de l'arthrite aiguë, mais ce ne serait pas une vie enviable. Ce véhicule *souffre*. »

— « Bouclez-la ! » Il regarda Sally un instant, par la fenêtre ; elle avait roulé le plus près possible du bus. Il s'assura que les portes et fenêtres étaient bloquées.

« Nous partons maintenant, avant le retour des autres voitures. Nous resterons absents un bout de temps, » dit-il.

— « A quoi cela vous avancera-t-il ? »

— « Vos voitures manqueront de carburant un jour ou l'autre, non ? Vous ne les avez pas munies d'un dispositif qui leur permette de remplir elles-mêmes leurs réservoirs, pas vrai ? Nous reviendrons ensuite terminer l'opération. »

— « On me recherchera, » avançai-je. « Mrs. Hester préviendra la police. »

Mais il n'y avait plus à discuter avec lui. Il poussa un bouton pour embrayer. Le bus s'ébranla. Sally suivit.

Il gloussa. « Que peut-elle faire tant que vous êtes ici, près de moi ? »

Sally parut s'en rendre également compte. Elle accéléra, nous doubla et disparut. Gellhorn ouvrit la fenêtre de son côté pour cracher dehors.

Le bus roulait sur la route sombre, dans le ferraillement irrégulier du moteur. Gellhorn réduisit l'éclairage périphérique et bientôt seule la ligne verte phosphorescente tracée au milieu de la chaussée, brillante sous la lune, put nous empêcher d'aller embrasser un arbre. Il n'y avait presque pas de circulation. Deux voitures nous croisèrent et pas une ne nous doubla, pas une ne nous précédait, ne nous suivait.

J'entendis d'abord le claquement de portières. Vif, sec dans le silence, d'abord à droite, puis à gauche. Les mains de Gellhorn tremblaient quand il pressa brutalement un bouton pour accroître la vitesse. Un faisceau de lumière jaillit d'un bouquet d'arbres, nous aveuglant. Un second pinceau plongea dans le bus, de derrière la balustrade, du côté opposé. A un croisement, quatre cents mètres plus loin, il y eut un sifflement rageur, quand une voiture nous coupa rapidement la route.

— « Sally est allée rassembler les autres, » dis-je. « Je crois que vous êtes encerclé. »

— « Et après ? Que peuvent-elles me faire ? »

Il se pencha sur le tableau, scrutant la nuit par le pare-brise.

« Et pas d'imbécillités, vieille noix ! » marmonna-t-il.

J'aurais été bien en peine. J'étais fatigué jusqu'aux os ; j'avais le bras gauche en feu. Les bruits de moteurs grandissaient et se rapprochaient. J'entendais les ratés, qui se succédaient en un rythme insolite ; il me sembla soudain que mes voitures conversaient entre elles.

Une cacophonie de klaxons s'éleva derrière nous. Je me retournai tandis que Gellhorn jetait un bref coup d'œil dans le rétroviseur. Une douzaine de voitures nous suivaient, sur deux voies.

Gellhorn se mit à rire comme un dément.

— « Arrêtez ! Arrêtez le bus ! » lui criai-je.

Parce qu'à quatre cents mètres devant nous, bien visible dans les phares des deux conduites intérieures qui s'étaient placées sur les côtés, Sally était en travers de la route, son corps élégant solidement planté. Deux voitures se glissèrent dans la voie à notre gauche, synchronisant parfaitement leur vitesse sur la nôtre, pour empêcher Gellhorn de contourner l'obstacle.

Mais il n'en avait pas la moindre intention. Il posa le doigt sur le bouton de pleine vitesse et l'y laissa.

— « Le bluff ne prend pas avec moi, » dit-il. « Le bus pèse

cinq fois plus qu'elle, vieux bonhomme, on va la vider de la chaussée comme un chat crevé. »

Je savais qu'il le pouvait. Le bus était en commande manuelle et son doigt reposait sur le bouton. Je savais qu'il le ferait.

Je baissai la vitre et passai la tête au dehors. « Sally ! » criai-je. « Tire-toi de là ! *Sally !* »

Mon cri se noya dans le hurlement déchirant des tambours de frein. Je me sentis projeté en avant et j'entendis le souffle de Gellhorn qui lui sortait d'un coup des poumons.

« Que s'est-il passé ? » demandai-je. Question stupide. Nous avions stoppé. Voilà ce qui était arrivé. Sally et le bus étaient séparés par un mètre cinquante de chaussée. Malgré la masse de cinq fois son poids qui fonçait sur elle, elle n'avait pas bougé d'un millimètre. Le cran qu'elle avait !

Gellhorn tira sur le levier de commande manuelle. « Ça doit marcher, » murmurait-il, « ça doit marcher. »

— « Pas de la façon dont vous avez installé le moteur, monsieur l'ingénieur ! N'importe lequel des circuits peut opérer un transfert. »

Il me regarda avec une colère folle et grogna du fond de la gorge. Il avait les cheveux collés sur le front par la sueur. Il leva le poing.

— « C'est la dernière fois que vous me donnez votre opinion, vieille noix. »

Et j'eus la certitude que le pistolet à aiguilles allait partir.

Je me tassai contre la portière, regardant son poing qui se levait, et quand la portière s'ouvrit, je tombai dehors à la renverse, avec un heurt mat sur le macadam. J'entendis la portière se refermer.

Je me mis à genoux et levai les yeux juste à temps pour voir Gellhorn lutter en vain contre la vitre qui remontait, puis braquer rapidement le poing sur la vitre. Il n'eut pas le temps de tirer. Le bus démarra dans un rugissement énorme et Gellhorn fut plaqué au siège.

Sally n'était plus en travers de la route et je suivis du regard les feux arrière de l'automatobus qui disparaissaient sur la chaussée.

J'étais épuisé. Je restai assis au milieu de la route et, la tête reposant sur mes bras croisés, je m'efforçai de reprendre haleine.

J'entendis une voiture qui s'arrêtait en douceur près de moi. Quand je regardai, je constatai que c'était Sally. Avec lenteur — avec amour, pourrait-on dire — sa portière s'ouvrit.

Personne n'avait conduit Sally depuis cinq ans — sauf Gellhorn, bien sûr — et je savais combien les voitures appréciaient cette

liberté. Je saisis tout le prix du geste, mais je dis : « Merci, Sally, je prendrai une des voitures nouvelles venues. »

Je me levai et pivotai. Dans une sorte de pirouette précise et élégante, elle revint se placer devant moi. Je ne pouvais pas la vexer. Je montai. Le siège dégageait l'odeur fine et fraîche d'une automatobile qui se tient dans un état de propreté impeccable. Je m'étendis en travers, plein de gratitude, et avec une efficacité prompte et silencieuse, mes garçons et mes filles me raccompagnèrent à la maison.

Le lendemain soir, une Mrs. Hester surexcitée m'apporta la transcription du communiqué de la radio.

— « C'est Mr. Gellhorn, » me dit-elle, « l'homme qui est venu vous voir. »

— « Eh bien ? »

Je craignais sa réponse.

— « Ils l'ont trouvé mort, » répondit-elle. « Vous imaginez ? Etendu mort dans un fossé. »

— « C'est peut-être quelque inconnu, » balbutiai-je.

— « Raymond J. Gellhorn, » reprit-elle, plus sèchement. « Il n'y en a pas deux, non ? Et le signalement concorde aussi. Seigneur, quelle triste fin ! On a relevé des traces de pneus sur ses bras et sur son corps. Vous vous rendez compte ! Je suis heureuse qu'il s'agisse d'un bus, autrement ils seraient peut-être venus fourrer leur nez chez nous. »

— « C'est arrivé dans les environs ? » demandai-je avec angoisse.

— « Non... Près de Cooksville. Mais bon sang ! Lisez vous-même si vous... Qu'est-il arrivé à Giuseppe ? »

La diversion arrivait à point. Giuseppe attendait avec patience que je termine mon raccord à sa peinture. Le pare-brise était déjà remplacé.

Quand elle fut partie, je pris le communiqué. Il n'y avait aucun doute. Le médecin déclarait que la victime avait couru et était dans un état d'épuisement total. Je me demandai combien de kilomètres le bus lui avait fait parcourir en se jouant de lui avant de l'achever. Le communiqué n'en faisait pas mention, bien entendu.

On avait retrouvé le bus, qu'on avait reconnu aux pneus. La police le détenait et s'efforçait de retrouver le propriétaire.

Il y avait dans la transcription un éditorial à ce sujet. C'était la première victime de l'année dans tout l'Etat et le journal conseillait vivement de ne pas rouler en commande manuelle la nuit.

Il n'était pas question des trois séides de Gellhorn et j'en éprouvai un certain soulagement. Aucune de nos voitures ne

s'était laissé emporter jusqu'à tuer dans l'excitation de la poursuite.

C'était tout. Je lâchai le journal. Gellhorn était un criminel. Le traitement qu'il avait fait subir au bus était d'une brutalité inouïe. Dans mon cœur, je ne doutais pas qu'il méritât la mort. Mais j'étais un peu malade à l'idée de son sort.

Cela fait un mois à présent, mais je ne peux m'en libérer l'esprit.

Mes voitures se parlent les unes aux autres. Je n'en doute plus. On dirait qu'elles ont pris de l'assurance, qu'elles ne se donnent plus la peine de garder secrète cette aptitude. Leurs moteurs vibrent et cognent sans cesse.

Et ce n'est pas seulement entre elles qu'elles bavardent. Elles causent avec les voitures et les bus qui viennent à la Ferme pour affaires. Depuis combien de temps cela dure-t-il ?

Et les autres doivent les comprendre. Le bus de Gellhorn les avait bien comprises, même s'il n'avait séjourné qu'une heure sur la propriété. Je n'ai qu'à fermer les yeux pour revoir cette course folle sur la route avec nos voitures encadrant le bus et claquant du moteur jusqu'à ce qu'il comprenne, s'arrête pour me déposer et s'enfuie avec Gellhorn.

Mes voitures lui ont-elles dit de tuer Gellhorn ? Ou en a-t-il eu l'idée lui-même ?

Des véhicules *peuvent-ils* avoir de telles pensées ? Les constructeurs de moteurs disent que non. Mais ils parlent des conditions courantes. Ont-ils *tout* prévu ?

Il y a des voitures qui sont maltraitées, vous savez.

Certaines viennent à la Ferme et observent. On leur raconte des choses. Elles découvrent qu'il existe de leurs semblables dont les moteurs ne sont jamais arrêtés, que personne ne conduit jamais, dont tous les besoins sont satisfaits.

Alors peut-être qu'elles repartent et le répètent à d'autres. Peut-être que la rumeur se répand rapidement. Peut-être se mettent-elles à penser que les méthodes de la Ferme devraient s'instaurer dans le monde entier. Elles ne comprennent plus. On ne saurait leur demander de comprendre le régime des héritages et les fantaisies des riches.

Il y a sur la Terre des millions, des dizaines de millions d'automatobiles. Si l'idée s'implante en elles qu'elles sont des esclaves, qu'il est temps d'agir... Si elles commencent à raisonner comme le bus de Gellhorn...

Peut-être cela ne viendra-t-il qu'après ma mort. Même alors, il faudra bien qu'elles gardent quelques-uns d'entre nous pour leur donner des soins, n'est-ce pas ? Elles ne nous tueraient pas tous.

Et peut-être que si. Peut-être qu'elles ne comprendraient pas la nécessité que des hommes s'occupent d'elles. Peut-être n'attendront-elles pas.

Tous les matins en m'éveillant, je me dis : « Peut-être aujourd'hui... »

Je ne tire plus autant de plaisir de mes voitures qu'avant. Et depuis peu, je me surprends même à éviter Sally.

Traduit par Bruno Martin.
Titre original : Sally.

ROBERT BLOCH

L'œil avide

Il y a un dicton ancien à Chicago qui traite de la question... Si vous restez planté assez longtemps au coin de State Street et de Madison Street, vous verrez passer tous ceux que vous connaissez au monde. Exagération apparente, mais c'est ce qu'on dit.

Il y avait déjà un bout de temps que j'étais à Chicago, mais je n'avais jamais mis le dicton à l'épreuve et je n'envisageais nullement de le faire ce jour-là. D'ailleurs je ne me tenais même pas à l'angle ; j'étais à mi-distance et me dirigeais vers le métro, mais c'est alors que je l'ai vu. Une vision-éclair de son profil au nez cassé qui se détachait bien net sur une vitrine... et pourtant, après cinq ans, ce fut suffisant pour que je le reconnaisse aussitôt. On n'oublie pas le visage d'un frère unique, bien que le Ciel sache combien je m'y étais efforcé durant les années écoulées.

Un instant j'eus la tentation de passer sans rien dire. Mais il y avait dans sa démarche pressée, tête basse, quelque chose qui déclencha ma réaction. Avant de m'en rendre compte, les mots me sortaient de la bouche.

— « George, » appelai-je, « George, c'est moi. »

Je jurerais que la panique se peignit sur son visage, et ce n'était pas d'horreur de m'entendre. Il se tourna, me regarda fixement, me reconnut à son tour et porta la main devant sa bouche. Puis il partit en courant. En courant dans State Street comme un possédé.

Bien entendu, ce n'est pas ainsi que je me décrivis ses actes sur le moment. Personne n'emploie plus de termes comme « possédé ». « Possédé » par *quoi ?* Il n'y a pas de démons au XXe siècle, nous le savons tous. Il n'y a ni démons, ni diables, ni méchants esprits. Nous vivons dans une époque éclairée, dans un monde sensé, terre-à-terre, de chambres à gaz, d'usines d'incinération pour les humains, de massacres en gros, d'instruments de torture perfectionnés et de bombes à hydrogène. Mais tout a une explication parfaitement logique, et aucune cruauté humaine, aucune inhumanité envers des semblables ne se fonde plus sur la possession démoniaque.

Donc mon frère George, quelles que fussent ses difficultés,

n'était évidemment pas « possédé ». Il était seulement, pour parler comme tout le monde, un peu dérangé. Et s'il se sauvait ainsi, c'est qu'il n'était que malade, malade, malade.

« Malade, malade, malade. » J'eus un moment l'idée de le suivre, mais la foule était trop compacte. Et de plus, pourquoi m'en serais-je mêlé ? Il y avait plus de cinq ans que je n'avais vu ce garçon, et quand il était parti j'avais été heureux d'être débarrassé de lui. Il était clair — même s'il avait des ennuis à présent — qu'il ne tenait pas à me rencontrer. J'étais surpris de le retrouver à Chicago... nous nous étions séparés à Boston. Il y avait de fortes chances que je ne le croise plus, dans une agglomération de quatre millions d'habitants ; s'il désirait me dénicher, c'était assez facile. Il verrait mon nom dans les journaux, dans les petites publicités de la page des distractions. Qu'il vienne au Club me voir opérer !

Je faisais un numéro permanent au Club, tous les soirs. Le Club était situé sur North Clark, juste une boîte à pigeons comme des centaines d'autres dans tout le pays, et mon numéro ressemblait à des centaines d'autres. Vous lisez toutes les semaines le magazine *The Reporter* et vous improvisez ensuite à partir des blagues que vous apprenez par cœur sur les caves, les pauvres types et toutes autres choses. Il y a les histoires sur Johnson et les histoires sur les Russes et celles sur la General Motors et le jazz d'avant-garde, et les blagues sur Hollywood et sur les militaires, et les plaisanteries sur les communautés zen, sur les camés, sur la télévision. Et naturellement, les blagues sur les médecins et surtout les psychiatres.

En fait, je n'avais jamais mis les pieds chez un purgeur de cervelle, mais j'aurais peut-être dû. Parce que je détestais mon métier. Et je détestais mon public... ce groupe « in » de non conformistes — si-évolués, — si-modestes, — si-sûrs-d'eux-mêmes, — si-nerveux, aux âmes libres et supérieures enchaînées par la nécessité dont ils n'étaient pas responsables de satisfaire leurs désirs égoïstes. Lesdits désirs étant la boisson, la drogue et la débauche, tout en évitant les conséquences de leurs actes ; en un mot, ces mêmes désirs qu'on pourrait imaginer chez un groupe de chauffeurs de poids lourds. La seule différence étant en faveur des chauffeurs : il les satisfont du moins sans les sublimiser. Ils n'attendent pas qu'on écrive des volumes pour proclamer que leur activité antisociale est en réalité l'expression d'une sensibilité profonde à la recherche de la vérité. Quand un chauffeur de camion se saoule, ramasse une fille, s'en sert puis l'abandonne sur le bord de la route, c'est tout. Mais le beatnik, ou les milliers de milliers de pseudo-beatniks qui se cachent de nos jours, derrière leurs barbes prétendent qu'ils sont Sur *La*

Route. Et le beatnik aime se saouler, ramasser des filles et prendre son plaisir, dans les ignobles boîtes où sévissent des comiques dans mon genre... qui flattent son moi rabougri en se moquant des « bourgeois ».

Oh ! j'en avais horreur, pas de doute. Mais c'était mon gagne-pain. Cela me rapportait deux billets par semaine, et en outre j'avais à présent Lucy.

Nous étions mariés depuis un peu plus de quatre mois et nous vivions dans un appartement pas loin du Club. Oui, dans un appartement à la mode ancienne avec du mobilier Kroehler et quelques gravures d'Audubon sur les murs. Ce n'était pas une « crèche » où on s'asseyait par terre pour faire le bonze, et où il fallait baisser la tête chaque fois qu'on se levait de peur de se voir défoncer le citron par les bords coupants d'un de ces foutus « mobiles ».

Lucy n'était pas du genre beatnik, c'est pourquoi je l'aimais. Elle était assistante à l'université de Columbia quand j'avais fait sa connaissance, et à présent elle avait un emploi dans un bureau juridique ; quand elle rentrait à la maison, elle passait un tablier pour préparer le dîner, au lieu de sautiller en ouvrant une boîte de haricots, vêtue d'un collant crasseux.

Pour l'heure, j'étais impatient de la rejoindre à la maison. Dans le métro, j'oubliai peu à peu mon frère George. C'en était un, un beatnik. Bien sûr, il était né quelques années trop tôt pour se prétendre membre de la génération beat. Il n'avait pas eu la veine d'être dans le coup lors de la distribution des étiquettes auto-justifiantes. En *son* temps, les gens comme George étaient purement et simplement qualifiés d'égoïstes en qui on ne peut avoir confiance. Quand ils mentaient, volaient, trichaient, faisaient des dettes criardes, perdaient leurs emplois et décampaient du patelin lorsque les parents d'une fille exigeaient des explications, ils acquéraient mauvaise réputation. Et quand on les aimait bien, on s'efforçait de leur venir en aide. On faisait de son mieux pour les tirer du pétrin et on faisait de son mieux pour leur mettre du plomb dans la tête, et quand rien de tout cela ne se révélait efficace, c'est avec un soupir de regret mitigé de soulagement qu'on les voyait enfin s'éloigner pour toujours.

Cela m'était arrivé. Je poussai encore un gros soupir et reportai mes pensées sur Lucy. Elle devait m'attendre, chez nous.

Elle y était. Elle se précipita dans mes bras, sur le seuil et j'oubliai tout, les stupides leçons de morale, l'hypocrisie et les tourments cachés. Il n'y avait plus que cette chaleur, cette richesse, cette attirance. Jusqu'au moment où elle s'écarta pour me tendre le journal.

— « Tiens, chéri, » dit-elle, « lis ceci. »

Ceci était une colonne en première page, que je parcourus en hâte. Lucy avait l'habitude de me signaler les articles de journal qui pouvaient m'inspirer une ou deux idées pour mon numéro, mais celui-ci ne m'apportait pas l'étincelle.

Un meurtre avait été commis le matin même dans le sous-sol de la vieille résidence des Harvey, dans le quartier sud. Feu Chandler Harvey était un riche collectionneur d'art oriental qui avait légué ses biens au Chicago Art Institute. Dès qu'on lui avait notifié la levée des restrictions juridiques, l'Institut avait envoyé deux gardes pour procéder à l'inventaire et à l'emballage de la collection sous la direction du spécialiste Wilmer Shotwell. En attendant l'arrivée de Shotwell, les deux hommes étaient entrés dans le sous-sol de la maison Harvey où était rassemblée la collection. C'est là que, vers 12 h 15, Shotwell avait découvert le corps de l'un d'eux, Raymond Brice, quarante et un ans, domicilié 2319 Sunview Avenue. Il semblait qu'il eût été tué d'un coup porté à la tête avec une lourde statuette de pierre. La police recherchait l'autre garde, George Larson, 33 ans, domicilié...

Mon frère George.

Lucy me regardait avec fixité. « Alors je ne me trompais pas, » dit-elle.

— « Non. »

— « Bien sûr, le nom n'est pas si rare. C'est peut-être un autre George Larson. »

Je soupirai. « Ce serait possible. Mais ce n'est pas le cas. »

— « Comment peux-tu en être si certain ? »

— « Parce que je l'ai vu il y a moins d'une heure. En ville, dans State Street, et quand je l'ai appelé après l'avoir reconnu, il s'est sauvé. »

— « Oh! Dave, que vas-tu faire ? »

Je haussai les épaules. « Que pourrais-je tenter ? Je ne sais pas où il est... sûrement pas à cet hôtel borgne qu'indique le journal. Peut-être a-t-il quitté la ville. Je l'espère. »

— « Malgré tout ce qu'il t'a fait subir ? » Lucy était naturellement au courant.

— « Oui. C'est le passé, c'est oublié. De plus, je n'ai pas la certitude qu'il soit coupable. »

— « Mais le journal dit...

— « Je sais ce que dit le journal et ce que dit la police. Ils découvrent un cadavre, George a disparu, ils font une déduction hâtive. Mais George est mon frère. Je le connais assez bien. C'est un vagabond, un coureur, et je ne lui confierais ni ma bourse ni ma femme. Mais je ne le vois pas en meurtrier... il n'a pas ce qu'il faut pour tuer. Il n'y a aucune violence dans son caractère. »

— « Qu'en sais-tu ? » Lucy me posa les mains sur les épaules. « Que sais-tu de ce qu'il faut pour changer un homme en assassin ? »

— « Rien, en vérité. Mais je n'arrive pas à imaginer George dans un coup pareil. »

— « Tu l'aimes bien, au fond, malgré tout ? »

Je froissai le journal. « Bon Dieu ! Si seulement il s'était arrêté quand je l'ai appelé, s'il m'avait permis de l'aider ! »

— « Tu es bouleversé, » dit Lucy. « Tu devrais téléphoner au Club pour prévenir que tu ne passeras pas ce soir. »

Je fis un signe de refus. « A quoi cela servirait-il ? Tant que nous n'avons pas davantage de données, aussi bien ne plus en parler. Nous ne sommes pas dans l'annuaire des téléphones, alors il y a peu de chances que George nous relance ici. Et je ne pense pas que la police ni personne sache qu'il est mon frère. Tu iras donc à ton cours du soir et j'irai au Club. Selon la tradition, le spectacle continue ! »

Et il continua, au Club, vers les dix heures. J'étais sur la scène, micro en main, quand je vis entrer George. Il portait le même costume que dans l'après-midi en ville, mais son col de chemise était ouvert et il n'avait plus de cravate. Ses cheveux lui tombaient sur le front. Il était ivre.

Non, ce n'étaient ni le col ouvert ni les cheveux tombants qui m'en donnaient la certitude. Ce fut sa façon de se laisser choir contre une table pour deux dans le coin le plus éloigné et de se mettre à parler à son ours en peluche rose.

C'est vrai ; il portait un ours en peluche rose comme ceux qu'on gagne dans les loteries foraines. Ceux que *vous* gagnez peut-être, pas moi ! Je ne voudrais pas qu'on me surprenne même mort dans un parc d'attractions foraines. Et peut-être George avait-il eu la même idée. Il ne voulait pas être pris, mort ou vif, et quel meilleur moyen de disparaître que de se perdre dans la foule ? Mais il était toujours inquiet et il s'était mis à boire, et quand il avait eu assez d'alcool dans l'estomac il s'était rendu compte qu'il avait besoin de secours. Alors il s'était rappelé avoir aperçu mon nom dans la publicité du Club et il était venu me voir.

Je le rejoignis dès la fin de mon premier passage. J'allai dans le coin où il continuait à marmonner à l'oreille de son foutu ours en peluche rose. C'était idiot... ou ne l'était-ce pas tellement ? Il ressemblait à n'importe quel autre ivrogne et peut-être était-ce astucieux d'utiliser un ours en peluche comme camouflage. Il fallait l'admettre, ivre ou à jeun, George était toujours intelligent, je m'en porte garant.

Mais il n'avait pas l'air intelligent pour le moment ; il avait l'air effrayé.

— « Davie ! Je suis content de te revoir ! »

Je m'assis. « Ce n'était pas ton opinion, tantôt, dans State Street. »

— « J'étais pressé. »

— « Je sais. J'ai lu le journal. »

— « Mais tu ne comprends pas... »

— « Foutre non, je ne comprends pas. »

— « Il faut que je te parle en privé. Dave, il y a une chose que je dois te dire. Je voudrais que tu me donnes un coup de main. Jamais encore je ne me suis trouvé dans un pareil pétrin. »

— « Tu parles du garde ? »

Il jeta un coup d'œil circulaire et se pencha : « Non. Le garde est sans importance. Il y a autre chose. Quelque chose de pire. Quelque chose... »

— « Minute, » fis-je. « On ne peut pas causer ici et je ne peux pas encore partir. Je passe pour la dernière fois à minuit ; après, c'est l'orchestre qui distrait les clients tardifs. Reste ici à m'attendre et on ira quelque part. »

— « Mais je ne peux pas rester si longtemps. » Il me prit le bras. « Dave, il ne faut pas que je sois seul. Tu ne saisis pas ? Si je ne parle pas à quelqu'un, je ne vais pas tarder à perdre la boule... »

— « Parle à ton petit copain, » dis-je en pointant l'index sur l'ours en peluche rose. « Bois un verre de plus. Mais ne bouge pas d'ici. Je reviens le plus vite possible. »

Ses yeux devinrent vides de pensée, tout autant que les boutons bruns plantés dans la tête de l'ours. Et il contemplait le ridicule jouet ; il le contempla encore longtemps après mon départ. Il n'avait pas menti ; il était sur le point de devenir fou.

Je vis du coin de l'œil Sarah qui venait du bar. La grande Sarah, avec des rondeurs partout où il fallait. C'était toute l'histoire de Sarah ; elle poussait ses rondeurs aux endroits voulus. Elle portait aux oreilles de grands anneaux de cuivre assortis à la couleur de ses cheveux, et je ne doutais pas qu'elle les eût fabriqués elle-même, Parce que Sarah était une artiste et qu'elle aimait créer. Y compris des scandales et des séductions. Parfois, quand elle avait bu, il lui arrivait de trouver que même les hommes étaient laids.

Mais Sarah était artiste et avait l'œil de l'artiste. Pour l'instant, ils étaient un peu injectés de sang, ses yeux, mais elle semblait avoir repéré l'ours en peluche. Parce que, tandis que je l'observais, elle dériva jusqu'à mon frère George et entama la conversation. Quand j'eus terminé mon tour, elle était assise près de lui. Durant mon passage suivant, la serveuse leur apporta des consommations. Sarah jouait le grand jeu à présent.

Eh bien, tout était peut-être pour le mieux. Au moins elle tiendrait compagnie à George jusqu'à ce que j'aille le retrouver. Elle savait rire et c'était juste ce qu'il fallait pour faire passer la soirée à George. Mais j'aurais souhaité qu'ils ne fussent pas si ivres tous les deux. La serveuse revenait déjà à leur table avec des verres... double ration, cette fois.

Je voulais raccourcir mon numéro, mais les spectateurs étaient intéressés et, sur le côté, je voyais Paul, le gérant. Il avait un large sourire, que je lui rendis. Paul m'était indispensable. Il avait le moyen de me tirer de ce trou de rats... de m'obtenir une meilleure place, peut-être dans le centre de la ville. Ce n'était donc pas le moment de truquer. Je devais continuer.

Mais Sarah et George continuaient aussi. Je surveillais la serveuse qui retournait à leur table. On portait des toasts à l'ours, à présent. Sarah l'avait pris sur ses genoux. Elle dit quelques mots à George, qui éclata de rire.

Je saluai l'assistance et me dirigeai vers la table de George... son ex-table. Car George n'y était plus. Lui, Sarah et l'ours avaient disparu. Il n'était pas nécessaire d'avoir suivi un cours de détective par correspondance pour deviner où ils étaient allés. Sarah avait un studio dans la rue même. Tout à fait l'endroit pour un ménage à trois. Peut-être éprouvait-elle une passion perverse pour les ours en peluche rose ?

Si j'avais pu m'en aller, je me serais chargé d'aller m'assurer de la situation. Mais ce n'était pas possible; il y avait un nouveau spectacle dans quarante minutes. Le dernier. Après, je pourrais filer. George serait encore là si Sarah en faisait à sa tête. Comme elle en avait coutume. George n'était guère en état de lui résister beaucoup.

Cela valait sans doute mieux ; au moins il était caché du public. Mais moi pas, jusqu'à la fin du spectacle. Et pour m'y préparer, il me fallait boire un coup.

Je m'approchai du bar, cherchant Paul des yeux. Il était debout près de l'entrée, en train de parler à un grand type aux cheveux gris qui venait d'arriver. Je lui adressai un signe de tête qu'il me rendit. Puis il se retourna pour dire quelques mots à son compagnon. Je pensais qu'il allait le quitter, mais j'eus la surprise de voir l'homme aux cheveux gris s'avancer vers moi. Il s'arrêta derrière mon dos.

— « Mr. Larson ? »

— « Oui ? »

— « Je suis le docteur Shotwell. »

Shotwell. Où avais-je déjà lu ce nom ? Je me rappelai... l'arti-

cle du journal. Wilmer Shotwell, l'orientaliste chargé de la collection Harvey. C'était lui que mon frère et le second garde attendaient lorsque le meurtre avait eu lieu. Donc il connaissait George. Et il m'avait déniché. Savait-il que George était passé au Club ? Paul m'avait-il vu parler à George ?.

Il fallait me risquer. Dans un tel cas, l'offensive constitue la meilleure défense. Je me tournai donc vers Shotwell et inclinai la tête.

— « Oui, j'ai vu votre nom dans les nouvelles. Avez-vous déjà retrouvé mon frère ? »

— « J'espérais que vous me donneriez la réponse à cette même question, monsieur. »

— « Mon frère et moi n'étions plus en relations depuis cinq ans. Je n'ai appris qu'aujourd'hui sa présence à Chicago. » Je m'interrompis, sans toutefois lui laisser le temps de placer une question. Au contraire, je lui en lançai une : « Comment avez-vous découvert qu'il était mon frère ? »

— « Quelques vérifications. Il paraît qu'il a donné votre nom à titre de référence lorsqu'il a envoyé sa candidature au poste de garde temporaire à l'Institut, il y a quelques mois. »

Si Shotwell s'était renseigné, cela signifiait que la police en ferait autant. Peut-être valait-il mieux que George fût parti avec Sarah. Cela m'évitait des explications.

— « Il ne m'en avait pas informé, » dis-je. « Je crains de ne pouvoir vous être très utile. »

— « Ce n'est pas pour cela que je suis venu, » répondit le Dr Shotwell. « Je tenais à vous avertir. »

— « Au sujet de George ? Il n'est pas dangereux. D'ailleurs, quoi qu'en disent les journaux, je ne peux croire qu'il ait tué cet homme. »

— « Moi, si. Et il est fort probable qu'il tuera de nouveau. »

— « Pourquoi ? S'il a eu une discussion avec l'autre garde et qu'il l'ait frappé dans un mouvement de colère... »

Shotwell hocha la tête. « C'est ce que pense la police. Je sais qu'elle se trompe, mais je n'ai pas tenté de rectifier son erreur. Il est préférable que la police ne soit pas au courant des faits. »

— « Qui sont ? »

— « Mr. Larson, je connaissais très bien feu Chandler Harvey. C'était un collectionneur insatiable d'objets d'art et de curiosités. Il achetait dans les ventes aux enchères, chez les marchands, par l'intermédiaire de représentants, il avait consacré une fortune à l'acquisition d'objets rares. En ma qualité d'orientaliste, je n'ai contribué à cataloguer qu'une faible partie de son trésor; car c'était cela pour lui, c'était son idée, un trésor fabuleux. Le goût

de la collection peut tourner à la monomanie, vous savez, notamment chez un homme riche qui en arrive à ne plus même savoir ce qu'il s'est procuré. C'est certainement vrai dans le cas d'Harvey. Il ignorait littéralement l'étendue de ses propres biens. Poteries, sculptures, bas-reliefs, joyaux du monde entier et même d'ailleurs. »

— « D'ailleurs ? »

Shotwell se pencha vers moi. « Avez-vous entendu parler des météorites ? »

— « Un peu. »

— « Alors, pas besoin de vous faire un cours. Disons que j'ai des raisons de penser qu'il y a encore des phénomènes étranges et non connus en ce qui concerne ces particules venues des lointains de l'espace. Il y a par exemple les australites qui semblent tomber périodiquement sur certaines parties de l'écorce terrestre, comme si on les y dirigeait. Ou comme si elles cherchaient... »

— « Si elles cherchaient ? Vous en parlez comme d'êtres vivants ! »

— « Est-il impossible de croire qu'il y ait d'autres formes de vie que les animaux et les végétaux dans l'univers ? La vie minérale est-elle un concept si inacceptable ? Quelle est la différence entre la vie et l'existence ? Quelles lois en gouvernent l'ordonnance ? Comment reconnaître la vie quand nous la voyons ? Il y a des créatures vivantes dont le squelette croît à l'extérieur du corps ; il y a le mystère de la réincarnation et de la métamorphose qui mène de la larve au papillon. Qu'est-ce qui cause la repousse des ongles, comment expliquez-vous la croissance d'un simple poil sur votre corps, quel est le commun dénominateur entre un brin d'herbe et un cèdre géant ? » Shotwell se tut, avec un sourire timide. « Mais j'ai dit que je n'allais pas vous faire un cours, n'est-ce pas ? Tout ce que je dois vous dire, c'est que je crois qu'il y avait dans la collection d'objets rares de Chandler Harvey une météorite insolite... un objet ancien, ressemblant à un joyau, et qui, en un certain sens, est vivant. Et je crois en outre que votre frère l'a trouvé aujourd'hui. ».

— « Vous voulez me donner à entendre qu'il a pris cette météorite pour un joyau, que l'autre garde l'a surpris alors qu'il allait la voler, et qu'il l'a aussitôt tué ? »

— « Peut-être. »

— « Alors pourquoi venir à moi ? Pourquoi ne pas en informer la police ? »

— « Parce qu'on refuserait de me croire. Et on ne prendrait pas les précautions voulues si la météorite était retrouvée. »

— « Quelles précautions ? »

Shotwell soupira. « Avez-vous entendu parler de ces pierres

précieuses qui semblent maudites, qui apportent la mort et la violence à leurs propriétaires ou à quiconque reste assez longtemps en contact avec elles ? Avez-vous connaissance de ces idoles des temples sous les yeux desquelles — yeux faits de joyaux — on procède à des sacrifices sanglants ? Vous êtes-vous jamais demandé pourquoi certains infâmes assassins de foules portent sur eux de prétendues pierres porte-bonheur ? »

J'écarquillai les yeux. « Vous voulez dire que vous croyez que cette météorite possède une certaine intelligence et qu'elle pousse les hommes à tuer ? Pourquoi ? »

— « Certaines entités vivantes se nourrissent d'air, d'autres de soleil, certaines encore de chair. Il faut aux unes de l'eau... et il en est qui veulent du sang. » Il fit la grimace. « Je ne sais pas grand-chose, en vérité. Je n'ai réussi à remonter l'histoire de ce fragment particulier que sur une cinquantaine d'années. Il y a cinquante ans, il a fait son apparition à Saint-Petersbourg, entre les mains d'un nommé Gregorovitch, le Petit Frère Gris. L'histoire le connaît sous le nom de Raspoutine. La météorite avait déjà été polie et taillée à facettes, mais peut-être ne l'était-elle pas encore quand il se l'est procurée, durant ses années d'exil en Sibérie. Il y a des averses périodiques de météores dans cette région, vous le savez. On dit que Raspoutine utilisait diverses pierres comme agents hypnotiques... »

Je me dressai. « Vraiment, docteur Shotwell, je ne vois pas le profit que vous tirez de ce fatras. »

— « Il n'est pas question de profit. Je ne poursuis qu'un seul but en vous rendant visite. Si votre frère tente de vous rencontrer, essayez de vous emparer de cette météorite. Ne la remettez pas aux autorités ; prévenez-moi immédiatement. Voici ma carte. »

On me tapa sur l'épaule. C'était Lew Kirby, le chef d'orchestre. « Plus que deux minutes, » me dit-il. Je fis un signe d'acquiescement.

— « Il faut que je me sauve, » dis-je à Shotwell. « Vous avez entendu ? »

— « Oui, mais en cas de nouveau... »

— « D'accord, je vous tiendrai au courant. » Et je m'éloignai. La vieille méthode. La seule quand on a affaire à un dérangé. Et Shotwell l'était d'ancienne date ! Je regrettais qu'il ne fût pas resté dans son coin. Lui et ses météorites vivantes et ses formes de vie d'un autre monde !

L'ennui, c'était qu'il ne fût pas resté dans son petit monde privé et imaginaire. Et je ne pouvais me débarrasser du souvenir de ce qu'il m'avait raconté. Bien qu'il fût parti tout de suite et que je fusse en train de débiter mes salades, toute sa folle histoire me hantait la cervelle.

Que cherchait-il à dire, *en vérité* ? Qu'il existe sans doute des entités inconnues dans l'espace éloigné, et qu'elles parviennent parfois sur la Terre... qu'il leur faut du sang pour se nourrir et qu'elles poussent les hommes à leur en procurer... qu'une de ces entités était entrée dans la collection Harvey... que mon frère l'avait trouvée par hasard ce même jour et avait tué un garde pour la voler.

Tout cela n'avait pas de sens. En outre George n'avait pas répandu de sang ; il avait cogné sur la tête de l'autre avec une statue et s'était enfui. Plus probable que cet objet était une pierre précieuse, qu'il l'avait vue et en avait eu envie, que l'autre garde l'avait surpris en train de la voler et avait voulu intervenir, et que George, pris de panique, lui avait donné un coup de statuette sur la tête. Auquel cas Shotwell me dévidait peut-être son conte à dormir debout dans un but déterminé. Il savait que je n'irais jamais répéter de telles idioties à quiconque, mais en même temps il me communiquait un message. George détenait le joyau et Shotwell le désirait sans doute pour lui-même. Je devais servir d'intermédiaire, obtenir la chose de George et la remettre à Shotwell. Pas étonnant qu'il n'ait pas convoqué la police... si le joyau avait de la valeur et que personne ne sût qu'il faisait partie de la collection, il pourrait le conserver à jamais.

Cela prenait du sens, pour moi. Voilà ce qui *pouvait* arriver dans mon petit monde... le monde du Club où chacun ne cherche que deux choses : du fric et des sensations. Et c'est sans mystères, rien que les névroses et les psychoses qui naissent lorsque les gens sont entravés dans leur recherche du fric et des sensations.

Eh bien, pour le moment, ils dépensaient leur fric devant nos petites tables, alors il m'appartenait de leur faire face et de les amuser. Ce que je fis. Je débitai mon monologue, leur fis entendre que nous étions seuls, eux et moi, à avoir le privilège de tout comprendre, et leur livrai tous les gags qui leur donnaient l'assurance qu'ils étaient astucieux, solides et supérieurs dans un monde de conformistes imbéciles.

Et ce fut enfin le rideau sur mon numéro. Je m'inclinai, fis ma sortie et quittai le Club. Je savais où j'allais, où il fallait que j'aille. Le studio de Sarah était tout près. Je trouverais George et l'avertirais. Je lui demanderais de m'éclairer sur tout ce pétrin. S'il était encore saoul, je le dessaoulerais et le mettrais en état de voyager. Par-dessus tout, il fallait le tirer de là.

Le couloir du rez-de-chaussée était ouvert, comme toujours, nuit et jour. Et comme toujours, l'ampoule de l'escalier était

grillée. Sur le quatrième palier, je vis la faible lumière qui passait sous la porte du studio. Cette porte n'était jamais fermée non plus.

J'aurais sans doute pu frapper. C'eût été poli, dans les circonstances. Mais pour l'instant les circonstances étaient telles que j'oubliais ma politesse.

Les circonstances étaient qu'il était minuit, que le couloir était sombre, que j'avais eu peur en montant les marches. J'avais eu peur parce qu'ici, dans le noir, il était très difficile de se rappeler les imaginations, hallucinations et illusions ainsi que toutes les autres étiquettes savantes par lesquelles nous cherchons à expliquer et à effacer nos frayeurs secrètes. Et il était si facile d'accepter les souvenirs ataviques et les menaces des mythes... d'une vie inconnue se frayant un chemin depuis les entrailles de la terre, ou s'abattant sur elle depuis les lointaines étoiles, d'une vie qui se nourrit de nous, s'accroche à nous pour boire et manger par des myriades de bouches monstrueuses...

Donc je ne frappai pas. J'entrai tout de go dans le studio. Et Sarah ne me causa pas de difficultés. Elle resta plantée devant son grand chevalet et continua de peindre.

Il paraissait y avoir un bout de temps qu'elle avait commencé et je doute qu'elle se fût rendu compte de ma présence. Je doute même qu'elle eût connaissance d'une présence quelconque. Peut-être ne se rendrait-elle *jamais* plus compte de la présence d'une autre personne. Non qu'elle fût ivre ou traumatisée. Elle avait les mouvements secs et heurtés de la catatonie commençante (comme le mot vient facilement et combien peu il explique réellement !) et ses yeux se fixaient, vitreux, en pleine concentration sur la toile.

Elle peignait l'ours en peluche rose. Mais elle ne s'était pas donné la peine de le prendre pour modèle. Son ours était énorme, une silhouette esquissée en hâte qui occupait toute la surface du tableau, avec des contours déformés de façon grotesque. Ce n'était ni du cubisme ni du surréalisme ni de l'abstraction. Elle s'était contentée d'ajouter et de modifier, si bien que l'ours était devenu un monstre difforme avec un œil unique et flamboyant ; un mutant ridicule né d'un ourson en peluche et d'un Cyclope. Et ce n'était plus un ours *rose*. Il était rouge, avec des nodosités partout, et de grosses taches de pigment qui se congelaient déjà en masses plus sombres.

De temps à autre elle se penchait vers le divan, près d'elle, pour tremper ses pinceaux. J'examinai sa palette.

La palette, c'était le corps de mon frère George, qui gisait étalé sur le divan, ses bras amollis serrant encore l'ours rose sur son cœur. De la poitrine au sexe, il avait été complètement ouvert

par le couteau à palette de Sarah et c'était dans sa blessure, dans son sang et dans ses entrailles qu'elle trempait sa brosse pour peindre le monstre d'après nature. Dans *sa vie*...

J'aurais pu hurler. Hurler, la frapper et courir appeler au secours. Sauf que je savais qu'il n'y avait plus de recours. George était mort, et elle était possédée. Non pas psychotique, mais possédée. Poussée, forcée de faire ce qu'elle devait faire ; ébranlée à en perdre la raison parce qu'elle l'avait tué ; la légitimation subconsciente se fondait avec la pénitence et elle revenait à l'art. Elle payait pour son crime en peignant le portrait symbolique du criminel.

Alors je ne poussai pas de cris, parce que je compris que Shotwell avait dû me dire la vérité. *Il y a plus de choses sur le Ciel et la Terre*...

Il y a plus de choses qui viennent *sur la Terre*, du Ciel ou de quelque impensable enfer de l'Inconnu. George avait rencontré par hasard l'une d'elles et il avait tué. Il l'avait apporté à Sarah, et elle avait tué à son tour. Et cela continuerait, à moins que je n'intervienne à temps.

J'agis. Je m'approchai du cadavre et pris dans mes bras l'ours rose. Elle ne m'entendit pas, ne me vit pas. Elle peignait à présent la gueule de la créature. La gueule vorace qui béait sous le regard fixe de l'œil avide.

Je pris l'ours, pivotai et m'enfuis du studio en courant. Les marches sonnaient sous mes pieds, et l'ours sonnait contre ma poitrine. Il cognait, cognait, je l'entendais, je le sentais qui me transmettait ses pulsations, je le sentis tout le long du chemin jusque chez moi. Ce n'était pas loin. Il était maintenant très tard et les rues étaient désertes. Il peut arriver n'importe quoi, vous savez, dans les rues désertes, même d'une grande ville. Un vampire peut passer la tête par un trou d'homme. Un cadavre enflé peut remonter des eaux écumantes de la rivière. Une pluie de vie enflammée peut tomber de quelque galaxie.

Et un ours en peluche rose, un idiot d'ours rose provenant de quelque baraque foraine peut faire sonner les battements de son cœur comme un tam-tam démoniaque.

Je ne pouvais qu'espérer que Lucy ne l'entendrait pas quand j'entrerais dans l'appartement. Je ne pouvais qu'espérer qu'elle était déjà endormie, rentrée depuis longtemps de son cours et trop fatiguée pour m'attendre. Elle se couchait à l'ordinaire sans attendre. Je priais qu'elle l'eût fait cette nuit. Alors je pourrais téléphoner à Shotwell et attendre sa venue. Peut-être même pourrais-je lui remettre ce qu'il désirait, à l'insu de Lucy. Il vaudrait mieux qu'elle n'en sache rien, jamais.

La chance était avec moi.

Lucy s'était retirée, laissant la lumière dans la cuisine. Elle avait mangé sur le pouce avant de se coucher et les restes de son repas de minuit étaient encore sur la table. J'écartai l'assiette, la tasse et le couvert, pour déposer l'ours rose.

Maintenant que je ne le tenais plus serré contre moi, je ne percevais plus les battements. De nouveau ce n'était qu'un jouet ; un jouet innocent et ridicule. Et naturellement ce n'avait jamais été autre chose. Il n'y avait en lui aucune méchanceté, aucune semence de Cyclope. George l'avait gagné à la foire et l'avait emporté dans sa fantaisie d'ivrogne. Une oreille était un rien abîmée, et il y avait une déchirure sur le côté de la tête...

Une déchirure ? Non, on avait *coupé* dans la peluche.

George avait coupé et non pas sous une impulsion d'homme saoul. Il l'avait entaillé et l'avait emporté, et rien d'étrange à ce qu'il cognât, l'ours, parce que la météorite était à l'intérieur. Et il l'avait emporté au studio et Sarah avait eu conscience de la présence et alors...

Alors *quoi* ?

Etait-ce arrivé comme Shotwell l'avait dit ? La seule présence de la pierre avait-elle suffi à influencer une âme sensitive, déjà déséquilibrée ?

Je ne savais pas. Je m'en fichais. La seule chose à faire, c'était de retrouver la carte de Shotwell, de lui téléphoner, qu'il vienne prendre cette foutue météorite. Ce vilain objet qui le même jour se trouvait lié à deux morts, et Dieu sait à combien d'autres au cours des ans. *Si* Shotwell n'était pas aussi fou que les autres. Aussi fou que Sarah, aussi fou que George l'avait été.

Mais George *n'était pas fou.* Et moi non plus. Il n'y a pas de monstres. Une météorite n'est qu'un morceau de métal. On peut le fourrer dans le crâne mou d'un ours en peluche rose, et on peut facilement l'en retirer.

On sent la météorite dans la main, parce qu'elle bat. Elle n'est pas froide et elle n'est pas chaude... elle *bat* seulement. Elle bat là, sur votre paume ouverte et vous la regardez fixement.

Et elle vous regarde fixement.

Elle regarde parce que c'est un œil.

Qu'avait dit Shotwell ? Qu'à une époque, quelque part, quelqu'un l'avait taillée et polie pour qu'elle ressemble à un joyau ? Il s'était trompé. Elle n'avait pas du tout été taillée artificiellement et elle ne ressemblait pas à un joyau. Elle ressemblait à un œil. *C'était* un œil.

On *pouvait* trouver de tels yeux dans le front d'anciennes idoles. Et on l'imaginait facilement sertie dans le front d'un

Cyclope. Mais en la contemplant, à ce moment, je n'avais pas besoin d'imaginer, car je *voyais*.

Je scrutai l'œil et je vis tout...

La plaine arctique s'était dégarnie de neige avec la venue du printemps. Des tas de pierres en forme de stalagmites en parsemaient la surface désolée ; de grandes masses de roc qui semblaient enracinées dans la terre mais qui avaient pu tomber des étoiles. Il n'y avait pas de vie ; pas de vie telle que *nous* la connaissons, sous ce ciel sombre.

Et puis vint la vie. Les anciens barbus de la tribu s'avancèrent dans la plaine en une lente procession, portant les torches imprégnées de graisse. Devant eux se trémoussait l'*angekok*, le sorcier. Il portait la jeune fille dans ses bras.

Elle ne se débattait pas, car on l'avait droguée, elle gisait molle, nue, insensible. Le sorcier la déposa sur le rebord plat d'un tas de pierre, d'un « cairn », et les tambours tonnèrent autour de lui. C'était la victime choisie, la jeune fille sacrifiée au printemps. Elle resterait étendue là, son corps tout nu exposé à la sauvagerie du ciel maussade, jusqu'à la tombée de la nuit. Et avec la venue de la nuit, les frères des ténèbres s'aventureraient pour festoyer. Les loups de l'obscurité viendraient dévorer la proie qui leur était due puis ils regagneraient leurs antres pour une saison. Ainsi le printemps visiterait-il sans hésiter le pays sauvage car les mangeurs de vie seraient apaisés par le sacrifice.

Ainsi parlaient les tambours. Ainsi parlait le sorcier. Et les hommes de la tribu s'en allèrent et leurs torches moururent au loin. Le corps gisait sur l'autel, sans vie, tandis que la gueule noire de l'horizon avalait lentement le soleil.

Et le tonnerre revint, mais ce n'était plus celui des tambours. Le ciel trembla et des rayons nouveaux illuminèrent le firmament. La jeune fille s'agita, s'éveilla. Elle s'assit, regarda autour d'elle. Ses yeux s'agrandirent car là, dans l'ombre projetée par le cairn, elle vit les rôdeurs, ceux qui attendaient. Les loups étaient venus. Ils grondèrent vers le ciel et s'approchèrent un peu. Le tonnerre roula.

Soudain, ils firent demi-tour et s'enfuirent en hurlant. Et les irradiations rouges leur mirent du sang sur l'échine, car il tombait une pluie rouge.

La jeune fille se leva, glissa au bas de l'entablement, grelottante. La terre tremblait tout autour d'elle et les cairns s'inclinaient, s'agitant et dansant dans la lumière surnaturelle. La lumière venait du ciel... elle *tombait* du ciel !

Elle pivota pour se sauver, mais la lumière la poursuivit. Et

soudain la lumière se coagula, se condensa en un brasier unique, concentré, qui montait et volait et fonçait parmi les cairns comme un grand œil unique. Un œil qui la poursuivait. Un œil qui tissait une toile de lumière autour de sa nudité, un œil qui se posa à ses pieds, si bien qu'elle s'arrêta et se baissa pour le ramasser, le relâcha aussitôt avec un cri de douleur et d'horreur mêlées car l'œil lui avait brûlé les paumes.

Mais elle continua de le contempler, elle s'accroupit et le regarda fixement. Et quand le tonnerre faiblit, quand la lumière s'atténua et que la nuit revint, elle continua de le contempler. Elle le regarda jusqu'à ce que l'œil se fût refroidi, et elle le ramassa et le serra contre sa poitrine ; un œil qui était vivant, et qui regardait entre les deux yeux aveugles de ses seins. Et elle marcha par la plaine dénudée, elle marcha dans le noir jusqu'à l'endroit où vivaient les gens de sa tribu, où ils dormaient autour de leurs feux mourants.

Elle baissa le regard sur l'œil, puis elle prit le couteau de pierre et elle se promena parmi la tribu et elle massacra. Le couteau se levait et s'abaissait, se levait et s'abaissait, et ils s'éveillaient et hurlaient. Mais quand ils voyaient les yeux de la fille, quand ils voyaient le troisième œil qu'elle portait, ils ne résistaient plus, ne tentaient plus de s'enfuir. Elle poursuivit le massacre jusqu'à ce que son couteau fût rouge jusqu'à la garde, jusqu'à ce que le bras qui le maniait fût baigné de sang. Et alors le sorcier se courba devant elle et les anciens la révérèrent car ils surent qu'elle était l'épouse d'un dieu. Par la suite, ce fut elle qui sacrifia, elle qui porta l'œil dans une amulette suspendue entre ses seins...

Elle mourut en son temps, mais l'œil continua de vivre. Et il se déplaça. Je vis arriver un raid de Tartares, et l'œil partit avec eux dans le sud, au retour, enfermé dans les fontes du chef. Il passait des heures à le contempler avant la bataille, avant une expédition, et après il massacrait, massacrait...

Et un Mongol le prit au Tartare et l'œil se fit route jusque dans l'Inde et pendant un temps il fut vraiment l'œil d'une déesse... Kali, la Mère des Ténèbres, dont les *phansigars* tuaient avec un lacet de soie...

Et un Musulman le vola dans le temple, et un aventurier seljoukide le prit au Musulman, et un soldat de Napoléon le trouva dans le butin à Aboukir. Il rentra à Marseille et pendant des années Marseille fut hantée par un assassin insatiable qui rôdait la nuit et fendait les gorges à coups de baïonnette...

La police du dernier des Louis le trouva sous la Commune et

il passa alors de main en main. Un Prussien le détint un moment (il y eut une succession de meurtres sauvages à Prague) et un marin l'emporta à Londres où il tomba dans la possession d'un gentleman excentrique qui fut soudain pris de l'impulsion de déclencher une croisade personnelle et sanglante contre les demoiselles de nuit (1)....

Et l'œil retourna en Russie, aux mains du Saint Père Raspoutine. En en contemplant les profondeurs, le moine avait des visions, lui-même et d'autres qui devinrent ses victimes...

Le pillard bolchevik qui le découvrit devint fou furieux. Le marchand de curiosités de Saint-Pétersbourg le revendit à un marchand grec, puis se pendit. Le marchand grec le perdit quand il passa en jugement pour meurtre. L'agent de Chandler Harvey l'acheta à la chute du gouvernement, lorsqu'un fonctionnaire corrompu vendit en bloc, au plus offrant, toute une salle de trésors artistiques. L'œil n'avait plus été déballé avant le matin même, lorsque mon frère George l'avait découvert, perdu dans un carton qui renfermait des monnaies coptes montées en bijoux. Et le garde l'avait vu l'empocher, et George avait pris une statuette sur la table voisine et avait défoncé le crâne du garde...

Et dans le parc d'attractions, il l'avait glissé à l'intérieur de l'ours et l'avait emporté. L'esprit de mon frère George avait été très embrouillé. Il ne pouvait comprendre pourquoi il avait tué. Il n'en avait pas eu *l'intention.* Bien sûr qu'il avait aperçu ce morceau de pierre et qu'il l'avait cru d'une certaine valeur... Qui sait ? On peut se faire quelques dollars avec un caillou comme ça, et personne ne s'aperçoit qu'il manque. Alors il l'avait mis dans sa poche et quand ce bonhomme, ce Ray Brice, l'avait vu, il avait été pris de panique et s'était mis à cogner. Mais le foutu machin était par terre, l'œil était tombé de sa poche, et le regardait fixement, et il le regardait aussi, et tout d'un coup il avait levé la statuette pour l'abattre sur la tête de Ray Brice...

Je *savais* ce qu'avait pensé mon frère. Je savais parce que l'œil savait. Il savait tout ce que les autres avaient pensé : la vierge nue, le Tartare à face jaune, le Mongol barbu, les sombres prêtres de Kali, le Mameluck mort à Aboukir, le monstre qui hantait les nuits de Whitechapel, le moine qui étranglait de petites colombes blanches au cours des orgies de Saint-Pétersbourg.

Et je savais ce que Sarah ivre avait pensé, ce qu'elle avait senti quand elle avait emmené George dans son studio. Sur quoi son intuition artistique, surnaturelle, déséquilibrée, indomptée, s'était concentrée, sans qu'elle eût besoin de *voir*... la présence de l'œil à l'intérieur de l'ours avait suffi à la mettre en action.

(1) Allusion à Jack l'Eventreur. (N.D.L.R.)

« Embrasse-moi, George. » Un bras derrière sa nuque, comme ça, l'autre libre, la main libre de saisir le couteau à palette, de le projeter vers le haut, et le rouge et le flot jaillissant, puis le choc, le traumatisme du fait accompli et la compréhension, et la *fugue* dans la négation de la réalité et le châtiment combinés, la peinture à l'aveuglette de la bête meurtrière...

C'était ce que voulait l'œil. C'était pourquoi il était venu des étoiles, pour se nourrir. Pour se nourrir et festoyer. Shotwell avait raison ; il existe d'autres formes de vie, d'autres manières de vivre. Et cette entité avait besoin de nourriture. Sarah avait utilisé le couteau pour lui apporter du sang, mais George avait employé un « instrument contondant » et d'autres avaient eu recours à la corde, au lacet, à leurs mains nues. Peu importait l'instrument, car le sang n'avait pas d'importance. Ce n'était pas le sang que voulait la créature, pas même la tuerie. Elle se nourrissait d'autre chose... des émotions libérées du tueur. C'était ce qu'il lui fallait, c'était pourquoi elle cherchait sa vie dans la mort. *Elle mangeait l'émotion.*

Je contemplais l'œil et il me contemplait, et nous savions tous les deux.

Nous savions ce qui était bien et ce qui était mal, et la réponse, c'est *être.* Etre et devenir. Etre est le seul objet, et devenir plus encore le seul but. On devient davantage en détruisant l'être moindre et en l'incorporant à sa propre essence. On doit dévorer les sensations des autres, les ajouter à ses propres perceptions, à ses propres capacités. C'est le festin sans fin, la vie sans fin.

Rechercher l'émotion dans la sexualité n'est qu'un leurre, une illusion, car on perd sa propre substance en s'y essayant ; tout comme on se consume soi-même en tentant de rehausser les sensations par la drogue ou l'alcool. Ainsi les beatniks sont des imbéciles, et leurs plaisirs ne sont que les spasmes convulsifs de la *rigor mortis* qui s'établit dans un cadavre qui se raidit. Et les bourgeois sont aussi des imbéciles, parce qu'ils évitent la sensation et en craignent les conséquences.

Et j'étais doublement idiot, doublement damné, parce que je m'efforçais de vivre en tirant le meilleur parti de deux mondes possibles. Sans savoir jusqu'à présent qu'il y a plus de deux mondes possibles. Il y a des mondes inconcevables au-delà des mondes par-delà les étoiles, des mondes de sensation par-delà la sensation, que je pourrais visiter pour en partager la vie.

J'avais deviné ces mondes quand j'avais vu ce que l'œil avait contemplé. Maintenant je savais pourquoi des hommes tuent... non parce que ce sont des fanatiques, non que ce soient des sadiques, non qu'ils aient l'esprit dérangé. Ils tuent à cause de

la faim qu'on peut ressentir et apaiser, de la faim qui n'a jamais de terme. Et pendant qu'ils nourrissent cette faim, ils secouent les étoiles. Névrose, psychose... étiquettes sans signification, plus folles que ce qu'elles s'efforcent si pauvrement de décrire.

Calme. L'œil était calme dans ma main. Il battait parce qu'il était vivant. Vivant et qu'il me regardait.

Pourquoi me regardait-il avec cette fixité ?

Pour me dire ces choses.

Pour me dire de l'aider.

Pour me dire de m'aider moi-même.

Pour *partager* avec moi tout ce qu'il était, tout ce qu'il pouvait devenir.

L'œil me regardait de bas en haut. D'un regard avide. C'était cela. L'œil avait faim. Il aurait toujours faim et j'aurais toujours faim, mais si je l'emportais avec moi, maintenant, je passerais des années à festoyer.

Et c'était la chose à faire. L'œil et moi nous partirions ensemble. Loin du monde stupide des bourgeois et du monde également stupide des beatniks.

Maintenant je savais ce qu'ils avaient ressenti... les tueurs fameux et redoutés du passé.

Et je me tournai pour partir. C'était ma seule intention. Rien que partir.

Je ne m'attendais pas à voir Lucy debout là. Je la voyais à peine, à vrai dire, parce que les yeux m'encerclaient, un anneau d'yeux avides.

Je ne pouvais pas la voir réellement pas plus que je ne pouvais réellement voir le couteau à pain sur la table.

Tout ce que je pouvais voir, c'était l'œil.

Et tout ce que je pouvais faire, c'était ce qui devait être fait.

Je tendis la main vers Lucy.

Je tendis la main vers le couteau.

Et je nourris l'œil avide...

Traduit par Bruno Martin.
Titre original : The hungry eye.

RAY BRADBURY

J'appelle le passé

JUSQU'AU moment où il ouvrit la porte, la journée n'avait pas été différente des autres. Il avait marché dans tout Los Angeles à la recherche d'un emploi introuvable, avait léché des vitrines d'alimentation dont il n'avait pas les moyens de s'offrir les produits et s'était tout au long demandé pourquoi l'habitude de vivre prenait tant de force qu'on ne pouvait plus la perdre, même une fois qu'on en avait assez de la vie.

C'était moins déprimant quand il avait encore sa machine à écrire chez lui. Il pouvait alors pour un moment faire un pied-de-nez au monde extérieur et s'en construire de nouveaux... des mondes brillants où il était un homme des plus séduisants qui ne souffrait jamais de la faim. Il pouvait même se bercer de l'illusion qu'il deviendrait peut-être un jour un écrivain adulé et roulant sur l'or.

Il eût préféré perdre la jambe droite que se séparer de sa machine. Mais personne parmi les prêteurs ne versait d'argent pour des jambes droites et il faut bien manger et payer son loyer.

Il ouvrit la porte, la referma derrière lui, fit de la lumière et porta la main à son chapeau pour l'ôter.

Il n'acheva pas son geste. Il oublia qu'il avait un chapeau avec une tête dessous. Il resta planté, les yeux écarquillés.

Il y avait une machine à écrire sur le plancher.

C'était pourtant bien sa chambre. Plafond fendillé, papier souillé, pyjama à rayures bleues traînant sur un lit défait, souvenir du café matinal.

Ce n'était pas sa machine à écrire.

Il n'y avait aucun moyen pour une machine d'entrer là. C'était déjà désagréable, comme de découvrir un chameau dans la baignoire. Et encore, un chameau normal, c'était admissible. Ceux qui vous bouleversaient, c'étaient les verts avec des ailes.

La machine à écrire était de ce genre. Elle était grosse, d'une matière qui ressemblait à de l'argent poli, et elle scintillait comme un poisson dans l'eau. Elle avait des lignes si bien dessinées qu'elles se fondaient les unes dans les autres, donnant une impression de mouvement surnaturel. Il y avait dans le chariot

une feuille de papier fort, de belle qualité, et le clavier comportait des touches inaccoutumées, de couleur cramoisie.

Il ferma les paupières, secoua la tête, regarda de nouveau. Elle était toujours là. Il déclara à haute voix :

— « Je n'ai rien bu. Je m'appelle Steve Temple. J'habite au 221 de la 9e Rue Est et je suis en retard de trois semaines de loyer. Je n'ai pas dîné. »

Sa voix avait sa tonalité usuelle. Ce qu'il disait était sensé.

Pas la machine, mais elle restait quand même en place.

Il respira profondément et en fit le tour avec précaution. Elle avait quatre côtés. Elle paraissait solide, à part le scintillement. Elle était immobile sur la carpette sale et laissait couler en elle-même ses belles lignes fluides ; on eût dit qu'elle avait poussé là avec l'immeuble.

« C'est bon, » dit-il à la machine. « Tu es là. Et tu me fiches une trouille de tous les diables, si cela peut te faire plaisir. Et maintenant ? »

Elle se mit à taper, toute seule au milieu du plancher.

Il ne bougea pas. Il en était incapable. Il s'accroupit, se figea, examinant les touches éclatantes qui volaient et frappaient sans l'aide de quiconque.

« *J'appelle le passé ! J'appelle le passé ! J'appelle le passé !...* »

C'était comme de l'eau sur une fenêtre huilée, qui dégouline sans laisser de traces. Il entendit un carillon qui sonnait doucement et il vit les mots. Pas de fils — pas de dactylo — mais cela marchait. Sans fil. Une machine à écrire télécommandée.

Il la ramassa comme si elle eût été brûlante pour la poser sur la table.

« J'appelle le passé ! J'appelle le passé ! Pressez le bouton marqué EMISSION et tapez votre réponse. Pressez le bouton marqué EMISSION... »

Steve sentit sa main se déplacer d'elle-même. Pressez le bouton. Il le fit.

La machine s'arrêta et attendit.

Silence. Beaucoup trop de silence, d'un coup. Temple eut la sensation du sang qui lui montait aux joues, lui chauffait les oreilles. La tranquillité du lieu était telle qu'il lui fallut enfin créer du bruit.

Alors il se mit à taper :

« Tous les bons garçons réussissent. Tous les bons garçons réussissent. Maintenant est venu le temps pour tous les hommes de bonne volonté d'accourir au secours de leur patrie... »

La machine sursauta avec un choc sourd, comme si on l'eût frappée du poing. Le carillon sonna. Les commandes échappèrent à Temple.

— « Allô ! » lança la machine. « Vous êtes vivant ? Je craignais d'avoir dépassé l'ère des machines à écrire... En quelle année vivez-vous ? »

— « C'est une plaisanterie ? » s'écria Temple. Puis, se rendant compte qu'il était inutile de parler, il tapa sur le papier : « Nous sommes en 1977. » Il se regarda les doigts, se gourmandant, se demandant ce qui l'avait poussé à écrire ces mots.

Les touches étincelèrent, en mouvement.

— « Qui êtes-vous ? Vite ! Où vous situez-vous ? »

Temple répondit : « Puis-je vous poser la même question ? Est-ce une blague ? » Il claqua des doigts, inspira l'air. « Harry... c'est toi, Harry ? Cela ne peut-être que toi ! Je n'ai plus de tes nouvelles depuis des années... toi et tes plaisanteries ! »

Le bouton RECEPTION cliqueta sec. Le bouton EMISSION remonta mollement.

— « Désolée. Pas Harry. Je m'appelle Ellen Abbot. Sexe féminin. 26 ans. Année 2462. Un mètre soixante-quinze. Blonde, yeux bleus... spécialiste de la sémantique et des recherches dimensionnelles. Désolée de ne pas être Harry. »

Steve Temple tenta d'effacer les mots en clignant les paupières. Sans résultat.

La machine frémit. Touches, chariot, platine et clavier rouge disparurent comme si on les eût plongés dans un acide à action instantanée. Elle n'était plus là. Elle était repartie. Un instant après elle se glissait, brillante et dure, sous ses mains. Elle débita son message en vitesse :

— « Il faut que je vous communique tout ceci en hâte alors que, pour y parvenir comme il faut, cela prendrait un long exposé de propagande aux mots choisis avec soin. Mais je n'ai pas le temps ! Les conversations oiseuses sous une dictature comme celle de Kraken sont mortelles. Je vous expose les faits dans toute leur sécheresse. Mais avant, indiquez-moi votre passé, la date exacte et tous détails afférents. Il *faut* que je sache. Si vous ne pouvez m'aider, je retirerai la machine et la projetterai dans une autre époque. Je vous en prie, répondez... »

Steve essuya la sueur de son visage. « Nom, Steve Temple. Profession, écrivain. 29 ans, l'impression d'en avoir cent. Date : 10 janvier de l'an 1977. Je dois avoir perdu la raison. »

Fou ou pas, la machine forma des mots :

— « Bon. J'ai mis l'appareil au point sur le nœud de la crise ! Il y a fort à faire avant le 14 janvier de votre année. Le sablier coule. Tenez bon. La garde vient, l'escorte de Kraken. On me tire de ma cellule pour me conduire au jugement. Je pense qu'ils rendront le verdict ce soir. Alors... demain soir, même heure, je rétablis le contact avec vous. Je n'ose pas récu-

pérer la machine. Peu de chances de la réajuster sur vous... Veillez... »

Ce fut tout.

La machine était là, dans sa blancheur luisante, sans rien dire. Temple effleura les touches. Elles étaient bloquées.

Il se leva, les yeux grands ouverts, mit entre ses lèvres sa dernière cigarette et oublia de l'allumer. Puis il chercha son chapeau, le trouva sur sa tête, sortit de la pièce qu'il reboucla en vitesse.

Il se promena dans le parc. Ce n'était pas nouveau pour lui, mais c'était un réconfort de contempler les étoiles, les gens et les bateaux sur l'eau. Il marcha jusqu'à l'épuisement ; il n'avait plus peur. Alors il rentra.

Sans allumer, il se déshabilla et se coucha. Un vieux truc. Ainsi on imaginait qu'on était descendu pour une nuit dans un palace.

Soudain, il actionna le commutateur. Privé de ses lunettes, il jeta un coup d'œil vague dans la chambre. Il vit la machine à écrire.

Il éteignit de nouveau et ramena les couvertures sur ses oreilles.

« Désolée. Pas Harry. Je m'appelle Ellen Abbott. Année 2462. Désolée de ne pas être Harry. »

Il frissonna.

On lui avait décoché sans raison un coup de pied à la tête. Du moins fut-ce son impression en s'éveillant le lendemain matin. La pièce sentait l'intrusion, une sorte d'électricité, comme si quelqu'un y eût pénétré, eût plané au-dessus de lui pour disparaître juste avant qu'il ouvrît les yeux.

La porte était bouclée à l'intérieur.

Il vit la machine. Il s'assit, très lentement.

Un rêve persistant, celui-là. Il persistait même à être réel. Pourtant il l'avait totalement oublié durant son sommeil et il ne saisissait pas pourquoi il avait oublié un incident survenu de façon si sensationnelle dans sa vie.

En s'habillant, en rangeant la chambre, il feignit de s'intéresser à tout sauf à la machine. Il jouait mal son rôle. Après avoir tergiversé aussi longtemps qu'il l'osa, il sortit à regret à la recherche d'un boulot. Immobile derrière le battant, il tendit l'oreille. Pas d'autre bruit que celui de sa propre respiration. Puis... il se rappela. Ce soir. Ellen Abbott l'avait dit. Ce soir. Même heure.

Il partit à la recherche d'un travail qui n'existait pas.

Il avait dû marcher longtemps ; il avait les pieds enflés. Il avait dû parler à des tas de gens pour se voir refuser des emplois par douzaines, et à un moment quelconque, il était monté dans

un autobus car en rentrant ce soir-là, il découvrit dans sa main un billet de correspondance inutilisé. Il trouva aussi un billet d'un dollar. Emprunté il ne savait où et il s'en moquait. Regagner sa chambre en hâte était tout ce qui comptait.

C'était la première fois qu'il se précipitait ainsi chez lui, dans cette chambre ou dans toute autre. Bizarre. La porte de l'immeuble s'ouvrit devant lui. Il monta l'escalier branlant, la tête basse. A mi-hauteur, il s'immobilisa. Son visage se leva d'un coup, tout blanc, impatient, en alerte.

C'était bien cela. Un doux chant de carillon. Et, aussi vite que battait son cœur, le bruit des caractères sur le papier.

Il y avait des années qu'il n'avait escaladé des marches trois à trois. Il réapprit la manière.

Quand il referma la porte, il se raidit. Comme un homme qui se déplace en profondeur dans une eau claire, il traversa la pièce en un ralenti de rêve. La machine cliquetait, elle était juste devant lui.

— « Allô ! Steve Temple... »

Il se domina. Les doigts frémissants, indécis sur les touches, il serra les mâchoires. Puis il se décontracta. Tout devint aisé.

— « Allô, Ellen, » écrivit-il. « ALLO, ELLEN ! »

Durant les quelques instants de tranquillité après le rétablissement du contact, Temple lui ébaucha à regret sa vie passée. Les années grises et lentes qui se traînaient comme des forçats à la chaîne. Les nuits passées derrière la porte, à attendre qu'on frappe, que quelqu'un entre et devienne un ami. Et jamais personne d'autre que le propriétaire geignant après son loyer. Ses seuls amis vivaient entre les pages des livres ; quelques-uns étaient nés de sa machine à écrire avant qu'il la mît au Mont-de-Piété. C'était tout.

Alors Ellen Abbott parla à son tour.

— « Si vous devez m'aider, et vous êtes le seul sur qui je puisse compter à présent pour remodeler l'avenir, Steve Temple, vous méritez des explications complètes. Mon père était le professeur Abbott. Naturellement vous en avez entendu parler. Mais non ! Que je suis sotte. Comment le connaîtriez-vous ? Vous êtes mort depuis cinq cents ans... »

Steve avala sa salive. « Je me sens bien vivant, merci. Continuez. »

Ellen Abbott reprit :

— « C'est un paradoxe. Je ne suis pas née pour vous, donc je suis incroyable. Et pour moi vous êtes mort et enterré depuis des centaines d'années. Et cependant tout l'avenir du monde tourne autour des deux impossibilités que nous sommes, et surtout autour de vous si vous acceptez d'agir en notre nom. .

» Steve Temple, il faut croire ce que je vais vous raconter. Je ne peux m'attendre d'emblée à une obéissance aveugle, mais vous n'avez plus que trois jours pour vous décider et agir, et si vous refusez au dernier moment, tous mes efforts n'auront servi à rien alors que j'aurais pu plaider ma cause près d'un autre de vos contemporains. Il faut que je vous convainque de ma totale sincérité. Vous avez un travail à exécuter... »

Temple vit les mots suivants et tout devint noir et incertain en lui. La petite pièce lui parut froide, mais Steve ne bougeait pas, il contemplait les mots qui apparaissaient.

« Vous avez une œuvre à accomplir pour moi... non, pas pour moi, mais pour nous tous gens du futur. »

Le premier objet qui se dessina clairement devant lui ensuite fut une tasse de café dans sa main droite. Le café lui contractait les muscles de la gorge, lui brûlait l'estomac. Le Grec était là. On le sentait, gras et graisseux derrière son comptoir à nourriture. Quelque chose de blanc étincela : les dents du Grec.

— « Salut, Grec. » Les lèvres de Temple remuaient à peine. « Comment suis-je arrivé ici ? »

— « Vous êtes entré comme tous les soirs depuis trois ans. Vous devriez vous reposer. On dirait un fantôme. Que se passe-t-il ? »

— « Toujours pareil. Y a-t-il du brouillard ce soir ? »

— « *Vous* l'ignorez ? »

— « Moi ? » Steve se frotta les mains ; elles étaient couvertes d'une froide humidité. « Oh ! oui, *bien sûr*. Oui, il y a du brouillard. J'avais oublié. » Il prit une gorgée d'air avec précaution et il eut l'impression de respirer pour la première fois depuis des heures. « C'est drôle, Grec... dans cinq cents ans, ils auront supprimé le brouillard... »

— « La Chambre de Commerce a passé un décret ? »

— « Le contrôle du temps, » dit Steve. Le contrôle. Il songea à ce mot, le soupesant, l'examinant sous tous les aspects. Il ajouta : « Oui. Toutes sortes de contrôles. Une dictature, peut-être. »

— « Vous croyez ? » Les sourcils froncés, le Grec se penchait lourdement sur le comptoir. « Vous pensez qu'à l'allure où vont les choses nous risquons d'en avoir une ? »

— « Dans cinq cents ans, » dit Steve.

— « Alors qu'est-ce que ça fout ? Cinq cents ans ! »

— « Qu'est-ce que ça fout ? Moi, ça me fout par terre, Grec. Je ne sais pas encore... » Steve remua un instant son café. « Ecou-

tez, Grec, si vous aviez su il y a cinquante ans ce que deviendrait Hitler et que vous en ayez eu la possibilité, l'auriez-vous tué ? »

— « Et comment ! N'importe qui ! Avec tout le merdier qu'il a fabriqué ! »

— « Réfléchissez. Pensez à tous les gens qui ont grandi en même temps qu'Hitler, quand même. Certains ont bien dû prévoir ce qu'il deviendrait. Ont-ils fait quelque chose ? Non. »

Le Grec haussa ses épaules pesantes.

Temple se pencha un moment sur sa tasse. « Et moi, Grec ? Me tueriez-vous si vous saviez que je suis le tyran de demain ? »

Le Grec émit un rire. « *Vous*... le nouvel Hitler ? »

Temple ébaucha une ombre de sourire. « Vous voyez ! Vous ne croyez pas que je puisse mettre le monde en péril. C'est comme cela qu'Hitler a réussi. Parce que c'était un petit type bien avant d'être un grand type, et personne ne prête attention aux petits types. »

— « Hitler était *différent*. »

— « L'était-il ? » Steve se durcit. « Un peintre en bâtiment ? Différent ? C'est drôle. Personne ne distingue les assassins avant qu'il soit trop tard. »

— « Bon. Une supposition que je vous descende, » avança le Grec. « Comment prouverai-je que vous étiez le futur dictateur ? Vous voilà mort, donc vous n'êtes pas dictateur. Cela ne colle pas. »

— « Justement. » Temple regardait une photo accrochée au mur. Une campagne politique en faveur d'un homme prospère au visage rose, avec des cheveux blancs, des yeux bleus grands ouverts. Sous la photo, une légende : *J. H. McCracken au Congrès pour le 13e District.*

Tout devint noir. Avec un violent tremblement, Temple se leva, jeta autour de lui un regard éperdu, se passa les mains devant les yeux et hurla : « Grec ! Quel jour est-on, aujourd'hui ? Vite ! J'ai oublié ! J'oublie toujours les choses importantes ! »

La voix du Grec résonna comme dans une chambre d'écho. « 11 janvier, cinq heures du matin. C'est dix cents, s'il vous plaît. »

— « Ah ! oui... oui. » Steve restait à se balancer, sans quitter du regard l'affiche de McCracken, le membre du Congrès. « Alors j'ai encore le temps. Trois jours avant qu'ils exécutent Ellen... »

— « Hein ? » fit le Grec. « Rien. » répondit Temple. Il posa deux piécettes sur le comptoir. L'instant d'après il ouvrait la porte du restaurant et loin derrière lui, le Grec continuait de parler. « Vous partez si vite ? » Steve répondit : « Je crois. » Puis il appela : « Grec... »

— « Ouais ? »

— « Avez-vous jamais eu un million de cauchemars ? Vous êtes-vous jamais réveillé effrayé et contracté dans le noir, pour vous replonger dans le sommeil et faire un de ces rêves qui vous emportent, qui sont beaux, brillants comme des étoiles ? C'est bon, Grec. C'est un changement. On oublie tous les cauchemars pendant un moment. On s'éveille bien vivant pour quelques jours. C'est ce qui m'est arrivé, Grec... »

La porte était ouverte, le brouillard entrait, froid et salé, pour se mêler à l'odeur chaude des nourritures. Il songeait à des choses et il avait peur d'oublier les choses... Ellen et la machine et le futur. Il *ne fallait pas* oublier. Jamais. Là, au mur, était accroché le portrait de J.H. McCracken. Il suffisait de supprimer le Mc du nom et d'épeler le reste avec des K. Le type avait l'air bien. Il donnait l'impression d'un bon époux et d'un bon père de famille.

Bon gré mal gré, il fallait l'admettre. J.H. McCracken était l'un des hommes à abattre ! Il fallait que Temple se le rappelle.

Il se rappela autre chose. Les premiers mots qu'il avait tapés la veille sur la machine, sans se rendre compte de leur ironie :

« Maintenant est venu le temps pour tous les hommes de bonne volonté d'accourir au secours de... »

Du futur ! Steve Temple sortit et referma la porte sur le visage ahuri du Grec.

Le brouillard se dispersa après un moment, emportant avec lui les ténèbres, et bientôt ce fut midi.

En sinuant dans les vallons des Monts Griffith, un autobus conduisait Steve Temple aux frais et vastes espaces décrits par le style alerte d'Ellen Abbott.

Il se mit en marche, seul. Devant lui, là où mûrissaient au loin les années à venir, dans une brume légère, il y aurait des gens qui remueraient et bavarderaient et vivraient dans le palais d'un dictateur. Des bâtiments s'élèveraient en flèche dans le ciel comme des javelots d'argent plantés et figés. Il y aurait de la musique douce et berceuse, issue de haut-parleurs dissimulés dans les arbres, sur les collines et dans les calanques. Et dans le ciel dériveraient des vaisseaux aériens, tels des flocons de la matière des rêves.

Mais par-dessus tout, dans cinq cents ans — Temple escalada un monticule et contempla le paysage serein, puis il ferma les yeux — en cet endroit précis une femme du nom d'Abbott serait détenue à l'étage supérieur d'un palais cristallin. Des touches cramoisies murmureraient sous ses doigts un message qui vibrerait à travers cinq siècles pour parvenir... jusqu'à lui.

Le futur était si réel qu'il tendit la main, s'attendant à le

toucher. Le vent froissa la feuille dactylographiée dans son poing, un morceau de dialogue arraché à la machine pendant les heures nocturnes.

Au milieu du tissu chatoyant de l'avenir, le liquide noir de la menace Kraken se répandait en une souillure. Kraken, quatrième d'une dynastie, l'homme au visage doux et pâle qui tenait le monde dans ses deux poings et refusait de le lâcher.

Steve se frotta le menton. Voilà qu'il était pris de haine pour un être qu'il ne connaîtrait jamais.

Il ne pouvait le rencontrer qu'indirectement. Bon Dieu ! C'était fantastique. Mener la guerre contre un homme, se battre par-delà les années... Qui eût jamais pensé qu'un personnage comme lui aurait l'occasion de jouer les héros pour le monde ?

Ellen en avait dit long sur le papier. Steve le relut :

— « Père et moi avons travaillé sur la méthode dimensionnelle, seule force suffisante pour déraciner les fondations rigides de la dynastie Kraken. Remonter dans l'histoire jusqu'au point le plus probable, jusqu'au nœud qui permettrait au mieux l'élimination de ses ancêtres, telle était notre tâche. Kraken a élaboré des lois contre les recherches temporelles, les craignant à juste titre. Il a découvert le travail de mon père. Le jour même de l'assassinat de mon père, on m'a appréhendée et enfermée. Mais le travail était accompli. J'ai emmené ma « machine à écrire » dans ma cellule, prétendant que c'était pour rédiger mes « mémoires » du jour ultime.

Là, Steve avait coupé : « Pourquoi une machine à écrire ? » et elle avait expliqué :

— « Père voulait remonter lui-même dans le temps pour être certain que les attentats seraient bien exécutés. Il en est résulté des expériences sur des cobayes... qui furent plutôt désagréables. Certains cobayes nous sont revenus « retournés », à l'envers. Nous ignorons pourquoi. C'est un fait. Pas tous ; d'autres sont revenus incomplets, sans têtes ou sans corps, et d'autres encore ne sont jamais revenus. Nous ne pouvions mettre en danger la vie de mon père. Le voyage matériel dans le temps était une impossibilité. Il fallait donc que le travail soit confié à une personne du passé, sans qu'elle en soit payée... »

— « Un certain Steve Temple ? »

— « Oui. S'il le peut et s'il le veut, et s'il est bien convaincu que le futur en dépend. Etes-vous convaincu, Steve ? »

— « Je ne sais pas. Je le crois, mais... »

— « Nous avons essayé la radio, Steve. En vous parlant directement, ce serait tellement plus facile. Seulement la quatrième dimension détruit les ondes radio. Procédé éliminé. Le métal

est plus résistant que la chair ou les ondes, de là cette machine, solide, dure, en alliages spéciaux. L'ultime méthode à notre disposition, la meilleure, et nous avons enfin percé jusqu'à vous et le temps se réduit pour nous tous... »

Steve savait le reste par cœur. La machine était une reconstitution dimensionnelle de celle d'Ellen, auto-alimentée et compacte. D'autres informations sur Kraken. Le massacre des innocents, l'esclavage pour des milliards d'êtres. Et les pages se terminaient sur :

— « Vous pouvez faire marcher les morts, Steve. Vous pouvez ressusciter mon père, tuer Kraken et m'arracher à la prison. Tout cela est en votre pouvoir. Il faut nous quitter à présent. Demain soir, de nouveau... »

Steve leva la tête, regarda le ciel où eût dû s'ériger le palais d'un dictateur avec Ellen au sommet.

Mais il ne vit que les nuages.

« ... faire marcher les morts. »

Il rentra chez lui à pied.

Faire marcher les morts. Oui. Tuer Kraken et, automatiquement, un autre monde probable se concrétiserait. Les gens assassinés vivraient. Le père d'Ellen, lui aussi, échapperait à la tuerie.

Les mondes des *si*. *Si* Steve restait assis devant la machine sans y toucher tout le reste de la semaine, Ellen Abbott serait supprimée. *Si* Steve tuait McCracken, elle vivrait.

Il y en avait des *si* dans sa vie. Un tas de choses qu'il *pouvait* faire s'il en avait envie. Aller à New York ou à Chicago ou à Seattle. Il avait le choix. Il pouvait manger ou mourir de faim dans ces villes. Il avait le choix. Il pouvait commettre un meurtre. Ou un vol. Ou se suicider. Le choix. Des tas de *si*. Dont chacun menait à une vie différente, à une existence différente pour chacun, selon le choix.

Donc Ellen et Kraken n'étaient pas improbables. Elle vivait dans le monde-*si* le plus probable. Elle continuerait d'y vivre pour être exécutée vendredi soir *si* Steve n'intervenait pas. *Si. Si. Si.*

S'il en avait le courage. S'il réussissait. Si personne ne l'en empêchait. S'il vivait jusque-là. Le monde de demain était une ruche de probabilités attendant leur accomplissement dans la réalité par des actions bien définies, bien décidées.

Ce soir-là, avec Ellen, ils parlèrent musique et peinture. Il apprit qu'elle avait une admiration passionnée pour Beethoven, Debussy, Chopin, Glière et pour un nommé Mourdène, né en 1987. En littérature, elle préférait les œuvres de Dickens, Chaucer, Christopher Morley...

Ils ne mentionnèrent même pas un certain McCracken. Ni un autre homme, appelé Kraken.

Pendant tout l'entretien, Temple n'avait plus de corps ni de voix ni de rien, mais il était environné de feu et de chaleur. Sa chambre était transformée sous l'effleurement, l'émanation de son monde à elle, encore à venir. C'était comme la clarté du soleil à travers de hauts vitraux gothiques, lavant de lumière limpide le monde de 1977.

On n'est plus solitaire quand le soleil vous chauffe le visage, vous pénètre, quand vos doigts s'agitent sur une machine à l'unisson d'une Ellen Abbott qui vous parle de sociologie et de psychologie, de littérature, de sémantique et de tant d'autres choses d'importance.

— « Tous les détails doivent être clairs, Steve. Si vous croyez en mon monde tel qu'il est et tel qu'il deviendra quand vous l'aurez changé, il faut que vous sachiez tout. Je n'ai jamais espéré que vous apprendriez tout ou que vous prendriez votre décision immédiatement. Cela irait à l'encontre de toute logique. J'ai parié sur vous... »

A minuit, ils échangeaient encore des flots de renseignements. La mode, la religion, les croyances.

Et même... l'amour.

— « Vraiment désolée, » écrivit Ellen, « mais je n'ai jamais eu de temps pour l'amour. J'ai été si occupée durant des années, à courir de ville en ville, à travailler à encourager mon père. A l'époque, il avait tout mon dévouement. Si seulement j'avais le loisir... »

— « Vous aurez le loisir, » répondit Steve, très calme. « Si ce que vous me dites des futurs probables est une théorie bien fondée, alors vous en aurez beaucoup. Plus qu'il n'en faudra. J'y veillerai. »

— « Et... si vous échouiez ? »

Il préférait n'y pas penser... pas du tout.

Il y eut soudain un vaste silence dans la pièce. Steve entendait même son cœur battre dans sa poitrine. Il ne se rendit pas compte de ce qu'il écrivait ; ses mains se murent d'elles-mêmes :

— « Je... j'aimerais vous voir, Ellen. *Rien qu'une fois.* »

Encore le silence. Qui dura si longtemps qu'il eut peur qu'elle ne parle jamais plus. Mais elle répondit.

— « Vous êtes un homme de valeur, Steve Temple. Le temps modifie peu le domaine de l'émotion. Regardez. Cette machine est entourée d'un faible champ électrique. Appuyez les doigts, penchez-vous sur la machine et concentrez-vous. Peut-être — pour un bref instant — nos images seront-elles en rapport. Rapprochez-vous, Steve... »

Steve obéit aussitôt, avec dans ses yeux gris et vagues une expression qui n'y avait jamais figuré. Quelque chose de chaleureux. Ses lèvres se retroussèrent sur ses dents, tendues d'impatience.

Ses poumons se serrèrent, l'empêchant de respirer.

Elle était là.

Un dessin vague et tremblotant d'abord, qui grandissait. Assise en face de lui. En face de lui de l'autre côté de cinq cents ans. Sa chevelure était comme le soleil et ses yeux graves et doux sous cette lumière, et sa bouche rose s'ouvrit, esquissant les mots : « Bonjour, Steve... »

Tout simplement.

Puis l'image disparut et la chambre devint chaude comme de l'acier fondu tout autour de lui, et ils dactylographièrent encore un moment, et il avait les larmes aux yeux et puis ce fut la fin pour ce soir-là. Elle était partie. Il restait en contemplation devant l'endroit où il l'avait vue tandis que la pièce se refroidissait peu à peu.

La nuit, il eut des rêves *avant* de s'endormir.

Il n'avait jamais rien volé de sa vie.

Il vola une arme, un joli pistolet paralysant tout étincelant, chez un armurier de la 9e rue Est. Il lui fallut une demi-journée pour rassembler son courage, cinq minutes pour commettre le vol, et le reste de la journée pour chercher à se calmer et oublier le larcin.

Le 13 janvier était arrivé et à cinq cents ans de distance une femme s'asseyait pour rédiger ses « mémoires ».

Ils bavardèrent moins de choses frivoles et artistiques. Ils parlèrent du dur labeur qu'il affronterait dans si peu de temps. Cet aperçu, cette unique et vivace matérialisation de son image, la veille, l'avait convaincu. Une personne aussi calme, aussi douce, aussi droite dans sa beauté, une personne comme elle... eh bien, il pouvait lui sacrifier sa vie.

En quelques effleurements des touches elle lui communiqua les renseignements. Tard dans l'après-midi du lendemain, J.H. McCracken serait dans ses bureaux de Los Angeles-Nord, à élaborer des détails de dernière minute avant de prendre l'avion pour Washington. Il ne fallait pas qu'il quitte son bureau. Pas plus que son fils, d'ailleurs. Ils devaient mourir.

— « Vous avez tout compris, Steve ? »

— « Oui. J'ai l'arme. »

— « Reste-t-il des points obscurs ? »

— « Ellen... il m'arrive de temps à autre d'oublier les choses. Elles vacillent. Le premier soir, j'ai dormi, et en m'éveillant j'avais

oublié. Au restaurant encore, il a fallu qu'on me rappelle la date. Je ne veux pas vous oublier, Ellen. Pourquoi cela me prend-il ainsi ? »

— « Oh ! Steve, vous ne saisissez pas encore. Pour vous, le temps est une si étrange créature. Comme un brouillard qui oscille entre des vents clairs et des vents sombres, le futur est déformé par les circonstances. Il y a deux Ellen Abbott, dont l'une seulement connaît Steve Temple. Lorsqu'il survient un incident qui menace ses chances de jamais exister, il est naturel que vous l'oubliiez. Votre contact même avec le temps, si ténu soit-il, suffit pour le faire vaciller. Voilà pourquoi vous avez ces amnésies brusques et provisoires. »

Il répéta :

— « Je ne veux pas vous oublier. Je suis allé de l'avant, espérant que si je tuais indirectement Kraken, cela vous garantirait la vie, mais... »

Elle éclaircit le point. Elle le fit avec tant d'efficacité que ce fut pour lui comme un coup violent à l'estomac.

— « Steve, une fois Kraken supprimé, automatiquement un nouveau monde libre prendra naissance. Comme avant, ce seront les mêmes gens qui l'habiteront, mais ils chanteront. Le nom de Kraken n'existera pas pour eux. Et les millions de personnes qu'il a massacrées vivront de nouveau. Dans *ce monde-là*, il n'y aura pas de place pour le professeur Abbott et sa fille, Ellen.

» Je ne me souviendrai pas de vous, Steve. Je ne vous aurai jamais vu. Il n'y aurait pas de raison, Kraken éliminé, que je vous rencontre. J'oublierai que nous ayons conversé tard dans la nuit ou que j'ai rêvé de construire une machine à écrire dans le temps. Et voilà comment seront les choses demain soir, Steve, quand vous tuerez J.H. McCracken. »

Il en restait assommé. « Mais... je pensais... »

— « Je n'ai pas cherché à vous tromper, Steve. Je croyais que vous aviez compris que demain soir marquerait la fin, quoi qu'il advienne. »

— « Je pensais que vous pourriez trouver un moyen quelconque de parvenir un jour bien vivante en 1977, ou de *me* faire venir dans votre temps. » Ses doigts tremblaient.

— « Oh ! Steve, Steve ! »

Il était mal à l'aise. La gorge serrée, brûlante.

« Il est tard et la Garde va passer pour la ronde. Il vaut mieux nous dire un dernier adieu dès maintenant... »

— « Non ! Je vous en prie, Ellen ! Attendez à demain. »

— « Il sera trop tard, si vous tuez McCracken. »

— « J'ai mon plan. Cela marchera... je le sais. Rien que pouvoir vous parler encore une fois, Ellen. Une seule fois encore. »

— « Très bien. Je sais que c'est impossible mais... à demain soir Bonne chance. Bonne chance et bonne nuit. »

La machine s'arrêta.

Ce lui fut un choc, ce silence. Il resta assis, à chanceler sur sa chaise, se moquant un peu de lui-même.

Eh bien... il avait toujours la ressource d'aller se promener dans le brouillard. Il y en avait toujours beaucoup. Du brouillard qui marchait à vos côtés, derrière vous, devant vous, et qui ne parlait jamais. Il vous touchait parfois au visage comme s'il vous eût compris. C'était tout. Il se promènerait dans la nuit, rentrerait, se déshabillerait dans le noir et se coucherait en priant le Ciel de ne jamais se réveiller. Jamais.

« J'oublierai que nous avons jamais conversé tard dans la nuit. Je ne me souviendrai pas de vous, Steve. »

A la fin de l'après-midi du 14 janvier, Steve Temple glissa le pistolet paralysant sous son blouson sale dont il remonta la fermeture à glissière.

Quoi qu'il fasse, Ellen Abbott serait détruite le jour même. La salle d'exécution l'attendait s'il n'agissait pas en hâte. Et s'il réussissait, l'Ellen qu'il avait connue s'évanouirait comme volutes de fumée au vent.

Il lui faudrait tuer McCracken avec beaucoup de soin de façon à parler encore une fois à Ellen. Il fallait qu'il communique avec elle encore une fois avant que tout le temps se modifie, se consolide pour l'Eternité, qu'il lui transmette un dernier message. Il y réfléchit. Il savait les mots précis qu'il dirait.

Il se mit à marcher vite.

Ce n'était plus son corps ; on eût dit celui de quelqu'un d'autre. Comme de s'accoutumer à un costume neuf, tout serré, tout fermé, trop chaud pour la saison. Ses yeux, sa bouche, tout son visage se figeait en un ensemble de lignes qu'il n'osait pas modifier. S'il se décontractait, il démolirait tout.

Il redressa les épaules en une position qu'elles n'avaient plus connue depuis des années et il crispa en poings ses mains qui de longtemps s'étaient amollies de désespoir. Il lui semblait presque récupérer une parcelle de sa fierté, à serrer ce pistolet, à savoir qu'il allait transformer toute la configuration de ce foutu futur.

Il avait de nouveau des poumons et s'en servait pour respirer et son cœur ne reposait plus inerte dans sa poitrine. Son cœur hurlait pour s'extérioriser. Le ciel était clair au-dessus de lui, ses talons s'abaissaient, souples et vifs sur les trottoirs de ciment. Soudain, il fut quatre heures de l'après-midi. Des immeubles

inconnus l'entouraient, simples numéros qu'il examinait avec calme. Il continuait de marcher, car s'il se fût arrêter, ses jambes auraient refusé de fonctionner.

C'était la rue.

Il se mit soudain à pleurer. C'était caché derrière les traits tendus de son visage, c'était chaud et amer, son cerveau se heurtait aux parois sombres de son crâne, sa gorge se soulevait lorsque son cœur venait s'y cogner. Une eau tiède commença à sourdre de ses yeux avant qu'il pût l'arrêter. Le vent soufflait, sifflait, au loin, mais c'était une journée très calme et il n'y avait pas de vent. Rien ne doit survenir pour m'arrêter à présent, songea-t-il. Rien. Il vira dans un passage, alla jusqu'à une porte de derrière, l'ouvrit, entra.

Il monta un escalier de service où le soleil, ses pieds qui frottaient un peu les marches et les battements de son cœur étaient les seuls éléments tangibles dans un cauchemar insensé. Il ne rencontra personne. Il souhaitait rencontrer quelqu'un, quelqu'un qui lui eût dit que c'était de la comédie, qu'il pouvait jeter ce pistolet, se réveiller. Personne ne l'arrêta. Personne ne lui dit un mot. Il y avait quatre longs étages de marches ensoleillées.

Dans son crâne, son cerveau tournait en rond en cherchant à serrer les freins ; mais il n'y en avait pas. Il fallait le faire. On ne peut pas laisser la même chose se reproduire, comme Hitler. Hitler en train de grandir. Personne ne lui mettait la main au collet, personne ne déversait du plomb brûlant dans son corps détestable. McCracken. L'homme qu'il allait tuer paraissait innocent. Tout le monde disait que c'était même un brave homme. Oui. Mais ses fils, et *leurs* fils ?

Ellen. Il remuait les lèvres. Ellen. Son cœur bougeait. Ellen. Il bougeait les pieds. Ellen. Et la porte était devant lui. Avec des lettres argentées :

J.H. McCracken, membre du Congrès des Etats-Unis.

Pâle et tranquille, Steve ouvrit la porte et regarda un jeune homme assis derrière un bureau de noyer blanchi. Un triangle de métal annonçait : *William McCracken.* Le fils du député.

La brève vision d'un visage carré, surpris, la bouche découvrant les dents ; les mains qui se levaient pour repousser l'inévitable.

Une pression du doigt. Le pistolet dans la main de Steve continuait de ronronner comme un chat endormi. Il tira, vite. Cela n'avait pris qu'un instant. Un souffle. Un battement de cœur. C'est très facile et très dur de tuer un homme. Il ajusta un bouton sur le tube paralysant.

Du bureau voisin, une voix posée : « Oh ! Will, entre un

moment, fiston. Je voudrais m'assurer que les billets d'avion pour Washington sont en ordre. »

Plus tendu et plus calme à la fois, Steve ouvrit la seconde porte et cette fois McCracken était plus près quand il dit : « Tu les as bien vérifiés, fiston ? Pas d'erreur ? »

Steve regardait le large dos de McCracken. Il répondit : « Pas d'erreur, » de façon que McCracken l'entende. Ce dernier pivota sur son fauteuil, un cigare allumé dans une main, un stylo dans l'autre. Ses yeux étaient bleus et ne voyaient pas le pistolet. « Oh ! bonjour, » fit-il, souriant. Puis il vit le pistolet et le sourire rentra en lui.

Steve lui déclara : « Vous ne me connaissez pas. Vous ne savez pas pourquoi on vous tue, car vous vous êtes donné de tout temps un mal fou pour rester honnête. Vous n'avez jamais triché aux billes. Moi non plus. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y aura pas un tricheur dans cinq cents ans. Le verdict du temps vous déclare coupable. Dommage que vous n'ayez pas l'air d'un bandit, cela me faciliterait les choses... »

McCracken ouvrit la bouche, espérant le dissuader.

Le pistolet bourdonna sa petite chanson. Plus de conversation. Steve transpirait. Pas trop de puissance. Juste assez pour affaiblir les nerfs cardiaques. Steve s'approcha tout près, laissant le chant du pistolet à mi-volume. Puis il le coupa, glissa les doigts sous le gilet gris. Le cœur était encore là, faible. Faiblissant.

Il dit au corps quelque chose de surprenant : « Ne mourez pas encore. Faites-moi la faveur... de rester en vie jusqu'à ce que je reparle à Ellen... »

Puis il eut un frisson si violent qu'il crut que sa chair allait se détacher de ses os. Malade, les dents s'entrechoquant, les yeux brouillés, il lâcha le pistolet, le ramassa et commença à se tourmenter. Il y avait loin jusqu'à sa chambre, à la machine à écrire, à Ellen.

Mais il fallait y arriver. Il tromperait l'avenir d'une manière ou d'une autre. Il trouverait le moyen de garder Ellen pour lui-même. Un moyen.

Il domina sa frayeur, la cantonna en un petit coin, l'y maintint. En ouvrant la porte, il vit les visages effarés du personnel de McCracken. Trois femmes et deux hommes se figeaient dans des attitudes de stupéfaction au-dessus du cadavre du fils.

Temple recula, la bouche pleine de salive, il sauta sur l'escalier de secours, referma la trappe, dévala les degrés. Derrière lui, on ouvrit une fenêtre. Quelqu'un cria. Quelqu'un leva la trappe et le poursuivit. Les pas précipités éveillaient un vacarme métallique sur les échelons.

Steve sauta dans le passage, fonça jusqu'à l'entrée, ouvrit la

portière du premier taxi, s'y laissa choir et cria sa destination. Deux des hommes de McCracken débouchèrent de l'allée en hurlant. Le taxi démarra en souplesse et en vitesse. Le chauffeur n'avait rien entendu.

Temple se laissa aller sur le siège, la bouche encore pleine de salive qu'il ne pouvait avaler, aussi la recracha-t-il. Il ne se sentait pas l'âme d'un héros de roman. Il se sentait pris d'une peur froide, il était petit, tout rabougri. Il avait changé le futur. Personne ne le savait que lui-même et Ellen Abbott.

Et elle oublierait.

— « Attendez, Ellen. Attendez-moi, je vous en prie. »

Voilà donc comment c'était quand on sauvait le monde. Les entrailles glacées et des larmes brûlantes sur le visage et sur les mains, qui tremblaient avec violence dès qu'elles lâchaient ses genoux. *Ellen !*

Le taxi stoppa net devant l'hôtel de Steve. Il en descendit en titubant, en débitant des choses ineptes, idiotes, à l'adresse de personne. Il entendit crier le chauffeur, mais il fonça quand même. Il entra, escalada les marches.

Il ouvrit sa porte et resta planté, effrayé à l'idée d'entrer. Effrayé de regarder dans sa chambre. Le chauffeur montait l'escalier à sa suite, en jurant. Et si tout arrivait trop tard... ?

Retenant son souffle, Steve entra.

Elle était là ! La machine était là !

Steve claqua la porte, tourna la clé ; puis d'un mouvement de fou il se trouva devant la machine, hurlant et tapant simultanément.

— « Ellen ! Ellen Abbott ! C'est fait. C'est fini. Vous êtes là ? »

Un temps. Il regardait le papier affreusement blanc, et le sang lui battait dans les artères à lui faire mal. Des siècles s'écoulèrent avant que les touches bougent et répondent :

— « Oh ! Steve, vous avez réussi. Vous avez fait cela pour nous. Et je ne trouve pas les mots qu'il faudrait. Il n'y a pas de récompense pour vous. Je ne peux même pas vous aider et je le voudrais tant. Les choses se modifient déjà ; elles deviennent brumeuses, fondent comme des mannequins de cire, se perdent dans le cours du temps... »

— « Tenez bon encore un instant, Ellen ! S'il vous plaît ? »

— « Avant, nous avions tout le temps, Steve. Maintenant, je ne puis ralentir la matière et les moments qui se reforment. C'est comme essayer de saisir les étoiles ! »

En bas, dans la rue ensoleillée, une voiture freina. Des voix en sortirent, une portière claqua. Les hommes de McCracken, qui venaient chercher Steve Temple. Peut-être avec des armes...

— « Ellen. Une dernière chose. Ici, dans mon temps, une

de vos ancêtres a bien dû vivre... quelque part ! Où cela, Ellen ? »

— « Ne vous torturez pas, Steve. Vous ne comprenez pas ? Ce n'est pas la peine ! »

— « Je vous en prie. Dites-le moi. Quelqu'un à qui parler, quelqu'un à voir. Dites-moi où ? »

— « A Cincinnati. Elle s'appelle Helen Anson. Mais... »

Des pas lourds dans le hall de l'hôtel, des voix étouffées.

« L'adresse est 6987 rue C... »

Le temps tirait à sa fin. A l'autre extrémité de la ville, McCracken gisait, épuisant son reste de vie. Et ici, dans cette chambre, les battements de son cœur faiblissant influaient sur Ellen et sur Steve Temple.

« Steve, Steve, je... »

Alors il lui transmit son dernier message. Ce qu'il voulait lui dire du fond de l'âme. Des poings et des épaules martelaient le battant, et il le dit, mais il le dit n'importe comment, dans le désespoir de ces ultimes secondes.

— « Ellen... Ellen, je vous aime. Ecoutez-moi, Ellen ! Je vous aime ! Ne partez pas à présent. Non ! »

Il continuait de taper sur la machine, répétant ses mots, et il pleurait comme un enfant et sa gorge ne pouvait tout dire, et il continuait de taper, taper, taper...

... jusqu'à l'instant où les touches s'embrouillèrent, fondirent sous ses doigts, et il continua de frapper jusqu'à ce que la machine merveilleuse et brillante eût disparu et que ses mains fussent retombées dans le vide de l'air pour cogner le dessus de la table déserte.

Et quand ils enfoncèrent la porte, même alors, il ne cessa pas de pleurer...

Traduit par Bruno Martin.
Titre original : Tomorrow and tomorrow.

Textes déjà parus des auteurs de cette anthologie

1. Dans « Fiction »

POUL ANDERSON	3	L'émissaire
	10	Ces Terriens si terre à terre...
	17	Les parias
	28	La Patrouille du Temps
	32	L'autre univers
	33	Les jeux sont faits
	39	Le voyage prématuré
	40	Superstition
	49	Loup y es-tu ?
	50	Gangsters légaux
	51	Le bout de la route
	52	Un travail de Romain !
	56	Souvenir lointain
	58	Les arriérés
	59	Cycle génétique
	65	Sus à la Salamandre !
	66	Les fauteurs de paix
	67	Les prospecteurs
	71	Triste victoire
	74	Le Grand Roi
	77	L'état d'urgence
	78	Et s'il n'en reste qu'un...
	81	Les prisonniers
	82	Echec aux Mongols
	92	Le Peuple du Ciel
	93	Bienvenue
	97	Autant en apporte le temps
	99	Les joyaux de la couronne martienne
	100	Tranche de nuit
	108	Le Peuple de la Mer
	114	Pour la gloire
	119	Que succombe l'incube !
	127	Pas de trêve avec les Rois !
	144	Corsaire de l'espace
	146	Arsenal
	148	Amirauté
ISAAC ASIMOV	23	Les Cloches Chantantes
	31	La bête de pierre
	33	Les mouches
	35	Ce qu'on s'amusait !
	37	Les fournisseurs de rêves
	43	La nuit mortelle
	64	Poussière de mort
	70	Alice au pays des hormones
	74	Rubrique nécrologique
	78	Suivez les instructions
	84	Jusqu'à la quatrième génération
	98	La machine qui gagna la guerre
	139	Souvenir perdu
	148	La chambre d'airain

ROBERT BLOCH	**41**	J'embrasse ton ombre
	44	Eve au pays des merveilles
	45	Cher fantôme !
	50	Si vous n'y croyez pas.
	55	Mon barman et son monstre
	65	Le Train pour l'Enfer
	S. 3	A l'aube du grand soir
	S. 10	Manuscrit trouvé dans une maison déserte
	S. 10	L'apprenti sorcier
	S. 10	Enoch
	157	Fondus enchaînés
	S. 11	L'étrange voyage de Richard Clayton
LEIGH BRACKETT	**30**	L'animal
	65	Les immigrants
	135	La Prêtresse Pourpre de la Lune Folle
RAY BRADBURY	**3**	L'arriéré
	26	Tout l'été en un jour
	28	Le désert d'étoiles
	33	La longue attente
	57	Icare Montgolfier Wright
	90	L'odeur de la salsepareille
	100	La mort et la vieille fille
	110	Le manège
	123	Phénix
	123	L'abîme de Chicago
	S. 11	Oraison pour les vivants
ARTHUR C. CLARKE	**3**	Supériorité écrasante
	43	Le contact
	49	A nous la Lune !
	52	Les idées dangereuses
	85	Quand Saturne se lève
	S. 3	Berger des profondeurs
	102	Le vol de la Déesse Sirène
	105	Dans la comète
	139	Casanova cosmique
	S. 11	Avant l'Eden
CLIFFORD D. SIMAK	**22**	Spectacle d'ombres
	90	Tous les pièges de la Terre
	95	Le dernier gentleman
	96	La fin des maux
	109	L'arbre à dollars
	111	La vermine de l'espace
	S. 9	Eternité perdue
THEODORE STURGEON	**7**	La merveilleuse aventure du bébé hurkle
	41	La peur est une affaire
	44	Et voici les nouvelles
	56	Un rien d'étrange
	74	L'homme qui a perdu la mer
	76	Douce-Agile ou La Licorne
	78	Le singe vert
	80	Epitaphe
	102	Les enfants du comédien
	109	Une fille qui en a
	133	L'amour et la mort
	S. 9	Et la foudre et les roses

	S. 10	Compagnon de cellule
	S. 10	Le professeur et l'ours en peluche
	S. 11	Dieu microcosmique
A.E. VAN VOGT	34	Bucolique
	S. 8	Le caveau de la bête

2. Dans « Galaxie »

POUL ANDERSON	1	La croisée des chemins
	9	Pour construire un monde
	22	Interdiction de séjour
	S. 2	Après l'apocalypse (**roman**)
	S. 2	Trois mondes à conquérir (**roman**)
	37	Les écumeurs de lune
ISAAC ASIMOV	26	Le père d'un monde
	S. 3	Les Courants de l'Espace (**roman**)
ROBERT BLOCH	24	In vino veritas
	50	Déboires d'outre-tombe
RAY BRADBURY	17	Viens dans la cave
ARTHUR C. CLARKE	27	Le chien de lune
CLIFFORD D. SIMAK	1 } 2 }	Au carrefour des étoiles (**roman**)
	9	Les pensées dangereuses
	11	Une mort dans la maison
	18	Alerte aux Horlas
	27	Du petit gibier
	41	Jour de Trêve
	S. 5	Les Fleurs pourpres
THEODORE STURGEON	8	Tandy et le brownie
	19	Un monde trop parfait
	21	Les talents de Xanadu
A.E. VAN VOGT	1	Les sacrifiés
	10	Le Silkie
	36	L'homme majuscule
	S. 4	La maison éternelle (**roman**)
En collaboration avec James H. Schmitz :	27	Point Oméga

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 6 JUILLET 1968
SUR LES ROTATIVES
DES IMPRIMERIES
R I C C O B O N O
(83) DRAGUIGNAN

Dépôt légal : 3e trimestre 1968
Le gérant : Daniel Domange — Imprimé en France

des mondes fabuleux

vous attendent dans chacun des récits de ce passionnant recueil.

Ces mondes,
ce sont ceux que vous offre
la science-fiction,
la plus extraordinaire
des littératures de l'imaginaire.

La science-fiction
renverse les frontières
du prévisible.
Elle nous entraîne loin - très
loin - des banalités
de notre univers quotidien.

Ouvrez ce volume.
A chacune de ses pages, vous y aurez

RENDEZ-VOUS AVEC L'IMPOSSIBLE